Classiques & Contemporains

Théophile Gautier

Les romans fantastiques

MAGNARD

Avatar

I

Personne ne pouvait rien comprendre à la maladie qui minait lentement Octave de Saville. Il ne gardait pas le lit et menait son train de vie ordinaire ; jamais une plainte ne sortait de ses lèvres, et cependant il dépérissait à vue d'oeil. Interrogé par les médecins que le forçait à consulter la sollicitude de ses parents et de ses amis, il n'accusait aucune souffrance précise, et la science ne découvrait en lui nul symptôme alarmant : sa poitrine auscultée rendait un son favorable, et à peine si l'oreille appliquée sur son coeur y surprenait quelque battement trop lent ou trop précipité ; il ne toussait pas, n'avait pas de fièvre, mais la vie se retirait de lui et fuyait par une de ces fentes invisibles dont l'homme est plein, au dire de Térence.

Quelquefois une bizarre syncope le faisait pâlir et froidir comme un marbre. Pendant une ou deux minutes on eût pu le croire mort ; puis le balancier, arrêté par un doigt mystérieux, n'étant plus retenu, reprenait son mouvement, et Octave paraissait se réveiller d'un songe. On l'avait envoyé aux eaux ; mais les nymphes thermales ne purent rien pour lui. Un voyage à Naples ne produisit pas un meilleur résultat. Ce beau soleil si vanté lui avait semblé noir comme celui de la gravure d'Albert Dürer ; la chauve−souris qui porte écrit dans son aile ce mot : melancholia, fouettait cet azur étincelant de ses membranes poussiéreuses et voletait entre la lumière et lui ; il s'était senti glacé sur le quai de la Mergellina, où les lazzaroni demi−nus se cuisent et donnent à leur peau une patine de bronze.

Il était donc revenu à son petit appartement de la rue Saint−Lazare et avait repris en apparence ses habitudes anciennes.

Cet appartement était aussi confortablement meublé que peut l'être une garçonnière. Mais comme un intérieur prend à la longue la physionomie et peut−être la pensée de celui qui l'habite, le logis d'Octave s'était peu à peu attristé ; le damas des rideaux avait pâli et ne laissait plus filtrer qu'une lumière grise. Les grands bouquets de pivoine se flétrissaient sur le fond moins blanc du tapis : l'or des bordures encadrant quelques aquarelles et quelques esquisses de maîtres avait lentement rougi sous une implacable poussière ; le feu découragé s'éteignait et fumait au milieu des cendres. La vieille pendule de Boule incrustée de cuivre et d'écaille verte retenait le bruit de son tic−tac, et le timbre des heures ennuyées parlait bas comme on fait dans une chambre de malade ; les portes retombaient silencieuses, et les pas des rares visiteurs s'amortissaient sur la moquette ; le rire s'arrêtait de lui−même en pénétrant dans ces chambres mornes, froides et obscures, où cependant rien ne manquait du luxe moderne. Jean, le domestique d'Octave, s'y glissait comme une ombre, un plumeau sous le bras, un plateau sur la main, car, impressionné à son insu de la mélancolie du lieu, il avait fini par perdre sa loquacité. − Aux murailles pendaient en trophée des gants de boxe, des masques et des fleurets ; mais il était facile de voir qu'on n'y avait pas touché depuis longtemps ; des livres pris et jetés insouciamment traînaient sur tous les meubles, comme si Octave eût voulu, par cette lecture machinale, endormir une idée fixe. Une lettre commencée, dont le papier avait jauni, semblait attendre depuis des mois qu'on l'achevât, et s'étalait comme un muet reproche au milieu du bureau. Quoique habité, l'appartement paraissait désert. La vie en était absente, et en y entrant on recevait à la figure cette bouffée d'air froid qui sort des tombeaux quand on les ouvre.

Dans cette lugubre demeure où jamais une femme n'aventurait le bout de sa bottine, Octave se trouvait plus à l'aise que partout ailleurs, − ce silence, cette tristesse et cet abandon lui convenaient ; le joyeux tumulte de la vie l'effarouchait, quoiqu'il fît parfois des efforts pour s'y mêler ; mais il revenait plus sombre des mascarades, des parties ou des soupers où ses amis l'entraînaient ; aussi ne luttait−il plus contre cette douleur mystérieuse, et laissait−il aller les jours avec l'indifférence d'un homme qui ne compte pas sur le lendemain. Il ne formait aucun projet, ne croyant plus à l'avenir, et il avait tacitement envoyé à Dieu sa démission de la vie, attendant qu'il l'acceptât. Pourtant, si vous vous imaginiez une figure amaigrie et creusée, un teint terreux, des membres exténués, un grand ravage extérieur, vous vous tromperiez ; tout au plus apercevrait−on quelques meurtrissures de bistre sous les paupières, quelques nuances orangées autour de l'orbite, quelque attendrissement aux tempes sillonnées de veines bleuâtres. Seulement l'étincelle de l'âme ne

brillait pas dans l'oeil, dont la volonté, l'espérance et le désir s'étaient envolés. Ce regard mort dans ce jeune visage formait un contraste étrange, et produisait un effet plus pénible que le masque décharné, aux yeux allumés de fièvre, de la maladie ordinaire.

Octave avait été, avant de languir de la sorte, ce qu'on nomme un joli garçon, et il l'était encore : d'épais cheveux noirs, aux boucles abondantes, se massaient, soyeux et lustrés, de chaque côté de ses tempes ; ses yeux longs, veloutés, d'un bleu nocturne, frangés de cils recourbés, s'allumaient parfois d'une étincelle humide ; dans le repos, et lorsque nulle passion ne les animait, ils se faisaient remarquer par cette quiétude sereine qu'ont les yeux des Orientaux, lorsqu'à la porte d'un café de Smyrne ou de Constantinople ils font le kief après avoir fumé leur narghilé. Son teint n'avait jamais été coloré et ressemblait à ces teints méridionaux d'un blanc olivâtre qui ne produisent tout leur effet qu'aux lumières ; sa main était fine et délicate, son pied étroit et cambré. Il se mettait bien, sans précéder la mode ni la suivre en retardataire, et savait à merveille faire valoir ses avantages naturels. Quoiqu'il n'eût aucune prétention de dandy ou de gentleman rider, s'il se fût présenté au Jockey−Club, il n'eût pas été refusé.

Comment se faisait−il que, jeune, beau, riche, avec tant de raisons d'être heureux, un jeune homme se consumât si misérablement ? Vous allez dire qu'Octave était blasé, que les romans à la mode du jour lui avaient gâté la cervelle de leurs idées malsaines, qu'il ne croyait à rien, que de sa jeunesse et de sa fortune gaspillées en folles orgies il ne lui restait que des dettes ; − toutes ces suppositions manquent de vérité. − Ayant fort peu usé des plaisirs, Octave ne pouvait en être dégoûté ; il n'était ni splénétique, ni romanesque, ni athée, ni libertin, ni dissipateur ; sa vie avait été jusqu'alors mêlée d'études et de distractions comme celle des autres jeunes gens ; il s'asseyait le matin au cours de la Sorbonne, et le soir il se plantait sur l'escalier de l'Opéra pour voir s'écouler la cascade des toilettes. On ne lui connaissait ni fille de marbre ni duchesse, et il dépensait son revenu sans faire mordre ses fantaisies au capital, − son notaire l'estimait ; − c'était donc un personnage tout uni, incapable de se jeter au glacier de Manfred ou d'allumer le réchaud d'Escousse. Quant à la cause de l'état singulier où il se trouvait et qui mettait en défaut la science de la faculté, nous n'osons l'avouer, tellement la chose est invraisemblable à Paris, au dix−neuvième siècle, et nous laissons le soin de la dire à notre héros lui−même.

Comme les médecins ordinaires n'entendaient rien à cette maladie étrange, car on n'a pas encore disséqué d'âme aux amphithéâtres d'anatomie, on eut recours en dernier lieu à un docteur singulier, revenu des Indes après un long séjour, et qui passait pour opérer des cures merveilleuses.

Octave, pressentant une perspicacité supérieure et capable de pénétrer son secret, semblait redouter la visite du docteur, et ce ne fut que sur les instances réitérées de sa mère qu'il consentit à recevoir M. Balthazar Cherbonneau.

Quand le docteur entra, Octave était à demi couché sur un divan : un coussin étayait sa tête, un autre lui soutenait le coude, un troisième lui couvrait les pieds ; une gandoura l'enveloppait de ses plis souples et moelleux ; il lisait ou plutôt il tenait un livre, car ses yeux arrêtés sur une page ne regardaient pas. Sa figure était pâle, mais, comme nous l'avons dit, ne présentait pas d'altération bien sensible. Une observation superficielle n'aurait pas cru au danger chez ce jeune malade, dont le guéridon supportait une boîte à cigares au lieu des fioles, des louches, des potions, des tisanes, et autres pharmacopées de rigueur en pareil cas. Ses traits purs, quoiqu'un peu fatigués, n'avaient presque rien perdu de leur grâce, et, sauf l'atonie profonde et l'incurable désespérance de l'oeil, Octave eût semblé jouir d'une santé normale.

Quelque indifférent que fût Octave, l'aspect bizarre du docteur le frappa. M. Balthazar Cherbonneau avait l'air d'une figure échappée d'un conte fantastique d'Hoffmann et se promenant dans la réalité stupéfaite de voir cette création falote. Sa face extrêmement basanée était comme dévorée par un crâne énorme que la chute des cheveux faisait paraître plus vaste encore. Ce crâne nu, poli comme de l'ivoire, avait gardé ses teintes blanches, tandis que le masque, exposé aux rayons du soleil, s'était revêtu, grâce aux superpositions

des couches du hâle, d'un ton de vieux chêne ou de portrait enfumé. Les méplats, les cavités et les saillies des os s'y accentuaient si vigoureusement, que le peu de chair qui les recouvrait ressemblait, avec ses mille rides fripées, à une peau mouillée appliquée sur une tête de mort. Les rares poils gris qui flânaient encore sur l'occiput, massés en trois maigres mèches dont deux se dressaient au−dessus des oreilles et dont la troisième partait de la nuque pour mourir à la naissance du front, faisaient regretter l'usage de l'antique perruque à marteaux ou de la moderne tignasse de chiendent, et couronnaient d'une façon grotesque cette physionomie de casse−noisettes. Mais ce qui occupait invinciblement chez le docteur, c'étaient les yeux ; au milieu de ce visage tanné par l'âge, calciné à des cieux incandescents, usé dans l'étude, où les fatigues de la science et de la vie s'écrivaient en sillages profonds, en pattes d'oie rayonnantes, en plis plus pressés que les feuillets d'un livre, étincelaient deux prunelles d'un bleu de turquoise, d'une limpidité, d'une fraîcheur et d'une jeunesse inconcevables. Ces étoiles bleues brillaient au fond d'orbites brunes et de membranes concentriques dont les cercles fauves rappelaient vaguement les plumes disposées en auréole autour de la prunelle nyctalope des hiboux. On eût dit que, par quelque sorcellerie apprise des brahmes et des pandits, le docteur avait volé des yeux d'enfant et se les était ajustés dans sa face de cadavre. Chez le vieillard, le regard marquait vingt ans ; chez le jeune homme, il en marquait soixante.

Le costume était le costume classique du médecin : habit et pantalon de drap noir, gilet de soie de même couleur, et sur la chemise un gros diamant, présent de quelque rajah ou de quelque nabab. Mais ces vêtements flottaient comme s'ils eussent été accrochés à un porte−manteau, et dessinaient des plis perpendiculaires que les fémurs et les tibias du docteur cassaient en angles aigus lorsqu'il s'asseyait. Pour produire cette maigreur phénoménale, le dévorant soleil de l'Inde n'avait pas suffi. Sans doute Balthazar Cherbonneau s'était soumis, dans quelque but d'initiation, aux longs jeûnes des fakirs et tenu sur la peau de gazelle auprès des yogis entre les quatre réchauds ardents ; mais cette déperdition de substance n'accusait aucun affaiblissement. Des ligaments solides et tendus sur les mains comme les cordes sur le manche d'un violon reliaient entre eux les osselets décharnés des phalanges et les faisaient mouvoir sans trop de grincements.

Le docteur s'assit sur le siège qu'Octave lui désignait de la main à côté du divan, en faisant des coudes comme un mètre qu'on reploie et avec des mouvements qui indiquaient l'habitude invétérée de s'accroupir sur des nattes. Ainsi placé, M. Cherbonneau tournait le dos à la lumière, qui éclairait en plein le visage de son malade, situation favorable à l'examen et que prennent volontiers les observateurs, plus curieux de voir que d'être vus. Quoique la figure du docteur fût baignée d'ombre et que le haut de son crâne, luisant et arrondi comme un gigantesque oeuf d'autruche, accrochât seul au passage un rayon du jour, Octave distinguait la scintillation des étranges prunelles bleues qui semblaient douées d'une lueur propre comme les corps phosphorescents : il en jaillissait un rayon aigu et clair que le jeune malade recevait en pleine poitrine avant cette sensation de picotement et de chaleur produite par l'émétique.

"Eh bien, monsieur, dit le docteur après un moment de silence pendant lequel il parut résumer les indices reconnus dans son inspection rapide, je vois déjà qu'il ne s'agit pas avec vous d'un cas de pathologie vulgaire ; vous n'avez aucune de ces maladies cataloguées, à symptômes bien connus, que le médecin guérit ou empire ; et quand j'aurai causé quelques minutes, je ne vous demanderai pas du papier pour y tracer une anodine formule du Codex au bas de laquelle j'apposerai une signature hiéroglyphique et que votre valet de chambre portera au pharmacien du coin."

Octave sourit faiblement, comme pour remercier M. Cherbonneau de lui épargner d'inutiles et fastidieux remèdes.

"Mais, continua le docteur, ne vous réjouissez pas si vite ; de ce que vous n'avez ni hypertrophie du coeur, ni tubercules au poumon, ni ramollissement de la moelle épinière, ni épanchement sérieux au cerveau, ni fièvre typhoïde ou nerveuse, il ne s'ensuit pas que vous soyez en bonne santé. Donnez−moi votre main."

Croyant que M. Cherbonneau allait lui tâter le pouls et s'attendant à lui voir tirer sa montre à secondes, Octave retroussa la manche de sa gandoura, mit son pignet à découvert et le tendit machinalement au docteur. Sans chercher du pouce cette pulsation rapide ou lente qui indique si l'horloge de la vie est détraquée chez l'homme, M. Cherbonneau prit dans sa patte brune, dont les doigts osseux ressemblaient à des pinces de crabe, la main fluette, veinée et moite du jeune homme ; il la palpa, la pétrit, la malaxa en quelque sorte comme pour se mettre en communication magnétique avec son sujet. Octave, bien qu'il fût sceptique en médecine, ne pouvait s'empêcher d'éprouver une certaine émotion anxieuse, car il lui semblait que le docteur lui soutirait l'âme par cette pression, et le sang avait tout à fait abandonné ses pommettes.

"Cher monsieur Octave, dit le médecin en laissant aller la main du jeune homme, votre situation est plus grave que vous ne pensez, et la science, telle du moins que la pratique la vieille routine européenne, n'y peut rien : vous n'avez plus la volonté de vivre, et votre âme se détache insensiblement de votre corps ; il n'y a chez vous ni hypocondrie, ni lypémanie, ni tendance mélancolique au suicide. − Non ! − cas rare et curieux, vous pourriez, si je ne m'y opposais, mourir sans aucune lésion intérieure ou externe appréciable. Il était temps de m'appeler, car l'esprit ne tient plus à la chair que par un fil, mais nous allons y faire un bon noeud." Et le docteur se frotta joyeusement les mains en grimaçant un sourire qui détermina un remous de rides dans les mille plis de sa figure.

"Monsieur Cherbonneau, je ne sais si vous me guérirez, et, après tout, je n'en ai nulle envie, mais je dois avouer que vous avez pénétré du premier coup la cause de l'état mystérieux où je me trouve. Il me semble que mon corps est devenu perméable, et laisse échapper mon moi comme un crible l'eau par ses trous je me sens fondre dans le grand tout, et j'ai peine à me distinguer du milieu où je plonge. La vie dont j'accomplis, autant que possible, la pantomime habituelle, pour ne pas chagriner mes parents et mes amis, me paraît si loin de moi, qu'il y a des instants où je me crois déjà sorti de la sphère humaine : je vais et je viens par des motifs qui me déterminaient autrefois, et dont l'impulsion mécanique dure encore, mais sans participer à ce que je fais. Je me mets à table aux heures ordinaires, et je parais manger et boire, quoique je ne sente aucun goût aux plats les plus épicés et aux vins les plus forts ; la lumière du soleil me semble pâle comme celle de la lune, et les bougies ont des flammes noires. J'ai froid aux plus chauds jours de l'été ; parfois il se fait en moi un grand silence comme si mon coeur ne battait plus et que les rouages intérieurs fussent arrêtés par une cause inconnue. La mort ne doit pas être différente de cet état si elle est appréciable pour les défunts. − Vous avez, reprit le docteur, une impossibilité de vivre chronique, maladie toute morale et plus fréquente qu'on ne pense. La pensée est une force qui peut tuer comme l'acide prussique, comme l'étincelle de la bouteille de Leyde, quoique la trace de ses ravages ne soit pas saisissable aux faibles moyens d'analyse dont la science vulgaire dispose. Quel chagrin a enfoncé son bec crochu dans votre foie ? Du haut de quelle ambition secrète êtes−vous retombé brisé et moulu ? Quel désespoir amer ruminez−vous dans l'immobilité ? Est−ce la soif du pouvoir qui vous tourmente ? Avez−vous renoncé volontairement à un but placé hors de la portée humaine ? − Vous êtes bien jeune pour cela. − Une femme vous a−t−elle trompé ?

− Non, docteur, répondit Octave, je n'ai pas même eu ce bonheur.

− Et cependant, reprit M. Balthazar Cherbonneau, je lis dans vos yeux ternes, dans l'habitude découragée de votre corps, dans le timbre sourd de votre voix, le titre d'une pièce de Shakespeare aussi nettement que s'il était estampé en lettres d'or sur le dos d'une reliure de maroquin.

− Et quelle est cette pièce que je traduis sans le savoir ? dit Octave, dont la curiosité s'éveillait malgré lui.

− Love's labour's lost, continua le docteur avec une pureté d'accent qui trahissait un long séjour dans les possessions anglaises de l'Inde.

− Cela veut dire, si je ne me trompe, peines d'amour perdues.

− Précisément."

Octave ne répondit pas ; une légère rougeur colora ses joues, et, pour se donner une contenance, il se mit à jouer avec le gland de sa cordelière. Le docteur avait reployé une de ses jambes sur l'autre, ce qui produisait l'effet des os en sautoir gravés sur les tombes, et se tenait le pied avec la main à la mode orientale. Ses yeux bleus se plongeaient dans les yeux d'Octave et les interrogeaient d'un regard impérieux et doux.

"Allons, dit M. Balthazar Cherbonneau, ouvrez−vous à moi, je suis le médecin des âmes, vous êtes mon malade, et comme le prêtre catholique à son pénitent, je vous demande une confession complète, et vous pourrez la faire sans vous mettre à genoux.

− A quoi bon ? En supposant que vous ayez deviné juste, vous raconter mes douleurs ne les soulagerait pas. Je n'ai pas le chagrin bavard, − aucun pouvoir humain, même le vôtre, ne saurait me guérir.

− Peut−être", fit le docteur en s'établissant plus carrément dans son fauteuil, comme quelqu'un qui se dispose à écouter une confidence d'une certaine longueur.

"Je ne veux pas, reprit Octave, que vous m'accusiez d'un entêtement puéril, et vous laisser, par mon mutisme, un moyen de vous laver les mains de mon trépas ; mais, puisque vous y tenez, je vais vous raconter mon histoire ; − vous en avez deviné le fond, je ne vous en disputerai pas les détails. Ne vous attendez à rien de singulier ou de romanesque. C'est une aventure très simple, très commune, très usée ; mais, comme dit la chanson de Henri Heine, celui à qui elle arrive la trouve toujours nouvelle, et il en a le coeur brisé. En vérité, j'ai honte de dire quelque chose de si vulgaire à un homme qui a vécu dans les pays les plus fabuleux et les plus chimériques.

− N'avez aucune crainte ; il n'y a plus que le commun qui soit extraordinaire pour moi, dit le docteur en souriant.

− Eh bien, docteur, je me meurs d'amour."

II

"Je me trouvais à Florence, vers la fin de l'été, en 184..., la plus belle saison pour voir Florence. J'avais du temps, de l'argent, de bonnes lettres de recommandation, et alors j'étais un jeune homme de belle humeur, ne demandant pas mieux que de s'amuser. Je m'installai sur le Long−Arno, je louai une calèche et je me laissai aller à cette douce vie florentine qui a tant de charme pour l'étranger. Le matin, j'allais visiter quelque église, quelque palais ou quelque galerie tout à mon aise, sans me presser, ne voulant pas me donner cette indigestion de chefs−d'oeuvre qui, en Italie, fait venir aux touristes trop hâtifs la nausée de l'art ; tantôt je regardais les portes de bronze du baptistère, tantôt le Persée de Benvenuto sous la loggia dei Lanzi, le portrait de la Fornarina aux Offices, ou bien encore la Vénus de Canova au palais Pitti, mais jamais plus d'un objet à la fois. Puis je déjeunais, au café Doney, d'une tasse de café à la glace, je fumais quelques cigares, parcourais les journaux, et, la boutonnière fleurie de gré ou de force par ces jolies bouquetières coiffées de grands chapeaux de paille qui stationnent devant le café ; je rentrais chez moi faire la sieste ; à trois heures, la calèche venait me prendre et me transportait aux Cascines. Les Cascines sont à Florence ce que le bois de Boulogne est à Paris, avec cette différence que tout le monde s'y connaît, et que le rond−point forme un salon en plein air, où les fauteuils sont remplacés par des voitures, arrêtées et rangées en demi−cercle. Les femmes, en grande toilette, à demi couchées sur les coussins, reçoivent les visites des amants et des attentifs, des dandys et des attachés de légation, qui se tiennent debout et chapeau bas sur le marchepied. − Mais vous savez cela tout aussi bien que moi. − Là se forment les projets pour la soirée, s'assignent les rendez−vous, se donnent les réponses, s'acceptent les invitations ; c'est comme une Bourse du plaisir qui se tient de trois heures à cinq heures, à l'ombre des beaux arbres, sous le ciel le plus doux du monde. Il est obligatoire, pour tout être un peu bien situé, de faire chaque jour une apparition aux Cascines. Je n'avais garde d'y manquer, et le soir, après dîner, j'allais dans quelques salons, ou à la Pergola, lorsque la cantatrice en valait la peine.

"Je passai ainsi un des plus heureux mois de ma vie ; mais ce bonheur ne devait pas durer. Une magnifique calèche fit un jour son début aux Cascines. Ce superbe produit de la carrosserie de Vienne, chef−d'oeuvre de Laurenzi, miroité d'un vernis étincelant, historié d'un blason presque royal, était attelé de la plus belle paire de chevaux qui ait jamais piaffé à Hyde Park ou à Saint James au Drawing Room de la reine Victoria, et mené à la Daumont de la façon la plus correcte par un tout jeune jockey en culotte de peau blanche et en casaque verte ; les cuivres des harnais, les boîtes des roues, les poignées des portières brillaient comme de l'or et lançaient des éclairs au soleil ; tous les regards suivaient ce splendide équipage qui, après avoir décrit sur le sable une courbe aussi régulière que si elle eût été tracée au compas, alla se ranger auprès des voitures. La calèche n'était pas vide, comme vous le pensez bien ; mais dans la rapidité du mouvement on n'avait pu distinguer qu'un bout de bottine allongé sur le coussin du devant, un large pli de châle et le disque d'une ombrelle frangée de soie blanche. L'ombrelle se referma et l'on vit resplendir une femme d'une beauté incomparable. J'étais à cheval et je pus m'approcher assez pour ne perdre aucun détail de ce chef−d'oeuvre humain. L'étrangère portait une robe de ce vert d'eau glacé d'argent qui fait paraître noire comme une taupe toute femme dont le teint n'est pas irréprochable, − une insolence de blonde sûre d'elle−même. − Un grand crêpe de Chine blanc, tout bossué de broderies de la même couleur, l'enveloppait de sa draperie souple et fripée à petits plis, comme une tunique de Phidias. Le visage avait pour auréole un chapeau de la plus fine paille de Florence, fleuri de myosotis et de délicates plantes aquatiques aux étroites feuilles glauques ; pour tout bijou, un lézard d'or constellé de turquoises cerclait le bras qui tenait le manche d'ivoire de l'ombrelle.

"Pardonnez, cher docteur, cette description de journal de mode à un amant pour qui ces menus souvenirs prennent une importance énorme. D'épais bandeaux blonds crépelés, dont les annelures formaient comme des vagues de lumière, descendaient en nappes opulentes des deux côtés de son front plus blanc et plus pur que la neige vierge tombée dans la nuit sur le plus haut sommet d'une Alpe ; des cils longs et déliés comme ces fils d'or que les miniaturistes du Moyen Age font rayonner autour des têtes de leurs anges, voilaient à demi ses prunelles d'un bleu vert pareil à ces lueurs qui traversent les glaciers par certains effets de soleil ; sa bouche, divinement dessinée, présentait ces teintes pourprées qui lavent les valves des conques de Vénus, et ses joues

ressemblaient à de timides roses blanches que ferait rougir l'aveu du rossignol ou le baiser du papillon ; aucun pinceau humain ne saurait rendre ce teint d'une suavité, d'une fraîcheur et d'une transparence immatérielles, dont les couleurs ne paraissaient pas dues au sang grossier qui enlumine nos fibres ; les premières rougeurs de l'aurore sur la cime des sierras Nevadas, le ton carné de quelques camélias blancs, à l'onglet de leurs pétales, le marbre de Paros, entrevu à travers un voile de gaze rose, peuvent seuls en donner une idée lointaine. Ce qu'on apercevait du col entre les brides du chapeau et le haut du châle étincelait d'une blancheur irisée, au bord des contours, de vagues reflets d'opale. Cette tête éclatante ne saisissait pas d'abord par le dessin, mais bien par le coloris, comme les belles productions de l'école vénitienne, quoique ses traits fussent aussi purs et aussi délicats que ceux des profils antiques découpés dans l'agate des camées.

"Comme Roméo oublie Rosalinde à l'aspect de Juliette, à l'apparition de cette beauté suprême j'oubliai mes amours d'autrefois. Les pages de mon coeur redevinrent blanches : tout nom, tout souvenir en disparurent. Je ne comprenais pas comment j'avais pu trouver quelque attrait dans ces liaisons vulgaires que peu de jeunes gens évitent, et je me les reprochai comme de coupables infidélités. Une vie nouvelle data pour moi de cette fatale rencontre.

"La calèche quitta les Cascines et reprit le chemin de la ville, emportant l'éblouissante vision ; je mis mon cheval auprès de celui d'un jeune Russe très aimable, grand coureur d'eaux, répandu dans tous les salons cosmopolites d'Europe, et qui connaissait à fond le personnel voyageur de la haute vie ; j'amenai la conversation sur l'étrangère, et j'appris que c'était la comtesse Prascovie Labinska, une Lituanienne de naissance illustre et de grande fortune, dont le mari faisait depuis deux ans la guerre du Caucase.

"Il est inutile de vous dire quelles diplomaties je mis en oeuvre pour être reçu chez la comtesse que l'absence du comte rendait très réservée à l'endroit des présentations ; enfin, je fus admis ; − deux princesses douairières et quatre baronnes hors d'âge répondaient de moi sur leur antique vertu.

"La comtesse Labinska avait loué une villa magnifique, ayant appartenu jadis aux Salviati, à une demie−lieu de Florence, et en quelques jours elle avait su installer tout le confortable moderne dans l'antique manoir ; sans en troubler en rien la beauté sévère et l'élégance sérieuse. De grandes portières armoriées s'agrafaient heureusement aux arcades ogivales ; des fauteuils et des meubles de forme ancienne s'harmonisaient avec les murailles couvertes de boiseries brunes ou de fresques d'un ton amorti et passé comme celui des vieilles tapisseries ; aucune couleur trop neuve, aucun or trop brillant n'agaçait l'oeil, et le présent ne dissonait pas au milieu du passé. − La comtesse avait l'air si naturellement châtelaine, que le vieux palais semblait bâti exprès pour elle.

"Si j'avais été séduit par la radieuse beauté de la comtesse, je le fus bien davantage encore au bout de quelques visites par son esprit si rare, si fin, si étendu ; quand elle parlait sur quelque sujet intéressant, l'âme lui venait à la peau, pour ainsi dire, et se faisait visible. Sa blancheur s'illuminait comme l'albâtre d'une lampe d'un rayon intérieur : il y avait dans son teint de ces scintillations phosphorescentes, de ces tremblements lumineux dont parle Dante lorsqu'il peint les splendeurs du paradis ; on eût dit un ange se détachant en clair sur un soleil. Je restais ébloui, extatique et stupide. Abîmé dans la contemplation de sa beauté, ravi aux sons de sa voix céleste qui faisait de chaque idiome une musique ineffable, lorsqu'il me fallait absolument répondre, je balbutiais quelques mots incohérents qui devaient lui donner la plus pauvre idée de mon intelligence ; quelquefois même un imperceptible sourire d'une ironie amicale passait comme une lueur rose sur ses lèvres charmantes à certaines phrases, qui dénotaient, de ma part, un trouble profond ou une incurable sottise.

"Je ne lui avais encore rien dit de mon amour ; devant elle j'étais sans pensée, sans force, sans courage ; mon coeur battait comme s'il voulait sortir de ma poitrine et s'élancer sur les genoux de sa souveraine. Vingt fois j'avais résolu de m'expliquer, mais une insurmontable timidité me retenait ; le moindre air froid ou réservé de la comtesse me causait des transes mortelles, et comparables à celles du

condamné qui, la tête sur le billot, attend que l'éclair de la hache lui traverse le cou. Des contractions nerveuses m'étranglaient, des sueurs glacées baignaient mon corps. Je rougissais, je pâlissais et je sortais sans avoir rien dit, ayant peine à trouver la porte et chancelant comme un homme ivre sur les marches du perron.

"Lorsque j'étais dehors, mes facultés me revenaient et je lançais au vent les dithyrambes les plus enflammés. J'adressais à l'idole absente mille déclarations d'une éloquence irrésistible. J'égalais dans ces apostrophes muettes les grands poètes de l'amour. − Le Cantique des cantiques de Salomon avec son vertigineux parfum oriental et son lyrisme halluciné de haschisch, les sonnets de Pétrarque avec leurs subtilités platoniques et leurs délicatesses éthérées, l'Intermezzo de Henri Heine avec sa sensibilité nerveuse et délirante n'approchent pas de ces effusions d'âme intarissables où s'épuisait ma vie. Au bout de chacun de ces monologues, il me semblait que la comtesse vaincue devait descendre du ciel sur mon coeur, et plus d'une fois je me croisai les bras sur ma poitrine, pensant les renfermer sur elle.

"J'étais si complètement possédé que je passais des heures à murmurer en façon de litanies d'amour ces deux mots : − Prascovie Labinska, − trouvant un charme indéfinissable dans ces syllabes tantôt égrenées lentement comme des perles, tantôt dites avec la volubilité fiévreuse du dévot que sa prière même exalte. D'autres fois, je traçais le nom adoré sur les plus belles feuilles de vélin, en y apportant des recherches calligraphiques des manuscrits du Moyen Age, rehauts d'or, fleurons d'azur, ramages de sinople. J'usais à ce labeur d'une minutie passionnée et d'une perfection puérile les longues heures qui séparaient mes visites à la comtesse. Je ne pouvais lire ni m'occuper de quoi que ce fût. Rien ne m'intéressait hors de Prascovie, et je ne décachetais même pas les lettres qui me venaient de France. A plusieurs reprises je fis des efforts pour sortir de cet état ; j'essayai de me rappeler les axiomes de séduction acceptés par les jeunes gens, les stratagèmes qu'emploient les Valmont du café de Paris et les don Juan du Jockey−Club ; mais à l'exécution le coeur me manquait, et je regrettais de ne pas avoir, comme le Julien Sorel de Stendhal, un paquet d'épîtres progressives à copier pour les envoyer à la comtesse. Je me contentais d'aimer, me donnant tout entier sans rien demander en retour, sans espérance même lointaine, car mes rêves les plus audacieux osaient à peine effleurer de leurs lèvres le bout des doigts rosés de Prascovie. Au XVe siècle, le jeune novice le front sur les marches de l'autel, le chevalier agenouillé dans sa roide armure, ne devaient pas avoir pour la madone une adoration plus prosternée."

M. Balthazar Cherbonneau avait écouté Octave avec une attention profonde, car pour lui le récit du jeune homme n'était pas seulement une histoire romanesque, et il se dit comme à lui−même pendant une pause du narrateur : "Oui, voilà bien le diagnostic de l'amour−passion, une maladie curieuse et que je n'ai rencontrée qu'une fois, − à Chandernagor, − chez une jeune paria éprise d'un brahme ; elle en mourut, la pauvre fille, mais c'était une sauvage ; vous, monsieur Octave, vous êtes un civilisé, et nous vous guérirons." Sa parenthèse fermée, il fit signe de la main à M. de Saville de continuer ; et, reployant sa jambe sur la cuisse comme la patte articulée d'une sauterelle, de manière à faire soutenir son menton par son genou, il s'établit dans cette position impossible pour tout autre, mais qui semblait spécialement commode pour lui.

"Je ne veux pas vous ennuyer du détail de mon martyre secret, continua Octave ; j'arrive à une scène décisive. Un jour, ne pouvant plus modérer mon impérieux désir de voir la comtesse, je devançai l'heure de ma visite accoutumée ; il faisait un temps orageux et lourd. Je ne trouvai pas madame Labinska au salon. Elle s'était établie sous un portique soutenu de sveltes colonnes, ouvrant sur une terrasse par laquelle on descendait au jardin ; elle avait fait apporter là son piano, un canapé et des chaises de jonc ; des jardinières, comblées de fleurs splendides, − nulle part elles ne sont si fraîches ni si odorantes qu'à Florence ; − remplissaient les entre−colonnements, et imprégnaient de leur parfum les rares bouffées de brise qui venaient de l'Appennin. Devant soi, par l'ouverture des arcades, l'on apercevait les ifs et les buis taillés du jardin, d'où s'élançaient quelques cyprès centenaires, et que peuplaient des marbres mythologiques dans le goût tourmenté de Baccio Bandinelli ou de l'Ammanato. Au fond, au−dessus de la silhouette de Florence, s'arrondissait le dôme de Santa Maria del Fiore et jaillissait le beffroi carré du Palazzo Vecchio.

"La comtesse était seule, à demi couchée sur le canapé de jonc ; jamais elle ne m'avait paru si belle ; son corps nonchalant, alangui par la chaleur, baignait comme celui d'une nymphe marine dans l'écume blanche d'un ample peignoir de mousseline des Indes que bordait du haut en bas une garniture bouillonnée comme la frange d'argent d'une vague ; une broche en acier niellé du Khorassan fermait à la poitrine cette robe aussi légère que la draperie qui voltige autour de la Victoire rattachant sa sandale. Des manches ouvertes à partir de la saignée, comme les pistils du calice d'une fleur, sortaient ses bras d'un ton plus pur que celui de l'albâtre où les statuaires florentins taillent des copies de statues antiques ; un large ruban noir noué à la ceinture, et dont les bouts retombaient, tranchait vigoureusement sur toute cette blancheur. Ce que ce contraste de nuances attribuées au deuil aurait pu avoir de triste, était égayé par le bec d'une petite pantoufle circassienne sans quartier en maroquin bleu, gaufrée d'arabesques jaunes, qui pointait sous le dernier pli de la mousseline.

"Les cheveux blonds de la comtesse, dont les bandeaux bouffants, comme s'ils eussent été soulevés par un souffle, découvraient son front pur, et ses tempes transparentes formaient comme un nimbe, où la lumière pétillait en étincelles d'or.

"Près d'elle, sur une chaise, palpitait au vent un grand chapeau de paille de riz, orné de longs rubans noirs pareils à celui de la robe, et gisait une paire de gants de Suède qui n'avaient pas été mis. A mon aspect, Prascovie ferma le livre qu'elle lisait − les poésies de Mickiewicz − et me fit un petit signe de tête bienveillant ; elle était seule, − circonstance favorable et rare. − Je m'assis en face d'elle sur le siège qu'elle me désigna. Un de ces silences, pénibles quand ils se prolongent, régna quelques minutes entre nous. Je ne trouvais à mon service aucune de ces banalités de la conversation ; ma tête s'embarrassait, des vagues de flammes me montaient du coeur aux yeux, et mon amour me criait : "Ne perds pas cette occasion suprême."

"J'ignore ce que j'eusse fait, si la comtesse, devinant la cause de mon trouble, ne se fût redressée à demi en tendant vers moi sa belle main, comme pour me fermer la bouche.

"− Ne dîtes pas un mot, Octave ; vous m'aimez, je le sais, je le sens, je le crois ; je ne vous en veux point, car l'amour est involontaire. D'autres femmes plus sévères se montreraient offensées ; moi, je vous plains, car je ne puis vous aimer, et c'est une tristesse pour moi d'être votre malheur. − Je regrette que vous m'ayez rencontrée, et maudis le caprice qui m'a fait quitter Venise pour Florence. J'espérais d'abord que ma froideur persistante vous lasserait et vous éloignerait ; mais le vrai amour, dont je vois tous les signes dans vos yeux, ne se rebute de rien. Que ma douceur ne fasse naître en vous aucune illusion, aucun rêve, et ne prenez pas ma pitié pour un encouragement. Un ange au bouclier de diamant, à l'épée flamboyante, me garde contre toute séduction, mieux que la religion, mieux que le devoir, mieux que la vertu ; − et cet ange, c'est mon amour : − j'adore le comte Labinski. J'ai le bonheur d'avoir trouvé la passion dans le mariage."

"Un flot de larmes jaillit de mes paupières à cet aveu si franc, si loyal et si noblement pudique, et je sentis en moi se briser le ressort de ma vie.

"Prascovie, émue, se leva, et, par un mouvement de gracieuse pitié féminine, passa son mouchoir de batiste sur mes yeux :

"− Allons, ne pleurez pas, me dit−elle, je vous le défends. Tâchez de penser à autre chose, imaginez que je suis partie à tout jamais, que je suis morte ; oubliez−moi. Voyagez, travaillez, faites du bien, mêlez−vous activement à la vie humaine ; consolez−vous dans un art ou un amour..."

"Je fis un geste de dénégétion.

"− Croyez−vous souffrir moins en continuant à me voir ? reprit la comtesse ; venez, je vous recevrai toujours. Dieu dit qu'il faut pardonner à ses ennemis ; pourquoi traiterait−on plus mal ceux qui nous

aiment ? Cependant l'absence me paraît un remède plus sûr. − Dans deux ans nous pourrons nous serrer la main sans péril, − pour vous", ajouta−t−elle en essayant de sourire.

"Le lendemain je quittai Florence ; mais ni l'étude, ni les voyages, ni le temps, n'ont diminué ma souffrance, et je me sens mourir : ne m'en empêchez pas, docteur !

− Avez−vous revu la comtesse Prascovie Labinska ? " dit le docteur, dont les yeux bleus scintillaient bizarrement.

"Non, répondit Octave, mais elle est à Paris." Et il tendit à M. Balthazar Cherbonneau une carte gravée sur laquelle on lisait :

"La comtesse Prascovie Labinska est chez elle le jeudi."

III

Parmi les promeneurs assez rares alors qui suivaient aux Champs−Elysées l'avenue Gabriel, à partir de l'ambassade ottomane jusqu'à l'Elysée Bourbon, préférant au tourbillon poussiéreux et à l'élégant fracas de la grande chaussée l'isolement, le silence et la calme fraîcheur de cette route bordée d'arbres d'un côté et de l'autre de jardins, il en est peu qui ne se fussent arrêtés, tout rêveurs et avec un sentiment d'admiration mêlé d'envie, devant une poétique et mystérieuse retraite, où, chose rare, la richesse semblait loger le bonheur.

A qui n'est−il pas arrivé de suspendre sa marche à la grille d'un parc, de regarder longtemps la blanche villa à travers les massifs de verdure, et de s'éloigner le coeur gros, comme si le rêve de sa vie était caché derrière ces murailles ? Au contraire, d'autres habitations, vues ainsi du dehors, vous inspirent une tristesse indéfinissable ; l'ennui, l'abandon, la désespérance glacent la façade de leurs teintes grises et jaunissent les cimes à demi chauves des arbres ; les statues ont des lèpres de mousse, les fleurs s'étiolent, l'eau des bassins verdit, les mauvaises herbes envahissent les sentiers malgré le racloir ; les oiseaux, s'il y en a, se taisent.

Les jardins en contrebas de l'allée en étaient séparés par un saut−de−loup et se prolongeaient en bandes plus ou moins larges jusqu'aux hôtels, dont la façade donnait sur la rue du Faubourg−Saint−Honoré. Celui dont nous parlons se terminait au fossé par un remblai que soutenait un mur de grosses roches choisies pour l'irrégularité curieuse de leurs formes, et qui, se relevant de chaque côté en manière de coulisses, encadraient de leurs aspérités rugueuses et de leurs masses sombres le frais et vert paysage resserré entre elles.

Dans les anfractuosités de ces roches, le cactier raquette, l'asclépiade incarnate, le millepertuis, la saxifrage, le cymbalaire, la joubarbe, la lychnide des Alpes, le lierre d'Irlande trouvaient assez de terre végétale pour nourrir leurs racines et découpaient leurs verdures variées sur le fond vigoureux de la pierre ; − un peintre n'eût pas disposé, au premier plan de son tableau, un meilleur repoussoir.

Les murailles latérales qui fermaient ce paradis terrestre disparaissaient sous un rideau de plantes grimpantes, aristoloches, grenadilles bleues, campanules, chèvrefeuille, gypsophiles, glycines de Chine, périplocas de Grèce dont les griffes, les vrilles et les tiges s'enlaçaient à un treillis vert, car le bonheur lui−même ne veut pas être emprisonné ; et grâce à cette disposition le jardin ressemblait à une clairière dans une forêt plutôt qu'à un parterre assez étroit circonscrit par les clôtures de la civilisation.

Un peu en arrière des masses de rocaille, étaient groupés quelques bouquets d'arbres au port élégant, à la frondaison vigoureuse, dont les feuillages contrastaient pittoresquement : vernis du Japon, thuyas du Canada, planes de Virginie, frênes verts, saules blancs, micocouliers de Provence, que dominaient deux ou trois mélèzes. Au−delà des arbres s'étalait un gazon de ray−grass, dont pas une pointe d'herbe ne dépassait l'autre, un gazon plus fin, plus soyeux que le velours d'un manteau de reine, de cet idéal vert d'émeraude qu'on n'obtient qu'en Angleterre devant le perron des manoirs féodaux, moelleux tapis naturels que l'oeil aime à caresser et que le pas craint de fouler, moquette végétale où, le jour, peuvent seuls se rouler au soleil la gazelle familière avec le jeune baby ducal dans sa robe de dentelles, et, la nuit, glisser au clair de lune quelque Titania du West−End la main enlacée à celle d'un Oberon porté sur le livre du peerage et du baronetage.

Une allée de sable tamisé au crible, de peur qu'une valve de conque ou qu'un angle de silex ne blessât les pieds aristocratiques qui y laissaient leur délicate empreinte, circulait comme un ruban jaune autour de cette nappe verte, courte et drue, que le rouleau égalisait, et dont la pluie factice de l'arrosoir entretenait la fraîcheur humide, même aux jours les plus desséchants de l'été.

Au bout de la pièce de gazon éclatait, à l'époque où se passe cette histoire, un vrai feu d'artifice fleuri tiré par un massif de géraniums, dont les étoiles écarlates flambaient sur le fond brun d'une terre de bruyère.

L'élégante façade de l'hôtel terminait la perspective ; de sveltes colonnes d'ordre ionique soutenant l'attique surmonté à chaque angle d'un gracieux groupe de marbre, lui donnaient l'apparence du temple grec transporté là par le caprice d'un millionnaire, et corrigeaient, en éveillant une idée de poésie et d'art, tout ce que ce luxe aurait pu avoir de trop fastueux ; dans les entre−colonnements, des stores rayés de larges bandes roses et presque toujours baissés abritaient et dessinaient les fenêtres, qui s'ouvraient de plain−pied sous le portique comme des portes de glace.

Lorsque le ciel fantasque de Paris daignait étendre un pan d'azur derrière ce palazzino, les lignes s'en dessinaient si heureusement entre les touffes de verdure, qu'on pouvait les prendre pour le pied−à−terre de la Reine des fées, ou pour un tableau de Baron agrandi.

De chaque côté de l'hôtel s'avançaient dans le jardin deux serres formant ailes, dont les parois de cristal se diamantaient au soleil entre leurs nervures dorées, et faisaient à une foule de plantes exotiques les plus rares et les plus précieuses l'illusion de leur climat natal.

Si quelque poète matineux eût passé avenue Gabriel aux premières rougeurs de l'aurore, il eût entendu le rossignol achever les derniers trilles de son nocturne, et vu le merle se promener en pantoufles jaunes dans l'allée du jardin comme un oiseau qui est chez lui ; mais la nuit, après que les roulements des voitures revenant de l'Opéra se sont éteints au milieu du silence de la vie endormie, ce même poète aurait vaguement distingué une ombre blanche au bras d'un beau jeune homme, et serait remonté dans sa mansarde solitaire, l'âme triste jusqu'à la mort.

C'était là qu'habitaient depuis quelque temps − le lecteur l'a sans doute déjà deviné − la comtesse Prascovie Labinska et son mari le comte Olaf Labinski, revenu de la guerre du Caucase après une glorieuse campagne, où, s'il ne s'était pas battu corps à corps avec le mystique et insaisissable Schamyl, certainement il avait eu affaire aux plus fanatiquement dévoués des Mourides de l'illustre cheikh. Il avait évité les balles comme les braves les évitent, en se précipitant au−devant d'elles, et les damas courbes des sauvages guerriers s'étaient brisés sur sa poitrine sans l'entamer. Le courage est une cuirasse sans défaut. Le comte Labinski possédait cette valeur folle des races slaves, qui aiment le péril pour le péril, et auxquelles peut s'appliquer encore ce refrain de vieux chant scandinave : "Ils tuent, meurent et rient ! "

Avec quelle ivresse s'étaient retrouvés ces deux époux, pour qui le mariage n'était que la passion permise par Dieu et par les hommes, Thomas Moore pourrait seul le dire en style d'Amour des Anges ! Il faudrait que chaque goutte d'encre se transformât dans notre plume en goutte de lumière, et que chaque mot s'évaporât sur le papier en jetant une flamme et un parfum comme un grain d'encens. Comment peindre ces deux âmes fondues en une seule et pareilles à deux larmes de rosée qui, glissant sur un pétale de lis, se rencontrent, se mêlent, s'absorbent l'une l'autre et ne font plus qu'une perle unique ? Le bonheur est une chose si rare en ce monde, que l'homme n'a pas songé à inventer des paroles pour le rendre, tandis que le vocabulaire des souffrances morales et physiques remplit d'innombrables colonnes dans le dictionnaire de toutes les langues.

Olaf et Prascovie s'étaient aimés tout enfants ; jamais leur coeur n'avait battu qu'à un seul nom ; ils savaient presque dès le berceau qu'ils s'appartiendraient, et le reste du monde n'existait pas pour eux ; on eût dit que les morceaux de l'androgyne de Platon, qui se cherchent en vain depuis le divorce primitif, s'étaient retrouvés et réunis en eux ; ils formaient cette dualité dans l'unité, qui est l'harmonie complète, et, côte à côte, ils marchaient, ou plutôt ils volaient à travers la vie d'un essor égal, soutenu, planant comme deux colombes que le même désir appelle, pour nous servir de la belle expression de Dante.

Afin que rien ne troublât cette félicité, une fortune immense l'entourait comme d'une atmosphère d'or. Dès que ce couple radieux paraissait, la misère consolée quittait ses haillons, les larmes se séchaient ; car Olaf et Prascovie avaient le noble égoïsme du bonheur, et ils ne pouvaient souffrir une douleur dans leur

rayonnement.

Depuis que le polythéisme a emporté avec lui ces jeunes dieux, ces génies souriants, ces éphèbes célestes aux formes d'une perfection si absolue, d'un rythme si harmonieux, d'un idéal si pur, et que la Grèce antique ne chante plus l'hymne de la beauté en strophes de Paros, l'homme a cruellement abusé de la permission qu'on lui a donnée d'être laid, et, quoique fait à l'image de Dieu, le représente assez mal. Mais le comte Labinski n'avait pas profité de cette licence ; l'ovale un peu allongé de sa figure, son nez mince, d'une coupe hardie et fine, sa lèvre fermement dessinée, qu'accentuait une moustache blonde aiguisée à ses pointes, son menton relevé et frappé d'une fossette, ses yeux noirs, singularité piquante, étrangeté gracieuse, lui donnaient l'air d'un de ces anges guerriers, saint Michel ou Raphaël, qui combattent le démon, revêtus d'armures d'or. Il eût été trop beau sans l'éclair mâle de ses sombres prunelles et la couche hâlée que le soleil d'Asie avait déposée sur ses traits.

Le comte était de taille moyenne, mince, svelte, nerveux, cachant des muscles d'acier sous une apparente délicatesse ; et lorsque dans quelque bal d'ambassade, il revêtait son costume de magnat, tout chamarré d'or, tout étoilé de diamants, tout brodé de perles, il passait parmi les groupes comme une apparition étincelante, excitant la jalousie des hommes et l'amour des femmes, que Prascovie lui rendait indifférentes. − Nous n'ajoutons pas que le comte possédait les dons de l'esprit comme ceux du corps ; les fées bienveillantes l'avaient doué à son berceau, et la méchante sorcière qui gâte tout s'était montrée de bonne humeur ce jour−là.

Vous comprenez qu'avec un tel rival, Octave de Saville avait peu de chance, et qu'il faisait bien de se laisser tranquillement mourir sur les coussins de son divan, malgré l'espoir qu'essayait de lui remettre au coeur le fantastique docteur Balthazar Cherbonneau. − Oublier Prascovie eût été le seul moyen, mais c'était la chose impossible ; la revoir, à quoi bon ? Octave sentait que la résolution de la jeune femme ne faiblirait jamais dans son implacabilité douce, dans sa froideur compatissante. Il avait peur que ses blessures non cicatrisées ne se rouvrissent et ne saignassent devant celle qui l'avait tué innocemment, et il ne voulait pas l'accuser, la douce meurtrière aimée !

IV

Deux ans s'étaient écoulés depuis le jour où la comtesse Labinska avait arrêté sur les lèvres d'Octave la déclaration d'amour qu'elle ne devait pas entendre ; Octave, tombé du haut de son rêve, s'était éloigné, ayant au foie le bec d'un chagrin noir, et n'avait pas donné de ses nouvelles à Prascovie. L'unique mot qu'il eût pu lui écrire était le seul défendu. Mais plus d'une fois la pensée de la comtesse effrayée de ce silence s'était reportée avec mélancolie sur son pauvre adorateur : − l'avait−il oubliée ? Dans sa divine absence de coquetterie, elle le souhaitait sans le croire, car l'inextinguible flamme de la passion illuminait les yeux d'Octave, et la comtesse n'avait pu s'y méprendre. L'amour et les dieux se reconnaissent au regard : cette idée traversait comme un petit nuage le limpide azur de son bonheur, et lui inspirait la légère tristesse des anges qui, dans le ciel, se souviennent de la terre ; son âme charmante souffrait de savoir là−bas quelqu'un malheureux à cause d'elle ; mais que peut l'étoile d'or scintillante au haut du firmament pour le pâtre obscur qui lève vers elle des bras éperdus ? Aux temps mythologiques, Phoebé descendit bien des cieux en rayons d'argent sur le sommeil d'Endymion ; mais elle n'était pas mariée à un comte polonais.

Dès son arrivée à Paris, la comtesse Labinska avait envoyé à Octave cette invitation banale que le docteur Balthazar Cherbonneau tournait distraitement entre ses doigts, et en ne le voyant pas venir, quoiqu'elle l'eût voulu guéri, elle s'était dit avec un mouvement de joie involontaire : "Il m'aime toujours ! " C'était cependant une femme d'une angélique pureté et chaste comme la neige du dernier sommet de l'Himalaya.

Mais Dieu lui−même, au fond de son infini, n'a pour se distraire de l'ennui des éternités que le plaisir d'entendre battre pour lui le coeur d'une pauvre petite créature périssable sur un chétif globe, perdu dans l'immensité. Prascovie n'était pas plus sévère que Dieu, et le comte Olaf n'eût pu blâmer cette délicate volupté d'âme.

"Votre récit, que j'ai écouté attentivement, dit le docteur à Octave, me prouve que tout espoir de votre part serait chimérique. Jamais la comtesse ne partagera votre amour.

− Vous voyez bien monsieur Cherbonneau, que j'avais raison de ne pas chercher à retenir ma vie qui s'en va.

− J'ai dit qu'il n'y avait pas d'espoir avec les moyens ordinaires, continua le docteur ; mais il existe des puissances occultes que méconnaît la science moderne, et dont la tradition s'est conservée dans ces pays étranges nommés barbares par une civilisation ignorante. Là, aux premiers jours du monde, le genre humain, en contact immédiat avec les forces vives de la nature, savait des secrets qu'on croit perdus, et que n'ont point emportés dans leurs migrations les tribus qui, plus tard, ont formé les peuples. Ces secrets furent transmis d'abord d'initié à initié, dans les profondeurs mystérieuses des temples, écrits ensuite en idiomes sacrés incompréhensibles au vulgaire, sculptés en panneaux d'hiéroglyphes le long des parois cryptiques d'Ellora ; vous trouverez encore sur les croupes du mont Mérou, d'où s'échappe le Gange, au bas de l'escalier de marbre blanc de Bénarès la ville sainte, au fond des pagodes en ruines de Ceylan, quelques brahmes centenaires épelant des manuscrits inconnus, quelques yogis occupés à redire l'ineffable monosyllabe om sans s'apercevoir que les oiseaux du ciel nichent dans leur chevelure ; quelques fakirs dont les épaules portent les cicatrices des crochets de fer de Jaggernat, qui les possèdent ces arcanes perdus et en obtiennent des résultats merveilleux lorsqu'ils daignent s'en servir. − Notre Europe, tout absorbée par les intérêts matériels, ne se doute pas du degré de spiritualisme où sont arrivés les pénitents de l'Inde : des jeûnes absolus, des contemplations effrayantes de fixité, des postures impossibles gardées pendant des années entières, atténuent si bien leurs corps, que vous diriez, à les voir accroupis sous un soleil de plomb, entre des brasiers ardents, laissant leurs ongles grandis leur percer la paume des mains, des momies égyptiennes retirées de leur caisse et ployées en des attitudes de singe, leur enveloppe humaine n'est plus qu'une chrysalide, que l'âme, papillon immortel, peut quitter ou reprendre à volonté. Tandis que leur maigre dépouille reste là, inerte, horrible à

voir, comme une larve nocturne surprise par le jour, leur esprit, libre de tous liens, s'élance, sur les ailes de l'hallucination, à des hauteurs incalculables, dans les mondes surnaturels. Ils ont des visions et des rêves étranges ; ils suivent d'extase en extase les ondulations que font les âges disparus sur l'océan de l'éternité ; ils parcourent l'infini en tous sens, assistent à la création des univers, à la genèse des dieux et à leurs métamorphoses ; la mémoire leur revient des sciences englouties par les cataclysmes plutoniens et diluviens, des rapports oubliés de l'homme et des éléments. Dans cet état bizarre, ils marmottent des mots appartenant à des langues qu'aucun peuple ne parle plus depuis des milliers d'années sur la surface du globe, ils retrouvent le verbe primordial, le verbe qui a fait jaillir la lumière des antiques ténèbres : on les prend pour des fous ; ce sont presque des dieux ! "

Ce préambule singulier surexcitait au dernier point l'attention d'Octave, qui, ne sachant où M. Balthazar Cherbonneau voulait en venir, fixait sur lui des yeux étonnés et pétillants d'interrogations : il en devinait pas quel rapport pouvaient offrir les pénitents de l'Inde avec son amour pour la comtesse Prascovie Labinska.

Le docteur, devinant la pensée d'Octave, lui fit un signe de main comme pour prévenir ses questions, et lui dit : "Patience, mon cher malade ; vous allez comprendre tout à l'heure que je ne me livre pas à une digression inutile. − Las d'avoir interrogé avec le scalpel, sur le marbre des amphithéâtres, des cadavres qui ne me répondaient pas et ne me laissaient voir que la mort quand je cherchais la vie, je formai le projet − un projet aussi hardi que celui de Prométhée escaladant le ciel pour y ravir le feu − d'atteindre et de surprendre l'âme, de l'analyser et de la disséquer pour ainsi dire ; j'abandonnai l'effet pour la cause, et pris en dédain profond la science matérialiste dont le néant m'était prouvé. Agir sur ces formes vagues, sur ces assemblages fortuits de molécules aussitôt dissous, me semblait la fonction d'un empirisme grossier. J'essayai par le magnétisme de relâcher les liens qui enchaînent l'esprit à son enveloppe ; j'eus bientôt dépassé Mesmer, Deslon, Maxwel, Puységur, Deleuze et les plus habiles, dans des expériences vraiment prodigieuses, mais qui ne me contentaient pas encore ; catalepsie, somnambulismes, vue à distance, lucidité extatique, je produisis à volonté tous ces effets inexplicables pour la foule, simples et compréhensibles pour moi. − Je remontai plus haut : des ravissements de Cardan et de saint Thomas d'Aquin je passai aux crises nerveuses des Pythies ; je découvris les arcanes des Epoptes grecs et des Nebiim hébreux ; je m'initiai rétrospectivement aux mystères de Trophonius et d'Esculape, reconnaissant toujours dans les merveilles qu'on en raconte une concentration ou une expansion de l'âme provoquée soit par le geste, soit par le regard, soit par la parole, soit par la volonté ou tout autre agent inconnu. − Je refis un à un tous les miracles d'Apollonius de Tyane. − Pourtant mon rêve scientifique n'était pas accompli ; l'âme m'échappait toujours ; je la pressentais, je l'entendais, j'avais de l'action sur elle ; j'engourdissais ou j'excitais ses facultés ; mais entre elle et moi il y avait un voile de chair que je pouvais écarter sans qu'elle s'envolât ; j'étais comme l'oiseleur qui tient un oiseau sous un filet qu'il n'ose relever, de peur de voir sa proie ailée se perdre dans le ciel.

"Je partis pour l'Inde, espérant trouver le mot de l'énigme dans ce pays de l'antique sagesse. J'appris le sanscrit et le pacrit, les idiomes savants et vulgaires : je pus converser avec les pandits et les brahmes. Je traversai les jungles où rauque, le tigre aplati sur ses pattes ; je longeai les étangs sacrés qu'écaille le dos des crocodiles ; je franchis des forêts impénétrables barricadées de lianes, faisant envoler des nuées de chauves−souris et de singes, me trouvant face à face avec l'éléphant au détour du sentier frayé par les bêtes fauves pour arriver à la cabane de quelque yogi célèbre en communication avec les Mounis, et je m'assis des jours entiers près de lui, partageant sa peau de gazelle, pour noter les vagues incantations que murmurait l'extase sur ses lèvres noires et fendillées. Je saisis de la sorte des mots tout−puissants, des formules évocatrices, des syllabes du Verbe créateur.

"J'étudiai les sculptures symboliques dans les chambres inférieures des pagodes que n'a vues nul oeil profane et où une robe de brahme me permettait de pénétrer ; je lus bien des mystères cosmogoniques, bien des légendes de civilisations disparues ; je découvris le sens des emblèmes que tiennent dans leurs mains multiples ces dieux hybrides et touffus comme la nature de l'Inde ; je méditai sur le cercle de Brahma, le lotus de Wishnou, le cobra capello de Shiva, le dieu bleu. Ganesa, déroulant sa trompe de pachyderme et

clignant ses petits yeux frangés de longs cils, semblait sourire à mes efforts et encourager mes recherches. Toutes ces figures monstrueuses me disaient dans leur langue de pierre : "Nous ne sommes que des formes, c'est l'esprit qui agite la masse."

"Un prêtre du temple de Tirounamalay, à qui je fis part de l'idée qui me préoccupait, m'indiqua, comme parvenu au plus haut degré de sublimité, un pénitent qui habitait une des grottes de l'île d'Eléphanta. Je le trouvai, adossé au mur de la caverne, enveloppé d'un bout de sparterie, les genoux au menton, les doigts croisés sur les jambes, dans un état d'immobilité absolue ; ses prunelles retournées ne laissaient voir que le blanc, ses lèvres bridaient sur ses dents déchaussées ; sa peau, tannée par une incroyable maigreur, adhérait aux pommettes ; ses cheveux, rejetés en arrière, pendaient par mèches roides comme des filaments de plantes du sourcil d'une roche ; sa barbe s'était divisée en deux flots qui touchaient presque terre, et ses ongles se recourbaient en serres d'aigle.

"Le soleil l'avait desséché et noirci de façon à donner à sa peau d'Indien, naturellement brune, l'apparence du basalte ; ainsi posé, il ressemblait de forme et de couleur à un vase canopique. Au premier aspect, je le crus mort. Je secouai ses bras comme ankylosés par une roideur cataleptique, je lui criai à l'oreille de ma voix la plus forte les paroles sacramentelles qui devaient me révéler à lui comme initié ; il ne tressaillit pas, ses paupières restèrent immobiles. − J'allais m'éloigner, désespérant d'en tirer quelque chose, lorsque j'entendis un pétillement singulier ; une étincelle bleuâtre passa devant mes yeux avec la fulgurante rapidité d'une lueur électrique, voltigea une seconde sur les lèvres entrouvertes du pénitent, et disparut.

"Brahma−Logum (c'était le nom du saint personnage) sembla se réveiller d'une léthargie : ses prunelles reprirent leur place ; il me regarda avec un regard humain et répondit à mes questions. "Eh bien, tes désirs sont satisfaits : tu as vu une âme. Je suis parvenu à détacher la mienne de mon corps quand il me plaît ; − elle en sort, elle y rentre comme une abeille lumineuse, perceptible aux yeux seuls des adeptes. J'ai tant jeûné, tant prié, tant médité, je me suis macéré si rigoureusement, que j'ai pu dénouer les liens terrestres qui l'enchaînent, et que Wishnou, le dieu aux dix incarnations, m'a révélé le mot mystérieux qui la guide dans ses Avatars à travers les formes différentes. − Si, après avoir fait les gestes consacrés, je prononçais ce mot, ton âme s'envolerait pour animer l'homme ou la bête que je lui désignerais. Je te lègue ce secret, que je possède seul maintenant au monde. Je suis bien aise que tu sois venu, car il me tarde de me fondre dans le sein de l'incréé, comme une goutte d'eau dans la mer." Et le pénitent me chuchota, d'une voix faible comme le dernier râle d'un mourant, et pourtant distincte, quelques syllabes qui me firent passer sur le dos ce petit frisson dont parle Job.

"Que voulez−vous dire, docteur ? s'écria Octave ; je n'ose sonder l'effrayante profondeur de votre pensée.

− Je veux dire, répondit tranquillement M. Balthazar Cherbonneau, que je n'ai pas oublié la formule magique de mon ami Brahma−Logum, et que la comtesse Prascovie serait bien fine si elle reconnaissait l'âme d'Octave de Saville dans le corps d'Olaf Labinski."

V

La réputation du docteur Balthazar Cherbonneau comme médecin et comme thaumaturge commençait à se répandre dans Paris ; ses bizarreries, affectées ou vraies, l'avaient mis à la mode. Mais, loin de chercher à se faire, comme on dit, une clientèle, il s'efforçait de rebuter les malades en leur fermant sa porte ou en leur ordonnant des prescriptions étranges, des régimes impossibles. Il n'acceptait que des cas désespérés, renvoyant à ses confrères avec un dédain superbe les vulgaires fluxions de poitrine, les banales entérites, les bourgeoises fièvres typhoïdes, et dans ces occasions suprêmes il obtenait des guérisons vraiment inconcevables. Debout à côté du lit, il faisait des gestes magiques sur une tasse d'eau, et des corps déjà roides et froids, tout prêts pour le cercueil, après avoir avalé quelques gouttes de ce breuvage en desserrant des mâchoires crispées par l'agonie, reprenaient la souplesse de la vie, les couleurs de la santé, et se redressaient sur leur séant, promenant autour d'eux des regards accoutumés déjà aux ombres du tombeau. Aussi l'appelait−on le médecin des morts ou la résurrectionniste. Encore ne consentait−il pas toujours à opérer ces cures, et souvent refusait−il des sommes énormes de la part de riches moribonds. Pour qu'il se décidât à entrer en lutte avec la destruction, il fallait qu'il fût touché de la douleur d'une mère implorant le salut d'un enfant unique, du désespoir d'un amant demandant la grâce d'une maîtresse adorée, ou qu'il jugeât la vie menacée utile à la poésie, à la science et au progrès du genre humain. Il sauva de la sorte un charmant baby dont le croup serrait la gorge avec ses doigts de fer, une délicieuse jeune fille phtisique au dernier degré, un poète en proie au delirium tremens, un inventeur attaqué d'une congestion cérébrale et qui allait enfouir le secret de sa découverte sous quelques pelletées de terre. Autrement il disait qu'on ne devait pas contrarier la nature, que certaines morts avaient leur raison d'être, et qu'on risquait, en les empêchant, de déranger quelque chose dans l'ordre universel. Vous voyez bien que M. Balthazar Cherbonneau était le docteur le plus paradoxal du monde, et qu'il avait rapporté de l'Inde une excentricité complète ; mais sa renommée de magnétiseur l'emportait encore sur sa gloire de médecin ; il avait donné devant un petit nombre d'élus quelques séances dont on racontait des merveilles à troubler toutes les notions du possible ou de l'impossible, et qui dépassaient les prodiges de Cagliostro.

Le docteur habitait le rez−de−chaussée d'un vieil hôtel de la rue du Regard, un appartement en enfilade comme on les faisait jadis, et dont les hautes fenêtres ouvraient sur un jardin planté de grands arbres au tronc noir, au grêle feuillage vert. Quoiqu'on fût en été, de puissants calorifères soufflaient par leurs bouches grillées de laiton des trombes d'air brûlant dans les vastes salles, et en maintenaient la température à trente−cinq ou quarante degrés de chaleur, car M. Balthazar Cherbonneau, habitué au climat incendiaire de l'Inde, grelottait à nos pâles soleils, comme ce voyageur qui, revenu des sources du Nil Bleu, dans l'Afrique centrale, tremblait de froid au Caire, et il ne sortait jamais qu'en voiture fermée, frileusement emmaillotté d'une pelisse de renard bleu de Sibérie, et les pieds posés sur un manchon de fer−blanc rempli d'eau bouillante.

Il n'y avait d'autres meubles dans ces salles que des divans bas en étoffes malabares historiées d'éléphants chimériques et d'oiseaux fabuleux, des étagères découpées, coloriées et dorées avec une naïveté barbare par les naturels de Ceylan, des vases du Japon pleins de fleurs exotiques ; et sur le plancher s'étalait, d'un bout à l'autre de l'appartement, un de ces tapis funèbres à ramages noirs et blancs que tissent pour pénitence des Thuggs en prison, et dont la trame semble faite avec le chanvre de leurs cordes d'étrangleurs ; quelques idoles indoues, de marbre ou de bronze, aux longs yeux en amande, au nez cerclé d'anneaux, aux lèvres épaisses et souriantes, aux colliers de perles descendant jusqu'au nombril, aux attributs singuliers et mystérieux, croisaient leurs jambes sur des piédouches dans les encoignures ; − le long des murailles étaient appendues des miniatures gouachées, oeuvre de quelque peintre de Calcutta ou de Lucknow, qui représentaient les neuf Avatars déjà accomplis de Wishnou, en poisson, en tortue, en cochon, en lion à tête humaine, en nain brahmine, en Rama, en héros combattant le géant aux mille bras Cartasuciriargunen, en Kritsna, l'enfant miraculeux dans lequel des rêveurs voient un Christ indien ; en Bouddha, adorateur du grand dieu Mahadevi ; et, enfin, le montraient endormi, au milieu de la mer lactée, sur la couleuvre aux cinq têtes recourbées en dais, attendant l'heure de prendre, pour dernière incarnation, la forme de ce cheval blanc

ailé qui, en laissant retomber son sabot sur l'univers, doit amener la fin du monde.

Dans la salle du fond, chauffée plus fortement encore que les autres, se tenait M. Balthazar Cherbonneau, entouré de livres sanscrits tracés au poinçon sur de minces lames de bois percées d'un trou et réunies par un cordon de manière à ressembler plus à des persiennes qu'à des volumes comme les entend la librairie européenne. Une machine électrique, avec ses bouteilles remplies de feuilles d'or et ses disques de verre tournés par des manivelles, élevait sa silhouette inquiétante et compliquée au milieu de la chambre, à côté d'un baquet mesmérique où plongeait une lance de métal et d'où rayonnaient de nombreuses tiges de fer. M. Cherbonneau n'était rien moins que charlatan et ne cherchait pas la mise en scène, mais cependant il était difficile de pénétrer dans cette retraite bizarre sans éprouver un peu de l'impression que devaient causer autrefois les laboratoires d'alchimie.

Le comte Olaf Labinski avait entendu parler des miracles réalisés par le docteur, et sa curiosité demi−crédule s'était allumée. Les races slaves ont un penchant naturel au merveilleux, que ne corrige pas toujours l'éducation la plus soignée, et d'ailleurs des témoins dignes de foi qui avaient assisté à ces séances en disaient de ces choses qu'on ne peut croire sans les avoir vues, quelque confiance qu'on ait dans le narrateur. Il alla donc visiter le thaumaturge.

Lorsque le comte Labinski entra chez le docteur Balthazar Cherbonneau, il se sentit comme entouré d'une vague flamme ; tout son sang afflua vers sa tête, les veines des tempes lui sifflèrent ; l'extrême chaleur qui régnait dans l'appartement le suffoquait ; les lampes où brûlaient des huiles aromatiques, les larges fleurs de Java balançant leurs énormes calices comme des encensoirs l'enivraient de leurs émanations vertigineuses et de leurs parfums asphyxiants. Il fit quelques pas en chancelant vers M. Cherbonneau, qui se tenait accroupi sur son divan, dans une de ces étranges poses de fakir ou de sannyâsi, dont le prince Soltikoff a si pittoresquement illustré son voyage de l'Inde. On eût dit, à le voir dessinant les angles de ses articulations sous les plis de ses vêtements, une araignée humaine pelotonnée au milieu de sa toile et se tenant immobile devant sa proie. A l'apparition du comte, ses prunelles de turquoise s'illuminèrent de lueurs phosphorescentes au centre de leur orbite dorée du bistre de l'hépatite, et s'éteignirent aussitôt comme recouvertes par une taie volontaire. Le docteur étendit la main vers Olaf, dont il comprit le malaise et en deux ou trois passes l'entoura d'une atmosphère de printemps, lui créant un frais paradis dans cet enfer de chaleur.

"Vous trouvez−vous mieux à présent ? Vos poumons, habitués aux brises de la Baltique qui arrivent toutes froides encore de s'être roulées sur les neiges centenaires du pôle, devaient haleter comme des soufflets de forge à cet air brûlant, où cependant je grelotte, moi, cuit, recuit et comme calciné aux fournaises du soleil."

Le comte Olaf Labinski fit un signe pour témoigner qu'il ne souffrait plus de la haute température de l'appartement.

"Eh bien, dit le docteur avec un accent de bonhomie, vous avez entendu parler sans doute de mes tours de passe−passe, et vous voulez avoir un échantillon de mon savoir−faire ; oh ! je suis plus fort que Comus, Comte ou Bosco.

− Ma curiosité n'est pas si frivole, répondit le comte, et j'ai plus de respect pour un des princes de la science.

− Je ne suis pas un savant dans l'acception qu'on donne à ce mot ; mais au contraire, en étudiant certaines choses que la science dédaigne, je me suis rendu maître de forces occultes inemployées, et je produis des effets qui semblent merveilleux, quoique naturels. A force de la guetter, j'ai quelquefois surpris l'âme, − elle m'a fait des confidences dont j'ai profité et dit des mots que j'ai retenus. L'esprit est tout, la matière n'existe qu'en apparence ; l'univers n'est peut−être qu'un rêve de Dieu ou qu'une irradiation du Verbe

dans l'immensité. Je chiffonne à mon gré la guenille du corps, j'arrête ou je précipite la vie, je déplace les sens, je supprime l'espace, j'anéantis la douleur sans avoir besoin de chloroforme, d'éther ou de toute autre drogue anesthésique. Armé de la volonté, cette électricité intellectuelle, je vivifie ou je foudroie. Rien n'est plus opaque pour mes yeux ; mon regard traverse tout ; je vois distinctement les rayons de la pensée, et comme on projette les spectres solaires sur un écran, je peux les faire passer par mon prisme invisible et les forcer à se réfléchir sur la toile blanche de mon cerveau. Mais tout cela est peu de chose à côté des prodiges qu'accomplissent certains yogis de l'Inde, arrivés au plus sublime degré d'ascétisme. Nous autres Européens, nous sommes trop légers, trop distraits, trop futiles, trop amoureux de notre prison d'argile pour y ouvrir de bien larges fenêtres sur l'éternité et sur l'infini. Cependant j'ai obtenu quelques résultats assez étranges, et vous allez en juger", dit le docteur Balthazar Cherbonneau en faisant glisser sur leur tringle les anneaux d'une lourde portière qui masquait une sorte d'alcôve pratiquée dans le fond de la salle.

A la clarté d'une flamme d'esprit−de−vin qui oscillait sur un trépied de bronze, le comte Olaf Labinski aperçut un spectacle effrayant qui le fit frissonner malgré sa bravoure. Une table de marbre noir supportait le corps d'un jeune homme nu jusqu'à la ceinture et gardant une immobilité cadavérique ; de son torse hérissé de flèches comme celui de saint Sébastien, il ne coulait pas une goutte de sang ; on l'eût pris pour une image de martyr coloriée, où l'on aurait oublié de teindre de cinabre les lèvres des blessures.

"Cet étrange médecin, dit en lui−même Olaf, est peut−être un adorateur de Shiva, et il aura sacrifié cette victime à son idole."

"Oh ! il ne souffre pas du tout ; piquez−le sans crainte, pas un muscle de sa face ne bougera" ; et le docteur lui enlevait les flèches du corps, comme l'on retire les épingles d'une pelote.

Quelques mouvements rapides de mains dégagèrent le patient du réseau d'effluves qui l'emprisonnait, et il s'éveilla le sourire de l'extase sur les lèvres comme sortant d'un rêve bienheureux. M. Balthazar Cherbonneau le congédia du geste, il se retira par une petite porte coupée dans la boiserie dont l'alcôve était revêtue.

"J'aurais pu lui couper une jambe ou un bras sans qu'il s'en aperçut, dit le docteur en plissant ses rides en façon de sourire ; je ne l'ai pas fait parce que je ne crée pas encore, et que l'homme, inférieur au lézard en cela, n'a pas une sève assez puissante pour reformer les membres qu'on lui retranche. Mais si je ne crée pas, en revanche je rajeunis." Et il enleva le voile qui recouvrait une femme âgée magnétiquement endormie sur un fauteuil, non loin de la table de marbre noir ; ses traits, qui avaient pu être beaux, étaient flétris, et les ravages du temps se lisaient sur les contours amaigris de ses bras, de ses épaules et de sa poitrine. Le docteur fixa sur elle pendant quelques minutes, avec une intensité opiniâtre, les regards de ses prunelles bleues ; les lignes altérées se raffermirent, le galbe du sein reprit sa pureté virginale, une chair blanche et satinée remplit les maigreurs du col ; les joues s'arrondirent et se veloutèrent comme des pêches de toute la fraîcheur de la jeunesse ; les yeux s'ouvrirent scintillants dans un fluide vivace ; le masque de vieillesse, enlevé comme par magie, laissait voir la belle jeune femme disparue depuis longtemps.

"Croyez−vous que la fontaine de Jouvence ait versé quelque part ses eaux miraculeuses ? dit le docteur au comte stupéfait de cette transformation. Je le crois, moi, car l'homme n'invente rien, et chacun de ses rêves est une divination ou un souvenir. Mais abandonnons cette forme un instant repétrie par ma volonté, et consultons cette jeune fille qui dort tranquillement dans ce coin. Interrogez−la, elle en sait plus long que les pythies et les sibylles. Vous pouvez l'envoyer dans un de vos sept châteaux de Bohême, lui demander ce que renferme le plus secret de vos tiroirs, elle vous le dira, car il ne faudra pas à son âme plus d'une seconde pour faire le voyage, chose, après tout, peu surprenante, puisque l'électricité parcourt soixante−dix mille lieues dans le même espace de temps, et l'électricité est à la pensée ce qu'est le fiacre au wagon. Donnez−lui la main pour vous mettre en rapport avec elle ; vous n'aurez pas besoin de formuler votre question, elle la lira dans votre esprit."

La jeune fille, d'une voix atone comme celle d'une ombre, répondit à l'interrogation mentale du comte :

"Dans le coffret de cèdre il y a un morceau de terre saupoudrée de sable fin sur lequel se voit l'empreinte d'un petit pied.

− A−t−elle deviné juste ? " dit le docteur négligemment et comme sûr de l'infaillibilité de sa somnambule.

Une éclatante rougeur couvrit les joues du comte. Il avait en effet, au premier temps de leurs amours, enlevé dans une allée d'un parc l'empreinte d'un pas de Prascovie, et il la gardait comme une relique au fond d'une boîte incrustée de nacre et d'argent, du plus précieux travail, dont il portait la clef microscopique suspendue à son cou par un jaseron de Venise.

M. Balthazar Cherbonneau, qui était un homme de bonne compagnie, voyant l'embarras du comte, n'insista pas et le conduisit à une table sur laquelle était posée une eau aussi claire que le diamant.

"Vous avez sans doute entendu parler du miroir magique où Méphistophélès fait voir à Faust l'image d'Hélène ; sans avoir un pied de cheval dans mon bas de soie et deux plumes de coq à mon chapeau, je puis vous régaler de cet innocent prodige. Penchez−vous sur cette coupe et pensez fixement à la personne que vous désirez faire apparaître ; vivante ou morte, lointaine ou rapprochée, elle viendra à votre appel, du bout du monde ou des profondeurs de l'histoire."

Le comte s'inclina sur la coupe, dont l'eau se troubla bientôt sous son regard et prit des teintes opalines, comme si l'on y eût versé une goutte d'essence ; un cercle irisé des couleurs du prisme couronna les bords du vase, encadrant le tableau qui s'ébauchait déjà sous le nuage blanchâtre.

Le brouillard se dissipa. − Une jeune femme en peignoir de dentelles, aux yeux vert de mer, aux cheveux d'or crépelés, laissant errer comme des papillons blancs ses belles mains distraites sur l'ivoire du clavier, se dessina ainsi que sous une glace au fond de l'eau redevenue transparente, avec une perfection si merveilleuse qu'elle eût fait mourir tous les peintres de désespoir : − c'était Prascovie Labinska, qui sans le savoir, obéissait à l'évocation passionnée du comte.

"Et maintenant passons à quelque chose de plus curieux", dit le docteur en prenant la main du comte et en la posant sur une des tiges de fer du baquet mesmérique. Olaf n'eut pas plutôt touché le métal chargé d'un magnétisme fulgurant, qu'il tomba comme foudroyé.

Le docteur le prit dans ses bras, l'enleva comme une plume, le posa sur un divan, sonna, et dit au domestique qui parut au seuil de la porte :

"Allez chercher M. Octave de Saville."

VI

Le roulement d'un coupé se fit entendre dans la cour silencieuse de l'hôtel, et presque aussitôt Octave se présenta devant le docteur ; il resta stupéfait lorsque M. Cherbonneau lui montra le comte Olaf Labinski étendu sur un divan avec les apparences de la mort. Il crut d'abord à un assassinat et resta quelques instants muet d'horreur ; mais, après un examen plus attentif, il s'aperçut qu'une respiration presque imperceptible abaissait et soulevait la poitrine du jeune dormeur.

"Voilà, dit le docteur, votre déguisement tout préparé ; il est un peu plus difficile à mettre qu'un domino loué chez Babin ; mais Roméo, en montant au balcon de Vérone, ne s'inquiète pas du danger qu'il y a de se casser le cou ; il sait que Juliette l'attend là−haut dans la chambre sous ses voiles de nuit ; et la comtesse Prascovie Labinska vaut bien la fille des Capulets."

Octave, troublé par l'étrangeté de la situation, ne répondait rien ; il regardait toujours le comte, dont la tête légèrement rejetée en arrière posait sur un coussin, et qui ressemblait à ces effigies de chevaliers couchés au−dessus de leurs tombeaux dans les cloîtres gothiques, ayant sous leur nuque roidie un oreiller de marbre sculpté. Cette belle et noble figure qu'il allait déposséder de son âme lui inspirait malgré lui quelques remords.

Le docteur prit la rêverie d'Octave pour de l'hésitation : un vague sourire de dédain erra sur le pli de ses lèvres, et lui dit :

"Si vous n'êtes pas décidé, je puis réveiller le comte, qui s'en retournera comme il est venu, émerveillé de mon pouvoir magnétique ; mais, pensez−y bien, une telle occasion peut ne jamais se retrouver. Pourtant, quelque intérêt que je porte à votre amour, quelque désir que j'aie de faire une expérience qui n'a jamais été tentée en Europe, je ne dois pas vous cacher que cet échange d'âmes a ses périls. Frappez votre poitrine, interrogez votre coeur. − Risquez−vous franchement votre vie sur cette carte suprême ? L'amour est fort comme la mort, dit la Bible.

− Je suis prêt, répondit simplement Octave.

− Bien, jeune homme, s'écria le docteur en frottant ses mains brunes et sèches avec une rapidité extraordinaire, comme s'il eût voulu allumer du feu à la manière des sauvages. − Cette passion qui ne recule devant rien me plaît. Il n'y a que deux choses au monde : la passion et la volonté. Si vous n'êtes pas heureux, ce ne sera certes pas de ma faute. Ah ! mon vieux Brahma−Logum, tu vas voir du fond du ciel d'Indra où les apsaras t'entourent de leurs choeurs voluptueux, si j'ai oublié la formule irrésistible que tu m'as râlée à l'oreille en abandonnant ta carcasse momifiée. Les mots et les gestes, j'ai tout retenu. − A l'oeuvre ! à l'oeuvre ! Nous allons faire dans notre chaudron une étrange cuisine, comme les sorcières de Macbeth, mais sans l'ignoble sorcellerie du Nord. − Placez−vous devant moi, assis dans ce fauteuil ; abandonnez−vous en toute confiance à mon pouvoir. Bien ! les yeux sur les yeux, les mains contre les mains. − Déjà le charme agit. Les notions de temps et d'espace se perdent, la conscience du moi s'efface, les paupières s'abaissent ; les muscles, ne recevant plus d'ordres du cerveau, se détendent ; la pensée s'assoupit, tous les fils délicats qui retiennent l'âme au corps sont dénoués. Brahma, dans l'oeuf d'or où il rêva dix mille ans, n'était pas plus séparé des choses extérieures, saturons−le d'effluves, baignons−le de rayons."

Le docteur, tout en marmottant ces phrases entrecoupées, ne discontinuait pas un seul instant ses passes : de ses mains tendues jaillissaient des jets lumineux qui allaient frapper le front ou le coeur du patient, autour duquel se formait peu à peu une sorte d'atmosphère visible, phosphorescente comme une auréole.

"Très bien ! fit M. Balthazar Cherbonneau, s'applaudissant lui−même de son ouvrage. Le voilà comme je le veux. Voyons, voyons, qu'est−ce qui résiste encore par là ? s'écria−t−il après une pause, comme s'il

lisait à travers le crâne d'Octave le dernier effort de la personnalité près de s'anéantir. Quelle est cette idée mutine qui, chassée des circonvolutions de la cervelle, tâche de se soustraire à mon influence en se pelotonnant sur la monade primitive, sur le point central de la vie ? Je saurai bien la rattraper et la mater."

Pour vaincre cette involontaire rébellion, le docteur rechargea plus puissamment encore la batterie magnétique de son regard, et atteignit la pensée en révolte entre la base du cervelet et l'insertion de la moelle épinière, le sanctuaire le plus caché, le tabernacle le plus mystérieux de l'âme. Son triomphe était complet.

Alors il se prépara avec une solennité majestueuse à l'expérience inouïe qu'il allait tenter ; il se revêtit comme un mage d'une robe de lin, il lava ses mains dans une eau parfumée, il tira de diverses boîtes des poudres dont il se fit aux joues et au front des tatouages hiératiques ; il ceignit son bras du cordon des brahmes, lut deux ou trois Slocas des poèmes sacrés, et n'omit aucun des rites minutieux recommandés par le sannyâsi des grottes d'Eléphanta.

Ces cérémonies terminées, il ouvrit toutes grandes les bouches de chaleur, et bientôt la salle fut remplie d'une atmosphère embrasée qui eût fait se pâmer les tigres dans les jungles, se craqueler leur cuirasse de vase sur le cuir rugueux des buffles, et s'épanouir avec une détonation la large fleur de l'aloès.

"Il ne faut pas que ces deux étincelles de feu divin, qui vont se trouver nues tout à l'heure et dépouillées pendant quelques secondes de leur enveloppe mortelle, pâlissent ou s'éteignent dans notre air glacial", dit le docteur en regardant le thermomètre, qui marquait alors 120 degrés Fahrenheit.

Le docteur Balthazar Cherbonneau, entre ces deux corps inertes, avait l'air, dans ses blancs vêtements, du sacrificateur d'une de ces religions sanguinaires qui jetaient des cadavres d'hommes sur l'autel de leurs dieux. Il rappelait ce prêtre de Vitziliputzili, la farouche idole mexicaine dont parle Henri Heine dans une de ses ballades, mais ses intentions étaient à coup sûr plus pacifiques.

Il s'approcha du comte Olaf Labinski toujours immobile, et prononça l'ineffable syllabe, qu'il alla rapidement répéter sur Octave profondément endormi. La figure ordinairement bizarre de M. Cherbonneau avait pris en ce moment une majesté singulière ; la grandeur du pouvoir dont il disposait ennoblissait ses traits désordonnés, et si quelqu'un l'eût vu accomplissant ces rites mystérieux avec une gravité sacerdotale, il n'eût pas reconnu en lui le docteur hoffmannique qui appelait, en le défiant, le crayon de la caricature.

Il se passa alors des choses bien étranges : Octave de Saville et le comte Olaf Labinski parurent agités simultanément comme d'une convulsion d'agonie, leur visage se décomposa, une légère écume leur monta aux lèvres ; la pâleur de la mort décolora leur peau ; cependant deux petites lueurs bleuâtres et tremblotantes scintillaient incertaines au−dessus de leurs têtes.

A un geste fulgurant du docteur qui semblait leur tracer leur route dans l'air, les deux points phosphoriques se mirent en mouvement, et, laissant derrière eux un sillage de lumière, se rendirent à leur demeure nouvelle : l'âme d'Octave occupa le corps du comte Labinski, l'âme du comte celui d'Octave ; l'avatar était accompli.

Une légère rougeur des pommettes indiquait que la vie venait de rentrer dans ces argiles humaines restées sans âme pendant quelques secondes, et dont l'Ange noir eût fait sa proie sans la puissance du docteur.

La joie du triomphe faisait flamboyer les prunelles bleues de Cherbonneau, qui se disait en marchant à grands pas dans la chambre : "Que les médecins les plus vantés en fassent autant, eux si fiers de raccommoder tant bien que mal l'horloge humaine lorsqu'elle se détraque : Hippocrate, Galien, Paracelse, Van Helmont, Boerhaave, Tronchin, Hahnemann, Rasori, le moindre fakir indien, accroupi sur l'escalier d'une pagode, en sait mille fois plus long que vous ! Qu'importe le cadavre quand on commande à l'esprit ! "

En finissant sa période, le docteur Balthazar Cherbonneau fit plusieurs cabrioles d'exultation, et dansa comme les montagnes dans le Sir−Hasirim du roi Salomon ; il faillit même tomber sur le nez, s'étant pris le pied aux plis de sa robe brahminique, petit accident qui le rappela à lui−même et lui rendit tout son sang−froid.

"Réveillons nos dormeurs", dit M. Cherbonneau après avoir essuyé les raies de poudre colorées dont il s'était strié la figure et dépouillé son costume de brahme, − et, se plaçant devant le corps du comte Labinski habité par l'âme d'Octave, il fit les passes nécessaires pour le tirer de l'état somnambulique, secouant à chaque geste ses doigts chargés du fluide qu'il enlevait.

Au bout de quelques minutes, Octave−Labinski (désormais nous le désignerons de la sorte pour la clarté du récit) se redressa sur son séant, passa ses mains sur ses yeux et promena autour de lui un regard étonné que la conscience du moi n'illuminait pas encore. Quand la perception nette des objets lui fut revenue, la première chose qu'il aperçut, ce fut sa forme placée en dehors de lui sur un divan. Il se voyait ! non pas réfléchi par un miroir, mais en réalité. Il poussa un cri, − ce cri ne résonna pas avec le timbre de sa voix et lui causa une sorte d'épouvante ; − l'échange d'âmes ayant eu lieu pendant le sommeil magnétique, il n'en avait pas gardé mémoire et éprouvait un malaise singulier. Sa pensée, servie par de nouveaux organes, était comme un ouvrier à qui l'on a retiré ses outils habituels pour lui en donner d'autres. Psyché dépaysée battait de ses ailes inquiètes la voûte de ce crâne inconnu, et se perdait dans les méandres de cette cervelle où restaient encore quelques traces d'idées étrangères.

"Eh bien, dit le docteur lorsqu'il eut suffisamment joui de la surprise d'Octave−Labinski, que vous semble de votre nouvelle habitation ? Votre âme se trouve−t−elle bien installée dans le corps de ce charmant cavalier, hetman, hospodar ou magnat, mari de la plus belle femme du monde ? Vous n'avez plus envie de vous laisser mourir comme c'était votre projet la première fois que je vous ai vu dans votre triste appartement de la rue Saint−Lazare, maintenant que les portes de l'hôtel Labinski vous sont toutes grandes ouvertes et que vous n'avez plus peur que Prascovie ne vous mette la main devant la bouche, comme à la villa Salviati, lorsque vous voudrez lui parler d'amour ! Vous voyez bien que le vieux Balthazar Cherbonneau, avec sa figure de macaque, qu'il ne tiendrait qu'à lui de changer pour une autre, possède encore dans son sac à malices d'assez bonnes recettes.

− Docteur, répondit Octave−Labinski, vous avez le pouvoir d'un Dieu, ou, tout au moins, d'un démon.

− Oh ! oh ! n'ayez pas peur, il n'y a pas la moindre diablerie là−dedans. Votre salut ne périclite pas : je ne vais pas vous faire signer un pacte avec un parafe rouge. Rien n'est plus simple que ce qui vient de se passer. Le Verbe qui a créé la lumière peut bien déplacer une âme. Si les hommes voulaient écouter Dieu à travers le temps et l'infini, ils en feraient, ma foi, bien d'autres.

− Par quelle reconnaissance, par quel dévouement reconnaître cet inestimable service ?

− Vous ne me devez rien ; vous m'intéressiez, et pour un vieux Lascar comme moi, tanné à tous les soleils, bronzé à tous les événements, une émotion est une chose rare. Vous m'avez révélé l'amour, et vous savez que nous autres rêveurs un peu alchimistes, un peu magiciens, un peu philosophes, nous cherchons tous plus ou moins l'absolu. Mais levez−vous donc, remuez−vous, marchez et voyez si votre peau neuve ne vous gêne pas aux entournures."

Octave−Labinski obéit au docteur et fit quelques tours par la chambre ; il était déjà moins embarrassé ; quoique habité par une autre âme, le corps du comte conservait l'impulsion de ses anciennes habitudes, et l'hôte récent se confia à ces souvenirs physiques, car il lui importait de prendre la démarche, l'allure, le geste du propriétaire expulsé.

"Si je n'avais opéré moi−même tout à l'heure le déménagement de vos âmes, je croirais, dit en riant le docteur Balthazar Cherbonneau, qu'il ne s'est rien passé que d'ordinaire pendant cette soirée, et je vous prendrais pour le véritable, légitime et authentique comte lituanien Olaf Labinski, dont le moi sommeille encore là−bas dans la chrysalide que vous avez dédaigneusement laissée. Mais minuit va sonner bientôt ; partez pour que Prascovie ne vous gronde pas et ne vous accuse pas de lui préférer le lansquenet ou le baccarat. Il ne faut pas commencer votre vie d'époux par une querelle, ce serait de mauvais augure. Pendant ce temps, je m'occuperai de réveiller votre ancienne enveloppe avec toutes les précautions et les égards qu'elle mérite."

Reconnaissant la justesse des observations du docteur, Octave−Labinski se hâta de sortir. Au bas du perron piaffaient d'impatience les magnifiques chevaux bais du comte, qui, en mâchant leurs mors, avaient devant eux couvert le pavé d'écume. − Au bruit de pas du jeune homme, un superbe chasseur vert, de la race perdue des heiduques, se précipita vers le marchepied, qu'il abattit avec fracas. Octave, qui s'était d'abord dirigé machinalement vers son modeste brougham, s'installa dans le haut et splendide coupé, et dit au chasseur, qui jeta le mot au cocher : "A l'hôtel ! " La portière à peine fermée, les chevaux partirent en faisant des courbettes, et le digne successeur des Almanzor et des Azolan se suspendit aux larges cordons de passementerie avec une prestesse que n'aurait pas laissé supposer sa grande taille.

Pour des chevaux de cette allure la course n'est pas longue de la rue du Regard au faubourg Saint−Honoré ; l'espace fut dévoré en quelques minutes, et le cocher cria de sa voix de Stentor : La porte !

Les deux minutes battants, poussés par le suisse, livrèrent passage à la voiture, qui tourna dans une grande cour sablée et vint s'arrêter avec une précision remarquable sous une marquise rayée de blanc et de rose.

La cour, qu'Octave−Labinski détailla avec cette rapidité de vision que l'âme acquiert en certaines occasions solennelles, était vaste, entourée de bâtiments symétriques, éclairée par des lampadaires de bronze dont le gaz dardait ses langues blanches dans des fanaux de cristal semblables à ceux qui ornaient autrefois le Bucentaure, et sentait le palais plus que l'hôtel ; des caisses d'orangers dignes de la terrasse de Versailles étaient posées de distance en distance sur la marge d'asphalte qui encadrait comme une bordure le tapis de sable formant le milieu.

Le pauvre amoureux transformé, en mettant le pied sur le seuil, fut obligé de s'arrêter quelques secondes et de poser sa main sur son coeur pour en comprimer les battements. Il avait bien le corps du comte Olaf Labinski, mais il n'en possédait que l'apparence physique ; toutes les notions que contenait cette cervelle s'étaient enfuies avec l'âme du premier propriétaire, − la maison qui désormais devait être la sienne lui était inconnue, il en ignorait les dispositions intérieures ; − un escalier se présentait devant lui, il le suivit à tout hasard, sauf à mettre son erreur sur le compte d'une distraction.

Les marches de pierre poncée éclataient de blancheur et faisaient ressortir le rouge opulent de la large bande de moquette retenue par des baguettes de cuivre doré qui dessinait au pied son moelleux chemin ; des jardinières remplies des plus belles fleurs exotiques montaient chaque degré avec vous.

Une immense lanterne découpée et fenestrée, suspendue à un gros câble de soie pourpre orné de houppes et de noeuds, faisait courir des frissons d'or sur les murs revêtus d'un stuc blanc et poli comme le marbre, et projetait une masse de lumière sur une répétition de la main de l'auteur, d'un des plus célèbres groupes de Canova, L'Amour embrassant Psyché.

Le palier de l'étage unique était pavé de mosaïques d'un précieux travail, et aux parois, des cordes de soie suspendaient quatre tableaux de Paris Bordone, de Bonifazzio, de Palma le Vieux et de Paul Véronèse, dont le style architectural et pompeux s'harmonisait avec la magnificence de l'escalier.

Sur ce palier s'ouvrait une haute porte de serge relevée de clous dorés ; Octave−Labinski la poussa et se trouva dans une vaste antichambre où sommeillaient quelques laquais en grande tenue, qui, à son approche, se levèrent comme poussés par des ressorts et se rangèrent le long des murs avec l'impassibilité d'esclaves orientaux.

Il continua sa route. Un salon blanc et or, où il n'y avait personne, suivait l'antichambre. Octave tira une sonnette. Une femme de chambre parut.

"Madame peut−elle me recevoir ?

− Madame la comtesse est en train de se déshabiller, mais tout à l'heure elle sera visible."

VII

Resté seul avec le corps d'Octave de Saville, habité par l'âme du comte Olaf Labinski, le docteur Balthazar Cherbonneau se mit en devoir de rendre cette forme inerte à la vie ordinaire. Au bout de quelques passes, Olaf−de Saville (qu'on nous permette de réunir ces deux noms pour désigner un personnage double) sortit comme un fantôme des limbes du profond sommeil, ou plutôt de la catalepsie qui l'enchaînait, immobile et roide, sur l'angle du divan ; il se leva avec un mouvement automatique que la volonté ne dirigeait pas encore, et chancelant sous un vertige mal dissipé. Les objets vacillaient autour de lui, les incarnations de Wishnou dansaient la sarabande le long des murailles, le docteur Cherbonneau lui apparaissait sous la figure du sannyâsi d'Eléphanta, agitant ses bras comme des ailerons d'oiseau et roulant ses prunelles bleues dans les orbes de rides brunes ; pareils à des cercles de besicles ; − les spectacles étranges auxquels il avait assisté avant de tomber dans l'anéantissement magnétique réagissaient sur sa raison, et il ne se reprenait que lentement à la réalité : il était comme un dormeur réveillé brusquement d'un cauchemar, qui prend encore pour des spectres ses vêtements épars sur les meubles, avec de vagues formes humaines, et pour des yeux flamboyants de cyclope les patères de cuivre des rideaux, simplement illuminées par le reflet de la veilleuse.

Peu à peu cette fantasmagorie s'évapora ; tout revint à son aspect naturel ; M. Balthazar Cherbonneau ne fut plus un pénitent de l'Inde, mais un simple docteur en médecine, qui adressait à son client un sourire d'une bonhomie banale.

"Monsieur le comte est−il satisfait des quelques expériences que j'ai eu l'honneur de faire devant lui ? disait−il avec un ton d'obséquieuse humilité où l'on aurait pu démêler une légère nuance d'ironie ; − j'ose espérer qu'il ne regrettera pas trop sa soirée et qu'il partira convaincu que tout ce qu'on raconte sur le magnétisme n'est pas fable et jonglerie, comme le prétend la science officielle."

Olaf−de Saville répondit par un signe de tête en manière d'assentiment, et sortit de l'appartement, accompagné du docteur Cherbonneau, qui lui faisait de profonds saluts à chaque porte.

Le brougham s'avança en rasant les marches, et l'âme du mari de la comtesse Labinska y monta avec le corps d'Octave de Saville sans trop se rendre compte que ce n'était là ni sa livrée ni sa voiture...

Le cocher demanda où monsieur allait.

"Chez moi", répondit Olaf−de Saville, confusément étonné de ne pas reconnaître la voix du chasseur vert qui, ordinairement, lui adressait cette question avec un accent hongrois des plus prononcés. Le brougham où il se trouvait était tapissé de dames bleu foncé ; un satin bouton d'or capitonnait son coupé, et le comte s'étonnait de cette différence tout en l'acceptant comme on fait dans le rêve où les objets habituels se présentent sous des aspects tout autres sans pourtant cesser d'être reconnaissables ; il se sentait aussi plus petit que de coutume ; en outre, il lui semblait être venu en habit chez le docteur, et, sans se souvenir d'avoir changé de vêtement, il se voyait habillé d'un paletot d'été en étoffe légère qui n'avait jamais fait partie de sa garde−robe ; son esprit éprouvait une gêne inconnue, et ses pensées, le matin si lucides, se débrouillaient péniblement. Attribuant cet état singulier aux scènes étranges de la soirée, il ne s'en occupa plus, il appuya sa tête à l'angle de la voiture, et se laissa aller à une rêverie flottante, à une vague somnolence qui n'était ni la veille ni le sommeil.

Le brusque arrêt du cheval et la voix du cocher criant "La porte ! " le rappelèrent à lui ; il baissa la glace, mit la tête dehors et vit à la clarté du réverbère une rue inconnue, une maison qui n'était pas la sienne.

"Où diable me mènes−tu, animal ? s'écria−t−il. Sommes−nous donc faubourg Saint−Honoré, hôtel Labinski ?

− Pardon, monsieur ; je n'avais pas compris", grommela le cocher en faisant prendre à sa bête la direction indiquée.

Pendant le trajet, le comte transfiguré se fit plusieurs questions auxquelles il ne pouvait répondre. Comment sa voiture était−elle partie sans lui, puisqu'il avait donné ordre qu'on l'attendît ? Comment se trouvait−il lui−même dans la voiture d'un autre ? Il suppose qu'un léger mouvement de fièvre troublait la netteté de ses perceptions, ou que peut−être le docteur thaumaturge, pour frapper plus vivement sa crédulité, lui avait fait respirer pendant son sommeil quelque flacon de haschisch ou de toute autre dogue hallucinatrice dont une nuit de repos dissiperait les illusions.

La voiture arriva à l'hôtel Labinski ; le suisse, interpellé, refusa d'ouvrir la porte, disant qu'il n'y avait pas de réception ce soir−là, que monsieur était rentré depuis plus d'une heure et madame retirée dans ses appartements.

"Drôle, es−tu ivre ou fou ? dit Olaf−de Saville en repoussant le colosse qui se dressait gigantesquement sur le seuil de la porte entrebaîllée, comme une de ces statues en bronze qui, dans les contes arabes, défendent aux chevaliers errants l'accès des châteaux enchantés.

− Ivre ou fou vous−même, mon petit monsieur, répliqua le suisse, qui, de cramoisi qu'il était naturellement, devint bleu de colère.

− Misérable ! rugit Olaf−de Saville, si je ne me respectais...

− Taisez−vous ou je vais vous casser sur mon genou et jeter vos morceaux sur le trottoir, répliqua le géant en ouvrant une main plus large et plus grande que la colossale main de plâtre exposée chez le gantier de la rue Richelieu ; il ne faut pas faire le méchant avec moi, mon petit jeune homme, parce qu'on a bu une ou deux bouteilles de vin de Champagne de trop."

Olaf−de Saville, exaspéré, repoussa le suisse si rudement, qu'il pénétra sous le porche. Quelques valets qui n'étaient pas couchés encore accoururent au bruit de l'altercation.

"Je te chasse, bête brute, brigand, scélérat ! je ne veux pas même que tu passes la nuit à l'hôtel ; sauve−toi, ou je te tue comme un chien enragé. Ne me fais pas verser l'ignoble sang d'un laquais."

Et le comte, dépossédé de son corps, s'élançait les yeux injectés de rouge, l'écume aux lèvres, les poins crispés, vers l'énorme suisse, qui, rassamblant les deux mains de son agresseurs dans une des siennes, les y maintint presque écrasées par l'étau de ses gros doigts courts, charnus et noueux comme ceux d'un tortionnaire du Moyen Age.

"Voyons, du calme, disait le géant, assez bonasse au fond, qui ne redoutait plus rien de son adversaire et lui imprimait quelques saccades pour le tenir en respect. − Y a−t−il du bon sens de se mettre dans des états pareils quand on est vêtu en homme du monde, et de venir ensuite comme un perturbateur faire des tapages nocturnes dans les maisons respectables ? On doit des égards au vin, et il doit être fameux celui qui vous a si bien grisé ! c'est pourquoi je ne vous assomme pas, et je me contenterai de vous poser délicatement dans la rue, où la patrouille vous ramassera si vous continuez vos esclandres ; − un petit air de violon vous rafraîchira les idées.

− Infâmes, s'écria Olaf−de Saville en interpellant les laquais, vous laissez insulter par cette adjecte canaille votre maître, le noble comte Labinski ! "

A ce nom, la valetaille poussa d'un commun accord une immense huée ; un éclat de rire énorme, homérique, convulsif, souleva toutes ces poitrines chamarrées de galons : "Ce petit monsieur qui se croit le comte Labinski ! ha ! ha ! hi ! hi ! l'idée est bonne ! "

Une sueur glacée mouilla les tempes d'Olaf−de Saville. Une pensée aiguë lui traversa la cervelle comme une lame d'acier, et il sentit se figer la moelle de ses os. Smarra lui avait−il mis son genou sur la poitrine ou vivait−il de la vie réelle ? Sa raison avait−elle sombré dans l'océan sans fond du magnétisme, ou était−il le jouet de quelque machination diabolique ? − Aucun de ses laquais si tremblants, si soumis, si prosternés devant lui, ne le reconnaissait. Lui avait−on changé son corps comme son vêtement et sa voiture ?

"Pour que vous soyez bien sûr de n'être pas le comte Labinski, dit un des plus insolents de la bande, regardez là−bas, le voilà lui−même qui descend le perron, attiré par le bruit de votre algarade."

Le captif du suisse tourna les yeux vers le fond de la cour, et vit debout sous l'auvent de la marquise un jeune homme de taille élégante et svelte, à figure ovale, aux yeux noirs, au nez aquilin, à la moustache fine, qui n'était autre que lui−même, ou son spectre modelé par le diable, avec une ressemblance à faire illusion.

Le suisse lâcha les mains qu'il tenait prisonnières. Les valets se rangèrent respectueusement contre la muraille, le regard baissé, les mains pendantes, dans une immobilité absolue, comme les icoglans à l'approche du padischah, ils rendaient à ce fantôme les honneurs qu'ils refusaient au comte véritable.

L'époux de Prascovie, quoique intrépide comme un Slave, c'est tout dire, ressentit un effroi indicible à l'approche de ce Ménechme, qui, plus terrible que celui du théâtre, se mêlait à la vie positive et rendait son jumeau méconnaissable.

Une ancienne légende de famille lui revint en mémoire et augmenta encore sa terreur. Chaque fois qu'un Labinski devait mourir, il en était averti par l'apparition d'un fantôme absolument pareil à lui. Parmi les nations du Nord, voir son double, même en rêve, a toujours passé pour un présage fatal, et l'intrépide guerrier du Caucase, à l'aspect de cette vision extérieure de son moi, fut saisi d'une insurmontable horreur superstitieuse ; lui qui eût plongé son bras dans la gueule des canons prêts à tirer ; il recula devant lui−même.

Octave−Labinski s'avança vers son ancienne forme, où se débattait, s'indignait et frissonnait l'âme du comte, et lui dit d'un ton de politesse hautaine et glaciale :

"Monsieur, cessez de vous compromettre avec ces valets. M. le comte Labinski, si vous voulez lui parler, est visible de midi à deux heures. Madame la comtesse reçoit le jeudi les personnes qui ont eu l'honneur de lui être présentées."

Cette phrase débitée lentement et en donnant de la valeur à chaque syllabe, le faux comte se retira d'un pas tranquille, et les portes se refermèrent sur lui.

On porta dans la voiture Olaf−de Saville évanoui. Lorsqu'il reprit ses sens, il était couché sur un lit qui n'avait pas la forme du sien, dans une chambre où il ne se rappelait pas être jamais entré ; près de lui se tenait un domestique étranger qui lui soulevait la tête et lui faisait respirer un flacon d'éther.

"Monsieur se sent−il mieux ? demanda Jean au comte, qu'il prenait pour son maître.

− Oui, répondit Olaf−de Saville ; ce n'était qu'une faiblesse passagère.

− Puis−je me retirer ou faut−il que je veille monsieur ?

− Non, laissez−moi seul ; mais, avant de vous retirer, allumez les torchères près de la glace.

− Monsieur n'a pas peur que cette vive clarté ne l'empêche de dormir ?

− Nullement ; d'ailleurs je n'ai pas sommeil encore.

− Je ne me coucherai pas, et si monsieur a besoin de quelque chose, j'accourrai au premier coup de sonnette", dit Jean, intérieurement alarmé de la pâleur et des traits décomposés du comte.

Lorsque Jean se fut retiré après avoir allumé les bougies, le comte s'élança vers la glace, et, dans le cristal profond et pur où tremblait la scintillation des lumières, il vit une tête jeune, douce et triste, aux abondants cheveux noirs, aux prunelles d'un azur sombre, aux joues pâles, duvetées d'une barbe soyeuse et brune, une tête qui n'était pas la sienne, et qui du fond du miroir le regardait avec un air surpris. Il s'efforça d'abord de croire qu'un mauvais plaisant encadrait son masque dans la bordure incrustée de cuivre et de burgau de la glace à biseaux vénitiens. Il passa la main derrière ; il ne sentit que les planches du parquet ; il n'y avait personne.

Ses mains, qu'il tâta, étaient plus maigres, plus longues, plus veinées ; au doigt annulaire saillait en bosse une grosse bague d'or avec un chaton d'aventurine sur laquelle un blason était gravé, − un écu fascé de gueules et d'argent, et pour timbre un tortil de baron. Cet anneau n'avait jamais appartenu au comte, qui portait d'or à l'aigle de sable essorant, becqué, patté et onglé de même ; le tout surmonté de la couronne à perles. Il fouilla ses poches, il y trouva un petit portefeuille contenant des cartes de visite avec ce nom : "Octave de Saville."

Le rire des laquais à l'hôtel Labinski, l'apparition de son double, la physionomie inconnue substituée à sa réflexion dans le miroir pouvaient être, à la rigueur, les illusions d'un cerveau malade ; mais ces habits différents, cet anneau qu'il ôtait de son doigt, étaient des preuves matérielles, palpables, des témoignages impossibles à récuser. Une métamorphose complète s'était opérée en lui à son insu, un magicien, à coup sûr, un démon peut−être, lui avait volé sa forme, sa noblesse, son nom, toute sa personnalité, en ne lui laissant que son âme sans moyens de la manifester.

Les historiens fantastiques de Pierre Schelmil et de la Nuit de saint Sylvestre lui revinrent en mémoire ; mais les personnages de Lamotte−Fouqué et d'Hoffmann n'avaient perdu, l'un que son ombre, l'autre son reflet, et si cette privation bizarre d'une projection que tout le monde possède inspirait des soupçons inquiétants, personne du moins ne leur niait qu'ils ne fussent eux−mêmes.

Sa position, à lui, était bien autrement désastreuse : il ne pouvait réclamer son titre de comte Labinski avec la forme dans laquelle il se trouvait emprisonné. Il passerait aux yeux de tout le monde pour un impudent imposteur, ou tout au moins pour un fou. Sa femme même le méconnaîtrait affublé de cette apparence mensongère. − Comment prouver son identité ? Certes, il y avait mille circonstances intimes, mille détails mystérieux inconnus de toute autre personne, qui, rappelés à Prascovie, lui feraient reconnaître l'âme de son mari sous ce déguisement ; mais que vaudrait cette conviction isolée, au cas où il l'obtiendrait, contre l'unanimité de l'opinion ? Il était bien réellement et bien absolument dépossédé de son moi. Autre anxiété : Sa transformation se bornait−elle au changement extérieur de la taille et des traits, ou habitait−il en réalité le corps d'un autre ? En ce cas, qu'avait−on fait du sien ? Un puits de chaux l'avait−il consumé ou était−il devenu la propriété d'un hardi voleur ? Le double aperçu à l'hôtel Labinski pouvait être un spectre, une vision, mais aussi un être physique, vivant, installé dans cette peau que lui aurait dérobée, avec une habileté infernale, ce médecin à figure de fakir.

Une idée affreuse lui mordit le coeur de ses crochets de vipère : "Mais ce comte Labinski fictif, pétri dans ma forme par les mains du démon, ce vampire qui habite maintenant mon hôtel, à qui mes valets

obéissent contre moi, peut−être à cette heure met−il son pied fourchu sur le seuil de cette chambre où je n'ai jamais pénétré que le coeur ému comme le premier soir, et Prascovie lui sourit−elle doucement et penche−t−elle avec une rougeur divine sa tête charmante sur cette épaule parafée de la griffe du diable, prenant pour moi cette larve menteuse, ce brucolaque, cette empouse, ce hideux fils de la nuit et de l'enfer. Si je courais à l'hôtel, si j'y mettais le feu pour crier, dans les flammes, à Prascovie : On te trompe, ce n'est pas Olaf ton bien−aimé que tu tiens sur ton coeur ! Tu vas commettre innocemment un crime abominable et dont mon âme désespérée se souviendra encore quand les éternités se seront fatigué les mains à retourner leurs sabliers ! "

Des vagues enflammées affluaient au cerveau du comte, il poussait des cris de rage inarticulés, se mordait les poings, tournait dans la chambre comme une bête fauve. La folie allait submerger l'obscure conscience qu'il lui restait de lui−même ; il courut à la toilette d'Octave, remplit une cuvette d'eau et y plongea sa tête, qui sortit fumante de ce bain glacé.

Le sang−froid lui revint. Il se dit que le temps du magisme et de la sorcellerie était passé ; que la mort seule déliait l'âme du corps ; qu'on n'escamotait pas de la sorte, au milieu de Paris, un comte polonais accrédité de plusieurs millions chez Rothschild, allié aux plus grandes familles, mari aimé d'une femme à la mode, décoré de l'ordre de Saint−André de première classe, et que tout cela n'était sans doute qu'une plaisanterie d'assez mauvais goût de M. Balthazar Cherbonneau, qui s'expliquerait le plus naturellement du monde, comme les épouvantails des romans d'Anne Radcliffe.

Comme il était brisé de fatigue, il se jeta sur le lit d'Octave et s'endormit d'un sommeil lourd, opaque, semblable à la mort, qui durait encore lorsque Jean, croyant son maître éveillé, vint poser sur la table les lettres et les journeaux.

VIII

Le comte ouvrit les yeux, et promena autour de lui un regard investigateur ; il vit une chambre à coucher confortable, mais simple ; un tapis ocellé, imitant la peau de léopard, couvrait le plancher ; des rideaux de tapisserie, que Jean venait d'entrouvrir, pendaient aux fenêtres et masquaient les portes ; les murs étaient tendus d'un papier velouté vert uni, simulant le drap. Une pendule formée d'un bloc de marbre noir, au cadran de platine, surmontée de la statuette en argent oxydé de la Diande de Gabies, réduite par Barbedienne et accompagnée de deux couples antiques, aussi en argent, décorait la cheminée en marbre blanc à veines bleuâtres ; le miroir de Venise où le comte avait découvert la veille qu'il ne possédait plus sa figure habituelle, et un portrait de femme âgée, peint par Flandrin, sans doute celui de la mère d'Octave, étaient les seuls ornements de cette pièce un peu triste et sévère ; un divan, un fauteuil à la Voltaire placé près de la cheminée, une table à tiroirs, couverte de papiers et de livres, composaient un ameublement commode, mais qui ne rappelait en rien les somptuosités de l'hôtel Labinski.

"Monsieur se lève−t−il ? " dit Jean de cette voix ménagée qu'il s'était faite pendant la maladie d'Octave, et en présentant au comte la chemise de couleur, le pantalon de flanelle à pied et la gandoura d'Alger, vêtements du matin de son maître. Quoiqu'il répugnât au comte de mettre les habits d'un étranger, à moins de rester nu il lui fallait accepter ceux que lui présentait Jean, et il posa ses pieds sur la peau d'ours soyeuse et noire qui servait de descente de lit.

Sa toilette fut bientôt achevée, et Jean, sans paraître concevoir le moindre doute sur l'identité du faux Octave de Saville qu'il aidait à s'habiller, lui dit : "A quelle heure monsieur désire−t−il déjeuner ?

− A l'heure ordinaire", répondit le comte, qui, afin de ne pas éprouver d'empêchement dans les démarches qu'il comptait faire pour recouvrer sa personnalité, avait résolu d'accepter extérieurement son incompréhensible transformation.

Jean se retira, et Olaf−de Saville ouvrit les deux lettres qui avaient été apportées avec les journaux, espérant y trouver quelques renseignements ; la première contenait des reproches amicaux, et se plaignait de bonnes relations de camaraderie interrompues sans motif ; un nom inconnu pour lui la signait. La seconde était du notaire d'Octave, et le pressait de venir toucher un quartier de rente échu depuis longtemps, ou du moins d'assigner un emploi à ses capitaux qui restaient improductifs.

"Ah çà, il paraît, se dit le comte, que l'Octave de Saville dont j'occupe la peau bien contre mon gré existe réellement ; ce n'est point un être fantastique, un personnage d'Achim d'Arnim ou de Clément Brentano ; il a un appartement, des amis, un notaire, des rentes à émarger, tout ce qui constitue l'état civil d'un gentleman. Il me semble bien cependant, que je suis le comte Olaf Labinski."

Un coup d'oeil jeté sur le miroir le convainquit que cette opinion ne serait partagée de personne ; à la pure clarté du jour, aux douteuses lueurs des bougies, le reflet était identique.

En continuant la visite domiciliaire, il ouvrit les tiroirs de la table : dans l'un il trouva des titres de propriété, deux billets de mille francs et cinquante louis, qu'il s'appropria sans scrupule pour les besoins de la campagne qu'il allait commencer, et dans l'autre un portefeuille en cuir de Russie fermé par une serrure à secret.

Jean entra, en annonçant M. Alfred Humbert, qui s'élança dans la chambre avec la familiarité d'un ancien ami, sans attendre que le domestique vînt lui rendre la réponse du maître.

"Bonjour, Octave, dit le nouveau venu, beau jeune homme à l'air cordial et franc ; que fais−tu, que deviens−tu, es−tu mort ou vivant ? On ne te voit nulle part ; on t'écrit, tu ne réponds pas. − Je devrais te

bouder, mais, ma foi, je n'ai pas d'amour−propre, en affection, et je viens te serrer la main. − Que diable ! on ne peut pas laisser mourir de mélancolie son camarade de collège au fond de cet appartement lugubre comme la cellule de Charles Quint au monastère de Yuste. Tu te figures que tu es malade, tu t'ennuies, voilà tout ; mais je te forcerai à te distraire, et je vais t'emmener d'autorité à un joyeux déjeuner où Gustave Raimbaud enterre sa liberté de garçon."

En débitant cette tirade d'un ton moitié fâché, moitié comique, il secouait vigoureusement à la manière anglaise la main du comte qu'il avait prise.

"Non, répondit le mari de Prascovie, entrant dans l'esprit de son rôle, je suis plus souffrant aujourd'hui que d'ordinaire ; je ne me sens pas en train ; je vous attristerais et vous gênerais.

− En effet, tu es bien pâle et tu as l'air fatigué ; à une occasion meilleure ! Je me sauve, car je suis en retard de trois douzaines d'huîtres vertes et d'une bouteille de vin de Sauterne, dit Alfred en se dirigeant vers la porte ; Raimbaud sera fâché de ne pas te voir."

Cette visite augmenta la tristesse du comte. − Jean le prenait pour son maître. Alfred pour son ami. Une dernière épreuve lui manquait. La porte s'ouvrit ; une dame dont les bandeaux étaient entremêlés de fils d'argent, et qui ressemblait d'une manière frappante au portrait suspendu à la muraille, entra dans la chambre, s'assit sur le divan, et dit au comte :

"Comment vas−tu, mon pauvre Octave ? Jean m'a dit que tu étais rentré tard hier, et dans un état de faiblesse alarmante ; ménage−toi bien, mon cher fils, car tu sais combien je t'aime, malgré le chagrin que me cause cette inexplicable tristesse dont tu n'as jamais voulu me confier le secret.

− Ne craignez rien, ma mère, cela n'a rien de grave, répondit Olaf−de Saville ; je suis beaucoup mieux aujourd'hui."

Madame de Saville, rassurée, se leva et sortit, ne voulant pas gêner son fils, qu'elle savait ne pas aimer à être troublé longtemps dans sa solitude.

"Me voilà bien définitivement Octave de Saville, s'écria le comte lorsque la vieille dame fut partie ; sa mère me reconnaît et ne devine pas une âme étrangère sous l'épiderme de son fils. Je suis donc à jamais peut−être claquemuré dans cette enveloppe ; quelle étrange prison pour un esprit que le corps d'un autre ! Il est dur pourtant de renoncer à être le comte Olaf Labinski, de perdre son blason, sa femme, sa fortune, et de se voir réduit à une chétive existence bourgeoise. Oh ! je la déchirerai, pour en sortir, cette peau de Nessus qui s'attache à mon moi, et je ne la rendrai qu'en pièces à son premier possesseur. Si je retournais à l'hôtel ? Non ! − Je ferais un scandale inutile, et le suisse me jetterait à la porte, car je n'ai plus de vigueur dans cette robe de chambre de malade ; voyons, cherchons, car il faut que je sache un peu la vie de cet Octave de Saville qui est moi maintenant. Et il essayai d'ouvrir le portefeuille. Le ressort touché par hasard céda, et le comte tira, des poches de cuir, d'abord plusieurs papiers, noircis d'une écriture serrée et fine, ensuite un carré de vélin ; − sur le carré de vélin une main peu habile, mais fidèle, avait dessiné, avec la mémoire du coeur et la ressemblance que n'atteignent pas toujours les grands artistes, un portrait au crayon de la comtesse Prascovie Labinska, qu'il était impossible de ne pas reconnaître du premier coup d'oeil.

Le comte demeura stupéfait de cette découverte. A la surprise succéda un furieux mouvement de jalousie ; comment le portrait de la comtesse se trouvait−il dans le portefeuille secret de ce jeune homme inconnu, d'où lui venait−il, qui l'avait fait, qui l'avait donné ? Cette Prascovie, si religieusement adorée serait−elle descendue de son ciel d'amour dans une intrigue vulgaire ? Quelle raillerie infernale l'incarnait, lui, le mari, dans le corps de l'amant de cette femme, jusque−là crue si pure ? − Après avoir été l'époux, il allait être le galant ! Sarcastique métamorphose, renversement de position à devenir fou, il pourrait se

tromper lui−même, être à la fois Clitandre et George Dandin !

Toute ces idées bourdonnaient tumultueusement dans son crâne ; il sentait sa raison près de s'échapper, et il fit, pour reprendre un peu de calme, un effort suprême de volonté. Sans écouter Jean qui l'avertissait que le déjeuner était servi, il continua avec une trépidation nerveuse l'examen du portefeuille mystérieux.

Les feuillets composaient une espèce de journal psychologique, abandonné et repris à diverses époques ; en voici quelques fragments, dévorés par le comte avec une curiosité anxieuse :

"Jamais elle ne m'aimera, jamais, jamais ! J'ai lu dans ses yeux si doux ce mot si cruel, que Dante n'en a pas trouvé de plus dur pour l'inscrire sur les portes de bronze de la Cité Dolente : "Perdez tout espoir." Qu'ai−je fait à Dieu pour être damné vivant ? Demain, après−demain, toujours, ce sera la même chose ! Les astres peuvent entrecroiser leurs orbes, les étoiles en conjonction former des noeuds, rien dans mon sort ne changera. D'un mot, elle a dissipé le rêve ; d'un geste, brisé l'aile à la chimère. Les combinaisons fabuleuses des impossibilités ne m'offrent aucune chance ; les chiffres, rejetés un milliard de fois dans la roue de la fortune, n'en sortiraient pas, − il n'y a pas de numéro gagnant pour moi ! "

"Malheureux que je suis ! je sais que le paradis m'est fermé et je reste stupidement assis au seuil, le dos appuyé à la porte, qui ne doit pas s'ouvrir, et je pleure en silence, sans secousses, sans efforts, comme si mes yeux étaient des sources d'eau vive. Je n'ai pas le courage de me lever et de m'enfoncer au désert immense ou dans la Babel tumultueuse des hommes."

"Quelquefois, quand, la nuit, je ne puis dormir, je pense à Prascovie ; − si je dors, j'en rêve ; − oh ! qu'elle était belle ce jour−là, dans le jardin de la villa Salviati, à Florence ! − Cette robe blanche et ces rubans noirs, − c'était charmant et funèbre ! Le blanc pour elle, le noir pour moi ! − Quelquefois les rubans, remués par la brise, formaient une croix sur ce fond d'éclatante blancheur ; un esprit invisible disait tout bas la messe de mort de mon coeur."

"Si quelque catastrophe inouïe mettait sur mon front la couronne des empereurs et des califes, si la terre saignait pour moi ses veines d'or, si les mines de diamant de Golconde et de Visapour me laissaient fouiller dans leurs gangues étincelantes, si la lyre de Byron résonnait sous mes doigts, si les plus parfaits chefs−d'oeuvre de l'art antique et moderne me prêtaient leurs beautés, si je découvrais un monde, eh bien, je n'en seais pas plus avancé pour cela ! "

"A quoi tient la destinée ! j'avais envie d'aller à Constantinople, je ne l'aurais pas rencontrée ; je reste à Florence, je la vois et je meurs."

"Je me serais bien tué ; mais elle respire dans cet air où nous vivons, et peut−être ma lèvre avide aspirera−t−elle − ô bonheur ineffable ! − une effluve lointaine de ce souffle embaumé ; et puis l'on assignerait à mon âme coupable une planète d'exil, et je n'aurais pas la chance de me faire aimer d'elle dans l'autre vie. − Etre encore séparés là−bas, elle au paradis, moi en enfer : pensée accablante ! "

"Pourquoi faut−il que j'aime précisément la seule femme qui ne peut m'aimer ? D'autres qu'on dit belles, qui étaient libres, me souriaient de leur sourire le plus tendre et semblaient appeler un aveu qui ne venait pas. Oh ! qu'il est heureux lui ! Quelle sublime vie antérieure Dieu récompense−t−il en lui par le don magnifique de cet amour ? "

... Il était inutile d'en lire davantage. Le soupçon que le comte avait pu concevoir à l'aspect du portrait de Prascovie s'était évanoui dès les premières lignes de ces tristes confidences. Il comprit que l'image chérie, recommencée mille fois, avait été caressée loin du modèle avec cette patience infatigable de l'amour malheureux, et que c'était la madone d'une petite chapelle mystique, devant laquelle s'agenouillait l'adoration

sans espoir.

"Mais si cet Octave avait fait un pacte avec le diable pour me dérober mon corps et surprendre sous ma forme l'amour de Prascovie ! "

L'invraisemblance, au XIXe siècle, d'une pareille supposition, la fit bientôt abandonner au comte, qu'elle avait cependant étrangement troublé.

Souriant lui−même de sa crédulité, il mangea, refroidi, le déjeuner servi par Jean, s'habilla et demanda la voiture. Lorsqu'on eut attelé, il se fit conduire chez le docteur Balthazar Cherbonneau ; il traversa ces salles où la veille il était entré s'appelant encore le comte Olaf Labinski, et d'où il était sorti salué par tout le monde du nom d'Octave de Saville. Le docteur était assis, comme à son ordinaire, sur le divan de la pièce du fond, tenant son pied dans sa main, et paraissait plongé dans une méditation profonde.

Au bruit des pas du comte, le docteur releva la tête.

"Ah ! c'est vous, mon cher Octave ; j'allais passer chez vous ; mais c'est bon signe quand le malade vient voir le médecin.

− Toujours Octave ! dit le comte, je crois que j'en deviendrai fou de rage ! " Puis, se croisant les bras, il se plaça devant le docteur, et, le regardant avec une fixité terrible :

"Vous savez bien, monsieur Balthazar Cherbonneau, que je ne suis pas Octave, mais le comte Olaf Labinski, puisque hier soir vous m'avez, ici même, volé ma peau au moyen de vos sorcelleries exotiques."

A ces mots, le docteur partit d'un énorme éclat de rire, se renversa sur ses coussins, et se mit les poings au côté pour contenir les convulsions de sa gaieté.

"Modérez, docteur, cette joie intempestive dont vous pourriez vous repentir. Je parle sérieusement.

− Tant pis, tant pis ! cela prouve que l'anesthésie et l'hypocondrie pour laquelle je vous soignais se tournent en démence. Il faudra changer le régime, voilà tout.

− Je ne sais à quoi tient, docteur du diable, que je ne vous étrangle de mes mains", cria le comte en s'avançant vers Cherbonneau.

Le docteur sourit de la menace du comte, qu'il toucha du bout d'une petite baguette d'acier. − Olaf−de Saville reçut une commotion terrible et crut qu'il avait le bras cassé.

"Oh ! nous avons les moyens de réduire les malades lorsqu'ils se regimbent, dit−il en laissant tomber sur lui ce regard froid comme une douche, qui dompte les fous et fait s'aplatir les lions sur le ventre. Retournez chez vous, prenez un bain, cette surexcitation se calmera."

Olaf−de Saville, étourdi par la secousse électrique, sortit de chez le docteur Cherbonneau plus incertain et plus troublé que jamais. Il se fit conduire à Passy chez le docteur B***, pour le consulter.

"Je suis, dit−il au médecin célèbre, en proie à une hallucination bizarre ; lorsque je me regarde dans une glace, ma figure ne m'apparaît pas avec ses traits habituels ; la forme des objets qui m'entourent est changée ; je ne reconnais ni les murs ni les meubles de ma chambre ; il me semble que je suis une autre personne que moi−même.

− Sous quel aspect vous voyez−vous ? demanda le médecin ; l'erreur peut venir des yeux ou du cerveau.

− Je me vois des cheveux noirs, des yeux bleu foncé, un visage pâle encadré de barbe.

− Un signalement de passeport ne serait pas plus exact : il n'y a chez vous ni hallucination intellectuelle, ni perversion de la vue. Vous êtes, en effet, tel que vous dites.

− Mais non ! J'ai réellement les cheveux blonds, les yeux noirs, le teint hâlé et une moustache effilée à la hongroise.

− Ici, répondit le médecin, commence une légère altération des facultés intellectuelles.

− Pourtant, docteur, je ne suis nullement fou.

− Sans doute. Il n'y a que les sages qui viennent chez moi tout seuls. Un peu de fatigue, quelque excès d'étude ou de plaisir aura causé ce trouble. Vous vous trompez ; la vision est réelle, l'idée est chimérique : au lieu d'être un blond qui se voit brun, vous êtes un brun qui se croit blond.

− Pourtant je suis sûr d'être le comte Olaf Labinski, et tout le monde depuis hier m'appelle Octave de Saville.

− C'est précisément ce que je disais, répondit le docteur. Vous êtes M. de Saville et vous vous imaginez être M. le comte Labinski, que je me souviens d'avoir vu, et qui, en effet, est blond. − Cela explique parfaitement comment vous vous trouvez une autre figure dans le miroir ; cette figure, qui est la vôtre, ne répond point à votre idée intérieure et vous surprend. − Réfléchissez à ceci, que tout le monde vous nomme M. de Saville et par conséquent ne partage pas votre croyance. Venez passer une quinzaine de jours ici : les bains, le repos, les promenades sous les grands arbres dissiperont cette influence fâcheuse."

Le comte baissa la tête et promit de revenir. Il ne savait plus que croire. Il retourna à l'appartement de la rue Saint−Lazare, et vit par hasard sur la table la carte d'invitation de la comtesse Labinska, qu'Octave avait montrée à M. Cherbonneau.

"Avec ce talisman, s'écria−t−il, demain je pourrai la voir ! "

IX

Lorsque les valets eurent porté à sa voiture le vrai comte Labinski chassé de son paradis terrestre par le faux ange gardien debout sur le seuil, l'Octave transfiguré rentra dans le petit salon blanc et or pour attendre le loisir de la comtesse.

Appuyé contre le marbre blanc de la cheminée dont l'âtre était rempli de fleurs, il se voyait répété au fond de la glace placée en symétrie sur la console à pieds tarabiscotés et dorés. Quoiqu'il fût dans le secret de sa métamorphose, ou, pour parler plus exactement, de sa transposition, il avait peine à se persuader que cette image si différente de la sienne fût le double de sa propre figure, et il ne pouvait détacher ses yeux de ce fantôme étranger qui était cependant devenu lui. Il se regardait et voyait un autre. Involontairement il cherchait si le comte Olaf n'était pas accoudé près de lui à la tablette de la cheminée, projetant sa réflexion au miroir ; mais il était bien seul ; le docteur Cherbonneau avait fait les choses en conscience.

Au bout de quelques minutes, Octave−Labinski ne songea plus au merveilleux avatar qui avait fait passer son âme dans le corps de l'époux de Prascovie ; ses pensées prirent un cours plus conforme à sa situation. Cet événement incroyable, en dehors de toutes les possibilités, et que l'espérance la plus chimérique n'eût pas osé rêver en son délire, était arrivé ! Il allait se trouver en présence de la belle créature adorée, et elle ne le repousserait pas ! La seule combinaison qui pût concilier son bonheur avec l'immaculée vertu de la comtesse s'était réalisée !

Près de ce moment suprême, son âme éprouvait des transes et des anxiétés affreuses : les timidités du véritable amour le faisaient défaillir comme si elle habitait encore la forme dédaignée d'Octave de Saville.

L'entrée de la femme de chambre mit fin à ce tumulte de pensées qui se combattaient. A son approche il ne put maîtriser un soubresaut nerveux, et tout son sang afflua vers son coeur lorsqu'elle lui dit :

"Madame la comtesse peut à présent recevoir monsieur."

Octave−Labinski suivit la femme de chambre, car il ne connaissait pas les êtres de l'hôtel, et ne voulait pas trahir son ignorance par l'incertitude de sa démarche.

La femme de chambre l'introduisit dans une pièce assez vaste, un cabinet de toilette orné de toutes les recherches de luxe le plus délicat. Une suite d'armoires d'un bois précieux, sculptées par Knecht et Lienhart, et dont les battants étaient séparés par des colonnes torses autour desquelles s'enroulaient en spirales de légères brindilles de convolvulus aux feuilles en coeur et aux fleurs en clochettes découpées avec un art infini, formait une espèce de boiserie architecturale, un portique d'ordre capricieux d'une élégance rare et d'une exécution achevée ; dans ces armoires étaient serrés les robes de velours et de moire, les cachemires, les mantelets, les dentelles, les pelisses de martre−zibeline, de renard bleu, les chapeaux aux mille formes, tout l'attirail de la jolie femme.

En face se répétait le même motif, avec cette différence que les panneaux pleins étaient remplacés par des glaces jouant sur des charnières comme des feuilles de paravent, de façon que l'on pût s'y voir de face, de profil, par−derrière, et juger de l'effet d'un corsage ou d'une coiffure. Sur la troisième face régnait une longue toilette plaquée d'albâtre−onyx, où des robinets d'argent dégorgeaient l'eau chaude et froide dans d'immense jattes du Japon enchâssées par des découpures circulaires du même métal ; des flacons en cristal de Bohême, qui, aux feux des bougies, étincelaient comme des diamants et des rubis, contenaient les essences et les parfums.

Les murailles et le plafond étaient capitonnés de satin vert d'eau, comme l'intérieur d'un écrin. Un épais tapis de Smyrne ; aux teintes moelleusement assorties, ouatait le plancher.

Au milieu de la chambre, sur un socle de velours vert, était posé un grand coffre de forme bizarre, en acier de Khorassan ciselé, niellé et ramagé d'arabesques d'une complication à faire trouver simples les ornements de la salle des Ambassadeurs à l'Alhambra. L'art oriental semblait avoir dit son dernier mot dans ce travail merveilleux, auquel les doigts de fée des Péris avaient dû prendre part. C'était dans ce coffre que la comtesse Prascovie Labinska enfermait ses parures, des joyaux dignes d'une reine, et qu'elle ne mettait que fort rarement, trouvant avec raison qu'ils ne valaient pas la place qu'ils couvraient. Elle était trop belle pour avoir besoin d'être riche : son instinct de femme le lui disait. Aussi ne leur faisait−elle voir les lumières que dans les occasions solennelles où le faste héréditaire de l'antique maison Labinski devait paraître avec toute sa splendeur. Jamais diamants ne furent moins occupés.

Près de la fenêtre, dont les amples rideaux retombaient en plis puissants, devant une toilette à la duchesse, en face d'un miroir que lui penchaient deux anges sculptés par mademoiselle de Fauveau avec cette élégance longue et fluette qui caractérise son talent, illuminée de la lumière blanche de deux torchères à six bougies, se tenait assise la comtesse Prascovie Labinska, radieuse de fraîcheur et de beauté. Un bournous de Tunis d'une finesse idéale, rubané de raies bleues et blanches alternativement opaques et transparentes, l'enveloppait comme un nuage souple ; la légère étoffe avait glissé sur le tissu satiné des épaules et laissait voir la naissance et les attaches d'un col qui eût fait paraître gris le col de neige du cygne. Dans l'interstice des plis bouillonnaient les dentelles d'un peignoir de batiste, parure nocturne que ne retenait aucune ceinture ; les cheveux de la comtesse étaient défaits et s'allongeaient derrière elle en nappes opulentes comme le manteau d'une impératrice. − Certes, les torsades d'or fluide dont la Vénus Aphrodite exprimait des perles, agenouillée dans sa conque de nacre, lorsqu'elle sortit comme une fleur des mers de l'azur ionien, étaient moins blondes, moins épaisses, moins lourdes ! Mêlez l'ambre du Titien et l'argent de Paul Véronèse avec le vernis d'or de Rembrandt ; faites passer le soleil à travers la topaze, et vous n'obtiendrez pas encore le ton merveilleux de cette opulente chevelure, qui semblait envoyer la lumière au lieu de la recevoir, et qui eût mérité mieux que celle de Bérénice de flamboyer, constellation nouvelle, parmi les anciens astres ! Deux femmes la divisaient, la polissaient, la crespelaient et l'arrangeaient en boucles soigneusement massées pour que le contact de l'oreiller ne la froissât pas.

Pendant cette opération délicate, la comtesse faisait danser au bout de son pied une babouche de velours blanc brodée de cannetille d'or, petite à rendre jalouses les khanouns et les odalisques du Padischah. Parfois, rejetant les plis soyeux du bournous, elle découvrait son bras blanc, et repoussait de la main quelques cheveux échappés, avec un mouvement d'une grâce mutine.

Ainsi abandonnée dans sa pose nonchalante, elle rappelait ces sveltes figures de toilettes grecques qui ornent les vases antiques et dont aucun artiste n'a pu retrouver le pur et suave contour, la beauté jeune et légère ; elle était mille fois plus séduisante encore que dans le jardin de la villa Salviati à Florence ; et si Octave n'avait pas été déjà fou d'amour, il le serait infailliblement devenu ; mais, par bonheur, on ne peut rien ajouter à l'infini.

Octave−Labinski sentit à cet aspect, comme s'il eût vu le spectacle le plus terrible, ses genoux s'entrechoquer et se dérober sous lui. Sa bouche se sécha, et l'angoisse lui étreignit la gorge comme la main d'un Thugg ; des flammes rouges tourbillonnèrent autour de ses yeux. Cette beauté le médusait.

Il fit un effort de courage, se disant que ces manières effarées et stupides, convenables à un amant repoussé, seraient parfaitement ridicules de la part d'un mari, quelque épris qu'il pût être encore de sa femme, et il marcha assez résolument vers la comtesse.

"Ah ! c'est vous, Olaf ! comme vous rentrez tard ce soir ! " dit la comtesse sans se retourner, car sa tête était maintenue par les longues nattes que tressaient ses femmes, et la dégageant des plis du bournous, elle lui tendit une de ses belles mains.

Octave−Labinski saisit cette main plus douce et plus fraîche qu'une fleur, la porta à ses lèvres et y imprima un long, un ardent baiser, − toute son âme se concentrait sur cette petite place.

Nous ne savons quelle délicatesse de sensitive, quel instinct de pudeur divine, quelle intuition irraisonnée du coeur avertit la comtesse : mais un nuage rose couvrit subitement sa figure, son col et ses bras, qui prirent cette teinte dont se colore sur les hautes montagnes la neige vierge surprise par le premier baiser du soleil. Elle tressaillit et dégagea lentement sa main, demi−fâchée, demi−honteuse ; les lèvres d'Octave lui avaient produit comme une impression de fer rouge. Cependant elle se remit bientôt et sourit de son enfantillage.

"Vous ne me répondez pas, cher Olaf ; savez−vous qu'il y a plus de six heures que je ne vous ai vu ; vous me négligez, dit−elle d'un ton de reproche ; autrefois vous ne m'auriez pas abandonnée ainsi toute une longue soirée. Avez−vous pensé à moi seulement ?

− Toujours, répondit Octave−Labinski.

− Oh ! non, pas toujours ; je sens quand vous pensez à moi, même de loin. Ce soir, par exemple, j'étais seule, assise à mon piano, jouant un morceau de Weber et berçant mon ennui de musique ; votre âme a voltigé quelques minutes autour de moi dans le tourbillon sonore des notes ; puis elle s'est envolée je ne sais où sur le dernier accord, et n'est pas revenue. Ne mentez pas, je suis sûre de ce que je dis."

Prascovie, en effet, ne se trompait pas ; c'était le moment où chez le docteur Balthazar Cherbonneau le comte Olaf Labinski se penchait sur le verre d'eau magique, évoquant une image adorée de toute la force d'une pensée fixe. A dater de là, le comte, submergé dans l'océan sans fond du sommeil magnétique, n'avait plus eu ni idée, ni sentiment, ni volition.

Les femmes, ayant achevé la toilette nocturne de la comtesse, se retirèrent ; Octave−Labsinki restait toujours debout, suivant Prascovie d'un regard enflammé. − Gênée et brûlée par ce regard, la comtesse s'enveloppa de son bournous comme la Polymnie de sa draperie. Sa tête seul apparaissait au−dessus des plis blancs et bleus, inquiète, mais charmante.

Bien qu'aucune pénétration humaine n'eût pu deviner le mystérieux déplacement d'âmes opéré par le docteur Cherbonneau au moyen de la formule du sannyâsi Brahma−Logum, Prascovie ne reconnaissait pas, dans les yeux d'Octave−Labinski, l'expression ordinaire des yeux d'Olaf, celle d'un amour pur, calme, égal, éternel comme l'amour des anges ; − une passion terrestre incendiait ce regard, qui la troublait et la faisait rougir. − Elle ne se rendait pas compte de ce qui s'était passé, mais il s'était passé quelque chose. Mille suppositions étranges lui traversèrent la pensée : n'était−elle plus pour Olaf qu'une femme vulgaire, désirée pour sa beauté comme une courtisane ? l'accord sublime de leurs âmes avait−il été rompu par quelque dissonance qu'elle ignorait ? Olaf en aimait−il une autre ? les corruptions de Paris avaient−elles souillé ce chaste coeur ? Elle se posa rapidement ces questions sans pouvoir y répondre d'une manière satisfaisante, et se dit qu'elle était folle : mais, au fond, elle sentait qu'elle avait raison. Une terreur secrète l'envahissait comme si elle eût été en présence d'un danger inconnu, mais deviné par cette seconde vue de l'âme, à laquelle on a toujours tort de ne pas obéir.

Elle se leva agitée et nerveuse et se dirigea vers la porte de sa chambre à coucher. Le faux comte l'accompagna, un bras sur la taille, comme Othello reconduit Desdémone à chaque sortie dans la pièce de Shakspeare ; mais quand elle fut sur le seuil, elle se retourna, s'arrêta un instant, blanche et froide comme une statue, jeta un coup d'oeil effrayé au jeune homme, entra, ferma la porte vivement et poussa le verrou.

"Le regard d'Octave ! " s'écria−t−elle en tombant à demi évanouie sur une causeuse. Quand elle eut repris ses sens, elle se dit : "Mais comment se fait−il que ce regard, dont je n'ai jamais oublié l'expression,

étincelle ce soir dans les yeux d'Olaf ? Comment en ai−je vu la flamme sombre et désespérée luire à travers les prunelles de mon mari ? Octave est−il mort ? Est−ce son âme qui a brillé un instant devant moi comme pour me dire adieu avant de quitter cette terre ? Olaf ! Olaf ! si je me suis trompée, si j'ai cédé follement à de vaines terreurs, tu me pardonneras ; mais si je t'avais accueilli ce soir, j'aurais cru me donner à un autre."

La comtesse s'assura que le verrou était bien poussé, alluma la lampe suspendue au plafond, se blottit dans son lit comme un enfant peureux avec un sentiment d'angoisse indéfinissable, et ne s'endormit que vers le matin ; des rêves incohérents et bizarres tourmentèrent son sommeil agité. − Des yeux ardents − les yeux d'Octave − se fixaient sur elle du fond d'un brouillard et lui lançaient des jets de feu, pendant qu'au pied de son lit une figure noire et sillonnée de rides se tenait accroupie, marmottant des syllabes d'une langue inconnue ; le comte Olaf parut aussi dans ce rêve absurde, mais revêtu d'une forme qui n'était pas la sienne.

Nous n'essayerons pas de peindre le désappointement d'Octave lorsqu'il se trouva en face d'une porte fermée et qu'il entendit le grincement intérieur du verrou. Sa suprême espérance s'écroulait. Eh quoi ! il avait eu recours à des moyens terribles, étranges, il s'était livré à un magicien, peut−être à un démon, en risquant sa vie dans ce monde et son âme dans l'autre pour conquérir une femme qui lui échappait, quoique livrée à lui sans défense par les sorcelleries de l'Inde. Repoussé comme amant, il l'était encore comme mari ; l'invincible pureté de Prascovie déjouait les machinations les plus infernales. Sur le seuil de la chambre à coucher elle lui était apparue comme un ange blanc de Swedenborg foudroyant le mauvais esprit.

Il ne pouvait rester toute la nuit dans cette situation ridicule ; il chercha l'appartement du comte, et au bout d'une enfilade de pièces et il en vit une où s'élevait un lit aux colonnes d'ébène, aux rideaux de tapisserie, où parmi les ramages et les arabesques étaient brodés des blasons. Des panoplies d'armes orientales, des cuirasses et des casques de chevaliers atteints par le reflet d'une lampe, jetaient des lueurs vagues dans l'ombre ; un cuir de Bohême gaufré d'or miroitait sur le murs. Trois ou quatre grands fauteuils sculptés, un bahut tout historié de figurines complétaient cet ameublement d'un goût féodal, et qui n'eût pas été déplacé dans la grande salle d'un manoir gothique ; ce n'était pas de la part du comte frivole imitation de la mode, mais pieux souvenir. Cette chambre reproduisait exactement celle qui habitait chez sa mère, et quoiqu'on l'eût souvent raillé − sur ce décor de cinquième acte −, il avait toujours refusé d'en changer le style.

Octave−Labinski, épuisé de fatigues et d'émotions, se jeta sur le lit et s'endormit en maudissant le docteur Balthazar Cherbonneau. Heureusement, le jour lui apporta des idées plus riantes ; il se promit de se conduire désormais d'une façon plus modérée, d'éteindre son regard, et de prendre les manières d'un mari ; aidé par le valet de chambre du comte, il fit une toilette sérieuse et se rendit d'un pas tranquille dans la salle à manger, où madame la comtesse l'attendait pour déjeuner.

X

Octave−Labinski descendit sur les pas du valet de chambre, car il ignorait où se trouvait la salle à manger dans cette maison dont il paraissait le maître ; la salle à manger était une vaste pièce au rez−de−chaussée donnant sur la cour, d'un style noble et sévère, qui tenait à la fois du manoir et de l'abbaye : − des boiseries de chêne brun d'un ton chaud et riche, divisées en panneaux et en compartiments symétriques, montaient jusqu'au plafond, où des poutres en saillies et sculptées formaient des caissons hexagones coloriés en bleu et ornés de légères arabesques d'or ; dans les panneaux longs de la boiserie, Philippe Rousseau avait peint les quatre saisons symbolisées, non pas par des figures mythologiques, mais par des trophées de nature morte composés de productions se rapportant à chaque époque de l'année ; des chasses de Jadin faisaient pendant aux natures mortes de Ph. Rousseau, et au−dessus de chaque peinture rayonnait, comme un disque de bouclier, un immense plat de Bernard Palissy ou de Léonard de Limoges, de porcelaine du Japon, de majolique ou de poterie arabe, au vernis irisé par toutes les couleurs du prisme ; des massacres de cerfs, des cornes d'aurochs alternaient avec les faïences, et, aux deux bouts de la salle, de grands dressoirs, hauts comme des retables d'églises espagnoles, élevaient leur architecture ouvragée et sculptée d'ornements à rivaliser avec les plus beaux ouvrages de Berruguete, de Cornejo Duque et de Verbruggen ; sur leurs rayons à crémaillère brillaient confusément l'antique argenterie de la famille des Labinski, des aiguières aux anses chimériques, des salières à la vieille mode, des hanaps, des coupes, des pièces de surtout contournées par la bizarre fantaisie allemande, et dignes de tenir leur place dans le trésor de la Voûte−Verte de Dresde. En face des argenteries antiques étincelaient les produits merveilleux de l'orfèvrerie moderne, les chefs−d'oeuvre de Wagner, de Duponchel, de Rudolphi, de Froment−Meurice ; thés en vermeil à figurines de Feuchère et de Vechte, plateaux niellés, seaux à vin de Champagne aux anses de pampre, aux bacchanales en bas−relief ; réchauds élégants comme des trépieds de Pompéi : sans parler des cristaux de Bohême, des verreries de Venise, des services en vieux Saxe et en vieux Sèvres.

Des chaises de chêne garnies de maroquin vert étaient rangées le long des murs, et sur la table aux pieds sculptés en serre d'aigle, tombait du plafond une lumière égale et pure tamisée par les verres blancs dépolis garnissant le caisson central laissé vide. − Une transparente guirlande de vigne encadrait ce panneau laiteux de ses feuillages verts.

Sur la table, servie à la russe, les fruits entourés d'un cordon de violettes étaient déjà posés, et les mets attendaient le couteau des convives sous leurs cloches de métal poli, luisantes comme des casques d'émirs ; un samovar de Moscou lançait en sifflant son jet de vapeur ; deux valets, en culotte courte et en cravate blanche, se tenaient immobiles et silencieux derrière les deux fauteuils, placés en face l'un de l'autre, pareils à deux statues de la domesticité.

Octave s'assimila tous ces détails d'un coup d'oeil rapide pour n'être pas involontairement préoccupé par la nouveauté d'objets qui auraient dû lui être familiers.

Un glissement léger sur les dalles, un froufrou de taffetas lui fit retourner la tête. C'était la comtesse Prascovie Labinska qui approchait et qui s'assit après lui avoir fait un petit signe amical.

Elle portait un peignoir de soie quadrillée vert et blanc, garni d'une ruche de même étoffe découpée en dents de loup ; ses cheveux massés en épais bandeaux sur les tempes, et roulés à la naissance de la nuque en une torsade d'or semblable à la volute d'un chapiteau ionien, lui composaient une coiffure aussi simple que noble, et à laquelle un statuaire grec n'eût rien voulu changer ; son teint de rose carnée était un peu pâli par l'émotion de la veille et le sommeil agité de la nuit ; une imperceptible auréole nacrée entourait ses yeux ordinairement si calmes et si purs ; elle avait l'air fatigué et languissant, mais, ainsi attendrie, sa beauté n'en était que plus pénétrante, elle prenait quelque chose d'humain ; la déesse se faisait femme ; l'ange, reployant ses ailes, cessait de planer.

Plus prudent cette fois, Octave voilà la flamme de ses yeux et masque sa muette extase d'un air indifférent.

La comtesse allongea son petit pied chaussé d'une pantoufle en peau mordorée, dans la laine soyeuse du tapis−gazon placé sous la table pour neutraliser le froid contact de la mosaïque de marbre blanc et de brocatelle de Vérone qui pavait la salle à manger, fit un léger mouvement d'épaules comme glacée par un dernier frisson de fièvre, et, fixant ses beaux yeux d'un bleu polaire sur le convive qu'elle prenait pour son mari, car le jour avait fait évanouir les pressentiments, les terreurs et les fantômes nocturnes, elle lui dit d'une voix harmonieuse et tendre, pleine de chastes câlineries, une phrase en polonais ! ! ! Avec le comte elle se servait souvent de la chère langue maternelle aux moments de douceur et d'intimité, surtout en présence des domestiques français, à qui cet idiome était inconnu.

Le Parisien Octave savait le latin, l'italien, l'espagnol, quelques mots d'anglais ; mais, comme tous les Gallo−Romains, il ignorait entièrement les langues slaves.

− Les chevaux de frise de consonnes qui défendent les rares voyelles du polonais lui en eussent interdit l'approche quand bien même il eût voulu s'y frotter. − A Florence, la comtesse lui avait toujours parlé français ou italien, et la pensée d'apprendre l'idiome dans lequel Mickiewicz a presque égalé Byron ne lui était pas venue. On ne songe jamais à tout.

A l'audition de cette phrase il se passa dans la cervelle du comte, habitée par le moi d'Octave, un très singulier phénomène : les sons étrangers au Parisien, suivant les replis d'une oreille slave, arrivèrent à l'endroit habituel où l'âme d'Olaf les accueillait pour les traduire en pensées, et y évoquèrent une sorte de mémoire physique ; leur sens apparut confusément à Octave ; des mots enfouis dans les circonvolutions cérébrales, au fond des tiroirs secrets du souvenir, se présentèrent en bourdonnant, tout prêts à la réplique ; mais ces réminiscences vagues, n'étant pas mises en communication avec l'esprit, se dissipèrent bientôt, et tout redevint opaque. L'embarras du pauvre amant était affreux ; il n'avait pas songé à ces complications en gantant la peau du comte Olaf Labinski, et il comprit qu'en volant la forme d'un autre on s'exposait à de rudes déconvenues.

Prascovie, étonnée du silence d'Octave, et croyant que, distrait par quelque rêverie, il ne l'avait pas entendue, répéta sa phrase lentement et d'une voix plus haute.

S'il entendait mieux le son des mots, le faux comte n'en comprenait pas davantage la signification ; il faisait des efforts désespérés pour deviner de quoi il pouvait s'agir ; mais pour qui ne les sait pas, les compactes langues du Nord n'ont aucune transparence, et si un Français peut soupçonner ce que dit une Italienne, il sera comme sourd en écoutant parler une Polonaise. − Malgré lui, une rougeur ardente couvrit ses joues ; il se mordit les lèvres, et, pour se donner une contenance, découpa rageusement le morceau placé sur son assiette.

"On dirait en vérité, mon cher seigneur, dit la comtesse, cette fois en français, que vous ne m'entendez pas, ou que vous ne me comprenez point...

− En effet, balbutia Octave−Labinski, ne sachant trop ce qu'il disait... cette diable de langue est si difficile !

− Difficile ! oui, peut−être pour des étrangers, mais pour celui qui l'a bégayée sur les genoux de sa mère, elle jaillit des lèvres comme le souffle de la vie, comme l'effluve même de la pensée.

− Oui, sans doute, mais il y a des moments où il me semble que je ne la sais plus.

− Que contez−vous là, Olaf ? quoi ! vous l'auriez oubliée, la langue de vos aïeux, la langue de la sainte patrie, la langue qui vous fait reconnaître vos frères parmi les hommes, et, ajouta−t−elle plus bas, la langue dans laquelle vous m'avez dit la première fois que vous m'aimiez !

− L'habitude de me servir d'un autre idiome... hasarda Octave−Labinski à bout de raisons.

− Olaf, répliqua la comtesse d'un ton de reproche, je vois que Paris vous a gâté ; j'avais raison de ne pas vouloir y venir. Qui m'eût dit que lorsque le noble comte Labinski retournerait dans ses terres, il ne saurait plus répondre aux félicitations de ses vassaux ? "

Le charmant visage de Prascovie prit une expression douloureuse ; pour la première fois la tristesse jeta son ombre sur ce front pur comme celui d'un ange ; ce singulier oubli la froissait au plus tendre de l'âme, et lui paraissait presque une trahison.

Le reste du déjeuner se passa silencieusement : Prascovie boudait celui qu'elle prenait pour le comte. Octave était au supplice, car il craignait d'autres questions qu'il eût forcé de laisser sans réponse.

La comtesse se leva et rentra dans ses appartements.

Octave, resté seul, jouait avec le manche d'un couteau qu'il avait envie de se planter au coeur, car sa position était intolérable : il avait compté sur une surprise, et maintenant il se trouvait engagé dans les méandres sans issue pour lui d'une existence qu'il ne connaissait pas : en prenant son corps au comte Olaf Labinski, il eût fallu lui dérober aussi ses notions antérieures, les langues qu'il possédait, ses souvenirs d'enfance, les mille détails intimes qui composent le moi d'un homme, les rapports liant son existence aux autres existences : et pour cela tout le savoir du docteur Balthazar Cherbonneau n'eût pas suffi. Quelle rage ! être dans ce paradis dont il osait à peine regarder le seuil de loin ; habiter sous le même toit que Prascovie, la voir, lui parler, baiser sa belle main avec les lèvres mêmes de son mari, et ne pouvoir tromper sa pudeur céleste, et se trahir à chaque instant par quelque inexplicable stupidité ! "Il était écrit là−haut que Prascovie ne m'aimerait jamais ! Pourtant j'ai fait le plus grand sacrifice auquel puisse descendre l'orgueil humain : j'ai renoncé à mon moi et consenti à profiter sous une forme étrangère de caresses destinées à un autre ! "

Il en était là de son monologue quand un groom s'inclina devant lui avec tous les signes du plus profond respect, en lui demandant quel cheval il monterait aujourd'hui...

Voyant qu'il ne répondait pas, le groom se hasarda, tout effrayé d'une telle hardiesse, à murmurer :

"Vultur ou Rustem ? ils ne sont pas sortis depuis huit jours.

− Rustem", répondit Octave−Labinski, comme il eût dit Vultur, mais le derniers nom s'était accroché à son esprit distrait.

Il s'habilla de cheval et partit pour le bois de Boulogne, voulant faire prendre un bain d'air à son exaltation nerveuse.

Rustem, bête magnifique de la race Nedji, qui portait sur son poitrail, dans un sachet oriental de velours brodé d'or, ses titres de noblesse remontant aux premières années de l'hégire, n'avait pas besoin d'être excité. Il semblait comprendre la pensée de celui qui le montait, et dès qu'il eut quitté le pavé et pris la terre, il partit comme une flèche sans qu'Octave lui fit sentir l'éperon. Après deux heures d'une course furieuse, le cavalier et la bête rentrèrent à l'hôtel, l'un calmé, l'autre fumant et les naseaux rouges.

Le comte supposé entra chez la comtesse, qu'il trouva dans son salon, vêtue d'une robe de taffetas blanc à volants étagés jusqu'à la ceinture, un noeud de rubans au coin de l'oreille, car c'était précisément le jeudi, − le jour où elle restait chez elle et recevait ses visites.

"Eh bien, lui dit−elle avec un gracieux sourire, car la bouderie ne pouvait rester longtemps sur ses belles lèvres, avez−vous rattrapé votre mémoire en courant dans les allées du bois ?

− Mon Dieu, non, ma chère, répondit Octave−Labinski ; mais il faut que je vous fasse une confidence.

− Ne connais−je pas d'avance toutes vos pensées ? ne sommes−nous plus transparents l'un pour l'autre ?

− Hier, je suis allé chez ce médecin dont on parle tant.

− Oui, le docteur Balthazar Cherbonneau, qui a fait un long séjour aux Indes et a, dit−on, appris des brahmes une foule de secrets plus merveilleux les uns que les autres. − Vous vouliez même m'emmener ; mais je ne suis pas curieuse, − car je sais que vous m'aimez, et cette science me suffit.

− Il a fait devant moi des expériences si étranges, opéré de tels prodiges, que j'en ai l'esprit troublé encore. Cet homme bizarre, qui dispose d'un pouvoir irrésistible, m'a plongé dans un sommeil magnétique si profond, qu'à mon réveil je ne me suis plus trouvé les mêmes facultés : j'avais perdu la mémoire de bien des choses ; le passé flottait dans un brouillard confus : seul, mon amour pour vous était demeuré intact.

− Vous avez eu tort, Olaf, de vous soumettre à l'influence de ce docteur. Dieu, qui a créé l'âme, a le droit d'y toucher ; mais l'homme, en l'essayant, commet une action impie, dit d'un ton grave la comtesse Prascovie Labinska. − J'espère que vous n'y retournerez plus, et que, lorsque je vous dirai quelque chose d'aimable − en polonais −, vous me comprendrez comme autrefois."

Octave, pendant sa promenade à cheval, avait imaginé cette excuse de magnétisme pour pallier les bévues qu'il ne pouvait manquer d'entasser dans son existence nouvelle ; mais il n'était pas au bout de ses peines. − Un domestique, ouvrant le battant de la porte, annonça un visiteur.

"M. Octave de Saville."

Quoiqu'il dût s'attendre un jour ou l'autre à cette rencontre, le véritable Octave pâlit à ses simples mots comme si la trompette du jugement dernier lui eût brusquement éclaté à l'oreille. Il eut besoin de faire appel à tout son courage et de se dire qu'il avait l'avantage de la situation pour ne pas chanceler ; instinctivement il enfonça ses doigts dans le dos d'une causeuse, et réussit ainsi à se maintenir debout avec une apparence ferme et tranquille.

Le comte Olaf, revêtu de l'apparence d'Octave, s'avança vers la comtesse qu'il salua profondément.

"M. le comte Labinski... M. Octave de Saville..." fit la comtesse Labinska en présentant les gentilshommes l'un à l'autre.

Les deux hommes se saluèrent froidement en se lançant des regards fauves à travers le masque de marbre de la politesse mondaine, qui recouvre parfois tant d'atroces passions.

"Vous m'avez tenu rigueur depuis Florence, monsieur Octave, dit la comtesse d'une voix amicale et familière, et j'avais peur de quitter Paris sans vous voir. − Vous étiez plus assidu à la villa Salviati, et vous comptiez alors parmi mes fidèles.

− Madame, répondit d'un ton contraint le faux Octave, j'ai voyagé, j'ai été souffrant, malade même, et, en recevant votre gracieuse invitation, je me suis demandé si j'en profiterais, car il ne faut pas être égoïste et abuser de l'indulgence qu'on veut bien avoir pour un ennuyeux.

− Ennuyé peut−être ; ennuyeux, non, répliqua la comtesse ; vous avez toujours été mélancolique, − mais un de vos poètes ne dit−il pas de la mélancolie :

Après l'oisiveté, c'est le meilleur des maux.

− C'est un bruit que font courir les gens heureux pour se dispenser de plaindre ceux qui souffrent", dit Olaf−de Saville.

La comtesse jeta un regard d'une ineffable douceur sur le comte, enfermé dans la forme d'Octave, comme pour lui demander pardon de l'amour qu'elle lui avait involontairement inspiré.

"Vous ne croyez plus frivole que je ne suis ; toute douleur vraie a ma pitié, et, si je ne puis la soulager, j'y sais compatir. − Je vous aurais voulu heureux, cher monsieur Octave ; mais pourquoi vous êtes−vous cloîtré dans votre tristesse, refusant obstinément la vie qui venait à vous avec ses bonheurs, ses enchantements et ses devoirs ? Pourquoi avez−vous refusé l'amitié que je vous offrais ? "

Ces phrases si simples et si franches impressionnaient diversement les deux auditeurs. − Octave y entendait la confirmation de la sentence prononcée au jardin Salviati, par cette bouche que jamais ne souilla le mensonge ; Olaf y puisait une preuve de plus de l'inaltérable vertu de la femme, qui ne pouvait succomber que par un artifice diabolique. Aussi une rage subite s'empara de lui en voyant son spectre animé par une autre âme installé dans sa propre maison, et il s'élança à la gorge du faux comte.

"Voleur, brigand, scélérat, rends−moi ma peau ! "

A cette action si extraordinaire, la comtesse se pendit à la sonnette, des laquais emportèrent le comte.

"Ce pauvre Octave est devenu fou ! " dit Prascovie pendant qu'on emmenait Olaf, qui se débattait vainement.

"Oui, répondit le véritable Octave, fou d'amour ! Comtesse, vous êtes décidément trop belle ! "

XI

Deux heures après cette scène, le faux comte reçut du vrai une lettre fermée avec le cachet d'Octave de Saville, − le malheureux dépossédé n'en avait pas d'autres à sa disposition. Cela produisit un effet bizarre à l'usurpateur de l'entité d'Olaf Labinski de décacheter une missive scellée de ses armes, mais tout devait être singulier dans cette position anormale.

La lettre contenait les lignes suivantes, tracées d'une main contrainte et d'une écriture qui semblait contrefaite, car Olaf n'avait pas l'habitude d'écrire avec les doigts d'Octave.

"Lue par tout autre que par vous, cette lettre paraîtrait datée des Petites−Maisons, mais vous me comprendrez. Un concours inexplicable de circonstances fatales, qui ne se sont peut−être jamais produites depuis que la terre tourne autour du soleil, me force à une action que nul homme n'a faite. Je m'écris à moi−même et mets sur cette adresse un nom qui est le mien, un nom que vous m'avez volé avec ma personne. De quelles machinations ténébreuses suis−je victime, dans quel cercle d'illusions infernales ai−je mis le pied, je l'ignore ; − vous le savez, sans doute. Ce secret, si vous n'êtes point un lâche, le canon de mon pistolet ou la pointe de mon épée vous le demandera sur un terrain où tout homme honorable ou infâme répond aux questions qu'on lui pose ; il faut que demain l'un de nous ait cessé de voir la lumière du ciel. Ce large univers est maintenant trop étroit pour nous deux : − je tuerai mon corps habité par votre esprit imposteur ou vous tuerez le vôtre, où mon âme s'indigne d'être emprisonnée. − N'essayez pas de me faire passer pour fou, − j'aurai le courage d'être raisonnable, et, partout où je vous rencontrerai, je vous insulterai avec une politesse de gentilhomme, avec un sang−froid de diplomate ; les moustaches de M. le comte Olaf Labinski peuvent déplaire à M. Octave de Saville, et tous les jours on se marche sur le pied à la sortie de l'Opéra, mais j'espère que mes phrases, bien qu'obscures, n'auront aucune ambiguïté pour vous, et que mes témoins s'entendront parfaitement avec les vôtres pour l'heure, le lieu et les conditions du combat."

Cette lettre jeta Octave dans une grande perplexité. Il ne pouvait refuser le cartel du comte, et cependant il lui répugnait de se battre avec lui−même, car il avait gardé pour son ancienne enveloppe une certaine tendresse. L'idée d'être obligé à ce combat par quelque outrage éclatant le fit se décider pour l'acceptation, quoique, à la rigueur, il pût mettre à son adversaire la camisole de force de la folie et lui arrêter ainsi le bras, mais ce moyen violent répugnait à sa délicatesse. Si, entraîné par une passion inéluctable, il avait commis un acte répréhensible et caché l'amant sous le masque de l'époux pour triompher d'une vertu au−dessus de toutes les séductions, il n'était pas pourtant un homme sans honneur et sans courage ; ce parti extrême, il ne l'avait d'ailleurs pris qu'après trois ans de luttes et de souffrances, au moment où sa vie, consumée par l'amour, allait lui échapper. Il ne connaissait pas le comte ; il n'était pas son ami ; il ne lui devait rien, et il avait profité du moyen hasardeux que lui offrait le docteur Balthazar Cherbonneau.

Où prendre des témoins ? sans doute parmi les amis du comte ; mais Octave, depuis un jour qu'il habitait l'hôtel, n'avait pu se lier avec eux.

Sur la cheminée s'arrondissaient deux coupes de céladon craquelé, dont les anses étaient formées par des dragons d'or. L'une contenait des bagues, des épingles, des cachets et autres menus bijoux ; l'autre des cartes de visite où, sous les couronnes de duc, de marquis, de comte, en gothique, en ronde, en anglaise, étaient inscrits par des graveurs habiles une foule de noms polonais, russes, hongrois, allemands, italiens, espagnols, attestant l'existence voyageuse du comte, qui avait des amis dans tous les pays.

Octave en prit deux au hasard : le comte Zamoieczki et le marquis de Sepulveda. − Il ordonna d'atteler et se fit conduire chez eux. Il les trouva l'un et l'autre. Ils ne parurent pas surpris de la requête de celui qu'ils prenaient pour le comte Olaf Labinski. − Totalement dénués de la sensibilité des témoins bourgeois, ils ne demandèrent pas si l'affaire pouvait s'arranger et gardèrent un silence de bon goût sur le motif de la querelle, en parfaits gentilshommes qu'ils étaient.

De son côté, le comte véritable, ou, si vous l'aimez mieux, le faux Octave, était en proie à un embarras pareil : il se souvint d'Alfred Humbert et de Gustave Raimbaud, au déjeuner duquel il avait refusé d'assister, et il les décida à le servir en cette rencontre. − Les deux jeunes gens marquèrent quelque étonnement de voir engager dans un duel leur ami, qui depuis un an n'avait presque pas quitté sa chambre, et dont ils savaient l'humeur plus pacifique que batailleuse ; mais, lorsqu'il leur eut dit qu'il s'agissait d'un combat à mort pour un motif qui ne devait pas être révélé, ils ne firent plus d'objections et se rendirent à l'hôtel Labinski.

Les conditions furent bientôt réglées. Une pièce d'or jetée en l'air décida de l'arme, les adversaires ayant déclaré que l'épée ou le pistolet leur convenait également. On devait se rendre au bois de Boulogne à six heures du matin dans l'avenue des Poteaux, près de ce toit de chaume soutenu par des piliers rustiques, à cette place libre d'arbres où le sable tassé présente une arène propre à ces sortes de combats.

Lorsque tout fut convenu, il était près de minuit, et Octave se dirigea vers la porte de l'appartement de Prascovie. Le verrou était tiré comme la veille, et la voix moqueuse de la comtesse lui jeta cette raillerie à travers la porte :

"Revenez quand vous saurez le polonais, je suis trop patriote pour recevoir un étranger chez moi."

Le matin, le docteur Cherbonneau, qu'Octave avait prévenu, arriva portant une trousse d'instruments de chirurgie et un paquet de bandelettes. − Ils montèrent ensemble en voiture. MM. Zamoieczki et de Sepulveda suivaient dans leur coupé.

"Eh bien, mon cher Octave, dit le docteur, l'aventure tourne donc déjà au tragique ? J'aurais dû laisser dormir le comte dans votre corps une huitaine de jours sur mon divan. J'ai prolongé au−delà de cette limite des sommeils magnétiques. Mais on a beau avoir étudié la sagesse chez les brahmes, les pandits et les sannyâsis de l'Inde, on oublie toujours quelque chose, et il se trouve des imperfections au plan le mieux combiné. Mais comment la comtesse Prascovie a−t−elle accueilli son amoureux de Florence ainsi déguisé ?

− Je crois, répondit Octave, qu'elle m'a reconnu malgré ma métamorphose, ou bien c'est son ange gardien qui lui a soufflé à l'oreille de se méfier de moi ; je l'ai trouvée aussi chaste, aussi froide, aussi pure que la neige du pôle. Sous une forme aimée, son âme exquise devinait sans doute une âme étrangère. − Je vous disais bien que vous ne pouviez rien pour moi ; je suis plus malheureux encore que lorsque vous m'avez fait votre première visite.

− Qui pourrait assigner une borne aux facultés de l'âme, dit le docteur Balthazar Cherbonneau d'un air pensif, surtout lorsqu'elle n'est altérée par aucune pensée terrestre, souillée par aucun limon humain, et se maintient telle qu'elle est sortie des mains du Créateur dans la lumière, la contemplation de l'amour ? − Oui, vous avez raison, elle vous a reconnu ; son angélique pudeur a frissonné sous le regard du désir et, par instinct, s'est voilée de ses ailes blanches. Je vous plains, mon pauvre Octave ! votre mal est en effet irrémédiable. − Si nous étions au Moyen Age, je vous dirais : Entrez dans un cloître.

− J'y ai souvent pensé", répondit Octave.

On était arrivé. − Le coupé du faux Octave stationnait déjà à l'endroit désigné.

Le bois présentait à cette heure matinale un aspect véritablement pittoresque que la fashion lui fait perdre dans la journée ; l'on était à ce point de l'été où le soleil n'a pas encore eu le temps d'assombrir le vert du feuillage ; des teintes fraîches, transparentes, lavées par la rosée de la nuit, nuançaient les massifs, et il s'en dégageait un parfum de jeune végétation. Les arbres, à cet endroit, sont particulièrement beaux, soit qu'ils aient rencontré un terrain plus favorable, soit qu'ils survivent seuls d'une plantation ancienne, leurs troncs vigoureux, plaqués de mousse ou satinés d'une écorce d'argent, s'agrafent au sol par des racines noueuses,

projettent des branches aux coudes bizarres, et pourraient servir de modèles aux études des peintres et des décorateurs qui vont bien loin en chercher de moins remarquables. Quelques oiseaux que les bruits du jour font taire pépiaient gaiement sous la feuillée ; un lapin furtif traversait en trois bonds le sable de l'allée et courait se cacher dans l'herbe, effrayé du bruit des roues.

Ces poésies de la nature surprise en déshabillé occupaient peu, comme vous le pensez, les deux adversaires et leurs témoins.

La vue du docteur Cherbonneau fit une impression désagréable sur le comte Olaf Labinski ; mais il se remit bien vite.

L'on mesura les épées, l'on assigna les places aux combattants, qui, après avoir mis habit bas, tombèrent en garde pointe contre pointe.

Les témoins crièrent : "Allez ! "

Dans tout duel, quel que soit l'acharnement des adversaires, il y a un moment d'immobilité solennelle ; chaque combattant étudie son ennemi en silence et fait son plan, méditant l'attaque et se préparant à la riposte ; puis les épées se cherchent, s'agacent, se tâtent pour ainsi dire sans se quitter : cela dure quelque secondes, qui paraissent des minutes, des heures, à l'anxiété des assistants.

Ici, les conditions du duel, en apparence ordinaires pour les spectateurs, étaient si étranges pour les combattants, qu'ils restèrent ainsi en garde plus longtemps que de coutume. En effet, chacun avait devant soi son propre corps et devait enfoncer l'acier dans une chair qui lui appartenait encore la veille. − Le combat se compliquait d'une sorte de suicide non prévue, et, quoique braves tous deux, Octave et le comte éprouvaient une instinctive horreur à se trouver l'épée à la main en face de leurs fantômes et prêts à fondre sur eux−mêmes.

Les témoins impatientés allaient crier encore une fois : "Messieurs, mais allez donc ! " lorsque les fers se froissèrent enfin sur leurs carres.

Quelques attaques furent parées avec prestesse de part et d'autre.

Le comte, grâce à son éducation militaire, était un habile tireur ; il avait moucheté le plastron des maîtres les plus célèbres ; mais, s'il possédait toujours la théorie, il n'avait plus pour l'exécution ce bras nerveux habitué à tailler des croupières aux Mourides de Schamyl ; c'était le faible poignet d'Octave qui tenait son épée.

Au contraire, Octave, dans le corps du comte, se trouvait une vigueur inconnue, et, quoique moins savant, il écartait toujours de sa poitrine le fer qui la cherchait.

Vainement Olaf s'efforçait d'atteindre son adversaire et risquait des bottes hasardeuses. Octave, plus froid et plus ferme, déjouait toutes les feintes.

La colère commençait à s'emparer du comte, dont le jeu devenait nerveux et désordonné. Quitte à rester Octave de Saville, il voulait tuer ce corps imposteur qui pouvait tromper Prascovie, pensée qui le jetait en d'inexprimables rages.

Au risque de se faire transpercer, il essaya un coup droit pour arriver, à travers son propre corps, à l'âme et à la vie de son rival ; mais l'épée d'Octave se lia autour de la sienne avec un mouvement si preste, si sec, si irrésistible, que le fer, arraché de son poing, jaillit en l'air et alla tomber quelques pas plus loin.

La vie d'Olaf était à la discrétion d'Octave : il n'avait qu'à se fendre pour le percer de part en part. − La figure du comte se crispa, non qu'il eût peur de la mort, mais il pensait qu'il allait laisser sa femme à ce voleur de corps, que rien désormais ne pourrait démasquer.

Octave, loin de profiter de son avantage, jeta son épée, et, faisant signe aux témoins de ne pas intervenir, marcha vers le comte stupéfait, qu'il prit par le bras et qu'il entraîna dans l'épaisseur du bois.

"Que me voulez−vous ? dit le comte. Pourquoi ne pas me tuer lorsque vous pouvez le faire ? Pourquoi ne pas continuer le combat, après m'avoir laissé reprendre mon épée, s'il vous répugnait de frapper un homme sans armes ? Vous savez bien que le soleil ne doit pas projeter ensemble nos deux ombres sur le sable, et qu'il faut que la terre absorbe l'un de nous.

− Ecoutez−moi patiemment, répondit Octave. Votre bonheur est entre mes mains. Je puis garder toujours ce corps où je loge aujourd'hui et qui vous appartient en propriété légitime : je me plais à le reconnaître maintenant qu'il n'y a pas de témoins près de nous, et que les oiseaux seuls, qui n'iront pas le redire, peuvent nous entendre ; si nous recommençons le duel, je vous tuerai. Le comte Olaf Labinski, que je représente du moins mal que je peux, est plus fort à l'escrime qu'Octave de Saville, dont vous avez maintenant la figure, et que je serai forcé, bien à regret, de supprimer ; et cette mort, quoique non réelle, puisque mon âme y survivrait, désolerait ma mère."

Le comte, reconnaissant la vérité de ces observations, garda un silence qui ressemblait à une sorte d'acquiescement.

"Jamais, continua Octave, vous ne parviendrez, si je m'y oppose, à vous réintégrer dans votre individualité ; vous voyez à quoi ont abouti vos deux essais. D'autres tentatives vous feraient prendre pour un monomane. Personne ne croira un mot de vos allégations, et, lorsque vous prétendrez être le comte Olaf Labinski, tout le monde vous éclatera de rire au nez, comme vous avez déjà pu vous en convaincre. On vous enfermera, et vous passerez le reste de votre vie à protester, sous les douches, que vous êtes effectivement l'époux de la belle comtesse Prascovie Labinska. Les âmes compatissantes diront en vous entendant : "Ce pauvre Octave ! " vous serez méconnu comme le Chabert de Balzac, qui voulait prouver qu'il n'était pas mort."

Cela était si mathématiquement vrai, que le comte abattu laissa tomber sa tête sur sa poitrine.

"Puisque vous êtes pour le moment Octave de Saville, vous avez sans doute fouillé ses tiroirs, feuilleté ses papiers ; et vous n'ignorez pas qu'il nourrit depuis trois ans pour la comtesse Prascovie Labinska un amour éperdu, sans espoir, qu'il a vainement tenté de s'arracher du coeur et qui ne s'en ira qu'avec sa vie, s'il ne le suit pas encore dans la tombe.

− Oui, je le sais ; fit le comte en se mordant les lèvres.

− Eh bien, pour parvenir à elle j'ai employé un moyen horrible, effrayant, et qu'une passion délirante pouvait seule risquer ; le docteur Cherbonneau a tenté pour moi une oeuvre à faire reculer les thaumaturges de tous les pays et de tous les siècles. Après nous avoir tous deux plongés dans le sommeil, il a fait magnétiquement changer nos âmes d'enveloppe. Miracle inutile ! Je vais vous rendre votre corps : Prascovie ne m'aime pas ! Dans la forme de l'époux elle a reconnu l'âme de l'amant ; son regard s'est glacé sur le seuil de la chambre conjugale comme au jardin de la villa Salviati."

Un chagrin si vrai se trahissait dans l'accent d'Octave, que le comte ajouta foi à ses paroles.

"Je suis un amoureux, ajouta Octave en souriant, et non pas un voleur ; et, puisque le seul bien que j'aie désiré sur cette terre ne peut m'appartenir, je ne vois pas pourquoi je garderai vos titres, vos châteaux, vos terres, votre argent, vos chevaux, vos armes. − Allons, donnez−moi le bras, ayons l'air réconciliés, remercions nos témoins, prenons avec nous le docteur Cherbonneau, et retournons au laboratoire magique d'où nous sommes sortis transfigurés ; le vieux brahme saura bien défaire ce qu'il a fait."

"Messieurs, dit Octave, soutenant pour quelques minutes encore le rôle du comte Olaf Labinski, nous avons échangé, mon adversaire et moi, des explications confidentielles qui rendent la continuation du combat inutile. Rien n'éclaircit les idées entre honnêtes gens comme de froisser un peu de fer."

MM. Zamoieczki et Sepulveda remontèrent dans leur voiture. Alfred Humbert et Gustave Raimbaud regagnèrent leur coupé. − Le comte Olaf Labinski, Octave de Saville et le docteur Balthazar se dirigèrent grand train vers la rue du Regard.

XII

Pendant le trajet du bois de Boulogne à la rue du Regard, Octave de Saville dit au docteur Cherbonneau :

"Mon cher docteur, je vais mettre encore une fois votre science à l'épreuve : il faut réintégrer nos âmes chacune dans son domicile habituel. − Cela ne doit pas vous être difficile ; j'espère que M. le comte Labinski ne vous en voudra pas pour lui avoir fait changer un palais contre une chaumière et loger quelques heures sa personnalité brillante dans mon pauvre individu. Vous possédez d'ailleurs une puissance à ne craindre aucune vengeance."

Après avoir fait un signe d'acquiescement, le docteur Balthazar Cherbonneau dit : "L'opération sera beaucoup plus simple cette fois−ci que l'autre ; les imperceptibles filaments qui retiennent l'âme au corps ont été brisés récemment chez vous et n'ont pas eu le temps de se renouer, et vos volontés ne feront pas cet obstacle qu'oppose au magnétiseur la résistance instinctive du magnétisé. M. le comte pardonnera sans doute à un vieux savant comme moi de n'avoir pu résister au plaisir de pratiquer une expérience pour laquelle on ne trouve pas beaucoup de sujets, puisque cette tentative n'a servi d'ailleurs qu'à confirmer avec éclat une vertu qui pousse la délicatesse jusqu'à la divination, et triomphe là où toute autre eût succombé. Vous regarderez, si vous voulez, comme un rêve bizarre cette transformation passagère, et peut−être plus tard ne serez−vous pas fâché d'avoir éprouvé cette sensation étrange que très peu d'hommes ont connue, celle d'avoir habité deux corps. − La métempsycose n'est pas une doctrine nouvelle ; mais, avant de transmigrer dans une autre existence, les âmes boivent la coupe d'oubli, et tout le monde ne peut pas, comme Pythagore, se souvenir d'avoir assisté à la guerre de Troie.

− Le bienfait de me résintaller dans mon individualité, répondit poliment le comte, équivaut au désagrément d'en avoir été exproprié, cela soit dit sans aucune mauvaise intention pour M. Octave de Saville que je suis encore et que je vais cesser d'être."

Octave sourit avec les lèvres du comte Labinski à cette phrase, qui n'arrivait à son adresse qu'à travers une enveloppe étrangère, et le silence s'établit entre ces trois personnages, à qui leur situation anormale rendait toute conversation difficile.

Le pauvre Octave songeait à son espoir évanoui, et ses pensées n'étaient pas, il faut l'avouer, précisément couleur de rose. Comme tous les amants rebutés, il se demandait encore pourquoi il n'était pas aimé, − comme si l'amour avait un pourquoi ! la seule raison qu'on en puisse donner est le parce que, réponse logique dans son laconisme entêté, que les femmes opposent à toutes les questions embarrassantes. Cependant il se reconnaissait vaincu et sentait que le ressort de la vie, retendu chez lui un instant par le docteur Cherbonneau, était de nouveau brisé et bruissait dans son coeur comme celui d'une montre qu'on a laissé tomber à terre. Octave n'aurait pas voulu causer à sa mère le chagrin de son suicide, et il cherchait un endroit où s'éteindre silencieusement de son chagrin inconnu sous le nom scientifique d'une maladie plausible. S'il eût été peintre, poète ou musicien, il aurait cristallisé sa douleur en chefs−d'oeuvre, et Prascovie vêtue de blanc, couronnée d'étoiles, pareille à la Béatrice de Dante, aurait plané sur son inspiration comme un ange lumineux ; mais, nous l'avons dit en commençant cette histoire, bien qu'instruit et distingué, Octave n'était pas un de ces esprits d'élite qui impriment sur ce monde la trace de leur passage. Ame obscurément sublime, il ne savait qu'aimer et mourir.

La voiture entra dans la cour du vieil hôtel de la rue du Regard, cour au pavé serti d'herbe verte où les pas des visiteurs avaient frayé un chemin et que les hautes murailles grises des constructions inondaient d'ombres froides comme celles qui tombent des arcades d'un cloître : le Silence et l'Immobilité veillaient sur le seuil comme deux statues invisibles pour protéger la méditation du savant.

Octave et le comte descendirent, et le docteur franchit le marchepied d'un pas plus leste qu'on n'aurait pu l'attendre de son âge et sans s'appuyer au bras que le valet de pied lui présentait avec cette politesse que les laquais de grande maison affectent pour les personnes faibles ou âgées.

Dès que les doubles portes se furent refermées sur eux, Olaf et Octave se sentirent enveloppés par cette chaude atmosphère qui rappelait au docteur celle de l'Inde et où seulement il pouvait respirer à l'aise, mais qui suffoquait presque les gens qui n'avaient pas été comme lui torréfiés trente ans aux soleils tropicaux. Les incarnations de Wishnou grimaçaient toujours dans leurs cadres, plus bizarres au jour qu'à la lumière ; Shiva, le dieu bleu, ricanait sur son socle, et Dourga, mordant sa lèvre calleuse de ses dents de sanglier, semblait agiter son chapelet de crânes. Le logis gardait son impression mystérieuse et magique.

Le docteur Balthazar Cherbonneau conduisit ses deux sujets dans la pièce où s'était opérée la première transformation ; il fit tourner le disque de verre de la machine électrique, agita les tiges de fer du baquet mesmérien, ouvrit les bouches de chaleur de façon à faire monter rapidement la température, lut deux ou trois lignes sur des papyrus si anciens qu'ils ressemblaient à de vieilles écorces prêtes à tomber en poussière, et, lorsque quelques minutes furent écoulées, il dit à Octave et au comte :

"Messieurs, je suis à vous ; voulez−vous que nous commencions ? "

Pendant que le docteur se livrait à ces préparatifs, des réflexions inquiétantes passaient par la tête du comte.

"Lorsque je serai endormi, que va faire de mon âme ce vieux magicien à figure de macaque qui pourrait bien être le diable en personne ? − La restituera−t−il à mon corps ou l'emportera−t−il en enfer avec lui ? Cet échange qui doit me rendre mon bien n'est−il qu'un nouveau piège, une combinaison machiavélique pour quelque sorcellerie dont le but m'échappe ? Pourtant, ma position ne saurait guère empirer. Octave possède mon corps, et, comme il le disait très bien ce matin, en le réclamant sous ma figure actuelle je me ferais enfermer comme fou. S'il avait voulu se débarrasser définitivement de moi, il n'avait qu'à pousser la pointe de son épée ; j'étais désarmé, à sa merci ; la justice des hommes n'avait rien à y voir ; les formes du duel étaient parfaitement régulières et tout s'était passé selon l'usage. − Allons ! pensons à Prascovie, et pas de terreur enfantine ! Essayons du seul moyen qui me reste de la reconquérir ! "

Et il prit comme Octave la tige de fer que le docteur Balthazar Cherbonneau lui présentait.

Fulgurés par les conducteurs de métal chargés à outrance de fluide magnétique, les deux jeunes gens tombèrent bientôt dans un anéantissement si profond qu'il eût ressemblé à la mort pour toute personne non prévenue : le docteur fit les passes, accomplit les rites, prononça les syllabes comme la première fois, et bientôt deux petites étincelles apparurent au−dessus d'Octave et du comte avec un tremblement lumineux ; le docteur reconduisit à sa demeure primitive l'âme du comte Olaf Labinski, qui suivit d'un vol empressé le geste du magnétiseur.

Pendant ce temps, l'âme d'Octave s'éloignait lentement du corps d'Olaf, et au lieu de rejoindre le sien, s'élevait, s'élevait comme toute joyeuse d'être libre, et ne paraissait pas se soucier de rentrer dans sa prison. Le docteur se sentit pris de pitié pour cette Psyché qui palpitait des ailes, et se demanda si c'était un bienfait de la ramener vers cette vallée de misère. Pendant cette minute d'hésitation, l'âme montait toujours. Se rappelant son rôle, M. Cherbonneau répéta de l'accent le plus impérieux l'irrésistible monosyllabe et fit une passe fulgurante de volonté ; la petite lueur tremblotante était déjà hors du cercle d'attraction, et, traversant la vitre supérieure de la croisée, elle disparut.

Le docteur cessa des efforts qu'il savait superflus et réveilla le comte, qui, en se voyant dans un miroir avec ses traits habituels, poussa un cri de joie, jeta un coup d'oeil sur le corps toujours immobile d'Octave

comme pour se prouver qu'il était bien définitivement débarrassé de cette enveloppe, et s'élança dehors, après avoir salué de la main M. Balthazar Cherbonneau.

Quelques instants après, le roulement sourd d'une voiture sous la voûte se fit entendre, et le docteur Balthazar Cherbonneau resta seul face à face avec le cadavre d'Octave de Saville.

"Par la trompe de Ganésa ! s'écria l'élève du brahme d'Eléphanta lorsque le comte fut parti, voilà une fâcheuse affaire ; j'ai ouvert la porte de la cage, l'oiseau s'est envolé, et le voilà déjà hors de la sphère de ce monde, si loin que le sannyâsi Brahma−Logum lui−même ne le rattraperait pas ; je reste avec un corps sur les bras. Je puis bien le dissoudre dans un bain corrosif si énergique qu'il n'en resterait pas un atome appréciable, ou en faire en quelques heures une momie de Pharaon pareille à celles qu'enferment ces boîtes bariolées d'hiéroglyphes ; mais on commencerait des enquêtes, on fouillerait mon logis, on ouvrirait mes caisses, on me ferait toutes sortes d'interrogatoires ennuyeux..."

Ici, une idée lumineuse traversa l'esprit du docteur ; il saisit une plume et traça rapidement quelques lignes sur une feuille de papier qu'il serra dans le tiroir de sa table.

Le papier contenait ces mots :

"N'ayant ni parents, ni collatéraux, je lègue tous mes biens à M. Octave de Saville, pour qui j'ai une affection particulière, − à la charge de payer un legs de cent mille francs à l'hôpital brahminique de Ceylan, pour les animaux vieux, fatigués ou malades, de servir douze cent francs de rente viagère à mon domestique indien et à mon domestique anglais, et de remettre à la bibliothèque Mazarine le manuscrit des lois de Manou."

Ce testament fait à un mort par un vivant n'est pas une des choses les moins bizarres de ce conte invraisemblable et pourtant réel ; mais cette singularité va s'expliquer sur−le−champ.

Le docteur toucha le corps d'Octave de Saville, que la chaleur de la vie n'avait pas encore abandonné, regarda dans la glace son visage ridé, tanné et rugueux comme une peau de chagrin, d'un air singulièrement dédaigneux, et faisant sur lui le geste avec lequel on jette un vieil habit lorsque le tailleur vous en apporte un neuf, il murmura la formule du sannyâsi Brahma−Logum.

Aussitôt le corps du docteur Balthazar Cherbonneau roula comme foudroyé sur le tapis, et celui d'Octave de Saville se redressa fort, alerte et vivace.

Octave−Cherbonneau se tint debout quelques minutes devant cette dépouille maigre, osseuse et livide qui, n'étant plus soutenue par l'âme puissante qui la vivifiait tout à l'heure, offrit presque aussitôt les signes de la plus extrême sénilité, et prit rapidement une apparence cadavéreuse.

"Adieu, pauvre lambeau humain, misérable guenille percée au coude, élimée sur toutes les coutures, que j'ai traînée soixante−dix ans dans les cinq parties du monde ! tu m'as fait un assez bon service, et je ne te quitte pas sans quelque regret. On s'habitue l'un et l'autre à vivre si longtemps ensemble ! mais avec cette jeune enveloppe, que ma science aura bientôt rendue robuste, je pourrai étudier, travailler, lire encore quelques mots du grand livre, sans que la mort le ferme au paragraphe le plus intéressant en disant : "C'est assez ! "

Cette oraison funèbre adressée à lui−même, Octave−Cherbonneau sortit d'un pas tranquille pour aller prendre possession de sa nouvelle existence.

Le comte Olaf Labinski était retourné à son hôtel et avait fait demander tout de suite si la comtesse pouvait le recevoir.

Il la trouva assise sur un banc de mousse, dans la serre, dont les panneaux de cristal relevés à demi laissaient passer un air tiède et lumineux, au milieu d'une véritable forêt vierge de plantes exotiques et tropicales ; elle lisait Novalis, un des auteurs les plus subtils, les plus raréfiés, les plus immatériels qu'ait produits le spiritualisme allemand ; la comtesse n'aimait pas les livres qui peignent la vie avec des couleurs réelles et fortes, − et la vie lui paraissait un peu grossière à force d'avoir vécu dans un monde d'élégance, d'amour et de poésie.

Elle jeta son livre et leva lentement les yeux vers le comte. Elle craignait de rencontrer encore dans les prunelles noires de son mari ce regard ardent, orageux, chargé de pensées mystérieuses, qui l'avait si péniblement troublée et qui lui semblait − appréhension folle, idée extravagante − le regard d'un autre !

Dans les yeux d'Olaf éclatait une joie sereine, brûlait d'un feu égal un amour chaste et pur ; l'âme étrangère qui avait changé l'expression de ses traits s'était envolée pour toujours : Prascovie reconnut aussitôt son Olaf adoré, et une rapide rougeur de plaisir nuança ses joues transparentes. − Quoiqu'elle ignorât les transformations opérées par le docteur Cherbonneau, sa délicatesse de sensitive avait pressenti tous ces changements sans pourtant qu'elle s'en rendît compte.

"Que lisiez−vous là, chère Prascovie ? dit Olaf en ramassant sur la mousse le livre relié de maroquin bleu. − Ah ! l'histoire de Henri d'Ofterdingen, − c'est le même volume que je suis allé vous chercher à franc étrier à Mohilev, − un jour que vous aviez manifesté à table le désir de l'avoir. A minuit il était sur votre guéridon, à côté de votre lampe ; mais aussi Ralph en est resté poussif !

− Et je vous ai dit que jamais plus je ne manifesterais la moindre fantaisie devant vous. Vous êtes du caractère de ce grand d'Espagne qui priait sa maîtresse de ne pas regarder les étoiles, puisqu'il ne pouvait les lui donner.

− Si tu en regardais une, répondit le comte, j'essayerais de monter au ciel et de l'aller demander à Dieu."

Tout en écoutant son mari, la comtesse repoussait une mèche révoltée de ses bandeaux qui scintillait comme une flamme dans un rayon d'or. Ce mouvement avait fait glisser sa manche et mis à nu son beau bras que cerclait au poignet le lézard constellé de turquoises qu'elle portait le jour de cette apparition aux Cascines, si fatale pour Octave.

"Quelle peur, dit le comte, vous a causée jadis ce pauvre petit lézard que j'ai tué d'un coup de badine lorsque, pour la première fois, vous êtes descendue au jardin sur mes instantes prières ! Je le fis mouler en or et orner de quelques pierres ; mais, même à l'état de bijou, il vous semblait toujours effrayant, et ce n'est qu'au bout d'un certain temps que vous vous décidâtes à le porter.

− Oh ! j'y suis habituée tout à fait maintenant, et c'est de mes joyaux celui que je préfère, car il me rappelle un bien cher souvenir.

− Oui, reprit le comte ; ce jour−là, nous convînmes que, le lendemain, je vous ferais demander officiellement en mariage à votre tante."

La comtesse, qui retrouvait le regard, l'accent du vrai Olaf, se leva, rassurée d'ailleurs par ces détails intimes, lui sourit, lui prit le bras et fit avec lui quelques tours dans la serre, arrachant au passage, de sa main restée libre, quelques fleurs dont elle mordait les pétales de ses lèvres fraîches, comme cette Vénus de Schiavone qui mange des roses.

"Puisque vous avez si bonne mémoire aujourd'hui, dit−elle en jetant la fleur qu'elle coupait de ses dents de perle, vous devez avoir retrouvé l'usage de votre langue maternelle... que vous ne saviez plus hier.

− Oh ! répondit le comte en polonais, c'est celle que mon âme parlera dans le ciel pour te dire que je t'aime, si les âmes gardent au paradis un langage humain."

Prascovie, tout en marchant, inclina doucement sa tête sur l'épaule d'Olaf.

"Cher coeur, murmura−t−elle, vous voilà tel que je vous aime. Hier vous me faisiez peur, et je vous ai fui comme un étranger."

Le lendemain, Octave de Saville, animé par l'esprit du vieux docteur, reçut une lettre lisérée de noir, qui le priait d'assister au service, convoi et enterrement de M. Balthazar Cherbonneau.

Le docteur, revêtu de sa nouvelle apparence, suivit son ancienne dépouille au cimetière, se vit enterrer, écouta d'un air de componction fort bien joué les discours que l'on prononça sur sa fosse, et dans lesquels on déplorait la perte irréparable que venait de faire la science ; puis il retourna rue Saint−Lazare et attendit l'ouverture du testament qu'il avait écrit en sa faveur.

Ce jour−là on lut aux faits divers dans les journaux du soir :

M. le docteur Balthazar Cherbonneau, connu par le long séjour qu'il a fait aux Indes, ses connaissances philologiques et ses cures merveilleuses, a été trouvé mort, hier, dans son cabinet de travail. L'examen minutieux du corps éloigne entièrement l'idée d'un crime. M. Cherbonneau a sans doute succombé à des fatigues intellectuelles excessives ou péri dans quelque expérience audacieuse. On dit qu'un testament olographe découvert dans le bureau du docteur lègue à la bibliothèque Mazarine des manuscrits extrêmement précieux, et nomme pour son héritier un jeune homme appartenant à une famille distinguée, M. O. de S."

Jettatura

I

Le Léopold, superbe bateau à vapeur toscan qui fait le trajet de Marseille à Naples, venait de doubler la pointe de Procida. Les passagers étaient tous sur le pont, guéris du mal de mer par l'aspect de la terre, plus efficace que les bonbons de Malte et autres recettes employées en pareil cas.

Sur le tillac, dans l'enceinte réservée aux premières places, se tenaient des Anglais tâchant de se séparer les uns des autres le plus possible et de tracer autour d'eux un cercle de démarcation infranchissable ; leurs figures splénétiques étaient soigneusement rasées, leurs cravates ne faisaient pas un faux pli, leurs cols de chemises roides et blancs ressemblaient à des angles de papier bristol ; des gants de peau de Suède tout frais recouvraient leurs mains, et le vernis de lord Elliot miroitait sur leurs chaussures neuves. On eût dit qu'ils sortaient d'un des compartiments de leurs nécessaires ; dans leur tenue correcte, aucun des petits désordres de toilette, conséquence ordinaire du voyage. Il y avait là des lords, des membres de la chambre des Communes, des marchands de la Cité, des tailleurs de Regent's street et des couteliers de Sheffields tous convenables, tous graves, tous immobiles, tous ennuyés. Les femmes ne manquaient pas non plus, car les Anglaises ne sont pas sédentaires comme les femmes des autres pays, et profitent du plus léger prétexte pour quitter leur île. Auprès des ladies et des mistresses, beautés à leur automne, vergetées des couleurs de la couperose, rayonnaient, sous leur voile de gaze bleue, de jeunes misses au teint pétri de crème et de fraises, aux brillantes spirales de cheveux blonds, aux dents longues et blanches, rappelant les types affectionnés par les keepsakes et justifiant les gravures d'outre−Manche du reproche de mensonge qu'on leur adresse souvent. Ces charmantes personnes modulaient, chacune de son côté, avec le plus délicieux accent britannique, la phrase sacramentelle : "Vedi Napoli e poi mori", consultaient leur Guide de voyage ou prenaient note de leurs impressions sur leur carnet, sans faire la moindre attention aux oeillades à la don Juan de quelques fats parisiens qui rôdaient autour d'elles, pendant que les mamans irritées murmuraient à demi−voix contre l'impropriété française.

Sur la limite du quartier aristocratique se promenaient, fumant des cigares, trois ou quatre jeunes gens qu'à leur chapeau de paille ou de feutre gris, à leurs paletots−sacs constellés de larges boutons de corne, à leur vaste pantalon de coutil, il était facile de reconnaître pour des artistes, indication que confirmaient d'ailleurs leurs moustaches à la Van Dyck, leurs cheveux bouclés à la Rubens ou coupés en brosse à la Paul Véronèse ; ils tâchaient, mais dans un tout autre but que les dandies, de saisir quelques profils de ces beautés que leur peu de fortune les empêchait d'approcher de plus près, et cette préoccupation les distrayait un peu du magnifique panorama étalé devant leurs yeux.

A la pointe du navire, appuyés au bastingage ou assis sur des paquets de cordages enroulés, étaient groupés les pauvres gens des troisièmes places, achevant les provisions que les nausées leur avaient fait garder intactes, et n'ayant pas un regard pour le plus admirable spectacle du monde, car le sentiment de la nature est le privilège des esprits cultivés, que les nécessités matérielles de la vie n'absorbent pas entièrement.

Il faisait beau ; les vagues bleues se déroulaient à larges plis, ayant à peine la force d'effacer le sillage du bâtiment ; la fumée du tuyau, qui formait les nuages de ce ciel splendide, s'en allait lentement en légers flocons d'ouate, et les palettes des roues, se démenant dans une poussière diamantée où le soleil suspendait des iris, brassaient l'eau avec une activité joyeuse, comme si elles eussent eu la conscience de la proximité du port.

Cette longue ligne de collines qui, de Pausilippe au Vésuve, dessine le golfe merveilleux au fond duquel Naples se repose comme une nymphe marine se séchant sur la rive après le bain, commençait à prononcer ses ondulations violettes, et se détachait en traits plus fermes de l'azur éclatant du ciel ; déjà quelques points de blancheur, piquant le fond plus sombre des terres, trahissaient la présence des villas répandues dans la campagne. Des voiles de bateaux pêcheurs rentrant au port glissaient sur le bleu uni comme des plumes de cygne promenées par la brise et montraient l'activité sur la majestueuse solitude de la mer.

Après quelques tours de roue, le château Saint−Elme et le couvent Saint−Martin se profilèrent d'une façon distincte au sommet de la montagne où Naples s'adosse, par−dessus les dômes des églises, les terrasses des hôtels, les toits des maisons, les façades des palais, et les verdures des jardins encore vaguement ébauchés dans une vapeur lumineuse. − Bientôt le château de l'OEuf, accroupi sur son écueil lavé d'écume, sembla s'avancer vers le bateau à vapeur, et le môle avec son phare s'allongea comme un bras tenant un flambeau.

A l'extrémité de la baie, le Vésuve, plus rapproché, changea les teintes bleuâtres dont l'éloignement le revêtait pour des tons plus vigoureux et plus solides ; ses flancs se sillonnèrent de ravines et de coulées de laves refroidies, et de son cône tronqué comme des trous d'une cassolette, sortirent très visiblement de petits jets de fumée blanche qu'un souffle de vent faisait tomber.

On distinguait nettement Chiatamone, Pizzo Falcone, le quai de Santa Lucia, tout bordé d'hôtels, le Palazzo Reale avec ses rangées de balcons, le Palazzo Nuovo flanqué de ses tours à moucharabys, l'Arsenal, et les vaisseaux de toutes nations, entremêlant leurs mâts et leurs espars comme les arbres d'un bois dépouillé de feuilles, lorsque sortit de sa cabine un passager qui ne s'était pas fait voir de toute la traversée, soit que le mal de mer l'eût retenu dans son cadre, soit que par sauvagerie il n'eût pas voulu se mêler au reste des voyageurs, ou bien que ce spectacle, nouveau pour la plupart, lui fût dès longtemps familier et ne lui offrît plus d'intérêt.

C'était un jeune homme de vingt−six à vingt−huit ans, ou du moins auquel on était tenté d'attribuer cet âge au premier abord, car lorsqu'on le regardait avec attention on le trouvait ou plus jeune ou plus vieux, tant sa physionomie énigmatique mélangeait la fraîcheur et la fatigue. Ses cheveux d'un blond obscur tiraient sur cette nuance que les Anglais appellent auburn, et s'incendiaient au soleil de reflets cuivrés et métalliques, tandis que dans l'ombre ils paraissaient presque noirs ; son profil offrait des lignes purement accusées, un front dont un phrénologue eût admiré les protubérances, un nez d'une noble courbe aquiline, des lèvres bien coupées, et un menton dont la rondeur puissante faisait penser aux médailles antiques ; et cependant tous ces traits, beaux en eux−mêmes, ne composaient point un ensemble agréable. Il leur manquait cette mystérieuse harmonie qui adoucit les contours et les fond les uns dans les autres. La légende parle d'un peintre italien qui, voulant représenter l'archange rebelle, lui composa un masque de beautés disparates, et arriva ainsi à un effet de terreur bien plus grand qu'au moyen des cornes, des sourcils circonflexes et de la bouche en rictus. Le visage de l'étranger produisait une impression de ce genre. Ses yeux surtout étaient extraordinaires ; les cils noirs qui les bordaient contrastaient avec la couleur gris pâle des prunelles et le ton châtain brûlé des cheveux. Le peu d'épaisseur des os du nez les faisait paraître plus rapprochés que les mesures des principes de dessin ne le permettent, et, quant à leur expression, elle était vraiment indéfinissable. Lorsqu'ils ne s'arrêtaient sur rien, une vague mélancolie, une tendance languissante s'y peignaient dans une lueur humide ; s'ils se fixaient sur quelque personne ou quelque objet, les sourcils se rapprochaient, se crispaient, et modelaient une ride perpendiculaire dans la peau du front : les prunelles, de grises devenaient vertes, se tigraient de points noirs, se striaient de fibrilles jaunes ; le regard en jaillissait aigu, presque blessant ; puis tout reprenait sa placidité première, et le personnage à tournure méphistophélique redevenait un jeune homme du monde − membre du Jockey−Club, si vous voulez − allant passer la saison à Naples, et satisfait de mettre le pied sur un pavé de lave moins mobile que le pont du Léopold.

Sa tenue était élégante sans attirer l'oeil par aucun détail voyant : une redingote bleu foncé, une cravate noire à pois dont le noeud n'avait rien d'apprêté ni de négligé non plus, un gilet de même dessin que la cravate, un pantalon gris clair, tombant sur une botte fine, composaient sa toilette ; la chaîne qui retenait sa montre était d'or tout uni, et un cordon de soie plate suspendait son pince−nez ; sa main bien gantée agitait une petite canne mince en cep de vigne tordu terminé par un écusson d'argent.

Il fit quelques pas sur le pont, laissant errer vaguement son regard vers la rive qui se rapprochait et sur laquelle on voyait rouler des voitures, fourmiller la population et stationner ces groupes d'oisifs pour qui l'arrivée d'une diligence ou d'un bateau à vapeur est un spectacle toujours intéressant et toujours neuf

quoiqu'ils l'aient contemplé mille fois.

Déjà se détachait du quai une escadrille de canots, de chaloupes, qui se préparaient à l'assaut du Léopold, chargés d'un équipage de garçons d'hôtel, de domestiques de place, de facchini et autres canailles variées habituées à considérer l'étranger comme une proie ; chaque barque faisait force de rames pour arriver la première, et les mariniers échangaient, selon la coutume, des injures, des vociférations capables d'effrayer des gens peu au fait des moeurs de la basse classe napolitaine.

Le jeune homme aux cheveux auburn avait, pour mieux saisir les détails du point de vue qui se déroulait devant lui, posé son lorgnon double sur son nez ; mais son attention, détournée du spectacle sublime de la baie par le concert de criailleries qui s'élevait de la flottille, se concentra sur les canots ; sans doute le bruit l'importunait, car ses sourcils se contractèrent, la ride de son front se creusa, et le gris des prunelles prit une teinte jaune.

Une vague inattendue, venue du large et courant sur la mer, ourlée d'une frange d'écume, passa sous le bateau à vapeur, qu'elle souleva et laissa retomber lourdement, se brisa sur le quai en millions de paillettes, mouilla les promeneurs tout surpris de cette douche subite, et fit, par la violence de son ressac, s'entrechoquer si rudement les embarcations, que trois ou quatre facchini tombèrent à l'eau. L'accident n'était pas grave, car ces drôles nagent tous comme des poissons ou des dieux marins, et quelques secondes après ils reparurent, les cheveux collés aux tempes, crachant l'eau amère par la bouche et les narines, et aussi étonnés, à coup sûr, de ce plongeon, que put l'être Télémaque, fils d'Ulysse, lorsque Minerve, sous la figure du sage Mentor, le lança du haut d'une roche à la mer pour l'arracher à l'amour d'Eucharis.

Derrière le voyageur bizarre, à distance respectueuse, restait debout, auprès d'un entassement de malles, un petit groom, espèce de vieillard de quinze ans, gnome en livrée, ressemblant à ces nains que la patience chinoise élève dans des potiches pour les empêcher de grandir ; sa face plate, où le nez faisait à peine saillie, semblait avoir été comprimée dès l'enfance, et ses yeux à fleur de tête avaient cette douceur que certains naturalistes trouvent à ceux du crapaud. Aucune gibbosité n'arrondissait ses épaules ni ne bombait sa poitrine ; cependant il faisait naître l'idée d'un bossu, quoiqu'on eût vainement cherché sa bosse. En somme, c'était un groom très convenable, qui eût pu se présenter sans entraînement aux races d'Ascott ou aux courses de Chantilly ; tout gentleman−rider l'eût accepté sur sa mauvaise mine. Il était déplaisant, mais irréprochable en son genre, comme son maître.

L'on débarqua ; les porteurs, après des échanges d'injures plus qu'homériques, se divisèrent les étrangers et les bagages, et prirent le chemin des différents hôtels dont Naples est abondamment pourvu.

Le voyageur au lorgnon et son groom se dirigèrent vers l'hôtel de Rome, suivis d'une nombreuse phalange de robustes facchini qui faisaient semblant de suer et de haleter sous le poids d'un carton à chapeau ou d'une légère boîte, dans l'espoir naïf d'un plus large pourboire, tandis que quatre ou cinq de leurs camarades, mettant en relief des muscles aussi puissants que ceux de l'Hercule qu'on admire au Studj, poussaient une charrette à bras où ballottaient deux malles de grandeur médiocre et de pesanteur modérée.

Quand on fut arrivé aux portes de l'hôtel et que le padron di casa eut désigné au nouveau survenant l'appartement qu'il devait occuper, les porteurs, bien qu'ils eussent reçu environ le triple du prix de leur course, se livrèrent à des gesticulations effrénées et à des discours où les formes suppliantes se mêlaient aux menaces dans la proportion la plus comique ; ils parlaient tous à la fois avec une volubilité effrayante, réclamant un surcroît de paie, et jurant leurs grands dieux qu'ils n'avaient pas été suffisamment récompensés de leur fatigue. − Paddy, resté seul pour leur tenir tête, car son maître, sans s'inquiéter de ce tapage, avait déjà gravi l'escalier, ressemblait à un singe entouré par une meute de dogues : il essaya, pour calmer cet ouragan de bruit, un petit bout de harangue dans sa langue maternelle, c'est−à−dire en anglais. La harangue obtint peu de succès. Alors, fermant les poings et ramenant ses bras à la hauteur de sa poitrine, il prit une pose de boxe

très correcte, à la grande hilarité des facchini, et, d'un coup droit digne d'Adams ou de Tom Cribbs et porté au creux de l'estomac, il envoya le géant de la bande rouler les quatre fers en l'air sur les dalles de lave du pavé.

Cet exploit mit en fuite la troupe ; le colosse se releva lourdement, tout brisé de sa chute ; et sans chercher à tirer vengeance de Paddy, il s'en alla frottant de sa main, avec force contorsions, l'empreinte bleuâtre qui commençait à irriser sa peau, persuadé qu'un démon devait être caché sous la jaquette de ce macaque, bon tout au plus à faire de l'équitation sur le dos d'un chien, et qu'il aurait cru pouvoir renverser d'un souffle.

L'étranger, ayant fait appeler le padron di casa, lui demanda si une lettre à l'adresse de M. Paul d'Aspremont n'avait pas été remise à l'hôtel de Rome ; l'hôtelier répondit qu'une lettre portant cette suscription attendait, en effet, depuis une semaine, dans le casier des correspondances, et il s'empressa de l'aller chercher.

La lettre, enfermée dans une épaisse enveloppe de papier cream−lead azuré et vergé, scellée d'un cachet de cire aventurine, était écrite de ce caractère penché aux pleins anguleux, aux déliés cursifs, qui dénote une haute éducation aristocratique, et que possèdent, un peu trop uniformément peut−être, les jeunes Anglaises de bonne famille.

Voici ce que contenait ce pli, ouvert par M. d'Aspremont avec une hâte qui n'avait peut−être pas la seule curiosité pour motif :

"Mon cher monsieur, Paul,

"Nous sommes arrivés à Naples depuis deux mois. Pendant le voyage fait à petites journées mon oncle s'est plaint amèrement de la chaleur, des moustiques, du vin, du beurre, des lits ; il jurait qu'il faut être véritablement fou pour quitter un confortable cottage, à quelques milles de Londres, et se promener sur des routes poussiéreuses bordées d'auberges détestables, où d'honnêtes chiens anglais ne voudraient pas passer une nuit ; mais tout en grognant il m'accompagnait, et je l'aurais mené au bout du monde ; il ne se porte pas plus mal et moi je me porte mieux. − Nous sommes installés sur le bord de la mer, dans une maison blanchie à la chaux et enfouie dans une sorte de forêt vierge d'orangers, de citronniers, de myrtes, de lauriers−roses et autres végétations exotiques. − Du haut de la terrasse on jouit d'une vue merveilleuse, et vous y trouverez tous les soirs une tasse de thé ou une limonade à la neige, à votre choix. Mon oncle, que vous avez fasciné, je ne sais pas comment, sera enchanté de vous serrer la main. Est−il nécessaire d'ajouter que votre servante n'en sera pas fâchée non plus, quoique vous lui ayez coupé les doigts avec votre bague, en lui disant adieu sur la jetée de Folkestone ?

"ALICIA W."

II

Paul d'Aspremont, après s'être fait servir à dîner dans sa chambre, demanda une calèche. Il y en a toujours qui stationnent autour des grands hôtels, n'attendant que la fantaisie des voyageurs ; le désir de Paul fut donc accompli sur−le−champ. Les chevaux de louage napolitains sont maigres à faire paraître Rossinante surchargée d'embonpoint ; leurs têtes décharnées, leurs côtes apparentes comme des cercles de tonneaux, leur échine saillante toujours écorchée, semblent implorer à titre de bienfait le couteau de l'équarrisseur, car donner de la nourriture aux animaux est regardé comme un soin superflu par l'insouciance mériodionale ; les harnais, rompus la plupart du temps, ont des suppléments de corde, et quand le clocher a rassemblé ses guides et fait clapper sa langue pour décider de départ, on croirait que les chevaux vont s'évanouir et la voiture se dissiper en fumée comme le carrosse de Cendrillon lorsqu'elle revient du bal passé minuit, malgré l'ordre de la fée. Il n'en est rien cependant ; les rosses se roidissent sur leurs jambes et, après quelques titubations, prennent un galop qu'elles ne quittent plus : le cocher leur communique son ardeur, et la mèche de son fouet sait faire jaillir la dernière étincelle de vie cachée dans ces carcasses. Cela piaffe, agite la tête, se donne des airs fringants, écarquille l'oeil, élargit la narine, et soutient une allure que n'égaleraient pas les plus rapides trotteurs anglais. Comment ce phénomène s'accomplit−il, et quelle puissance fait courir ventre à terre des bêtes mortes ? C'est ce que nous n'expliquerons pas. Toujours est−il que ce miracle a lieu journellement à Naples et que personne n'en témoigne de surprise.

La calèche de M. Paul d'Aspremont volait à travers la foule compacte, rasant les boutiques d'acquajoli aux guirlandes de citrons, les cuisines de fritures ou de macaronis en plein vent, les étalages de fruits de mer et les tas de pastèques disposés sur la voie publique comme les boulets dans les parcs d'artillerie. A peine si les lazzaroni couchés le long des murs, enveloppés de leurs cabans, daignaient retirer leurs jambes pour les soustraire à l'atteinte des attelages ; de temps à autre, un corricolo, filant entre ses grandes roues écarlates, passait encombré d'un monde de moines, de nourrices, de facchini et de polissons, à côté de la calèche dont il frisait l'essieu au milieu d'un nuage de poussière et de bruit. Les corricoli sont proscrits maintenant, et il est défendu d'en créer de nouveaux ; mais on peut ajouter une caisse neuve à de vieilles roues, ou des roues neuves à une vieille caisse : moyen ingénieux qui permet à ces bizarres véhicules de durer longtemps encore à la grande satisfaction des amateurs de couleur locale.

Notre voyageur ne prêtait qu'une attention fort distraite à ce spectacle animé et pittoresque qui eût certes absorbé un touriste n'ayant pas trouvé à l'hôtel de Rome un billet à son adresse, signé ALICIA W.

Il regardait vaguement la mer limpide et bleue, où se distinguaient, dans une lumière brillante, et nuancées par le lointain de teines d'améthyste et de saphir, les belles îles semées en éventail à l'entrée du golfe, Capri, Ischia, Nisida, Procida, dont les noms harmonieux résonnent comme des dactyles grecs, mais son âme n'était pas là ; elle volait à tire−d'aile du côté de Sorrente, vers la petite maison blanche enfouie dans la verdure dont parlait la lettre d'Alicia. En ce moment la figure de M. d'Aspremont n'avait pas cette expression indéfinissablement déplaisante qui la caractérisait quand une joie intérieure n'en harmonisait pas les perfections disparates : elle était vraiment belle et sympathique, pour nous servir d'un mot cher aux Italiens ; l'arc de ses sourcils étant détendu ; les coins de sa bouche ne s'abaissaient pas dédaigneusement, et une lueur tendre illuminait ses yeux calmes ; − on eût parfaitement compris en le voyant alors les sentiments que semblaient indiquer à son endroit les phrases demi−tendres, demi−moqueuses écrites sur le papier cream−lead. Son originalité soutenue de beaucoup de distinction ne devait pas déplaire à une jeune miss, librement élevée à la manière anglaise par un vieil oncle très indulgent.

Au train dont le cocher poussait ses bêtes, l'on eût bientôt dépassé Chiaja, la Marinella, et la calèche roula dans la campagne sur cette route remplacée aujourd'hui par un chemin de fer. Une poussière noire, pareille à du charbon pilé, donne un aspect plutonique à toute cette plage que recouvre un ciel étincelant et que lèche une mer du plus suave azur ; c'est la suie du Vésuve tamisée par le vent qui saupoudre cette rive, et fait ressembler les maisons de Portici et de Torre del Greco à des usines de Birmingham. M. d'Aspremont ne

s'occupa nullement du contraste de la terre d'ébène et du ciel saphir, il lui tardait d'être arrivé. Les plus beaux chemins sont longs lorsque miss Alicia vous attend au bout, et qu'on lui a dit adieu il y a six mois sur la jetée de Folkestone : le ciel et la mer de Naples y perdent leur magie.

La calèche quitta la route, prit un chemin de traverse, et s'arrêta devant une porte formée de deux piliers de briques blanchies, surmontées d'urnes de terre rouge, où des aloès épanouissaient leurs feuilles pareilles à des lames de fer blanc et pointues comme des poignards. Une claire−voie peinte en vert servait de fermeture. La muraille était remplacée par une haie de cactus, dont les pousses faisaient des coudes difformes et entremêlaient inextricablement leurs raquettes épineuses.

Au−dessus de la haie, trois ou quatre énormes figuiers étalaient par masses compactes leurs larges feuilles d'un vert métallique avec une vigueur de végétation tout africaine ; un grand pin parasol balançait son ombrelle, et c'est à peine si, à travers les interstices de ces frondaisons luxuriantes, l'oeil pouvait démêler la façade de la maison brillant par plaques blanches derrière ce rideau touffu.

Une servante basanée, aux cheveux crépus, et si épais que le peigne s'y serait brisé, accourut au bruit de la voiture, ouvrit la claire−voie, et, précédant M. d'Aspremont dans une allée de lauriers−roses dont les branches lui caressaient la joue avec leurs fleurs, elle le conduisit à la terrasse où miss Alicia Ward prenait le thé en compagnie de son oncle.

Par un caprice très convenable chez une jeune fille blasée sur tous les conforts et toutes les élégances, et peut−être aussi pour contrarier son oncle, dont elle raillait les goûts bourgeois, miss Alicia avait choisi, de préférence à des logis civilisés, cette villa, dont les maîtres voyageaient, et qui était restée plusieurs années sans habitants. Elle trouvait dans ce jardin abandonné, et presque revenu à l'état de nature, une poésie sauvage qui lui plaisait ; sous l'actif climat de Naples, tout avait poussé avec une activité prodigieuse. Orangers, myrtes, grenadiers, limons, s'en étaient donné à coeur joie, et les branches, n'ayant plus à craindre la serpette de l'émondeur, se donnaient la main d'un bout de l'allée à l'autre, ou pénétraient familièrement dans les chambres par quelque vitre brisée. − Ce n'était pas, comme dans le Nord, la tristesse d'une maison déserte, mais la gaieté folle et la pétulance heureuse de la nature du Midi livrée à elle−même ; en l'absence du maître, les végétaux exubérants se donnaient le plaisir d'une débauche de feuilles, de fleurs, de fruits et de parfums ; ils reprenaient la place que l'homme leur dispute.

Lorsque le commodore − c'est ainsi qu'Alicia appelait familièrement son oncle − vit ce fourré impénétrable et à travers lequel on n'aurait pu s'avancer qu'à l'aide d'un sabre d'abatage, comme dans les forêts d'Amérique, il jeta les hauts cris et prétendit que sa nièce était décidément folle. Mais Alicia lui promit gravement de faire pratiquer de la porte d'entrée au salon et du salon à la terrasse un passage suffisant pour un tonneau de malvoisie, − seule concession qu'elle pouvait accorder au positivisme avunculaire. − Le commodore se résigna, car il ne savait pas résister à sa nièce, et en ce moment, assis vis−à−vis d'elle sur la terrasse, il buvait à petits coups, sous prétexte de thé, une grande tasse de rhum.

Cette terrasse, qui avait principalement séduit la jeune miss, était en effet fort pittoresque, et mérite une description particulière, car Paul d'Aspremont y reviendra souvent, et il faut peindre le décor des scènes que l'on raconte.

On montait à cette terrasse, dont les pans à pic dominaient un chemin creux, par un escalier de larges dalles disjointes où prospéraient de vivaces herbes sauvages. Quatre colonnes frustes, tirées de quelque ruine antique et dont les chapiteaux perdus avaient été remplacés par des dés de pierre, soutenaient un treillage de perches enlacées et plafonnées de vigne. Des garde−fous tombaient en nappes et en guirlandes les lambruches et les plantes pariétaires. Au pied des murs, le figuier d'Inde, l'aloès, l'arbousier poussaient dans un désordre charmant, et au−delà d'un bois que dépassaient un palmier et trois pins d'Italie, la vue s'étendait sur des ondulations de terrain semées de blanches villas, s'arrêtait sur la silhouette violâtre du Vésuve, ou se perdait

sur l'immensité bleue de la mer.

Lorsque M. Paul d'Aspremont parut au sommet de l'escalier, Alicia se leva, poussa un petit cri de joie et fit quelques pas à sa rencontre. Paul lui prit la main à l'anglaise, mais la jeune fille éleva cette main prisonnière à la hauteur des lèvres de son ami avec un mouvement plein de gentillesse enfantine et de coquetterie ingénue.

Le commodore essaya de se dresser sur ses jambes un peu goutteuses, et il y parvint après quelques grimaces de douleur qui contrastaient comiquement avec l'air de jubilation épanoui sur sa large face ; il s'approcha, d'un pas assez alerte pour lui, du charmant groupe des deux jeunes gens, et tenailla la main de Paul de manière à lui mouler les doigts en creux les uns contre les autres, ce qui est la suprême expression de la vieille cordialité britannique.

Miss Alicia Ward appartenait à cette variété d'Anglaises brunes qui réalisent un idéal dont les conditions semblent se contrarier : c'est−à−dire une peau d'une blancheur éblouissante à rendre jaune le lait, la neige, le lis, l'albâtre, la cire vierge, et tout ce qui sert aux poètes à faire des comparaisons blanches ; des lèvres de cerise, et des cheveux aussi noirs que la nuit sur les ailes du corbeau. L'effet de cette opposition est irrésistible et produit une beauté à part dont on ne saurait trouver l'équivalent ailleurs. − Peut−être quelques Circassiennes élevées dès l'enfance au sérail offrent−elles ce teint miraculeux, mais il faut nous en fier là−dessus aux exagérations de la poésie orientale et aux gouaches de Lewis représentant les harems du Caire. Alicia était assurément le type le plus parfait de ce genre de beauté.

L'ovale allongé de sa tête, son teint d'une incomparable pureté, son nez fin, mince, transparent, ses yeux d'un bleu sombre frangés de longs cils qui palpitaient sur ses joues rosées comme des papillons noirs lorsqu'elle abaissait ses paupières, ses lèvres colorées d'une pourpre éclatante, ses cheveux tombant en volutes brillantes comme des rubans de satin de chaque côté de ses joues et de son col de cygne, témoignaient en faveur de ces romanesques figures de femmes de Maclise, qui, à l'Exposition universelle, semblaient de charmantes impostures.

Alicia portait une robe de grenadine à volants festonnés et brodés de palmettes rouges, qui s'accordaient à merveille avec les tresses de corail à petits grains composant sa coiffure, son collier et ses bracelets ; cinq pampilles suspendues à une perle de corail à facettes tremblaient au lobe de ses oreilles petites et délicatement enroulées. − Si vous blâmez cet abus du corail, songez que nous sommes à Naples, et que les pêcheurs sortent tout exprès de la mer pour vous présenter ces branches que l'air rougit.

Nous vous devons, après le portrait de miss Alicia Ward, ne fût−ce que pour faire opposition, tout au moins une caricature du commodore à la manière de Hogarth.

Le commodore, âgé de quelque soixante ans, présentait cette particularité d'avoir la face d'un cramoisi uniformément enflammé, sur lequel tranchaient des sourcils blancs et des favoris de même couleur, et taillés en côtelettes, ce qui le rendait pareil à un vieux Peau Rouge qui se serait tatoué avec de la craie. Les coups de soleil, inséparables d'un voyage d'Italie, avaient ajouté quelques couches de plus à cette ardente coloration, et le commodore faisait involontairement penser à une grosse praline entourée de coton. Il était habillé des pieds à la tête, veste, gilet, pantalon et guêtres, d'une étoffe vigogne d'un gris vineux, et que le tailleur avait dû affirmer, sur son honneur, être la nuance la plus à la mode et la mieux portée, en quoi peut−être ne mentait−il pas. Malgré ce teint enluminé et ce vêtement grotesque, le commodore n'avait nullement l'air commun. Sa propreté rigoureuse, sa tenue irréprochable et ses grandes manières indiquaient le parfait gentleman, quoiqu'il eût plus d'un rapport extérieur avec les Anglais de vaudeville comme les parodient Hoffmann ou Levassor. Son caractère, c'était d'adorer sa nièce et de boire beaucoup de porto et de rhum de la Jamaïque pour entretenir l'humide radical, d'après la méthode du caporal Trimm.

"Voyez comme je me porte bien maintenant et comme je suis belle ! Regardez mes couleurs ; je n'en ai pas encore autant que mon oncle ; cela ne viendra pas, il faut l'espérer. − Pourtant ici j'ai du rose, du vrai rose, dit Alicia en passant sur sa joue son doigt effilé terminé par un ongle luisant comme l'agate ; j'ai engraissé aussi, et l'on ne sent plus ces pauvres petites salières qui me faisaient tant de peine lorsque j'allais au bal. Dites, faut−il être coquette pour se priver pendant trois mois de la compagnie de son fiancé, afin qu'après l'absence il vous retrouve fraîche et superbe ! "

Et en débitant cette tirade du ton enjoué et sautillant qui lui était familier, Alicia se tenait debout devant Paul comme pour provoquer et défier son examen.

"N'est−ce pas, ajouta le commodore, qu'elle est robuste à présent et superbe comme ces filles de Procida qui portent des amphores grecques sur la tête ?

− Assurément, commodore, répondit Paul ; miss Alicia n'est pas devenue plus belle, c'était impossible, mais elle est visiblement en meilleure santé que lorsque, par coquetterie, à ce qu'elle prétend, elle m'a imposé cette pénible séparation."

Et son regard s'arrêtait avec une fixité étrange sur la jeune fille posée devant lui.

Soudain les jolies couleurs roses qu'elle se vantait d'avoir conquises disparurent des joues d'Alicia, comme la rougeur du soir quitte les joues de neige de la montagne quand le soleil s'enfonce à l'horizon ; toute tremblante, elle porta la main à son coeur ; sa bouche charmante et pâlie se contracta.

Paul alarmé se leva, ainsi que le commodore ; les vives couleurs d'Alicia avaient reparu ; elle souriait avec un peu d'effort.

"Je vous ai promis une tasse de thé ou un sorbet ; quoique Anglaise, je vous conseille le sorbet. La neige vaut mieux que l'eau chaude, dans ce pays voisin de l'Afrique, et où le sirocco arrive en droite ligne."

Tous les trois prirent place autour de la table de pierre, sous le plafond des pampres ; le soleil s'était plongé dans la mer, et le jour bleu qu'on appelle la nuit à Naples succédait au jour jaune. La lune semait des pièces d'argent sur la terrasse, par les déchiquetures du feuillage ; − la mer bruissait sur la rive comme un baiser, et l'on entendait au loin le frisson de cuivre des tambours de basque accompagnant les tarentelles...

Il fallut se quitter ; − Vice, la fauve servante à chevelure crépue, vint avec un falot pour reconduire Paul à travers les dédales du jardin. Pendant qu'elle servait les sorbets et l'eau de neige, elle avait attaché sur le nouveau venu un regard mélangé de curiosité et de crainte. Sans doute, le résultat de l'examen n'avait pas été favorable pour Paul, car le front de Vicé, jaune déjà comme un cigare, s'était rembruni encore, et, tout en accompagnant l'étranger, elle dirigeait contre lui, de façon qu'il ne pût l'apercevoir, le petit doigt et l'index de sa main, tandis que les deux autres doigts, repliés sous la paume, se joignaient au pouce comme pour former un signe cabalistique.

III

L'ami d'Alicia revint à l'hôtel de Rome par le même chemin : la beauté de la soirée était incomparable ; une lune pure et brillante versait sur l'eau d'un azur diaphane une longue traînée de paillettes d'argent dont le fourmillement perpétuel, causé par le clapotis des vagues, multipliait l'éclat. Au large, les barques de pêcheurs, portant à la proue un fanal de fer rempli d'étoupes enflammées, piquaient la mer d'étoiles rouges et traînaient après elles des sillages écarlates ; la fumée du Vésuve, blanche le jour, s'était changée en colonne lumineuse et jetait aussi son reflet sur le golfe. En ce moment la baie présentait cet aspect invraisemblable pour des yeux septentrionaux et que lui donnent ces gouaches italiennes encadrées de noir, si répandues il y a quelques années, et plus fidèles qu'on ne pense dans leur exagération crue.

Quelques lazzaroni noctambules vaguaient encore sur la rive, émus, sans le savoir, de ce spectacle magique, et plongeaient leurs grands yeux noirs dans l'étendue bleuâtre. D'autres, assis sur le bordage d'une barque échouée, chantaient l'air de Lucie ou la romance populaire alors en vogue : "Ti voglio ben' assai", d'une voix qu'auraient enviée bien des ténors payés cent mille francs. Naples se couche tard, comme toutes les villes méridionales ; cependant les fenêtres s'éteignaient peu à peu, et les seuls bureaux de loterie, avec leurs guirlandes de papier de couleur, leurs numéros favoris et leur éclairage scintillant, étaient ouverts encore, prêts à recevoir l'argent des joueurs capricieux que la fantaisie de mettre quelques carlins ou quelques ducats sur un chiffre rêvé pouvait prendre en rentrant chez eux.

Paul se mit au lit, tira sur lui les rideaux de gaze de la moustiquaire, et ne tarda pas à s'endormir. Ainsi que cela arrive aux voyageurs après une traversée, sa couche, quoique immobile, lui semblait tanguer et rouler, comme si l'hôtel de Rome eût été le Léopold. Cette impression lui fit rêver qu'il était encore en mer et qu'il voyait, sur le môle, Alicia très pâle, à côté de son oncle cramoisi, et qui lui faisait signe de la main de ne pas aborder ; le visage de la jeune fille exprimait une douleur profonde, et en le repoussant elle paraissait obéir contre son gré à une fatalité impérieuse.

Ce songe, qui prenait d'images toutes récentes une réalité extrême, chagrina le dormeur au point de l'éveiller, et il fut heureux de se retrouver dans sa chambre où tremblotait, avec un reflet d'opale, une veilleuse illuminant une petite tour de porcelaine qu'assiégeaient les moustiques en bourdonnant. Pour ne pas retomber sous le coup de ce rêve pénible. Paul lutta contre le sommeil et se mit à penser aux commencements de sa liaison avec miss Alicia, reprenant une à une toutes ces scènes puérilement charmantes d'un premier amour.

Il revit la maison de briques roses, tapissée d'églantiers et de chèvrefeuilles, qu'habitait à Richmond miss Alicia avec son oncle, et où l'avait introduit, à son premier voyage en Angleterre, une de ces lettres de recommandation dont l'effet se borne ordinairement à une invitation à dîner. Il se rappela la robe blanche de mousseline des Indes, ornée d'un simple ruban, qu'Alicia, sortie la veille de pension, portait ce jour−là, et la branche de jasmin qui roulait dans la cascade de ses cheveux comme une fleur de la couronne d'Ophélie, emportée par le courant, et ses yeux d'un bleu de velours, et sa bouche un peu entrouverte, laissant entrevoir de petites dents de nacre et son col frêle qui s'allongeait comme celui d'un oiseau attentif, et ses rougeurs soudaines lorsque le regard du jeune gentleman français rencontrait le sien.

Le parloir à boiseries brunes, à tentures de drap vert, orné de gravures de chasse au renard et de steeple−chases coloriés des tons tranchants de l'enluminure anglaise, se reproduisait dans son cerveau comme dans une chambre noire. Le piano allongeait sa rangée de touches pareilles à des dents de douairière. La cheminée, festonnée d'une brindille de lierre d'Irlande, faisait luire sa coquille de fonte frottée de mine de plomb ; les fauteuils de chêne à pieds tournés ouvraient leurs bras garnis de maroquin, le tapis étalait ses rosaces, et miss Alicia, tremblante comme la feuille, chantait de la voix la plus adorablement fausse du monde la romance d'Anna Bolena "deb, non voler costringere", que Paul, non moins ému, accompagnait à contretemps, tandis que le commodore, assoupi par une digestion laborieuse et plus cramoisi encore que de

coutume, laissait glisser à terre un colossal exemplaire du Times avec supplément.

Puis la scène changeait : Paul, devenu plus intime, avait été prié par le commodore de passer quelques jours à son cottage dans le Lincolnshire... Un ancien château féodal, à tours crénelées, à fenêtres gothiques, à demi enveloppé par un immense lierre, mais arrangé intérieurement avec tout le confortable moderne, s'élevait au bout d'une pelouse dont le ray−grass, soigneusement arrosé et foulé, était uni comme du velours ; une allée de sable jaune s'arrondissait autour du gazon et servait de manège à miss Alicia, montée sur un de ces ponies d'Ecosse à crinière échevelée qu'aime à peindre sir Edward Landseer, et auxquels il donne un regard presque humain. Paul, sur un cheval bai−cerise que lui avait prêté le commodore, accompagnait miss Ward dans sa promenade circulaire, car le médecin, qui l'avait trouvée un peu faible de poitrine, lui ordonnait l'exercice.

Une autre fois un léger canot glissait sur l'étang, déplaçant les lis d'eau et faisant envoler le martin−pêcheur sous le feuillage argenté des saules. C'était Alicia qui ramait et Paul qui tenait le gouvernail ; qu'elle était jolie dans l'auréole d'or que dessinait autour de sa tête son chapeau de paille traversé par un rayon de soleil ! elle se renversait en arrière pour tirer l'aviron ; le bout verni de sa bottine grise s'appuyait à la planche du banc ; miss Ward n'avait pas un de ces pieds andalous tout courts et ronds comme des fers à repasser que l'on admire en Espagne, mais sa cheville était fine, son cou−de−pied bien cambré, et la semelle de son brodequin, un peu longue peut−être, n'avait pas deux doigts de large.

Le commodore restait attaché au rivage, non à cause de sa grandeur, mais de son poids qui eût fait sombrer la frêle embarcation ; il attendait sa nièce au débarcadère, et lui jetait avec un soin maternel un mantelet sur les épaules, de peur qu'elle ne se refroidît, − puis la barque rattachée à son piquet, on revenait luncher au château. C'était plaisir de voir comme Alicia, qui ordinairement mangeait aussi peu qu'un oiseau, coupait à l'emporte−pièce de ses dents perlées une rose tranche de jambon d'York mince comme une feuille de papier, et grignotait d'un petit pain sans en laisser une miette pour les poissons dorés du bassin.

Les jours heureux passent si vite ! De semaine en semaine Paul retardait son départ, et les belles masses de verdure du parc commençaient à revêtir des teintes safranées ; des fumées blanches s'élevaient le matin de l'étang. Malgré le râteau sans cesse promené du jardinier, les feuilles mortes jonchaient le sable de l'allée ; des millions de petites perles gelées scintillaient sur le gazon vert du boulingrin, et le soir on voyait les pies sautiller en se querellant à travers le sommet des arbres chauves.

Alicia pâlissait sous le regard inquiet de Paul et ne conservait de coloré que deux petites taches roses au sommet des pommettes. Souvent elle avait froid, et le feu le plus vif de charbon de terre ne la réchauffait pas. Le docteur avait paru soucieux, et sa dernière ordonnance prescrivait à miss Ward de passer l'hiver à Pise et le printemps à Naples.

Des affaires de famille avaient rappelé Paul en France ; Alicia et le commodore devaient partir pour l'Italie, et la séparation s'était faite à Folkestone. Aucune parole n'avait été prononcée, mais miss Ward regardait Paul comme son fiancé, et le commodore avait serré la main au jeune homme d'une façon significative : on n'écrase ainsi que les doigts d'un gendre.

Paul, ajourné à six mois, aussi longs que six siècles pour son impatience, avait eu le bonheur de trouver Alicia guérie de sa langueur et rayonnante de santé. Ce qui restait encore de l'enfant dans la jeune fille avait disparu ; et il pensait avec ivresse que le commodore n'aurait aucune objection à faire lorsqu'il lui demanderait sa nièce en mariage.

Bercé par ces riantes images, il s'endormit et ne s'éveilla qu'au jour. Naples commençait déjà son vacarme ; les vendeurs d'eau glacée criaient leur marchandise ; les rôtisseurs tendaient aux passants leurs viandes enfilées dans une perche : penchées à leurs fenêtres, les ménagères paresseuses descendaient au bout

d'une ficelle les paniers de provisions qu'elles remontaient chargés de tomates, de poissons et de grands quartiers de citrouille. Les écrivains publics, en habit noir râpé et la plume derrière l'oreille, s'asseyaient à leurs échoppes ; les changeurs disposaient en piles, sur leurs petites tables, les grani, les carlins et les ducats ; les cochers faisaient galoper leurs haridelles quêtant les pratiques matinales, et les cloches de tous les campaniles carillonnaient joyeusement l'Angelus.

Notre voyageur, enveloppé de sa robe de chambre, s'accouda au balcon ; de la fenêtre on apercevait Santa Lucia, le fort de l'OEuf, et une immense étendue de mer jusqu'au Vésuve et au promontoire bleu où blanchissaient les vastes casini de Castellamare et où pointaient au loin les villas de Sorrente.

Le ciel était pur, seulement un léger nuage blanc s'avançait sur la ville, poussé par une brise nonchalante. Paul fixa sur lui ce regard étrange que nous avons déjà remarqué ; ses sourcils se froncèrent. D'autres vapeurs se joignirent au flocon unique, et bientôt un rideau épais de nuées étendit ses plis noirs au−dessus du château de Saint−Elme. De larges gouttes tombèrent sur le pavé de lave, et en quelques minutes se changèrent en une de ces pluies diluviennes qui font des rues de Naples autant de torrents et entraînent les chiens et mêmes les ânes dans les égouts. La foule surprise se dispersa, cherchant des abris ; les boutiques en plein vent déménagèrent à la hâte, non sans perdre une partie de leurs denrées, et la pluie, maîtresse du champ de bataille, courut en bouffées blanches sur le quai désert de Santa Lucia.

Le facchino gigantesque à qui Paddy avait appliqué un si beau coup de poing, appuyé contre un mur sous un balcon dont la saillie le protégeait un peu, ne s'était pas laissé emporter par la déroute générale, et il regardait d'un oeil profondément méditatif la fenêtre où s'était accoudé M. Paul d'Aspremont.

Son monologue intérieur se résuma dans cette phrase, qu'il grommela d'un air irrité :

"Le capitaine du Léopold aurait fait bien de flanquer ce forestiere à la mer" ; et, passant sa main par l'interstice de sa grosse chemise de toile, il toucha le paquet d'amulettes suspendu à son col par un cordon.

VI

Le beau temps ne tarda pas à se rétablir, un vif rayon de soleil sécha en quelques minutes les dernières larmes de l'ondée, et la foule recommença à fourmiller joyeusement sur le quai. Mais Timberio, le portefaix, n'en parut pas moins garder son idée à l'endroit du jeune étranger français, et prudemment il transporta ses pénates hors de la vue des fenêtres de l'hôtel : quelques lazzaroni de sa connaissance lui témoignèrent leur surprise de ce qu'il abandonnait une station excellente pour en choisir une beaucoup moins favorable.

"Je la donne à qui veut la prendre, répondit−il en hochant la tête d'un air mystérieux ; on sait ce qu'on sait."

Paul déjeuna dans sa chambre, car, soit timidité, soit dédain, il n'aimait pas à se trouver en public ; puis il s'habilla, et pour attendre l'heure convenable de se rendre chez miss Ward, il visita le musée des Studj : il admira d'un oeil distrait la précieuse collection de vases campaniens, les bronzes retirés des fouilles de Pompéi, le casque grec d'airain vert−de−grisé contenant encore la tête du soldat qui le portait, le morceau de boue durcie conservant comme un moule l'empreinte d'un charmant torse de jeune femme surprise par l'éruption dans la maison de campagne d'Arrius Diomedès, l'Hercule Farnèse et sa prodigieuse musculature, la Flore, la Minerve archaïque, les deux Balbus, et la magnifique statue d'Aristide, le morceau le plus parfait peut−être que l'Antiquité nous ait laissé. Mais un amoureux n'est pas un appréciateur bien enthousiaste des monuments de l'art ; pour lui le moindre profil de la tête adorée vaut tous les marbres grecs ou romains.

Etant parvenu à user tant bien que mal deux ou trois heures aux Studj, il s'élança dans sa calèche et se dirigea vers la maison de campagne où demeurait miss Ward. Le cocher, avec cette intelligence des passions qui caractérise les natures méridionales, poussait à outrance ses haridelles et bientôt la voiture s'arrêta devant les piliers surmontés de vases de plantes grasses que nous avons déjà décrits. La même servante vint entrouvir la clairevoie ; ses cheveux s'entortillaient toujours en boucles indomptables ; elle n'avait, comme la première fois, pour tout costume qu'une chemise de grosse toile brodée aux manches et au col d'agréments en fil de couleur et qu'un jupon en étoffe épaisse et bariolée transversalement, comme en portent les femmes de Procida ; ses jambes, nous devons l'avouer, étaient dénuées de bas, et elle posait à nu sur la poussière des pieds qu'eût admirés un sculpteur. Seulement un cordon noir soutenait sur sa poitrine un paquet de petites breloques de forme singulière en corne et en corail, sur lequel, à la visible satisfaction de Vicè, se fixa le regard de Paul.

Miss Alicia était sur la terrasse, le lieu de la maison où elle se tenait de préférence. Un hamac indien de coton rouge et blanc, orné de plumes d'oiseau, accroché à deux des colonnes qui supportaient le plafond de pampres, balançait la nonchalance de la jeune fille, enveloppée d'un léger peignoir de soie écrue de la Chine, dont elle fripait impitoyablement les garnitures tuyautées. Ses pieds, dont on apercevait la pointe à travers les mailles du hamac, étaient chaussés de pantoufles en fibres d'aloès, et ses beaux bras nus se recroisaient au−dessus de sa tête, dans l'attitude de la Cléopâtre antique, car, bien qu'on ne fût qu'au commencement de mai, il faisait déjà une chaleur extrême, et des milliers de cigales grinçaient en choeur sous les buissons d'alentour.

Le commodore, en costume de planteur et assis sur un fauteuil de jonc, tirait à temps égaux la corde qui mettait le hamac en mouvement.

Un troisième personnage complétait le groupe : c'était le comte Altavilla, jeune élégant napolitain dont la présence amena sur le front de Paul cette contraction qui donnait à sa physionomie une expression de méchanceté diabolique.

Le comte était, en effet un de ces hommes qu'on ne voit pas volontiers auprès d'une femme qu'on aime. Sa haute taille avait des proportions parfaites, des cheveux noirs comme le jais, massés par des touffes

abondantes, accompagnaient son front uni et bien coupé ; une étincelle du soleil de Naples scintillait dans ses yeux, et ses dents larges et fortes, mais pures comme des perles, paraissaient encore avoir plus d'éclat à cause du rouge vif de ses lèvres et de la nuance olivâtre de son teint. La seule critique qu'un goût méticuleux eût pu formuler contre le comte, c'est qu'il était trop beau.

Quant à ses habits, Altivilla les faisait venir de Londres, et le dandy le plus sévère eût approuvé sa tenue. Il n'y avait d'italien dans toute sa toilette que des boutons de chemise d'un trop grand prix. Là le goût bien naturel de l'enfant du Midi pour les joyaux se trahissait. Peut−être aussi que partout ailleurs qu'à Naples on eût remarqué comme d'un goût médiocre le faisceau de branches de corail bifurquées, de mains de lave de Vésuve aux doigts repliés ou brandissant un poignard, de chiens allongés sur leurs pattes, de cornes blanches et noires, et autres menus objets analogues qu'un anneau commun suspendait à la chaîne de sa montre ; mais un tour de promenade dans la rue de Tolède ou à la Villa Reale eût suffi pour démontrer que le comte n'avait rien d'excentrique en portant à son gilet ces breloques bizarres.

Lorsque Paul d'Aspremont se présenta, le comte, sur l'instante prière de miss Ward, chantait une de ces délicieuses mélodies populaires napolitaines, sans nom d'auteur, et, dont une seule, recueillie par un musicien, suffirait à faire la fortune d'un opéra. − A ceux qui ne les ont pas entendues, sur la rive de Chiaja ou sur le môle, de la bouche d'un lazzarone, d'un pêcheur ou d'une trovatelle, les charmantes romances de Gordigiani, en pourront donner une idée. Cela est fait d'un soupir de brise, d'un rayon de lune, d'un parfum d'oranger et d'un battement de coeur.

Alicia, avec sa jolie voix anglaise un peu fausse, suivait le motif qu'elle voulait retenir, et elle fit, tout en continuant, un petit signe amical à Paul, qui la regardait d'un air assez peu aimable, froissé de la présence de ce beau jeune homme.

Une des cordes du hamac se rompit, et mis Ward glissa à terre, mais sans se faire mal ; six mains se tendirent vers elle simultanément. La jeune fille était déjà debout, toute rose de pudeur, car il est improper de tomber devant des hommes. Cependant, pas un des chastes plis de sa robe ne s'était dérangé.

"J'avais pourtant essayé ces cordes moi−même, dit le commodore, et miss Ward ne pèse guère plus qu'un colibri."

Le comte Altavilla hocha la tête d'un air mystérieux : en lui−même évidemment il expliquait la rupture de la corde par une tout autre raison que celle de la pesanteur ; mais, en homme bien élevé, il garda le silence, et se contenta d'agiter la grappe de breloques de son gilet.

Comme tous les hommes qui deviennent maussades et farouches lorsqu'ils se trouvent en présence d'un rival qu'ils jugent redoutable, au lieu de redoubler de grâce et d'amabilité, Paul d'Aspremont, quoiqu'il eût l'usage du monde, ne parvint pas à cacher sa mauvaise humeur ; il ne répondait que par monosyllabes, laissait tomber la conversation, et en se dirigeant vers Altavilla, son regard prenait son expression sinistre ; les fibrilles jaunes se tortillaient sous la transparence grise de ses prunelles comme des serpents d'eau dans le fond d'une source.

Toutes les fois que Paul le regardait ainsi, le comte, par un geste en apparence machinal, arrachait une fleur d'une jardinière placée près de lui et la jetait de façon à couper l'effluve de l'oeillade irritée.

"Qu'avez vous donc à fourrager ainsi ma jardinière ? s'écria miss Alicia Ward, qui s'aperçut de ce manège. Que vous ont fait mes fleurs pour les décapiter ?

− Oh ! rien, miss ; c'est un tic involontaire, répondit Altavilla en coupant de l'ongle une rose superbe qu'il envoya rejoindre les autres.

− Vous m'agacez horriblement, dit Alicia ; et sans le savoir vous choquez une de mes manies. Je n'ai jamais cueilli une fleur. Un bouquet m'inspire une sorte d'épouvante : ce sont des fleurs mortes, des cadavres de roses, de verveines ou de pervenches, dont le parfum a pour moi quelque chose de sépulcral.

− Pour expier les meurtres que je viens de commettre, dit le comte Altavilla en s'inclinant, je vous enverrai cent corbeilles de fleurs vivants."

Paul s'était levé, et d'un air contraint tortillait le bord de son chapeau comme minutant une sortie.

"Quoi ! vous partez déjà ? dit miss Ward.

− J'ai des lettres à écrire, des lettres importantes.

− Oh ! le vilain mot que vous venez de prononcer là ! dit la jeune fille avec une petite moue ; est−ce qu'il y a des lettres importances quand ce n'est pas à moi que vous écrivez ?

− Restez donc, Paul, dit le commodore ; j'avais arrangé dans ma tête un plan de soirée, sauf l'approbation de ma nièce : nous serions allés d'abord boire un verre d'eau de la fontaine de Santa Lucia, qui sent les oeufs gâtés, mais qui donne l'appétit ; nous aurions mangé une ou deux douzaines d'huîtres, blanches et rouges, à la poissonnerie, dîné sous une treille dans quelque osteria bien napolitaine, bu du falerne et du lacryma−christi, et terminé le divertissement par une visite au seigneur Pulcinella. Le comte nous eût expliqué les finesses du dialecte."

Ce plan parut peu séduire M. d'Aspremont, et il se retira après avoir salué froidement.

Altavilla resta encore quelques instants ; et comme miss Ward, fâchée du départ de Paul, n'entra pas dans l'idée du commodore, il prit congé.

Deux heures après, mis Alicia recevait une immense quantité de pots de fleurs, des plus rares, et, ce qui la surprit davantage, une monstrueuse paire de cornes de boeuf de Sicile, transparentes comme le jaspe, polies comme l'agate, qui mesuraient bien trois pieds de long et se terminaient par de menaçantes pointes noires. Une magnifique monture de bronze doré permettait de poser les cornes, le piton en l'air, sur une cheminée, une console ou une corniche.

Vicè, qui avait aidé les porteurs à déballer fleurs et cornes, parut comprendre la portée de ce fardeau bizarre.

Elle plaça bien en évidence, sur la table de pierre, les superbes croissants, qu'on aurait pu croire arrachés au front du taureau divin qui portait Europe, et dit : "Nous voilà maintenant en bon état de défense.

− Que voulez−vous dire, Vicè ? demanda miss Ward.

− Rien... sinon que le signor français a de bien singuliers yeux."

V

L'heure des repas était passée depuis longtemps, et les feux de charbon qui, pendant le jour changeaient en cratère du Vésuve la cuisine de l'hôtel de Rome, s'éteignaient lentement en braise sous les étouffoirs de tôle ; les casseroles avaient repris leur place à leurs clous respectifs et brillaient en rang comme les boucliers sur le bordage d'une trirème antique ; − une lampe de cuivre jaune, semblable à celles qu'on retire des fouilles de Pompéi et suspendue par une triple chaînette à la maîtresse poutre du plafond, éclairait de ses trois mèches plongeant naïvement dans l'huile le centre de la vaste cuisine dont les angles restaient baignés d'ombre.

Les rayons lumineux tombant de haut modelaient avec des jeux d'ombre et de clair très pittoresques un groupe de figures caractéristiques réunies autour de l'épaisse table de bois, toute hachée et sillonnée de coups de tranche−lard, qui occupait le milieu de cette grande salle dont la fumée des préparations culinaires avait glacé les parois de ce bitume si cher aux peintres de l'école de Caravage. Certes, l'Espagnolet ou Salvator Rosa, dans leur robuste amour du vrai, n'eussent pas dédaigné les modèles rassemblés là par hasard, où, pour parler plus exactement, par une habitude de tous les soirs.

Il y avait d'abord le chef Virgilio Falsacappa, personnage fort important, d'une stature colossale et d'un embonpoint formidable, qui aurait pu passer pour un des convives de Vitellius si, au lieu d'une veste de basin blanc, il eût porté une toge romaine bordée de pourpre : ses traits prodigieusement accentués formaient comme une espèce de caricature sérieuse de certains types des médailles antiques ; d'épais sourcils noirs saillants d'un demi−pouce couronnaient ses yeux, coupés comme ceux des masques de théâtre ; un énorme nez jetait son ombre sur une large bouche qui semblait garnie de trois rangs de dents comme la gueule du requin. Un fanon puissant comme celui du taureau Farnèse unissait le menton, frappé d'une fossette à y fourrer le poing, à un col d'une vigueur athlétique tout sillonné de veines et de muscles. Deux touffes de favoris, dont chacun eût pu fournir une barbe raisonnable à un sapeur, encadraient cette large face martelée de tons violents : des cheveux noirs frisés, luisants, où se mêlaient quelques fils argentés, se tordaient sur son crâne en petites mèches courtes, et sa nuque plissée de trois boursouflures transversales débordait du collet de sa veste ; aux lobes de ses oreilles, relevées par les apophyses de mâchoires capables de broyer un boeuf dans une journée, brillaient des boucles d'argent grandes comme le disque de la lune ; tel était maître Virgilio Falsacappa, que son tablier retroussé sur la hanche et son couteau plongé dans une gaine de bois faisaient ressembler à un victimaire plus qu'à un cuisinier.

Ensuite apparaissait Timberio le portefaix, que la gymnastique de sa profession et la sobriété de son régime, consistant en une poignée de macaroni demi−cru et saupoudré de cacio−cavallo, une tranche de pastèque et un verre d'eau à la neige, maintenait dans un état de maigreur relative, et qui, bien nourri, eût certes atteint l'embonpoint de Falsacappa, tant sa robuste charpente paraissait faite pour supporter un poids énorme de chair. Il n'avait d'autre costume qu'un caleçon, un long gilet d'étoffe brune et un grossier caban jeté sur l'épaule.

Appuyé sur le bord de la table, Scazziga, le cocher de la calèche de louage dont se servait M. Paul d'Aspremont, présentait aussi une physionomie frappante ; ses traits irréguliers et spirituels étaient empreints d'une astuce naïve ; un sourire de commande errait sur ses lèvres moqueuses, et l'on voyait à l'aménité de ses manières qu'il vivait en relation perpétuelle avec les gens comme il faut ; ses habits achetés à la friperie simulaient une espèce de livrée dont il n'était pas médiocrement fier et qui, dans son idée, mettait une grande distance sociale entre lui et le sauvage Timberio ; sa conversation s'émaillait de mots anglais et français qui ne cadraient pas toujours heureusement avec le sens de ce qu'il voulait dire, mais qui n'en excitaient pas moins l'admiration des filles de cuisine et des marmitons, étonnés de tant de science.

Un peu en arrière se tenaient deux jeunes servantes dont les traits rappelaient avec moins de noblesse, sans doute, ce type si connu des monnaies syracusaines : front bas, nez tout d'une pièce avec le front, lèvres

un peu épaisses, menton empâté et fort ; des bandeaux de cheveux d'un noir bleuâtre allaient se rejoindre derrière leur tête à un pesant chignon traversé d'épingles terminées par des boules de corail ; des colliers de même matière cerclaient à triple rang leurs cols de cariatide, dont l'usage de porter les fardeaux sur la tête avait renforcé les muscles. − Des dandies eussent à coup sûr méprisé ces pauvres filles qui conservaient pur de mélange le sang des belles races de la grande Grèce ; mais tout artiste, à leur aspect, eût tiré son carnet de croquis et taillé son crayon.

Avez−vous vu à la galerie du maréchal Soult le tableau de Murillo où les chérubins font la cuisine ? Si vous l'avez vu, cela nous dispensera de peindre ici les têtes des trois ou quatre marmitons bouclés et frisés qui complétaient le groupe.

Le conciliabule traitait une question grave. Il s'agissait de M. Paul d'Aspremont, le voyageur français arrivé par le dernier vapeur : la cuisine se mêlait de juger l'appartement.

Timberio le portefaix avait la parole, et il faisait des pauses entre chacune de ses phrases, comme un acteur en vogue, pour laisser à son auditoire le temps d'en bien saisir toute la portée, d'y donner son assentiment ou d'élever les objections.

"Suivez bien mon raisonnement, disait l'orateur ; le Léopold est un honnête bateau à vapeur toscan, contre lequel il n'y a rien à objecter, sinon qu'il transporte trop d'hérétiques anglais...

− Les hérétiques anglais paient bien, interrompit Scazziga, rendu plus tolérant par les pourboires.

− Sans doute ; c'est bien le moins que lorsqu'un hérétique fait travailler un chrétien, il le récompense généreusement, afin de diminuer l'humiliation.

− Je ne suis pas humilié de conduire un forestiere dans ma voiture ; je ne fais pas, comme toi, métier de bête de somme, Timberio.

− Est−ce que je ne suis pas baptisé aussi bien que toi ? répliqua le portefaix en fronçant le sourcil et en fermant les poings.

− Laissez parler Timberio, s'écria en choeur l'assemblée, qui craignait de voir cette dissertation intéressante tourner en dispute.

− Vous m'accorderez, reprit l'orateur calmé, qu'il faisait un temps superbe lorsque le Léopold est entré dans le port ?

− On vous l'accorde, Timberio, fit le chef avec une majesté condescendante.

− La mer était unie comme une glace, continua le facchino, et pourtant une vague énorme a secoué si rudement la barque de Gennaro qu'il est tombé à l'eau avec deux ou trois de ses camarades. − Est−ce naturel ? Gennaro a le pied marin cependant, et il danserait la tarentelle sans balancier sur une vergue.

− Il avait peut−être bu un fiasque d'Asprino de trop, objecta Scazziga, le rationaliste de l'assemblée.

− Pas même un verre de limonade, poursuivit Timberio ; mais il y avait à bord du bateau à vapeur un monsieur qui le regardait d'une certaine manière, − vous m'entendez !

− Oh ! parfaitement, répondit le choeur en allongeant avec un ensemble admirable l'index et le petit doigt.

− Et ce monsieur, dit Timberio, n'était autre que M. Paul d'Aspremont.

− Celui qui loge au numéro 3, demanda le chef, et à qui j'envoie son dîner sur un plateau ?

− Précisément, répondit la plus jeune et la plus jolie des servantes ; je n'ai jamais vu de voyageur plus sauvage, plus désagréable et plus dédaigneux ; il ne m'a adressé ni un regard, ni une parole, et pourtant je vaux un compliment, disent tous ces messieurs.

− Vous valez mieux que cela, Gelsomina, ma belle, dit galamment Timberio ; mais c'est un bonheur pour vous que cet étranger ne vous ait pas remarquée.

− Tu es aussi par trop superstitieux, objecta le sceptique Scazziga, que ses relations avec les étrangers avaient rendu légèrement voltairien.

− A force de fréquenter les hérétiques tu finiras par ne plus même croire à saint Janvier.

− Si Gennaro s'est laissé tombé à la mer, ce n'est pas une raison, continua Scazziga qui défendait sa pratique, pour que M. Paul d'Aspremont ait l'influence que tu lui attribues.

− Il te faut d'autres preuves : ce matin je l'ai vu à la fenêtre, l'oeil fixé sur un nuage pas plus gros que la plume qui s'échappe d'un oreiller décousu, et aussitôt des vapeurs noires se sont assemblées, et il est tombé une pluie si forte que les chiens pouvaient boire debout."

Scazziga n'était pas convaincu et hochait la tête d'un air de doute.

"Le groom ne vaut d'ailleurs pas mieux que le maître, continua Timberio, et il faut que ce singe botté ait des intelligences avec le diable pour m'avoir jeté par terre, moi qui le tuerais d'une chiquenaude.

− Je suis de l'avis de Timberio, dit majestueusement le chef de cuisine ; l'étranger mange peu ; il a renvoyé les zuchettes farcies, la friture de poulet et le macaroni aux tomates que j'avais pourtant apprêtés de ma propre main ! Quelque secret étrange se cache sous cette sobriété. Pourquoi un homme riche se priverait−il de mers savoureux et ne prendrait−il qu'un potage aux oeufs et une tranche de viande froide ?

− Il a les cheveux roux, dit Gelsomina en passant les doigts dans la noire forêt de ses bandeaux.

− Et les yeux un peu saillants, continua Pepina, l'autre servante.

− Très rapprochés du nez, appuya Timberio.

− Et la ride qui se forme entre ses sourcils se creuse en fer à cheval, dit en terminant l'instruction le formidable Virgilio Falsacappa ; dont il est...

− Ne prononcez pas le mot, c'est inutile, cria le choeur moins Scazziga, toujours incrédule ; nous nous tiendrons sur nos gardes.

− Quand je pense que la police me tourmenterait, dit Timberio, si par hasard je lui laissais tomber une malle de trois cents livres sur la tête, à ce forestiere de malheur !

− Scazziga est bien hardi de le conduire, dit Gelsomina.

− Je suis sur mon siège, il ne me voit que le dos, et ses regards ne peuvent faire avec les miens l'angle voulu. D'ailleurs, je m'en moque.

− Vous n'avez pas de religion, Scazziga, dit le colossal Palforio, le cuisinier à formes herculéennes ; vous finirez mal."

Pendant que l'on dissertait de la sorte sur son compte à la cuisine de l'hôtel de Rome, Paul, que la présence du comte Altavilla chez miss Ward avait mis de mauvaise humeur, était allé se promener à la Villa Reale ; et plus d'une fois la ride de son front se creusa, et ses yeux prirent leur regard fixe. Il crut voir Alicia passer en calèche avec le comte et le commodore, et il se précipita vers la portière en posant son lorgnon sur son nez pour être sûr qu'il ne se trompait pas : ce n'était pas Alicia, mais une femme qui lui ressemblait un peu de loin. Seulement, les chevaux de la calèche, effrayés sans doute du mouvement brusque de Paul, s'emportèrent.

Paul prit une glace au café de l'Europe sur le largo du palais : quelques personnes l'examinèrent avec attention, et changèrent de place en faisant un geste singulier.

Il entra au théâtre de Pulcinella, où l'on donnait un spectacle tutto sa ridere. L'acteur se troubla au milieu de son improvisation bouffonne et resta court ; il se remit pourtant ; mais au beau milieu d'un lazzi, son nez de carton noir se détacha, et il ne put venir à bout de le rajuster, et comme pour s'excuser, d'un signe rapide il expliqua la cause de ses mésaventures, car le regard de Paul, arrêté sur lui, lui ôtait tous ses moyens.

Les spectateurs voisins de Paul s'éclipsèrent un à un ; M. d'Aspremont se leva pour sortir, ne se rendant pas compte de l'effet bizarre qu'il produisait, et dans le couloir il entendait prononcer à voix basse ce mot étrange et dénué de sens pour lui : un jettatore ! un jettatore !

VI

Le lendemain de l'envoi des cornes, le comte Altavilla fit une visite à miss Ward. La jeune Anglaise prenait le thé en compagnie de son oncle, exactement comme si elle eût été à Ramsgate dans une maison de briques jaunes, et non à Naples sur une terrasse blanchie à la chaux et entourée de figuiers, de cactus et d'aloès ; car un des signes caractéristiques de la race saxonne est la persistance de ses habitudes, quelque contraires qu'elles soient au climat. Le commodore rayonnait : au moyen de morceaux de glace fabriquée chimiquement avec un appareil, car on n'apporte que de la neige des montagnes qui s'élève derrière Castellamare, il était parvenu à maintenir son beurre à l'état solide, et il en étalait une couche avec une satisfaction visible sur une tranche de pain coupée en sandwich.

Après ces quelques mots vagues qui précèdent toute conversation et ressemblent aux préludes par lesquels les pianistes tâtent leur clavier avant de commencer leur morceau, Alicia, abandonnant tout à coup les lieux communs d'usage, s'adressa brusquement au jeune comte napolitain :

"Que signifie ce bizarre cadeau de cornes dont vous avez accompagné vos fleurs ? Ma servante Vicè m'a dit que c'était un préservatif contre le fascino ; voilà tout ce que j'ai pu tirer d'elle.

− Vicè a raison, répondit le comte Altavilla en s'inclinant.

− Mais qu'est−ce que le fascino ? poursuivit la jeune miss ; je ne suis pas au courant de vos superstitions... africaines, car cela doit se rapporter sans doute à quelques croyance populaire.

− Le fascino est l'influence pernicieuse qu'exerce la personne douée, ou plutôt affligée du mauvais oeil.

− Je fais semblant de vous comprendre, de peur de vous donner une idée défavorable de mon intelligence si j'avoue que le sens de vos paroles m'échappe, dit miss Alicia Ward ; vous m'expliquez l'inconnu par l'inconnu : mauvais oeil traduit fort mal, pour moi, fascino ; comme le personnage de la comédie je sais le latin, mais faites comme si je ne le savais pas.

− Je vais m'expliquer avec toute la clarté possible, répondit Altavilla ; seulement, dans votre dédain britannique, n'allez pas me prendre pour un sauvage et vous demander si mes habits ne cachent pas une peau tatouée de rouge et de bleu. Je suis un homme civilisé ; j'ai été élevé à Paris ; je parle anglais et français ; j'ai lu Voltaire ; je crois aux machines à vapeur, aux chemins de fer, aux deux chambres comme Stendhal ; je mange le macaroni avec une fourchette ; − je porte le matin des gants de Suède, l'après−midi des gants de couleur, le soir des gants paille."

L'attention du commodore, qui beurrait sa deuxième tartine, fut attirée par ce début étrange, et il resta le couteau à la main, fixant sur Altavilla ses prunelles d'un bleu polaire, dont la nuance formait un bizarre contraste avec son teint rouge brique.

"Voilà des titres rassurants, fit miss Alicia Ward avec un sourire ; et après cela je serais bien défiante si je vous soupçonnais de barbarie. Mais ce que vous avez à me dire est donc bien terrible ou bien absurde, que vous prenez tant de circonlocutions pour arriver au fait ?

− Oui, bien terrible, bien absurde et même bien ridicule, ce qui est pire, continua le comte ; si j'étais à Londres ou à Paris, peut−être en rirais−je avec vous, mais ici à Naples...

− Vous garderez votre sérieux ; n'est−ce pas cela que vous voulez dire ?

− Précisément.

− Arrivons au fascino, dit miss Ward, que la gravité d'Altavilla impressionnait malgré elle.

− Cette croyance remonte à la plus haute Antiquité. Il y est fait allusion dans la Bible. Virgile en parle d'un ton convaincu ; les amulettes de bronze trouvées à Pompeïa, à Herculanum, à Stabies, les signes préservatifs dessinés sur les murs des maisons déblayées, montrent combien cette superstition était jadis répandue (Altavilla souligna le mot superstition avec une intention maligne). L'Orient tout entier y ajoute foi encore aujourd'hui. Des mains rouges ou vertes sont appliquées de chaque côté des maisons mauresques pour détourner la mauvaise influence. On voit une main sculptée sur le claveau de la porte du Jugement à l'Alhambra ; ce qui prouve que ce préjugé est du moins fort ancien s'il n'est pas fondé. Quand des millions d'hommes ont pendant des milliers d'années partagé une opinion, il est probable que cette opinion si généralement reçue s'appuyait sur des faits positifs, sur une longue suite d'observations justifiées par l'événement... J'ai peine à croire, quelque idée avantageuse que j'aie de moi−même, que tant de personnes, dont plusieurs à coup sûr étaient illustres, éclairées et savantes, se soient trompées grossièrement dans une chose où seul je verrais clair...

− Votre raisonnement est facile à rétorquer, interrompit miss Alicia Ward : le polythéisme n'a−t−il pas été la religion d'Hésiode, d'Homère, d'Aristote, de Platon, de Socrate même, qui a sacrifié un coq à Esculape, et d'une foule d'autres personnages d'un génie incontestable ?

− Sans doute, mais il n'y a plus personne aujourd'hui qui sacrifie des boeufs à Jupiter.

− Il vaut bien mieux en faire des beefstacks et des rumpsteaks, dit sentencieusement le commodore, que l'usage de brûler les cuisses grasses des victimes sur les chardons avait toujours choqué dans Homère.

− On n'offre plus de colombes à Vénus, ni de paons à Junon, ni de boucs à Bacchus ; le christianisme a remplacé ces rêves de marbre blanc dont la Grèce avait peuplé son Olympe ; la vérité a fait évanouir l'erreur, et une infinité de gens redoutent encore les effets du fascino, ou, pour lui donner son nom populaire, de la jettatura.

− Que le peuple ignorant s'inquiète de pareilles influences, je le conçois, dit miss Ward ; mais qu'un homme de votre naissance et de votre éducation partage cette croyance, voilà ce qui m'étonne.

− Plus d'un qui fait l'esprit fort, répondit le comte, suspend à sa fenêtre une corne, cloue un massacre au−dessus de sa porte, et ne marche que couvert d'amulettes ; moi, je suis franc, et j'avoue sans honte que lorsque je rencontre un jettatore, je prends volontiers l'autre côté de la rue, et que si je ne puis éviter son regard, je le conjure de mon mieux par le geste consacré. Je n'y mets pas plus de façon qu'un lazzarone, et je m'en trouve bien. Des mésaventures nombreuses m'ont appris à ne pas dédaigner ces précautions."

Miss Alicia Ward était une protestante, élevée avec une grande liberté d'esprit philosophique, qui n'admettait rien qu'après examen, et dont la raison droite répugnait à tout ce qui ne pouvait s'expliquer mathématiquement. Les discours du comte la surprenaient. Elle voulut d'abord n'y voir qu'un simple jeu d'esprit ; mais le ton calme et convainzu d'Altavilla lui fit changer d'idée sans la persuader en aucune façon.

"Je vous accorde, dit−elle, que ce préjugé existe, qu'il est fort répandu, que vous êtes sincère dans votre crainte du mauvais oeil, et ne cherchez pas à vous jouer de la simplicité d'une pauvre étrangère ; mais donnez−moi quelque raison physique de cette idée superstitieuse, car, dussiez−vous me juger comme un être entièrement dénué de poésie, je suis très incrédule : le fantastique, le mystérieux, l'occulte, l'inexplicable ont fort peu de prise sur moi.

− Vous ne nierez pas, miss Alicia, reprit le comte, la puissance de l'oeil humain ; la lumière du ciel s'y combine avec le reflet de l'âme ; la prunelle est une lentille qui concentre les rayons de la vie, et l'électricité

intellectuelle jaillit par cette étroite ouverture ; le regard d'une femme ne traverse−t−il pas le coeur le plus dur ? Le regard d'un héros n'aimante−t−il pas toute une armée ? Le regard du médecin ne dompte−t−il pas le fou comme une douche froide ? Le regard d'une mère ne fait−il pas reculer les lions ?

− Vous plaidez votre cause avec éloquence, répondit miss Ward, en secouant sa jolie tête ; pardonnez−moi s'il me reste des doutes.

− Et l'oiseau qui, palpitant d'horreur et poussant des cris lamentables, descend du haut d'un arbre, d'où il pourrait s'envoler, pour se jeter dans la gueule du serpent qui le fascine, obéit−il à un préjugé ? a−t−il entendu, dans les nids, des commères emplumées raconter des histoires de jettatura ? − Beaucoup d'effets n'ont−ils pas eu lieu par des causes inappréciables pour nos organes ? Les miasmes de la fièvre paludéenne, de la peste, du choléra, sont−ils visibles ? Nul oeil n'aperçoit le fluide électrique sur la broche du paratonnerre, et pourtant la foudre est soutirée ! Qu'y a−t−il d'absurde à supposer qu'il se dégage de ce disque noir, bleu ou gris, un rayon propice ou fatal ? Pourquoi cette effluve ne serait−elle pas heureuse ou malheureuse d'après le mode d'émission et l'angle sous lequel l'objet la reçoit ?

− Il me semble, dit le commodore, que la théorie du comte a quelque chose de spécieux ; je n'ai jamais pu, moi, regarder les yeux d'or d'un crapaud sans me sentir à l'estomac une chaleur intolérable, comme si j'avais pris de l'émétique ; et pourtant le pauvre reptile avait plus de raison de craindre que moi qui pouvais l'écraser d'un coup de talon.

− Ah ! mon oncle ! si vous vous mettez avec M. d'Altavilla, fit miss Ward, je vais être battue. Je ne suis pas de force à lutter. Quoique j'eusse peut−être bien des choses à objecter contre cette électricité oculaire dont aucun physicien n'a parlé, je veux bien admettre son existence pour un instant, mais quelle efficacité peuvent avoir pour se préserver de leurs funestes effets les immenses cornes dont vous m'avez gratifiée ?

− De même que le paratonnerre avec sa pointe soutire la foudre, répondit Altavilla, ainsi les pitons aigus de ces cornes sur lesquelles se fixe le regard du jettatore détournent le fluide malfaisant et le dépouillent de sa dangereuse électricité. Les doigts dentus en avant et les amulettes de corail rendent le même service.

− Tout ce que vous me contez là est bien fou, monsieur le comte, reprit miss Ward ; et voici ce que j'y crois comprendre : selon vous, je serais sous le coup du fascino d'un jettatore bien dangereux ; et vous m'avez envoyé des cornes comme moyens de défense ?

− Je le crains, miss Alicia, répondit le comte avec un ton de conviction profonde.

− Il ferait beau voir, s'écria le commodore, qu'un de ces drôles à l'oeil louche essayât de fasciner ma nièce ! Quoique j'aie dépassé la soixantaine, je n'ai pas encore oublié mes leçons de boxe."

Et il fermait son poing en serrant le pouce contre les doigts pliés.

"Deux doigts suffisent, milord, dit Altavilla en faisant prendre à la main du commodore la position voulue. Le plus ordinairement la jettatura est involontaire ; elle s'exerce à l'insu de ceux qui possèdent ce don fatal, et souvent même, lorsque les jettatori arrivent à la conscience de leur funeste pouvoir, ils en déplorent les effets plus que personne ; il faut donc les éviter et non les maltraiter. D'ailleurs, avec les cornes, les doigts en pointe, les branches de corail bifurquées, on peut neutraliser ou du moins atténuer leur influence.

− En vérité, c'est fort étrange, dit le commodore, que le sang−froid d'Altavilla impressionnait malgré lui.

− Je ne me savais pas si fort obsédée par les jettatori ; je ne quitte guère cette terrasse, si ce n'est pour aller faire ; le soir, un tour en calèche le long de la Villa Reale, avec mon oncle, et je n'ai rien remarqué qui

pût donner lieu à votre supposition, dit la jeune fille dont la curiosité s'éveillait, quoique son incrédulité fût toujours la même. Sur qui se portent vos soupçons ?

− Ce ne sont pas des soupçons, miss Ward ; ma certitude est complète, répondit le jeune comte napolitain.

− De grâce, révélez−nous le nom de cet être fatal ? " dit miss Ward avec une légère nuance de moquerie.

Altavilla garda le silence.

"Il est bon de savoir de qui l'on doit se défier", ajouta le commodore.

Le jeune comte napolitain parut se recueillir ; − puis il se leva, s'arrêta devant l'oncle de miss Ward, lui fit un salut respectueux et lui dit :

"Milord Ward, je vous demande la main de votre nièce."

A cette phrase inattendue, Alicia devint toute rose, et le commodore passa du rouge à l'écarlate.

Certes, le comte Altavilla pouvait prétendre à la main de miss Ward ; il appartenait à une des plus anciennes et plus nobles familles de Naples ; il était beau ; jeune, riche, très bien en cour, parfaitement élevé, d'une élégance irréprochable ; sa demande, en elle−même, n'avait donc rien de choquant ; mais elle venait d'une manière si soudaine, si étrange ; elle ressortait si peu de la conversation entamée, que la stupéfaction de l'oncle et de la nièce était tout à fait convenable. Aussi Altavilla n'en parut−il ni surpris ni découragé, et attendit−il la réponse de pied ferme.

"Mon cher comte, dit enfin le commodore, un peu remis de son trouble, votre proposition m'étonne − autant qu'elle m'honore. − En vérité, je ne sais que vous répondre ; je n'ai pas consulté ma nièce. − On parlait de fascino, de jettatura, de cornes, d'amulettes, de mains ouvertes ou fermées, de toutes sortes de choses qui n'ont aucun rapport au mariage, et puis voilà que vous me demandez la main d'Alicia ! − Cela ne se suit pas du tout, et vous ne m'en voudrez pas si je n'ai pas des idées bien nettes à ce sujet. Cette union serait à coup sûr très convenable, mais je croyais que ma nièce avait d'autres intentions. Il est vrai qu'un vieux loup de mer comme moi ne lit pas bien couramment dans le coeur des jeunes filles..."

Alicia, voyant son oncle s'embrouiller, profita du temps d'arrêt qu'il prit après sa dernière phrase pour faire cesser une scène qui devenait gênante, et dit au Napolitain :

"Comte, lorsqu'un galant homme demande loyalement la main d'une honnête jeune fille, il n'y a pas lieu pour elle de s'offenser, mais elle a droit d'être étonnée de la forme bizarre donnée à cette demande. Je vous priais de me dire le nom du prétendu jettatore dont l'influence peut, selon vous, m'être nuisible, et vous faites brusquement à mon oncle une proposition dont je ne démêle pas le motif.

− C'est, répondit Altavilla, qu'un gentilhomme ne se fait pas volontiers dénonciateur, et qu'un mari seul peut défendre sa femme. Mais prenez quelques jours pour réfléchir. Jusque−là, les cornes exposées d'une façon bien visible suffiront, je l'espère, à vous garantir de tout événement fâcheux."

Cela dit, le comte se leva et sortit après avoir salué profondément.

Vicè, la fauve servante aux cheveux crépus, qui venait pour emporter la théière et les tasses, avait, en montant lentement l'escalier de la terrasse, entendu la fin de la conversation ; elle nourrissait contre Paul d'Aspremont toute l'aversion qu'une paysanne des Abruzzes apprivoisée à peine par deux ou trois ans de

domesticité, peut avoir à l'endroit d'un forestiere soupçonné de jettature ; elle trouvait d'ailleurs le comte Altavilla superbe, et ne concevait pas que miss Ward pût lui préférer un jeune homme chétif et pâle dont elle, Vicè, n'eût pas voulu, quand même il n'aurait pas eu le fascino. Aussi, n'appréciant pas la délicatesse de procédé du comte, et désirant soustraite sa maîtresse, qu'elle aimait, à une nuisible influence, Vicè se pencha vers l'oreille de miss Ward et lui dit :

"Le nom que vous cache le comte Altavilla, je le sais, moi.

− Je vous défends de me le dire, Vicè, si vous tenez à mes bonnes grâces, répondit Alicia. Vraiment toutes ces superstitions sont honteuses, et je les braverai en fille chrétienne qui ne craint que Dieu."

VII

"Jettatore ! jettatore ! Ces mots s'adressaient bien à moi, se disait Paul d'Aspremont en rentrant à l'hôtel ; j'ignore ce qu'ils signifient, mais ils doivent assurément renfermer un sens injurieux ou moqueur. Qu'ai−je dans ma personne de singulier, d'insolite ou de ridicule pour attirer ainsi l'attention d'une manière défavorable ? Il me semble, quoique l'on soit assez mauvais juge de soi−même, que je ne suis ni beau, ni laid, ni grand, ni petit, ni maigre, ni gros, et que je puis passer inaperçu dans la foule. Ma mise n'a rien d'excentrique ; je ne suis pas coiffé d'un turban illuminé de bougies comme M. Jourdain dans la cérémonie du Bourgeois gentilhomme ; je ne porte pas une veste brodée d'un soleil d'or dans le dos ; un nègre ne me précède pas jouant des timbales ; mon individualité, parfaitement inconnue, du reste, à Naples, se dérobe sous le vêtement uniforme, domino de la civilisation moderne, et je suis dans tout pareil aux élégants qui se promènent rue de Tolède ou au largo du Palais, sauf un peu moins de cravate, un peu moins d'épingle, un peu moins de chemise brodée, un peu moins de gilet, un peu moins de chaînes d'or et beaucoup moins de frisure.

"Peut−être ne suis−je pas assez frisé ! − Demain je me ferai donner un coup de fer par le coiffeur de l'hôtel. Cependant l'on a ici l'habitude de voir des étrangers, et quelques imperceptibles différences de toilette ne suffisent pas à justifier le mot mystérieux et le geste bizarre que ma présence provoque. J'ai remarqué, d'ailleurs, une expression d'antipathie et d'effroi dans les yeux des gens qui s'écartaient de mon chemin. Que puis−je avoir fait à ces gens que je rencontre pour la première fois ? Un voyageur, ombre qui passe pour ne plus revenir, n'excite partout que l'indifférence, à moins qu'il n'arrive de quelque région éloignée et ne soit l'échantillon d'une race inconnue : mais les paquebots jettent, toutes les semaines, sur le môle des milliers de touristes dont je ne diffère en rien. Qui s'en inquiète, excepté les facchini, les hôteliers et les domestiques de place ? Je n'ai pas tué mon frère, puisque je n'en avais pas ; et je ne dois pas être marqué par Dieu du signe de Caïn, et pourtant les hommes se troublent et s'éloignent à mon aspect : à Paris, à Londres, à Vienne, dans toutes les villes que j'ai habitées, je ne me suis jamais aperçu que je produisisse un effet semblable ; l'on m'a trouvé quelquefois fier, dédaigneux, sauvage ; l'on m'a dit que j'affectais le sneer anglais, que j'imitais lord Byron, mais j'ai reçu partout l'accueil dû à un gentleman, et mes avances, quoique rares, n'en étaient que mieux appréciées. Une traversée de trois jours de Marseille à Naples ne peut pas m'avoir changé à ce point d'être devenu odieux ou grotesque, moi que plus d'une femme a distingué et qui ai su toucher le coeur de miss Alicia Ward, une délicieuse jeune fille, une créature céleste ; un ange de Thomas Moore ! "

Ces réflexions, raisonnables assurément, calmèrent un peu Paul d'Aspremont, et il se persuada qu'il avait attaché à la mimique exagérée des Napolitains, le peuple le plus gesticulateur du monde, un sens dont elle était dénuée.

Il était tard. − Tous les voyageurs, à l'exception de Paul, avaient regagné leurs chambres respectives ; Gelsomina, l'une des servantes dont nous avons esquissé la physionomie dans le conciliabule tenu à la cuisine sous la présidence de Virgilio Falsacappa, attendait que Paul fût rentré pour mettre les barres de clôture à la porte. Nanella, l'autre fille, dont c'était le tour de veiller, avait prié sa compagne plus hardie de tenir sa place, ne voulant pas se rencontrer avec le forestiere soupçonné de jettature ; aussi Gelsomina était−elle sous les armes : un énorme paquet d'amulettes se hérissait sur sa poitrine, et cinq petites cornes de corail tremblaient au lieu de pampilles à la perle taillée de ses boucles d'oreilles ; sa main, repliée d'avance, tendait l'index et le petit doigt avec une correction que le révérend curé Andréa de Jorio, auteur de la Mimica degli antichi investigata nel gestire napoletano, eût assurément approuvée.

La brave Gelsomina, dissimulant sa main derrière un pli de sa jupe, présenta le flambeau à M. d'Aspremont, et dirigea sur lui un regard aigu, persistant, presque provocateur, d'une expression si singulière, que le jeune homme en baissa les yeux : circonstance qui parut faire beaucoup de plaisir à cette belle fille.

A la voir immobile et droite, allongeant le flambeau avec un geste de statue, le profil découpé par une ligne lumineuse, l'oeil fixe et flamboyant, on eût dit la Némésis antique cherchant à déconcerter un coupable.

Lorsque le voyageur eut monté l'escalier et que le bruit de ses pas se fut éteint dans le silence, Gelsomina releva la tête d'un air de triomphe, et dit : "Je lui ai joliment fait rentrer son regard dans la prunelle, à ce vilain monsieur, que saint Janvier confonde ; je suis sûre qu'il ne m'arrivera rien de fâcheux."

Paul dormit mal et d'un sommeil agité ; il fut tourmenté par toutes sortes de rêves bizarres se rapportant aux idées qui avaient préoccupé sa veille : il se voyait entouré de figures grimaçantes et monstrueuses, exprimant la haine, la colère et la peur ; puis les figures s'évanouissaient ; les doigts longs, maigres, osseux, à phalanges noueuses, sortant de l'ombre et rougis d'une clarté infernale, le menaçaient en faisant des signes cabalistiques ; les ongles de ces doigts, se recourbant en griffes de tigre, en serres de vautour, s'approchaient de plus en plus de son visage et semblaient chercher à lui vider l'orbite des yeux. Par un effort suprême, il parvint à écarter ces mains, voltigeant sur des ailes de chauve−souris ; mais aux mains crochues succédèrent des massacres de boeufs, de buffles et de cerfs, crânes blanchis animés d'une vie morte, qui l'assaillaient de leurs cornes et de leurs ramures et le forçaient à se jeter à la mer, où il se déchirait le corps sur une forêt de corail aux branches pointues ou bifurquées ; − une vague le rapportait à la côte, moulu, brisé, à demi mort ; et, comme le don Juan de lord Byron, il entrevoyait à travers son évanouissement une tête charmante qui se penchait vers lui ; − ce n'était pas Haydée, mais Alicia, plus belle encore que l'être imaginaire créé par le poète. La jeune fille faisait de vains efforts pour tirer sur le sable le corps que la mer voulait reprendre, et demandait à Vicè, la fauve servante, une aide que celle−ci lui refusait en riant d'un rire féroce : les bras d'Alicia se fatiguaient, et Paul retombait au gouffre.

Ces fantasmagories confusément effrayantes, vaguement horribles, et d'autres plus insaisissables encore rappelant les fantômes informes ébauchés dans l'ombre opaque des aquatintes de Goya torturèrent le dormeur jusqu'aux premières lueurs du matin ; son âme, affranchie par l'anéantissement du corps, semblait deviner ce que sa pensée éveillée ne pouvait comprendre, et tâchait de traduire ses pressentiments en image dans la chambre noire du rêve.

Paul se leva brisé, inquiet, comme mis sur la trace d'un malheur caché par ces cauchemars dont il craignait de sonder le mystère ; il tournait autour du fatal secret, fermant les yeux pour ne pas voir et les oreilles pour ne pas entendre ; jamais il n'avait été plus triste ; il doutait même d'Alicia ; l'air de fatuité heureuse du comte napolitain, la complaisance avec laquelle la jeune fille l'écoutait, la mine approbative du commodore, tout cela lui revenait en mémoire enjolivé de mille détails cruels, lui noyait le coeur d'amertume et ajoutait encore à sa mélancolie.

La lumière a ce privilège de dissiper le malaise causé par les visions nocturnes. Smarra, offusqué, s'enfuit en agitant ses ailes membraneuses, lorsque le jour tire ses flèches d'or dans la chambre par l'interstice des rideaux. − Le soleil brillait d'un éclat joyeux, le ciel était pur, et sur le bleu de la mer scintillaient des millions de paillettes : peu à peu Paul se rasséréna ; il oublia ses rêves fâcheux et les impressions bizarres de la veille, ou, s'il y pensait, c'était pour s'accuser d'extravagance.

Il alla faire un tour à Chiaja pour s'amuser du spectacle de la pétulance napolitaine : les marchands criaient leurs denrées sur des mélopées bizarres en dialecte populaire, inintelligible pour lui qui ne savait que l'italien, avec des gestes désordonnés et une furie d'action inconnue dans le Nord ; mais toutes les fois qu'il s'arrêtait près d'une boutique, le marchand prenait un air alarmé, murmurait quelque imprécation à mi−voix, et faisait le geste d'allonger les doigts comme s'il eût voulu le poignarder de l'auriculaire et de l'index ; les commères, plus hardies, l'accablaient d'injures et lui montraient le poing.

VIII

M. d'Aspremont crut, en s'entendant injurier par la populace de Chiaja, qu'il était l'objet de ces litanies grossièrement burlesques dont les marchands de poisson régalent les gens biens mis qui traversent le marché ; mais une répulsion si vive, un effroi si vrai se peignaient dans tous les yeux, qu'il fut bien forcé de renoncer à cette interprétation ; le mot jettatore, qui avait déjà frappé ses oreilles au théâtre de San Carlino, fut encore prononcé, et avec une expression menaçante cette fois ; il s'éloigna donc à pas lents, ne fixant plus sur rien ce regard, cause de tant de trouble. En longeant les maisons pour se soustraire à l'attention publique, Paul arriva à un étalage de bouquiniste ; il s'y arrêta, remua et ouvrit quelques livres, en manière de contenance : il tournait ainsi le dos aux passants, et sa figure à demi cachée par les feuillets évitait toute occasion d'insulte. Il avait bien pensé un instant à charger cette canaille à coups de canne ; la vague terreur superstitieuse qui commençait à s'emparer de lui l'en avait empêché. Il se souvint qu'ayant une fois frappé un cochet insolent d'une légère badine, il l'avait attrapé à la tempe et tué sur le coup, meurtre involontaire dont il ne s'était pas consolé. Après avoir pris et reposé plusieurs volumes dans leur case, il tomba sur le traité de la jettatura du signor Niccolo Valetta ; ce titre rayonna à ses yeux en caractères de flamme, et le livre lui parut placé là par la main de la fatalité ; il jeta au bouquiniste, qui le regardait d'un air narquois, en faisant brimbaler deux ou trois cornes noires mêlées aux breloques de sa montre, les six ou huit carlins, prix du volume, et courut à l'hôtel s'enfermer dans sa chambre pour commencer cette lecture qui devait éclaircir et fixer les doutes dont il était obsédé depuis son séjour à Naples.

Le bouquin du signor Valetta est aussi répandu à Naples que les Secrets du grand Albert, l'Etteila ou la Clef des songes peuvent l'être à Paris. Valetta définit la jettature, enseigne à quelles marques on peut la reconnaître, par quels moyens on s'en préserve ; il divise les jettatori en plusieurs classes, d'après leur degré de malfaisance, et agite toutes les questions qui se rattachent à cette grave matière.

S'il eût trouvé ce livre à Paris, d'Aspremont l'eût feuilleté distraitement comme un vieil almanach farci d'histoire ridicules, et eût ri du sérieux avec lequel l'auteur traite ces billevesées ; dans la disposition d'esprit où il était, hors de son milieu naturel, préparé à la crédulité par une foule de petits incidents, il le lut avec une secrète horreur, comme un profane épelant sur un grimoire des évocations d'esprits et des formules de cabale. Quoiqu'il n'eût pas cherché à les pénétrer, les secrets de l'enfer se révélaient à lui ; il ne pouvait plus s'empêcher de les savoir, et il avait maintenant la conscience de son pouvoir fatal : il était jettatore ! Il fallait bien en convenir vis−à−vis de lui−même : tous les signes distinctifs décrits par Valetta, il les possédait.

Quelquefois il arrive qu'un homme qui jusque−là s'était cru doué d'une santé parfaite, ouvre par hasard ou par distraction un livre de médecine, et, en lisant la description pathologique d'une maladie, s'en reconnaisse atteint ; éclairé par une lueur fatale, il sent à chaque symptôme rapporté tressaillir douloureusement en lui quelque organe obscur, quelque fibre cachée dont le jeu lui échappait, et il pâlit en comprenant si prochaine une mort qu'il croyait bien éloignée. − Paul éprouva un effet analogue.

Il se mit devant une glace et se regarda avec une intensité effrayante : cette perfection disparate, composée de beautés qui ne se trouvent pas ordinairement ensemble, le faisait plus que jamais ressembler à l'archange déchu, et rayonnait sinistrement dans le fond noir du miroir ; les fibrilles de ses prunelles se tordaient comme des vipères convulsives ; ses sourcils vibraient pareils à l'arc d'où vient de s'échapper la flèche mortelle ; la ride blanche de son front faisait penser à la cicatrice d'un coup de foudre, et dans ses cheveux rutilants paraissaient flamber des flammes infernales ; la pâleur marmoréenne de la peau donnait encore plus de relief à chaque trait de cette physionomie vraiment terrible.

Paul se fit peur à lui−même : il lui semblait que les effluves de ses yeux, renvoyées par le miroir, lui revenaient en dards empoisonnés : figurez−vous Méduse regardant sa tête horrible et charmante dans le fauve reflet d'un bouclier d'airain.

L'on nous objectera peut−être qu'il est difficile de croire qu'un jeune homme du monde, imbu de la science moderne, ayant vécu au milieu du scepticisme de la civilisation, ait pu prendre au sérieux un préjugé populaire, et s'imaginer être doué fatalement d'une malfaisance mystérieuse. Mais nous répondrons qu'il y a un magnétisme irrésistible dans la pensée générale, qui vous pénètre malgré vous, et contre lequel une volonté unique ne lutte pas toujours efficacement : tel arrive à Naples se moquant de la jettature, qui finit par se hérisser de précautions cornues et fuir avec terreur tout individu à l'oeil suspect. Paul d'Aspremont se trouvait dans une position encore plus grave : − il avait lui−même le fascino, − et chacun l'évitait, ou faisait en sa présence les signes préservatifs recommandés par le signor Valetta. Quoique sa raison se révoltât contre une pareille appréciation, il ne pouvait s'empêcher de reconnaître qu'il présentait tous les indices dénonciateurs de la jettature. − L'esprit humain, même le plus éclairé, garde toujours un coin sombre, où s'accroupissent les hideuses chimères de la crédulité, où s'accrochent les chauves−souris de la superstition. La vie ordinaire elle−même est si pleine de problèmes insolubles, que l'impossible y devient probable. On peut croire ou nier tout : à un certain point de vue, le rêve existe autant que la réalité.

Paul se sentit pénétré d'une immense tristesse. − Il était un monstre ! − Bien que doué des instincts les plus affectueux et de la nature la plus bienvaillante, il portait le malheur avec lui ; son regard, involontairement chargé de venin, nuisait à ceux sur qui il s'arrêtait, quoique dans une intention sympathique. Il avait l'affreux privilège de réunir, de concentrer, de distiller les miasmes morbides, les électricités dangereuses, les influences fatales de l'atmosphère, pour les darder autour de lui. Plusieurs circonstances de sa vie, qui jusque−là lui avaient semblé obscures et dont il avait vaguement accusé le hasard, s'éclairaient maintenant d'un jour livide : il se rappelait toutes sortes de mésaventures énigmatiques, de malheurs inexpliqués, de catastrophes sans motifs dont il tenait à présent le mot ; des concordances bizarres s'établissaient dans son esprit et les confirmaient dans la triste opinion qu'il avait prise de lui−même.

Il remonta sa vie année par année : il se rappela sa mère morte en lui donnant le jour, la fin malheureuse de ses petits amis de collège, dont le plus cher s'était tué en tombant d'un arbre, sur lequel lui, Paul, le regardait grimper ; cette partie de canot si joyeusement commencée avec deux camarades, et d'où il était revenu seul, après des efforts inouïs pour arracher des herbes les corps des pauvres enfants noyés par le chavirement de la barque ; l'assaut d'armes où son fleuret, brisé près du bouton et transformé ainsi en épée, avait blessé si dangereusement son adversaire, − un jeune homme qu'il aimait beaucoup : − à coup sûr, tout cela pouvait s'expliquer rationnellement, et Paul l'avait fait ainsi jusqu'alors ; pourtant, ce qu'il y avait d'accidentel et de fortuit dans ces événements lui paraissait dépendre d'une autre cause depuis qu'il connaissait le livre de Valetta : l'influence fatale, le fascino, la jettatura, devaient réclamer leur part de ces catastrophes. Une telle continuité de malheurs autour du même personnage n'était pas naturelle.

Une autre circonstance plus récente lui revint en mémoire, avec tous ses détails horribles, et ne contribua pas peu à l'affermir dans sa désolante croyance.

A Londres, il allait souvent au théâtre de la Reine, où la grâce d'une jeune danseuse anglaise l'avait particulièrement frappé. Sans en être plus épris qu'on ne l'est d'une gracieuse figure de tableau ou de gravure, il la suivait du regard parmi ses compagnes du corps de ballet, à travers le tourbillon des manoeuvres chorégraphiques ; il aimait ce visage doux et mélancolique, cette pâleur délicate que ne rougissait jamais l'animation de la danse, ces beaux cheveux d'un blond soyeux et lustré, couronnés, suivant le rôle, d'étoiles ou de fleurs, ce long regard perdu dans l'espace, ces épaules d'une chasteté virginale frissonnant sous la lorgnette, ces jambes qui soulevaient à regret leurs nuages de gaze et luisaient sous la soie comme le marbre d'une statue antique ; chaque fois qu'elle passait devant la rampe, il la saluait de quelque petit signe d'admiration furtif, ou s'armait de son lorgnon pour la mieux voir.

Un soir, la danseuse, emportée par le vol circulaire d'une valse, rasa de plus près cette étincelante ligne de feu qui sépare au théâtre le monde idéal du monde réel ; ses légères draperies de sylphide palpitaient comme des ailes de colombe prêtes à prendre l'essor. Un bec de gaz tira sa langue bleue et blanche, et

atteignit l'étoffe aérienne. En un moment la flamme environna la jeune fille, qui dans quelques secondes comme un feu follet au milieu d'une lueur rouge, et se jeta vers la coulisse, éperdue, folle de terreur, dévorée vive par ses vêtements incendiés. − Paul avait été très douloureusement ému de ce malheur, dont parlèrent tous les journaux du temps, où l'on pourrait retrouver le nom de la victime, si l'on était curieux de le savoir. Mais son chagrin n'était pas mélangé de remords. Il ne s'attribuait aucune part dans l'accident qu'il déplorait plus que personne.

Maintenant il était persuadé que son obstination à la poursuivre du regard n'avait pas été étrangère à la mort de cette charmante créature. Il se considérait comme son assassin ; il avait horreur de lui−même et aurait voulu n'être jamais né.

A cette prostration succéda une réaction violente ; il se mit à rire d'un rire nerveux, jeta au diable le livre de Valetta et s'écria : "Vraiment je deviens imbécile ou fou ! Il faut que le soleil de Naples m'ait tapé sur la tête. Que diraient mes amis du club s'ils apprenaient que j'ai sérieusement agité dans ma conscience cette belle question − à savoir si je suis ou non jettatore !

Paddy frappa discrètement à la porte. − Paul ouvrit, et le groom, formaliste dans son service, lui présenta sur le cuir verni de sa casquette, en s'excusant de ne pas avoir de plateau d'argent, une lettre de la part de miss Alicia.

M. d'Aspremont rompit le cachet et lut ce qui suit :

"Est−ce que vous me boudez, Paul ? − Vous n'êtes pas venu hier soir, et votre sorbet au citron s'est fondu mélancoliquement sur la table. Jusqu'à neuf heures j'ai eu l'oreille aux aguets, cherchant à distinguer le bruit des roues de votre voiture à travers le chant obstiné des grillons et les ronflements des tambours de basque ; alors il a fallu perdre tout espoir, et j'ai querellé le commodore. Admirez comme les femmes sont justes ! − Pulcinella avec son nez noir, don Limon et donna Pangrazia ont donc bien du charme pour vous ? car je sais par ma police que vous avez passé votre soirée à San Carlino. De ces prétendues lettres importantes, vous n'en avez pas écrit une seule. Pourquoi ne pas avouer tout bonnement et tout bêtement que vous êtes jaloux du comte Altavilla ? Je vous croyais plus orgueilleux, et cette modestie de votre part me touche. − N'ayez aucune crainte, M. d'Altavilla est trop beau, et je n'ai pas le goût des Apollons à breloques. Je devrais afficher à votre endroit un mépris superbe et vous dire que je ne me suis pas aperçue de votre absence ; mais la vérité est que j'ai trouvé le temps fort long, que j'étais de très mauvaise humeur, très nerveuse, et que j'ai manqué de battre Vicè, qui riait comme une folle − je ne sais pourquoi, par exemple. A. W."

Cette lettre enjouée et moqueuse ramena tout à fait les idées de Paul aux sentiments de la vie réelle. Il s'habilla, ordonna de faire avancer la voiture, et bientôt le voltairien Scazziga fit claquer son fouet incrédule aux oreilles de ses bêtes qui se lancèrent au galop sur le pavé de lave, à travers la foule toujours compacte sur le quai de Santa Lucia.

"Scazziga, quelle mouche vous pique ? vous allez causer quelque malheur ! " s'écria M. d'Aspremont. Le cocher se retourna vivement pour répondre, et le regard irrité de Paul l'atteignit en plein visage. − Une pierre qu'il n'avait pas vue souleva une des roues de devant, et il tomba de son siège par la violence du heurt, mais sans lâcher ses rênes. − Agile comme un singe, il remonta d'un saut à sa place, ayant au front une bosse grosse comme un oeuf de poule.

"Du diable si je me retourne maintenant quand tu me parleras ! − grommela−t−il entre ses dents. Timberio, Falsacappa et Gelsomina avaient raison, − c'est un jettatore ! Demain, j'achèterai une paire de cornes. Si ça ne peut pas faire de bien, ça ne peut pas faire de mal."

Ce petit incident fut désagréable à Paul ; il le ramenait dans le cercle magique dont il voulait sortir : une pierre se trouve tous les jours sous la roue d'une voiture, un cocher maladroit se laisse choir de son siège, − rien n'est plus simple et plus vulgaire. Cependant l'effet avait suivi la cause de si près, la chute de Scazziga coïncidait si justement avec le regard qu'il lui avait lancé, que ses appréhensions lui revinrent :

"J'ai bien envie, se dit−il, de quitter dès demain ce pays extravagant, où je sens ma cervelle ballotter dans mon crâne comme une noisette sèche dans sa coquille. Mais si je confiais mes craintes à miss Ward, elle en rirait, et le climat de Naples est favorable à sa santé. − Sa santé ! mais elle se portait bien avant de me connaître ! Jamais ce nid de cygnes balancé sur les eaux, qu'on nomme l'Angleterre, n'avait produit une enfant plus blanche et plus rose ! La vie éclatait dans ses yeux pleins de lumière, s'épanouissait sur ses joues fraîches et satinées ; un sang riche et pur courait en veines bleues sous sa peau transparente ; on sentait à travers sa beauté une force gracieuse ! Comme sous mon regard elle a pâli, maigri, changé ! comme ses mains délicates devenaient fluettes ! Comme ses yeux si vifs s'entouraient de pénombres attendries ! On eût dit que la consomption lui posait ses doigts osseux sur l'épaule. − En mon absence, elle a bien vite repris ses vives couleurs ; le souffle joue librement dans sa poitrine que le médecin interrogeait avec crainte ; délivrée de mon influence funeste, elle vivrait de longs jours. − N'est−ce pas moi qui la tue ? − L'autre soir, n'a−t−elle pas éprouvé, pendant que j'étais là, une souffrance si aiguë, que ses joues se sont décolorées comme au souffle froid de la mort ? − Ne lui fais−je pas la jettatura sans le vouloir ? − Mais peut−être aussi n'y a−t−il là rien que de naturel. − Beaucoup de jeunes Anglaises ont des prédispositions aux maladies de poitrine."

Ces pensées occupèrent Paul d'Aspremont pendant la route. Lorsqu'il se présenta sur la terrasse, séjour habituel de miss Ward et du commodore, les immenses cornes des boeufs de Sicile, présent du comte Altavilla, recourbaient leurs croissants jaspés à l'endroit le plus en vue. Voyant que Paul les remarquait, le commodore devint bleu : ce qui était sa manière de rougir, car, moins délicat que sa nièce, il avait reçu les confidences de Vicè...

Alicia, avec un geste de parfait dédain, fit signe à la servante d'emporter les cornes et fixa sur Paul son bel oeil plein d'amour, de courage et de foi.

"Laissez−les à leur place, dit Paul à Vicè ; elles sont fort belles."

IX

L'observation de Paul sur les cornes données par le comte Altavilla parut faire plaisir au commodore ; Vicè sourit, montrant sa denture dont les canines séparées et pointues brillaient d'une blancheur féroce ; Alicia, d'un coup de paupière rapide, sembla poser à son ami une question qui resta sans réponse.

Un silence gênant s'établit.

Les premières minutes d'une visite même cordiale, familière, attendue et renouvelée tous les jours, sont ordinairement embarrassées. Pendant l'absence, n'eût−elle durée que quelques heures, il s'est reformé autour de chacun une atmosphère invisible contre laquelle se brise l'effusion. C'est comme une glace parfaitement transparente qui laisse apercevoir le paysage et que ne traverserait pas le vol d'une mouche. Il n'y a rien en apparence, et pourtant on sent l'obstacle.

Une arrière−pensée dissimulée par un grand usage du monde préoccupait en même temps les trois personnages de ce groupe habituellement plus à son aise. Le commodore tournait ses pouces avec un mouvement machinal ; d'Aspremont regardait obstinément les pointes noires et polies des cornes qu'il avait défendu à Vicè d'emporter, comme un naturaliste cherchant à classer d'après un fragment, une espèce inconnue ; Alicia passait son doigt dans la rosette du large ruban qui ceignait son peignoir de mousseline, faisant mine d'en resserrer le noeud.

Ce fut miss Ward qui rompit la glace la première, avec cette liberté enjouée des jeunes filles anglaises, si modestes et si réservées, cependant, après le mariage.

"Vraiment, Paul vous n'êtes guère aimable depuis quelque temps. Votre galanterie est−elle une plante de serre froide qui ne peut s'épanouir qu'en Angleterre, et dont la température de ce climat gêne le développement ? Comme vous étiez attentif, empressé, toujours aux petits soins, dans notre cottage du Lincolnshire ! Vous m'abordiez la bouche en coeur, la main sur la poitrine, irréprochablement frisé, prêt à mettre un genou à terre devant l'idole de votre âme ; − tel, enfin, qu'on représente les amoureux sur les vignettes de roman.

− Je vous aime toujours, Alicia, répondit d'Aspremont d'une voix profonde, mais sans quitter des yeux les cornes suspendues à l'une des colonnes antiques qui soutenaient le plafond de pampres.

− Vous dites cela d'un ton si lugubre, qu'il faudrait être bien coquette pour le croire, continua miss Ward ; − j'imagine que ce qui vous plaisait en moi, c'était mon teint pâle, ma diaphanéité, ma grâce ossianesque et vaporeuse ; mon état de souffrance me donnait un certain charme romantique que j'ai perdu.

− Alicia ! jamais vous ne fûtes plus belle.

− Des mots, des mots, des mots, comme dit Shakespeare. Je suis si belle que vous ne daignez pas me regarder."

En effet, les yeux de M. d'Aspremont ne s'étaient pas dirigés une seule fois vers la jeune fille.

"Allons, fit−elle avec un grand soupir comiquement exagéré, je vois que je suis devenue une grosse et forte paysanne, bien fraîche, bien colorée, bien rougeaude, sans la moindre distinction, incapable de figurer au bal d'Almacks, ou dans un livre de beautés, séparée d'un sonnet admiratif par une feuille de papier de soie.

− Miss Ward, vous prenez plaisir à vous calomnier, dit Paul les paupières baissées.

− Vous feriez mieux de m'avouer franchement que je suis affreuse. − C'est votre faute aussi, commodore ; avec vos ailes de poulet, vos noix de côtelettes, vos filets de boeuf, vos petits verres de vin des Canaries, vos promenades à cheval, vos bains de mer, vos exercices gymnastiques, vous m'avez fabriqué cette fatale santé bourgeoise qui dissipe les illusions poétiques de M. d'Aspremont.

− Vous tourmentez M. d'Aspremont et vous vous moquez de moi, dit le commodore interpellé ; mais certainement, le filet de boeuf est substantiel et le vin des Canaries n'a jamais nui à personne.

− Quel désappointement, mon pauvre Paul ! quitter une nixe, un elfe, une willis, et retrouver ce que les médecins et les parents appellent une jeune personne bien constituée ! − Mais écoutez−moi, puisque vous n'avez plus le courage de m'envisager, et frémissez d'horreur. − Je pèse sept onces de plus qu'à mon départ d'Angleterre.

− Huit onces ! interrompit avec orgueil le commodore, qui soignait Alicia comme eût pu le faire la mère la plus tendre.

− Est−ce huit onces précisément ? Oncle terrible, vous voulez donc désenchanter à tout jamais M. d'Aspremont ? " fit Alicia en affectant un découragement moqueur.

Pendant que la jeune fille le provoquait par ces coquetteries, qu'elle ne se fût pas permises, même envers son fiancé, sans de graves motifs, M. d'Aspremont, en proie à son idée fixe et ne voulant pas nuire à miss Ward par son regard fatal, attachait ses yeux aux cornes talismaniques ou les laissait errer vaguement sur l'immense étendue bleue qu'on découvrait du haut de la terrasse.

Il se demandait s'il n'était pas de son devoir de fuir Alicia, dût−il passer pour un homme sans foi et sans honneur, et d'aller finir sa vie dans quelque île déserte où, du moins, sa jettature s'éteindrait faute d'un regard humain pour l'absorber.

"Je vois, dit Alicia continuant sa plaisanterie, ce qui vous rend si sombre et si sérieux ; l'époque de notre mariage est fixée à un mois ; et vous reculez à l'idée de devenir le mari d'une pauvre campagnarde qui n'a plus la moindre élégance. Je vous rends votre parole : vous pourrez épouser mon amie miss Sarah Templeton, qui mange des pickles et boit du vinaigre pour être mince ! "

Cette imagination la fit rire de ce rire argentin et clair de la jeunesse. Le commodore et Paul s'associèrent franchement à son hilarité.

Quand la dernière fusée de sa gaieté nerveuse se fut éteinte, elle vint à d'Aspremont, le prit par la main, le conduisit au piano placé à l'angle de la terrasse, et lui dit en ouvrant un cahier de musique sur le pupitre :

"Mon ami, vous n'êtes pas en train de causer aujourd'hui et, "ce qui ne vaut pas la peine d'être dit, on le chante" ; vous allez donc faire votre partie dans ce duettino, dont l'accompagnement n'est pas difficile : ce ne sont presque que des accords plaqués."

Paul s'assit sur le tabouret, miss Alicia se mit debout près de lui, de manière à pouvoir suivre le chant sur la partition. Le commodore renversa sa tête, allongea ses jambes et prit une pose de béatitude anticipée, car il avait des prétentions au dilettantisme et affirmait adorer la musique ; mais dès la sixième mesure il s'endormait du sommeil des justes, sommeil qu'il s'obstinait, malgré les railleries de sa nièce, à appeler une extase, − quoiqu'il lui arrivât quelquefois de ronfler, symptôme médiocrement extatique.

Le duettino était une vive et légère mélodie, dans le goût de Cimarosa, sur des paroles de Métastase, et que nous ne saurions mieux définir qu'en la comparant à un papillon traversant à plusieurs reprises un rayon

de soleil.

La musique a le pouvoir de chasser les mauvais esprits : au bout de quelques phrases, Paul ne pensait plus aux doigts conjurateurs, aux cornes magiques, aux amulettes de corail ; il avait oublié le terrible bouquin du signor Valetta et toutes les rêveries de la jettatura. Son âme montait gaiement, avec la voix d'Alicia, dans un air pur et lumineux.

Les cigales faisaient silence comme pour écouter, et la brise de mer qui venaient de se lever emportait les notes avec les pétales des fleurs tombées des vases sur le rebord de la terrasse.

"Mon oncle dort comme les sept dormants dans leur grotte. S'il n'était pas coutumier du fait, il y aurait de quoi froisser notre amour−propre de virtuoses, dit Alicia en refermant le cahier. Pendant qu'il repose, voulez−vous faire un tour de jardin avec moi, Paul ? je ne vous ai pas encore montré mon paradis."

Et elle prit à un clou planté dans l'une des colonnes, où il était suspendu par des brides, un large chapeau de paille de Florence.

Alicia professait en fait d'horticulture les principes les plus bizarres ; elle ne voulait pas qu'on cueillît les fleurs ni qu'on taillât les branches ; et ce qui l'avait charmée dans la villa, c'était, comme nous l'avons dit, l'état sauvagement inculte du jardin.

Les deux jeunes gens se frayaient une route au milieu des massifs qui se rejoignaient aussitôt après leur passage. Alicia marchait devant et riait de voir Paul cinglé derrière elle par les branches de lauriers−roses qu'elle déplaçait. A peine avait−elle fait une vingtaine de pas, que la main verte d'un rameau, comme pour faire une espièglerie végétale, saisit et retint son chapeau de paille en l'élevant si haut, que Paul ne put le reprendre.

Heureusement, le feuillage était touffu, et le soleil jetait à peine quelques sequins d'or sur le sable à travers les interstices des ramures.

"Voici ma retraite favorite", dit Alicia, en désignant à Paul un fragment de roche aux cassures pittoresques, que protégeait un fouillis d'orangers, de cédrats, de lentisques et de myrtes.

Elle s'assit dans une anfractuosité taillée en forme de siège, et fit signe à Paul de s'agenouiller devant elle sur l'épaisse mousse sèche qui tapissait le pied de la roche.

"Mettez vos deux mains dans les miennes et regardez−moi bien en face. Dans un mois, je serai votre femme. Pourquoi vos yeux évitent−ils les miens ? "

En effet, Paul, revenu à ses rêveries de jettature, détournait la vue.

"Craignez−vous d'y lire une pensée contraire ou coupable ? Vous savez que mon âme est à vous depuis le jour où vous avez apporté à mon oncle la lettre de recommandation dans le parloir de Richmond. Je suis de la race de ces Anglaises tendres, romanesques et fières, qui prennent en une minute un amour qui dure toute la vie, − plus que la vie peut−être, − et qui sait aimer, sait mourir. Plongez vos regards dans les miens, je le veux ; n'essayez pas de baisser la paupière, ne vous détournez pas, ou je penserai qu'un gentleman qui ne doit craindre que Dieu se laisse effrayer par de viles superstitions. Fixez sur moi cet oeil que vous croyez si terrible et qui m'est si doux, car j'y vois votre amour, et jugez si vous me trouvez assez jolie encore pour me mener, quand nous serons mariés, promener à Hyde Park en calèche découverte.

Paul, éperdu, fixait sur Alicia un long regard plein de passion et d'enthousiasme. − Tout à coup la jeune fille pâlit ; une douleur lancinante lui traversa le coeur comme un fer de flèche : il sembla que quelque fibre se rompait dans sa poitrine, et elle porta vivement son mouchoir à ses lèvres. Une goutte rouge tacha la fine batiste, qu'Alicia replia d'un geste rapide.

"Oh ! merci, Paul ; vous m'avez rendue bien heureuse, car je croyais que vous ne m'aimiez plus ! "

X

Le mouvement d'Alicia pour cacher son mouchoir n'avait pu être si prompt que M. d'Aspremont ne l'aperçût ; une pâleur affreuse couvrit les traits de Paul car une preuve irrécusable de son fatal pouvoir venait de lui être donnée, et les idées les plus sinistres lui traversaient la cervelle ; la pensée du suicide se présenta même à lui ; n'était−il pas de son devoir de se supprimer comme un être malfaisant et d'anéantir ainsi la cause involontaire de tant de malheurs ? Il eût accepté pour son compte les épreuves les plus dures et porté courageusement le poids de la vie ; mais donner la mort à ce qu'il aimait le mieux au monde, n'était−ce pas aussi par trop horrible ?

L'héroïque jeune fille avait dominé la sensation de douleur, suite du regard de Paul, et qui coïncidait si étrangement avec les avis du comte Altavilla. − Un esprit moins ferme eût pu se frapper de ce résultat, sinon surnaturel, du moins difficilement explicable ; mais, nous l'avons dit, l'âme d'Alicia était religieuse et non superstitieuse. Sa foi inébranlable en ce qu'il faut croire rejetait comme des contes de nourrice toutes ces histoires d'influences mystérieuses, et se riait des préjugés populaires les plus profondément enracinés. − D'ailleurs, eût−elle admis la jettature comme réelle, en eût−elle reconnu chez Paul les signes évidents, son coeur tendre et fier n'aurait pas hésité une seconde. − Paul n'avait commis aucune action où la susceptibilité la plus délicate pût trouver à reprendre, et miss Ward eût préféré tomber morte sous ce regard, prétendu si funeste, à reculer devant un amour accepté par elle avec le consentement de son oncle et que devait couronner bientôt le mariage. Miss Alicia Ward ressemblait un peu à ces héroïnes de Shakespeare chastement hardies, virginalement résolues, dont l'amour subit n'en est pas moins pur et fidèle, et qu'une seule minute lie pour toujours ; sa main avait pressé celle de Paul, et nul homme au monde ne devait plus l'enfermer dans ses doigts. Elle regardait sa vie comme enchaînée, et sa pudeur se fût révoltée à l'idée seule d'un autre hymen.

Elle montra donc une gaieté réelle ou si bien jouée qu'elle eût trompé l'observateur le plus fin, et, relevant Paul, toujours à genoux à ses pieds, elle le promena à travers les allées obstruées de fleurs et de plantes de son jardin inculte, jusqu'à une place où la végétation, en s'écartant, laissait apercevoir la mer comme un rêve bleu d'infini. − Cette sérénité lumineuse dispersa les pensées sombres de Paul : Alicia s'appuyait sur le bras du jeune homme avec un abandon confiant, comme si déjà elle eût été sa femme. Par cette pure et muette caresse, insignifiante de la part de toute autre, décisive de la sienne, elle se donnait à lui plus formellement encore, le rassurant contre ses terreurs, et lui faisant comprendre combien peu la touchaient les dangers dont on la menaçait. Quoiqu'elle eût imposé silence d'abord à Vicè, ensuite à son oncle, et que le comte Altavilla n'eût nommé personne, tout en recommandant de se préserver d'une influence mauvaise, elle avait vite compris qu'il s'agissait de Paul d'Aspremont ; les obscurs discours du beau Napolitain ne pouvaient faire allusion qu'au jeune Français. Elle avait vu aussi que Paul, cédant au préjugé si répandu à Naples, qui fait un jettatore de tout homme d'une physionomie un peu singulière, se croyait, par une inconcevable faiblesse d'esprit, atteint du fascino, et détournait d'elle ses yeux pleins d'amour, de peur de lui nuire par un regard ; pour combattre ce commencement d'idée fixe, elle avait provoqué la scène que nous venons de décrire, et dont le résultat contrariait l'intention, car il ancra Paul plus que jamais dans sa fatale monomanie.

Les deux amants regagnèrent la terrasse, où le commodore, continuant à subir l'effet de la musique, dormait encore mélodieusement sur son fauteuil de bambou. − Paul prit congé, et miss Ward, parodiant le geste d'adieu napolitain, lui envoya du bout des doits un imperceptible baiser en disant : "A demain, Paul, n'est−ce pas ? " d'une voix toute chargée de suaves caresses.

Alicia était en ce moment d'une beauté radieuse, alarmante, presque surnaturelle, qui frappa son oncle réveillé en sursaut par la sortie de Paul. − Le blanc de ses yeux prenait des tons d'argent bruni et faisait étinceler les prunelles comme des étoiles d'un noir lumineux ; ses joues se nuançaient aux pommettes d'un rose idéal, d'une pureté et d'une ardeur célestes, qu'aucun peintre ne posséda jamais sur sa palette ; ses tempes, d'une transparence d'agate, se veinaient d'un réseau de petits filets bleus, et toute sa chair semblait

pénétrée de rayons : on eût dit que l'âme lui venait à la peau.

"Comme vous êtes belle aujourd'hui, Alicia ! dit le commodore.

− Vous me gâtez, mon oncle ; et si je ne suis pas la plus orgueilleuse petite fille des trois royaumes, ce n'est pas votre faute. Heureusement, je ne crois pas aux flatteries, même désintéressées.

− Belle, dangereusement belle, continua en lui−même le commodore ; elle me rappelle, trait pour trait, sa mère, la pauvre Nancy, qui mourut à dix−neuf ans. De tels anges ne peuvent rester sur terre : il semble qu'un souffle les soulève et que des ailes invisibles palpitent à leurs épaules ; c'est trop blanc, trop rose, trop pur, trop parfait ; il manque à ces corps éthérés le sang rouge et grossier de la vie. Dieu, qui les prête au monde pour quelques jours, se hâte de les reprendre. Cet éclat suprême m'attriste comme un adieu.

− Eh bien, mon oncle, puisque je suis si jolie, reprit miss Ward, qui voyait le front du commodore s'assombrir, c'est le moment de me marier : le voile et la couronne m'iront bien.

− Vous marier ! êtes−vous donc si pressée de quitter votre vieux peau−rouge d'oncle, Alicia ?

− Je ne vous quitterai pas pour cela ; n'est−il pas convenu avec M. d'Aspremont que nous demeurerons ensemble ? Vous savez bien que je ne puis vivre sans vous.

− M. d'Aspremont ! M. d'Aspremont ! ... La noce n'est pas encore faite.

− N'a−t−il pas votre parole... et la mienne ? − Sir Joshua Ward n'y a jamais manqué.

− Il a ma parole, c'est incontestable, répondit le commodore évidemment embarrassé.

− Le terme de six mois que vous avez fixé n'est−il pas écoulé... depuis quelques jours ? dit Alicia, dont les joues pudiques rosirent encore davantage, car cet entretien, nécessaire au point où en étaient les choses, effarouchait sa délicatesse de sensitive.

− Ah ! tu as compté les mois, petite fille ; fiez−vous donc à ces mines discrètes !

− J'aime M. d'Aspremont, répondit gravement la jeune fille.

− Voilà l'enclouer, fit sir Joshua Ward, qui, tout imbu des idées de Vicè et d'Altavilla, se souciat médiocrement d'avoir pour gendre un jettatore. − Que n'en aimes−tu un autre !

− Je n'ai pas deux coeurs, dit Alicia ; je n'aurai qu'un amour, dussé−je, comme ma mère, mourir à dix−neuf ans.

− Mourir ! ne dites pas de ces vilains mots, je vous en supplie, s'écria le commodore.

− Avez−vous quelque reproche à faire à M. d'Aspremont ?

− Aucun, assurément.

− A−t−il forfait à l'honneur de quelque manière que ce soit ? S'est−il montré une fois lâche, vil, menteur ou perfide ? Jamais a−t−il insulté une femme ou reculé devant un homme ? Son blason est−il terni de quelque souillure secrète ? Une jeune fille, en prenant son bras pour paraître dans le monde, a−t−elle à rougir ou à baisser les yeux ?

− M. Paul d'Aspremont est un parfait gentleman, il n'y a rien à dire sur sa respectabilité.

− Croyez, mon oncle, que si un tel motif existait, je renoncerais à M. d'Aspremont sur l'heure, et m'ensevelirais dans quelque retraite inaccessible ; mais nulle autre raison, entendez−vous, nulle autre ne me fera manquer à une promesse sacrée", dit miss Alicia Ward d'un ton ferme et doux.

Le commodore tournait ses pouces, mouvement habituel chez lui lorsqu'il ne savait que répondre, et qui lui servait de contenance.

"Pourquoi montrez−vous maintenant tant de froideur à Paul ? continua miss Ward. Autrefois vous aviez tant d'affection pour lui ; vous ne pouviez vous en passer dans notre cottage du Lincolnshire, et vous disiez, en lui serrant la main à lui couper les doigts, que c'était un digne garçon, à qui vous confierez volontiers le bonheur d'une jeune fille.

− Oui, certes, je l'aimais, ce bon Paul, dit le commodore qu'émouvaient ces souvenirs rappelés à propos ; mais ce qui est obscur dans les brouillards de l'Angleterre devient clair au soleil de Naples...

− Que voulez−vous dire ? fit d'une voix tremblante Alicia abandonnée subitement par ses vives couleurs, et devenue blanche comme une statue d'albâtre sur un tombeau.

− Que ton Paul est un jettatore.

− Comment ! vous ! mon oncle ; vous, sir Joshua Ward, un gentilhomme, un chrétien, un sujet de Sa Majesté Britannique, un ancien officier de la marine anglaise, un être éclairé et civilisé, que l'on consulterait sur toutes choses, vous qui avez l'instruction et la sagesse, qui lisez chaque soir la Bible et l'Evangile, vous ne craignez pas d'accuser Paul de jettature ! Oh ! je n'attendais pas cela de vous !

− Ma chère Alicia, répondit le commodore, je suis peut−être tout ce que vous dites là lorsqu'il ne s'agit pas de vous, mais lorsqu'un danger, même imaginaire vous menace, je deviens plus superstitieux qu'un paysan des Abruzzes, qu'un lazzarone du Môle, qu'un ostricajo de Chiaja, qu'une servante de la Terre de Labour ou même qu'un comte napolitain. Paul peut bien me dévisager tant qu'il voudra avec ses yeux dont le rayon visuel se croise, je resterai aussi calme que devant la pointe d'une épée ou le canon d'un pistolet. Le fascino ne mordra pas sur ma peau tannée, hâlée et rougie par tous les soleils de l'univers. Je ne suis crédule que pour vous, chère nièce, et j'avoue que je sens une sueur froide me baigner les tempes quand le regard de ce malheureux garçon se pose sur vous. Il n'a pas d'intentions mauvaises, je le sais, et il vous aime plus que sa vie ; mais il me semble que, sous cette influence, vos traits s'altèrent, vos couleurs disparaissent, et que vous tâchez de dissimuler une souffrance aiguë ; et alors il me prend de furieuses envies de lui crever les yeux, à votre M. Paul d'Aspremont, avec la pointe des cornes données par Altavilla.

− Pauvre cher oncle, dit Alicia attendrie par la chaleureuse explosion du commandeur ; nos existences sont dans les mains de Dieu : il ne meurt pas un prince sur son lit de parade, ni un passereau des toits sous sa tuile, que son heure ne soit marquée là−haut ; le fascino n'y fait rien, et c'est une impiété de croire qu'un regard plus ou moins oblique puisse avoir une influence. Voyons, n'oncle, continua−t−elle en prenant le terme d'affection familière du fou dans Le Roi Lear, vous ne parliez pas sérieusement tout à l'heure ; votre affection pour moi troublait votre jugement toujours si droit. N'est−ce pas, vous n'oseriez lui dire, à M. Paul d'Aspremont, que vous lui retirez la main de votre nièce, mise par vous dans la sienne, et que vous n'en voulez plus pour gendre, sous le beau prétexte qu'il est − jettatore !

− Par Joshua ! mon patron, qui arrêta le soleil, s'écria le commodore, je ne le lui mâcherai pas, à ce joli M. Paul. Cela m'est bien égal d'être ridicule, absurde, déloyal même, quand il y va de votre santé, de votre vie peut−être ! J'étais engagé avec un homme, et non avec un fascinateur. J'ai promis ; eh bien, je fausse ma

promesse, voilà tout ; s'il n'est pas content, je lui rendrai raison."

Et le commodore, exaspéré, fit le geste de se fendre, sans faire la moindre attention à la goutte qui lui mordait les doigts du pied.

"Sir Joshua Ward, vous ne ferez pas cela", dit Alicia avec une dignité calme.

Le commodore se laissa tomber tout essoufflé dans son fauteuil de bambou et garda le silence.

"Eh bien, mon oncle, quand même cette accusation odieuse et stupide serait vraie, faudra−t−il pour cela repousser M. d'Aspremont et lui faire un crime d'un malheur ? N'avez−vous pas reconnu que le mal qu'il pouvait produire ne dépendait pas de sa volonté, et que jamais âme ne fut plus aimante, plus généreuse et plus noble ?

− On n'épouse pas les vampires, quelque bonnes que soient leurs intentions, répondit le commodore.

− Mais tout cela est chimère, extravagance, superstition ; ce qu'il y a de vrai, malheureusement, c'est que Paul s'est frappé de ces folies, qu'il a prises au sérieux ; il est effrayé, halluciné ; il croit à son pouvoir fatal, il a peur de lui−même, et chaque petit accident qu'il ne remarquait pas autrefois, et dont aujourd'hui il s'imagine être la cause, confirme en lui cette conviction. N'est−ce pas à moi, qui suis sa femme devant Dieu, et qui le serai bientôt devant les hommes, − bénie par vous, mon cher oncle, − de calmer cette imagination surexcitée, de chasser ces vains fantômes, de rassurer, par ma sécurité apparente et réelle, cette anxiété hagarde, soeur de la monomanie, et de sauver, au moyen du bonheur, cette belle âme troublée, cet esprit charmant en péril ?

− Vous avez toujours raison, miss Ward, dit le commodore ; et moi, que vous appelez sage, je ne suis qu'un vieux fou. Je crois que cette Vicè est sorcière ; elle m'avait tourné la tête avec toutes ses histoires. Quant au comte Altavilla, ses cornes et sa bimbeloterie cabalistique me semblent à présent assez ridicules. Sans doute, c'était un stratagème imaginé pour faire éconduire Paul et t'épouser lui−même.

− Il se peut que le comte Altavilla soit de bonne foi, dit miss Ward en souriant ; − tout à l'heure vous étiez encore de son avis sur la jettature.

− N'abusez pas de vos avantages, miss Alicia ; d'ailleurs je ne suis pas encore si bien revenu de mon erreur que je n'y puisse retomber. Le meilleur serait de quitter Naples par le premier départ de bateau à vapeur, et de retourner tout tranquillement en Angleterre. Quand Paul ne verra plus les cornes de boeuf, les massacres de cerf, les doigts allongés en pointe, les amulettes de corail et tous ces engins diaboliques, son imagination se tranquillisera, et moi−même j'oublierai ces sornettes qui ont failli me faire fausser ma parole et commettre une action indigne d'un galant homme. − Vous épouserez Paul, puisque c'est convenu. Vous me garderez le parloir et la chambre du rez−de−chaussée dans la maison de Richmond, la tourelle octogone au castel de Lincolnshire, et nous vivrons heureux ensemble. Si votre santé exige un air plus chaud, nous louerons une maison de campagne aux environs de Tours, ou bien encore à Cannes, où lord Brougham possède une belle propriété, et où ces damnables superstitions de jettature sont inconnues, Dieu merci. − Que dites−vous de mon projet, Alicia ?

− Vous n'avez pas besoin de mon approbation, ne suis−je pas la plus obéissante des nièces ?

− Oui, lorsque je fais ce que vous voulez, petite masque", dit en souriant le commodore qui se leva pour regagner sa chambre.

Alicia resta quelques minutes encore sur la terrasse ; mais, soit que cette scène eût déterminé chez elle quelque excitation fébrile, soit que Paul exerçât réellement sur la jeune fille l'influence que redoutait le commodore, la brise tiède, en passant sur ses épaules protégées d'une simple gaze, lui causa une impression glaciale, et, le soir, se sentant mal à l'aise, elle pria Vicè d'étendre sur ses pieds froids et blancs comme le marbre une de ces couvertures arlequinées qu'on fabrique à Venise.

Cependant les lucioles scintillaient dans le gazon, les grillons chantaient, et la lune large et jaune montait au ciel dans une brume de chaleur.

XI

Le lendemain de cette scène, Alicia, dont la nuit n'avait pas été bonne, effleura à peine des lèvres le breuvage que lui offrait Vicè tous les matins, et le reposa languissamment sur le guéridon près de son lit. Elle n'éprouvait précisément aucune douleur, mais elle se sentait brisée ; c'était plutôt une difficulté de vivre qu'une maladie, et elle eût été embarrassée d'en accuser les symptômes à un médecin. Elle demanda un miroir à Vicè, car une jeune fille s'inquiète plutôt de l'altération que la souffrance peut apporter à sa beauté que de la souffrance elle−même. Elle était d'une blancheur extrême ; seulement deux petites taches semblables à deux feuilles de rose du Bengale tombées sur une coupe de lait nageaient sur sa pâleur. Ses yeux brillaient d'un éclat insolite, allumés par les dernières flammes de la fièvre ; mais le cerise de ses lèvres était beaucoup moins vif, et pour y faire revenir la couleur, elle les mordit de ses petites dents de nacre.

Elle se leva, s'enveloppa d'une robe de chambre en cachemire blanc, tourna une écharpe de gaze autour de sa tête, − car, malgré la chaleur qui faisait crier les cigales, elle était encore un peu frileuse, − et se rendit sur la terrasse à l'heure accoutumée, pour ne pas éveiller la sollicitude toujours aux aguets du commodore. Elle toucha du bout des lèvres au déjeuner, bien qu'elle n'eût pas faim, mais le moindre indice de malaise n'eût pas manqué d'être attribué à l'influence de Paul par sir Joshua Ward, et c'est ce qu'Alicia voulait éviter avant toute chose.

Puis, sous prétexte que l'éclatante lumière du jour la fatiguait, elle se retira dans sa chambre, non sans avoir réitérer plusieurs fois au commodore, soupçonneux en pareille matière, l'assurance qu'elle se portait à ravir.

"A ravir... j'en doute, se dit le commodore à lui−même lorsque sa nièce s'en fut allée. − Elle avait des tons nacrés près de l'oeil, de petites couleurs vives au haut des joues, − juste comme sa pauvre mère, qui, elle aussi, prétendait ne s'être jamais mieux portée. − Que faire ? Lui ôter Paul, ce serait la tuer d'une autre manière ; laissons agir la nature. Alicia est si jeune ! Oui, mais c'est aux plus jeunes et aux plus belles que la vieille Mob en veut ; elle est jalouse comme une femme. Si je faisais venir un docteur ? mais que peut la médecine sur un ange ! Pourtant tous les symptômes fâcheux avaient disparu... Ah ! si c'était toi, damné Paul, dont le souffle fit pencher cette fleur divine, je t'étranglerais de mes propres mains. Nancy ne subissait le regard d'aucun jettatore, et elle est morte. − Si Alicia mourait ! Non, cela n'est pas possible. Je n'ai rien fait à Dieu pour qu'il me réserve cette affreuse douleur. Quand cela arrivera, il y aura longtemps que je dormirai sous ma pierre avec le Sacred to the memory of sir Joshua Ward, à l'ombre de mon clocher natal. C'est elle qui viendra pleurer et prier sur la pierre grise pour le vieux commodore... Je ne sais ce que j'ai, mais je suis mélancolique et funèbre en diable ce matin ! "

Pour dissiper ces idées noires, le commodore ajouta un peu de rhum de la Jamaïque au thé refroidi dans sa tasse, et se fit apporter son hooka, distraction innocente qu'il ne se permettait qu'en l'absence d'Alicia, dont la délicatesse eût pu être offusquée même par cette fumée légère mêlée de parfum.

Il avait déjà fait bouillonner l'eau aromatisée du récipient et chassé devant lui quelques nuages bleuâtres, lorsque Vicè parut annonçant le comte Altavilla.

"Sir Joshua, dit le comte après les premières civilités, avez−vous réfléchi à la demande que je vous ai faite l'autre jour ?

− J'y ai réfléchi, reprit le commodore ; mais, vous le savez, M. Paul d'Aspremont a ma parole.

− Sans doute ; pourtant il y a des cas où une parole se retire ; par exemple, lorsque l'homme à qui on l'a donnée, pour une raison ou pour une autre, n'est pas tel qu'on le croyait d'abord.

− Comte, parlez plus clairement.

− Il me répugne de charger un rival ; mais, d'après la conversation que nous avons eue ensemble, vous devez me comprendre. Si vous rejetiez M. Paul d'Aspremont, m'accepteriez−vous pour gendre ?

− Moi, certainement ; mais il n'est pas aussi sûr que miss Ward s'arrangeât de cette substitution. − Elle est entêtée de ce Paul, et c'est un peu ma faute, car moi−même je favorisais ce garçon avant toutes ces sottes histoires. − Pardon, comte, de l'épithète, mais j'ai vraiment la cervelle à l'envers.

− Voulez−vous que votre nièce meure ? dit Altavilla d'un ton ému et grave.

− Tête et sang ! ma nièce meure ? dit Altavilla d'un ton ému et grave.

− Tête et sang ! ma nièce mourir ! " s'écria le commodore en bondissant de son fauteuil et en rejetant le tuyau de maroquin de son hooka.

Quand on attaquait cette corde chez sir Joshua Ward, elle vibrait toujours.

"Ma nièce est−elle donc dangereusement malade ?

− Ne vous alarmez pas si vite, milord ; miss Alicia peut vivre, et même très longtemps.

− A la bonne heure ! vous m'aviez bouleversé.

− Mais à une condition, continua le comte Altavilla : c'est qu'elle ne voie plus M. Paul d'Aspremont.

− Ah ! voilà la jettature qui revient sur l'eau ! Par malheur, miss Ward n'y croit pas.

− Ecoutez−moi, dit posément le comte Altavilla. − Lorsque j'ai rencontré pour la première fois miss Alicia au bal chez le prince de Syracuse, et que j'ai conçu pour elle une passion aussi respectueuse qu'ardente, c'est de la santé étincelante, de la joie d'existence, de la fleur de vie qui éclataient dans toute sa personne que je fus d'abord frappé. Sa beauté en devenait lumineuse et nageait comme dans une atmosphère de bien−être. − Cette phosphorescence la faisait briller comme une étoile ; elle éteignait Anglaises, Russes, Italiennes, et je ne vis plus qu'elle. − A la distinction britannique elle joignait la grâce pure et forte des anciennes déesses ; excusez cette mythologie chez le descendant d'une colonie grecque.

− C'est vrai qu'elle était superbe ! Miss Edwina O'Herty, lady Eleonor Lilly, mistress Jane Strangford ; la princesse Véra Fédorowna Bariatinski faillirent en avoir la jaunisse de dépit, dit le commodore enchanté.

− Et maintenant ne remarquez−vous pas que sa beauté a pris quelque chose de languissant, que ses traits s'atténuent en délicatesses morbides, que les veines de ses mains se dessinent plus bleues qu'il ne faudrait, que sa voix a des sons d'harmonica d'une vibration inquiétante et d'un charme douloureux ? L'élément terrestre s'efface et laisse dominer l'élément angélique. Miss Alicia devient d'une perfection éthérée que, dussiez−vous me trouver matériel, je n'aime pas voir aux filles de ce globe."

Ce que disait le comte répondait si bien aux préoccupations secrètes de sir Joshua Ward, qu'il resta quelques minutes silencieux et comme perdu dans une rêverie profonde.

"Tout cela est vrai ; bien que parfois je cherche à me faire illusion, je ne puis en disconvenir.

− Je n'ai pas fini, dit le comte ; la santé de miss Alicia avant l'arrivée de M. d'Aspremont en Angleterre avait−elle fait naître des inquiétudes ?

− Jamais : c'était la plus fraîche et la plus rieuse enfant des trois royaumes.

− La présence de M. d'Aspremont coïncide, comme vous le voyez, avec les périodes maladives qui altèrent la précieuse santé de miss Ward. Je ne vous demande pas, à vous, homme du Nord, d'ajouter une foi implicite à une croyance, à un préjugé, à une superstition, si vous voulez, de nos contrées méridionales, mais convenez cependant que ces faits sont étranges et méritent toute votre attention...

− Alicia ne peut−elle être malade... naturellement ? dit le commodore, ébranlé par les raisonnements captieux d'Altavilla, mais que retenait une sorte de honte anglaise d'adopter la croyance populaire napolitaine.

− Miss Ward n'est pas malade ; elle subit une sorte d'empoisonnement par le regard, et si M. d'Aspremont n'est pas jettatore, au moins il est funeste.

− Qu'y puis−je faire ? elle aime Paul, se rit de la jettature et prétend qu'on ne peut donner une pareille raison à un homme d'honneur pour le refuser.

− Je n'ai pas le droit de m'occuper de votre nièce : je ne suis ni son frère, ni son parent, ni son fiancé ; mais si j'obtenais votre aveu, peut−être tenterais−je un effort pour l'arracher à cette influence fatale. Oh ! ne craignez rien ; je ne commettrai pas d'extravagance ; − quoique jeune, je sais qu'il ne faut pas faire de bruit autour de la réputation d'une jeune fille ; − seulement permettez−moi de me taire sur mon plan. Ayez assez de confiance en ma loyauté pour croire qu'il ne renferme rien que l'homme le plus délicat ne puisse avouer.

− Vous aimez donc bien ma nièce ? dit le commodore.

− Oui, puisque je l'aime sans espoir ; mais m'accorderez−vous la licence d'agir ?

− Vous êtes un terrible homme, comte Altavilla ; eh bien ! tâchez de sauver Alicia à votre manière, je ne le trouverai pas mauvais, et même je le trouverai fort bon."

Le comte se leva, salua, regagna sa voiture et dit au cocher de le conduire à l'hôtel de Rome.

Paul, les coudes sur la table, la tête dans ses mains, était plongé dans les plus douloureuses réflexions ; il avait vu les deux ou trois gouttelettes rouges sur le mouchoir d'Alicia, et toujours infatué de son idée fixe, il se reprochait son amour meurtrier ; il se blâmait d'accepter le dévouement de cette belle jeune fille décidée à mourir pour lui, et se demandait par quel sacrifice surhumain il pourrait payer cette sublime abnégation.

Paddy, le jockey−gnome, interrompit cette méditation en apportant la carte du comte Altavilla.

"Le comte Altavilla ! que peut−il me vouloir ? fit Paul excessivement surpris. Faites−le entrer."

Lorsque le Napolitain parut sur le seuil de la porte, M. d'Aspremont avait déjà posé sur son étonnement ce masque d'indifférence glaciale qui sert aux gens du monde à cacher leurs impressions.

Avec une politesse froide il désigna un fauteuil au comte, s'assit lui−même, et attendit en silence, les yeux fixés sur le visiteur.

"Monsieur, commença le comte en jouant avec les breloques de sa montre, ce que j'ai à vous dire est si étrange, si déplacé, si inconvenant, que vous auriez le droit de me jeter par la fenêtre. − Epargnez−moi cette

brutalité, car je suis prêt à vous rendre raison en galant homme.

− J'écoute, monsieur, sauf à profiter plus tard de l'offre que vous me faites, si vos discours ne me conviennent pas, répondit Paul, sans qu'un muscle de sa figure bougeât.

− Vous êtes jettatore ! "

A ces mots, une pâleur verte envahit subitement la face de M. d'Aspremont, une auréole rouge cercla ses yeux ; ses sourcils se rapprochèrent, la ride de son front se creusa, et de ses prunelles jaillirent comme des lueurs sulfureuses ; il se souleva à demi, déchirant de ses mains crispées les bras d'acajou du fauteuil. Ce fut si terrible qu'Altavilla, tout brave qu'il était, saisit une des petites branches de corail bifurquées suspendues à la chaîne de sa montre, et en dirigea instinctivement les pointes vers son interlocuteur.

Par un effort suprême de volonté, M. d'Aspremont se rassit et dit : "Vous aviez raison, monsieur ; telle est, en effet, la récompense que mériterait une pareille insulte ; mais j'aurai la patience d'attendre une autre réparation.

− Croyez, continua le comte, que je n'ai pas fait à un gentleman cet affront, qui ne peut se laver qu'avec du sang, sans les plus graves motifs. J'aime miss Alicia Ward.

− Que m'importe ?

− Cela vous importe, en effet, fort peu, car vous êtes aimé ; mais moi, don Felipe Altavilla, je vous défends de voir miss Alicia Ward.

− Je n'ai pas d'ordre à recevoir de vous.

− Je le sais, répondit le comte napolitain ; aussi je n'espère pas que vous m'obéissiez.

− Alors quel est le motif qui vous fait agir ? dit Paul.

− J'ai la conviction que le fascino dont malheureusement vous êtes doué influe d'une manière fatale sur miss Alicia Ward. C'est là une idée absurde, un préjugé digne du Moyen Age, qui doit vous paraître profondément ridicule ; je ne discuterai pas là−dessus avec vous. Vos yeux se portent vers miss Ward et lui lancent malgré vous ce regard funeste qui la fera mourir. Je n'ai aucun autre moyen d'empêcher ce triste résultat que de vous chercher une querelle d'Allemand. Au XVIe siècle, je vous aurais fait tuer par quelqu'un de mes paysans de la montagne ; mais aujourd'hui ces moeurs ne sont plus de mise. J'ai bien pensé à vous prier de retourner en France ; c'était trop naïf : vous auriez ri de ce rival qui vous eût dit de vous en aller et de le laisser seul auprès de votre fiancée sous prétexte de jettature."

Pendant que le comte Altavilla parlait, Paul d'Aspremont se sentait pénétré d'une secrète horreur ; il était donc, lui chrétien, en proie aux puissances de l'enfer, et le mauvais ange regardait par ses prunelles ! il semait les catastrophes, son amour donnait la mort ! Un instant sa raison tourbillonna dans son cerveau, et la folie battit de ses ailes les parois intérieures de son crâne.

"Comte, sur l'honneur, pensez−vous ce que vous dites ? s'écria d'Aspremont après quelques minutes d'une rêverie que le Napolitain respecta.

− Sur l'honneur, je le pense.

− Oh ! alors ce serait donc vrai ! dit Paul à demi−voix : je suis donc un assassin, un démon, un vampire ! je tue cet être céleste, je désespère ce vieillard ! " Et il fut sur le point de promettre au comte de ne pas revoir Alicia ; mais le respect humain et la jalousie qui s'éveillaient dans son coeur retinrent ses paroles sur ses lèvres.

"Comte, je ne vous cache point que je vais de ce pas chez miss Ward.

− Je ne vous prendrai pas au collet pour vous en empêcher ; vous m'avez tout à l'heure épargné les voies de fait, j'en suis reconnaissant ; mais je serai charmé de vous voir demain, à six heures, dans les ruines de Pompéi, à la salle des thermes, par exemple ; on y est fort bien. Quelle arme préférez−vous ? Vous êtes l'offensé : épée, sabre ou pistolet ?

− Nous nous battrons au couteau et les yeux bandés, séparés par un mouchoir dont nous tiendrons chacun un bout. Il faut égaliser les chances : je suis jettatore ; je n'aurais qu'à vous tuer en vous regardant, monsieur le comte ! "

Paul d'Aspremont partit d'un éclat de rire strident, poussa une porte et disparut.

XII

Alicia s'était établie dans une salle basse de la maison dont les murs étaient ornés de ces paysages à fresques qui, en Italie, remplacent les papiers. Des nattes de paille de Manille couvraient le plancher. Une table sur laquelle était jeté un bout de tapis turc et que jonchaient les poésies de Coleridge, de Shelley, de Tennyson et de Longfellow, un miroir à cadre antique et quelques chaises de canne composaient tout l'ameublement ; des stores de jonc de la Chine historiés de pagodes, de rochers, de saules, de grues et de dragons, ajustés aux ouvertures et relevés à demi, tamisaient une lumière douce ; une branche d'oranger, toute chargée de fleurs que les fruits, en se nouant, faisaient tomber, pénétrait familièrement dans la chambre et s'étendait comme une guirlande au−dessus de la tête d'Alicia, en secouant sur elle sa neige parfumée.

La jeune fille, toujours un peu souffrante, était couchée sur un étroit canapé près de la fenêtre ; deux ou trois coussins du Maroc la soulevaient à demi ; la couverture vénitienne enveloppait chastement ses pieds ; arrangée ainsi, elle pouvait recevoir Paul sans enfreindre les lois de la pudeur anglaise.

Le livre commencé avait glissé à terre de la main distraite d'Alicia ; ses prunelles nageaient vaguement sous leurs longs cils et semblaient regarder au−delà du monde ; elle éprouvait cette lassitude presque voluptueuse qui suit les accès de fièvre, et toute son occupation était de mâcher les fleurs de l'oranger qu'elle ramassait sur sa couverture et dont le parfum amer lui plaisait. N'y a−t−il pas une Vénus mâchant des roses, du Schiavone ? Quel gracieux pendant un artiste moderne eût pu faire au tableau du vieux Vénitien en représentant Alicia mordillant des fleurs d'oranger !

Elle pensait à M. d'Aspremont et se demandait si vraiment elle vivrait assez pour être sa femme ; non qu'elle ajoutât foi à l'influence de la jettature, mais elle se sentait envahie malgré elle de pressentiments funèbres : la nuit même, elle avait fait un rêve dont l'impression ne s'était pas dissipée au réveil.

Dans son rêve, elle était couchée, mais éveillée, et dirigeait ses yeux vers la porte de sa chambre, pressentant que quelqu'un allait apparaître. − Après deux ou trois minutes d'attente anxieuse, elle avait vu se dessiner sur le fond sombre qu'encadrait le chambranle de la porte une forme svelte et blanche, qui, d'abord transparente et laissant, comme un léger brouillard, apercevoir les objets à travers elle, avait pris plus de consistance en avançant vers le lit.

L'ombre était vêtue d'une robe de mousseline dont les plis traînaient à terre ; de longues spirales de cheveux noirs, à moitié détordues, pleuraient le long de son visage pâle, marqué de deux petites taches roses aux pommettes ; la chair du col et de la poitrine était si blanche qu'elle se confondait avec la robe, et qu'on n'eût pu dire où finissait la peau et où commençait l'étoffe ; un imperceptible jaseron de Venise cerclait le col mince d'une étroite ligne d'or ; la main fluette et veinée de bleu tenait une fleur − une rose−thé − dont les pétales se détachaient et tombaient à terre comme des larmes.

Alicia ne connaissait pas sa mère, morte un an après lui avoir donné le jour ; mais bien souvent elle s'était tenue en contemplation devant une miniature dont les couleurs presque évanouies, montrant le ton jaune d'ivoire, et pâles comme le souvenir des morts, faisaient songer au portrait d'une ombre plutôt qu'à celui d'une vivante, et elle comprit que cette femme qui entrait ainsi dans la chambre était Nancy Ward, − sa mère. − La robe blanche, le jaseron, la fleur à la main, les cheveux noirs, les joues marbrées de rose, rien n'y manquait, − c'était bien la miniature agrandie, développée, se mouvant avec toute la réalité du rêve.

Une tendresse mêlée de terreur faisait palpiter le sein d'Alicia. Elle voulait tendre ses bras à l'ombre, mais ses bras, lourds comme du marbre, ne pouvaient se détacher de la couche sur laquelle ils reposaient. Elle essayait de parler, mais sa langue ne bégayait que des syllabes confuses.

Nancy, après avoir posé la rose−thé sur le guéridon, s'agenouilla près du lit et mit sa tête contre la poitrine d'Alicia, écoutant le souffle des poumons, comptant les battements du coeur ; la joue froide de l'ombre causait à la jeune fille, épouvantée de cette auscultation silencieuse, la sensation d'un morceau de glace.

L'apparition se releva, jeta un regard douloureux sur la jeune fille et comptant les feuilles de la rose dont quelques pétales encore s'étaient séparés, elle dit : "Il n'y en a plus qu'une."

Puis le sommeil avait interposé sa gaze noire entre l'ombre et la dormeuse, et tout s'était confondu dans la nuit.

L'âme de sa mère venait−elle l'avertir et la chercher ? Que signifiait cette phrase mystérieuse tombée de la bouche de l'ombre : − "Il n'y en a plus qu'une ? " − Cette pâle rose effeuillée était−elle le symbole de sa vie ? Ce rêve étrange avec ses terreurs gracieuses et son charme effrayant, ce spectre charmant drapé de mousseline et comptant des pétales de fleurs préoccupaient l'imagination de la jeune fille, un nuage de mélancolie flottait sur son beau front, et d'indéfinissables pressentiments l'effleuraient de leurs ailes noires.

Cette branche d'oranger qui secouait sur elle ses fleurs n'avait−elle pas aussi un sens funèbre ? les petites étoiles virginales ne devaient donc pas s'épanouir sous son voile de mariée ? Attristée et pensive, Alicia retira de ses lèvres la fleur qu'elle mordait ; la fleur était jaune et flétrie déjà...

L'heure de la visite de M. d'Aspremont approchait. Miss Ward fit un effort sur elle−même, rasséréna son visage, tourna du doigt les boucles de ses cheveux, rajusta les plis froissés de son écharpe de gaze, et repris en main son livre pour se donner une contenance.

Paul entra, et miss Ward le reçut d'un air enjoué, ne voulant pas qu'il s'alarmât de la trouver couchée, car il n'eût pas manqué de se croire la cause de sa maladie. La scène qu'il venait d'avoir avec le comte Altavilla donnait à Paul une physionomie irritée et farouche qui fit faire à Vicè le signe conjurateur, mais le sourire affectueux d'Alicia eut bientôt dissipé le nuage.

"Vous n'êtes pas malade sérieusement, je l'espère, dit−il à miss Ward en s'asseyant près d'elle.

− Oh ! ce n'est rien, un peu de fatigue seulement : il a fait sirocco hier, et ce vent d'Afrique m'accable ; mais vous verrez comme je me porterai bien dans notre cottage du Lincolnshire ! Maintenant que je suis forte, nous ramerons chacun notre tour sur l'étang ! "

En disant ces mots, elle ne peut comprimer tout a fait une petite toux convulsive.

M. d'Aspremont pâlit et détourna les yeux.

Le silence régna quelques minutes dans la chambre.

"Paul, je ne vous ai jamais rien donné, reprit Alicia en ôtant de son doigt déjà maigri une bague d'or toute simple ; prenez cet anneau, et portez−le en souvenir de moi ; vous pourrez peut−être le mettre, car vous avez une main de femme ; − adieu ! je me sens lasse et je voudrais essayer de dormir ; venez me voir demain."

Paul se retira navré ; les efforts d'Alicia pour cacher sa souffrance avaient été inutiles ; il aimait éperdument miss Ward, et il la tuait ! cette bague qu'elle venait de lui donner, n'était−ce pas un anneau de fiançailles pour l'autre vie ?

Il errait sur le rivage à demi fou, rêvant de fuir, de s'aller jeter dans un couvent de trappistes et d'y attendre la mort assis sur son cercueil, sans jamais relever le capuchon de son froc. Il se trouvait ingrat et lâche de ne pas sacrifier son amour et d'abuser ainsi de l'héroïsme d'Alicia : car elle n'ignorait rien, elle savait qu'il n'était qu'un jettatore, comme l'affirmait le comte Altavilla, et, prise d'une angélique pitié, elle ne le repoussait pas !

"Oui, se disait−il, ce Napolitain, ce beau comte qu'elle dédaigne, est véritablement amoureux. Sa passion fait honte à la mienne : pour sauver Alicia, il n'a pas craint de m'attaquer, de me provoquer, moi, un jettatore, c'est−à−dire, dans ses idées, un être aussi redoutable qu'un démon. Tout en me parlant, il jouait avec ses amulettes, et le regard de ce duelliste célèbre qui a couché trois hommes sur le carreau, se baissait devant le mien ! "

Rentré à l'hôtel de Rome, Paul écrivit quelques lettres, fit un testament par lequel il laissait à miss Alicia Ward tout ce qu'il possédait, sauf un legs pour Paddy, et prit les dispositions indispensables à un galant homme qui doit avoir un duel à mort le lendemain.

Il ouvrit les boîtes de palissandre où ses armes étaient renfermées dans les compartiments garnis de serge verte, remua épées, pistolets, couteaux de chasse, et trouva enfin deux stylets corses parfaitement pareils qu'il avait achetés pour en faire don à des amis.

C'étaient deux lames de pur acier, épaisses près du manche, tranchantes des deux côtés vers la pointe, damasquinées, curieusement terribles et montées avec soin. Paul choisit aussi trois foulards et fit du tout un paquet.

Puis il prévint Scazziga de se tenir prêt de grand matin pour une excursion dans la campagne.

"Oh ! dit−il, en se jetant tout habillé sur son lit, Dieu fasse que ce combat me soit fatal ! Si j'avais le bonheur d'être tué, − Alicia vivrait ! "

XIII

Pompéi, la ville morte, ne s'éveille pas le matin comme les cités vivantes, et quoiqu'elle ait rejeté à demi le drap de cendre qui la couvrait depuis tant de siècles, même quand la nuit s'efface, elle reste endormie sur sa couche funèbre.

Les touristes de toutes nations qui la visitent pendant le jour sont à cette heure encore étendus dans leur lit, tout moulus des fatigues de leurs excursions, et l'aurore, en se levant sur les décombres de la ville−momie, n'y éclaire pas un seul visage humain. Les lézards seuls, en frétillant de la queue, rampent le long des murs, filent sur les mosaïques disjointes, sans s'inquiéter du cave canem inscrit au seuil des maisons désertes, et saluent joyeusement les premiers rayons du soleil. Ce sont les habitants qui ont succédé aux citoyens antiques, et il semble que Pompéi n'ait été exhumée que pour eux.

C'est un spectacle étrange de voir à la lueur azurée et rose du matin ce cadavre de ville saisie au milieu de ses plaisirs, de ses travaux et de sa civilisation, et qui n'a pas subi la dissolution lente des ruines ordinaires ; on croit involontairement que les propriétaires de ces maisons conservées dans leurs moindres détails vont sortir de leurs demeures avec leurs habits grecs ou romains ; les chars dont on aperçoit les ornières sur les dalles, se remettre à rouler ; les buveurs à entrer dans ces thermopoles où la marque des tasses est encore empreinte sur le marbre du comptoir. − On marche comme dans un rêve au milieu du passé ; on lit en lettres rouges, à l'angle des rues, l'affiche du spectacle du jour ! − seulement le jour est passé depuis plus de dix−sept siècles. − Aux clartés naissantes de l'aube, les danseuses peintes sur les murs semblent agiter leurs crotales, et du bout de leur pied blanc soulever comme dans une écume rose le bord de leur draperie, croyant sans doute que les lampadaires se rallument pour les orgies du triclinium ; les Vénus, les Satyres, les figures héroïques ou grotesques, animées d'un rayon, essaient de remplacer les habitants disparus, et de faire à la cité morte une population peinte. Les ombres colorées tremblent le long des parois, et l'esprit peut quelques minutes se prêter à l'illusion d'une fantasmagorie antique. Mais ce jour−là, au grand effroi des lézards, la sérénité matinale de Pompéi fut troublée par un visiteur étrange : une voiture s'arrêta à l'entrée de la voie des Tombeaux ; Paul en descendit et se dirigea à pied vers le lieu du rendez−vous.

Il était en avance, et, bien qu'il dût être préoccupé d'autre chose que d'archéologie, il ne pouvait s'empêcher, tout en marchant, de remarquer mille petits détails qu'il n'eût peut−être pas aperçus dans une situation habituelle. Les sens que ne surveille plus l'âme, et qui s'exercent alors pour leur compte, ont quelquefois une lucidité singulière. Des condamnés à mort, en allant au supplice, distinguent une petite fleur entre les fentes du pavé, un numéro au bouton d'un uniforme, une faute d'orthographe sur une enseigne, ou toute autre circonstance puérile qui prend pour eux une importance énorme. − M. d'Aspremont passa devant la villa de Diomèdes, le sépulcre de Mammia, les hémicycles funéraires, la porte antique de la cité, les maisons et les boutiques qui bordent la voie Consulaire, presque sans y jeter les yeux, et pourtant des images colorées et vives de ces monuments arrivaient à son cerveau avec une netteté parfaite ; il voyait tout, et les colonnes cannelées enduites à mi−hauteur de stuc rouge ou jaune, et les peintures à fresque, et les inscriptions tracées sur les murailles ; une annonce de location à la rubrique s'était même écrite si profondément dans sa mémoire, que ses lèvres en répétaient machinalement les mots latins sans y attacher aucune espèce de sens.

Etait−ce donc la pensée du combat qui absorbait Paul à ce point ? Nullement, il n'y songeait même pas ; son esprit était ailleurs : − dans le parloir de Richmond. Il tendait au commodore sa lettre de recommandation, et miss Ward le regardait à la dérobée ; elle avait une robe blanche, et des fleurs de jasmin étoilaient ses cheveux. Qu'elle était jeune, belle et vivace... alors !

Les bains antiques sont au bout de la voie Consulaire, près de la rue de la Fortune ; M. d'Aspremont n'eut pas de peine à les trouver. Il entra dans la salle voûtée qu'entoure une rangée de niches formées par des atlas de terre cuite, supportant une architrave ornée d'enfants et de feuillages. Les revêtements de marbre, les mosaïques, les trépieds de bronze ont disparu. Il ne reste plus de l'ancienne splendeur que les atlas d'argile et

des murailles nues comme celles d'un tombeau ; un jour vague provenant d'une petite fenêtre ronde qui découpe en disque le bleu du ciel, glisse en tremblant sur les dalles rompues du pavé.

C'était là que les femmes de Pompéi venaient, après le bain, sécher leurs beaux corps humides, rajuster leurs coiffures, reprendre leurs tuniques et se sourire dans le cuivre bruni des miroirs. Une scène d'un genre bien différent allait s'y passer, et le sang devait couler sur le sol où ruisselaient jadis les parfums.

Quelques instants après, le comte Altavilla parut : il tenait à la main une boîte à pistolets, et sous le bras deux épées, car il ne pouvait croire que les conditions proposées par M. Paul d'Aspremont fussent sérieuses ; il n'y avait vu qu'une raillerie méphistophélique, un sarcasme infernal.

"Pourquoi faire ces pistolets et ces épées, comte ? dit Paul en voyant cette panoplie ; n'étions−nous pas convenus d'un autre mode de combat ?

− Sans doute ; mais je pensais que vous changeriez peut−être d'avis ; on ne s'est jamais battu de cette façon.

− Notre adresse fût−elle égale, ma position me donne sur vous trop d'avantages, répondit Paul avec un sourire amer ; je n'en veux pas abuser. Voilà des stylets que j'ai apportés ; examinez−les ; ils sont parfaitement pareils ; voici des foulards pour nous bander les yeux. − Voyez, ils sont épais, et mon regard n'en pourra percer le tissu."

Le comte Altavilla fit un signe d'acquiescement.

"Nous n'avons pas de témoins, dit Paul, et l'un de nous ne doit pas sortir vivant de cette cave. Ecrivons chacun un billet attestant la loyauté du combat ; le vainqueur le placera sur la poitrine du mort.

− Bonne précaution ! " répondit avec un sourire le Napolitain en traçant quelques lignes sur une feuille du carnet de Paul qui remplit à son tour la même formalité.

Cela fait, les adversaires mirent bas leurs habits, se bandèrent les yeux, s'armèrent de leurs stylets, et saisirent chacun par une extrémité le mouchoir, trait d'union terrible entre leurs haines.

− Etes−vous prêt ? dit M. d'Aspremont au comte Altavilla.

− Oui", répondit le Napolitain d'une voix parfaitement calme.

Don Felipe Altavilla était d'une bravoure éprouvée, il ne redoutait au monde que la jettature, et ce combat aveugle, qui eût fait frissonner tout autre d'épouvante, ne lui causait pas le moindre trouble ; il ne faisait ainsi que jouer sa vie à pile ou face, et n'avait pas le désagrément de voir l'oeil fauve de son adversaire darder sur lui son regard jaune.

Les deux combattants brandirent leurs couteaux, et le mouchoir qui les reliait l'un à l'autre dans ces épaisses ténèbres se tendit fortement. Par un mouvement instinctif, Paul et le comte avaient rejeté leur torse en arrière, seule parade possible dans cet étrange duel ; leurs bras retombèrent sans avoir atteint autre chose que le vide.

Cette lutte obscure, où chacun pressentait la mort sans la voir venir, avait un caractère horrible. Farouches et silencieux, les deux adversaires reculaient, tournaient, sautaient, se heurtaient quelquefois, manquant ou dépassant le but ; on n'entendait que le trépignement de leurs pieds et le souffle haletant de leurs poitrines.

Une fois Altavilla sentit la pointe de son stylet rencontrer quelque chose ; il s'arrêta croyant avoir tué son rival, et attendit la chute du corps : − il n'avait frappé que la muraille !

"Pardieu ! je croyais bien vous avoir percé de part en part, dit−il en se remettant en garde.

− Ne parlez pas, dit Paul, votre voix me guide."

Et le combat recommença.

Tout à coup les deux adversaires se sentirent détachés.

− Un coup de stylet de Paul avait tranché le foulard.

"Trêve ! cria le Napolitain ; nous ne nous tenons plus, le mouchoir est coupé.

− Qu'importe ! continuons", dit Paul.

Un silence morne s'établit. En loyaux ennemis, ni M. d'Aspremont ni le comte ne voulaient profiter des indications données par leur échange de paroles. − Ils firent quelques pas pour se dérouter, et se remirent à se chercher dans l'ombre.

Le pied de M. d'Aspremont déplaça une petite pierre ; ce léger choc révéla au Napolitain, agitant son couteau au hasard, dans quel sens il devait marcher. Se ramassant sur ses jarrets pour avoir plus d'élan, Altavilla s'élança d'un bond de tigre et rencontra le stylet de M. d'Aspremont.

Paul toucha la pointe de son arme et la sentit mouillée... des pas incertains résonnèrent lourdement sur les dalles ; un soupir oppressé se fit entendre et un corps tomba tout d'une pièce à terre.

Pénétré d'horreur, Paul abattit le bandeau qui lui couvrait les yeux, et il vit le comte Altavilla pâle, immobile, étendu sur le dos et la chemise tachée à l'endroit du coeur d'une large plaque rouge.

Le beau Napolitain était mort !

M. d'Aspremont mit sur la poitrine d'Altavilla le billet qui attestait la loyauté du duel, et sortit des bains antiques plus pâle au grand jour qu'au clair de lune le criminel que Prud'hon fait poursuivre par les Erinnyes vengeresses.

XIV

Vers deux heures de l'après−midi, une bande de touristes anglais, guidée par un cicerone, visitait les ruines de Pompéi ; la tribu insulaire, composée du père, de la mère, de trois grandes filles, de deux petits garçons et d'un cousin, avait déjà parcouru d'un oeil glauque et froid, où se lisait ce profond ennui qui caractérise la race britannique, l'amphithéâtre, le théâtre de tragédie et de chant, si curieusement juxtaposés ; le quartier militaire, crayonné de caricatures par l'oisiveté du corps de garde ; le Forum, surpris au milieu d'une réparation, la basilique, les temples de Vénus et de Jupiter, le Panthéon et les boutiques qui les bordent. Tous suivaient en silence dans leur Murray les explications bavardes du cicerone et jetaient à peine un regard sur les colonnes, les fragments de statues, les mosaïques, les fresques et les inscriptions.

Ils arrivèrent enfin aux bains antiques, découverts en 1824, comme le guide le leur faisait remarquer. "Ici étaient les étuves, là le four à chauffer l'eau, plus loin la salle à température modérée" ; ces détails donnés en patois napolitain mélangé de quelques désinences anglaises paraissaient intéresser médiocrement les visiteurs, qui déjà opéraient une volte−face pour se retirer, lorsque miss Ethelwina, l'aînée des demoiselles, jeune personne aux cheveux blonds filasse, et à la peau truitée de taches de rousseur, fit deux pas en arrière, d'un air moitié choqué, moitié effrayé, et s'écria : "Un homme !

− Ce sera sans doute quelque ouvrier des fouilles à qui l'endroit aura paru propice pour faire la sieste ; il y a sous cette voûte de la fraîcheur et de l'ombre : n'ayez aucune crainte, mademoiselle, dit le guide en poussant du pied le corps étendu à terre. Holà ! réveille−toi, fainéant, et laisse passer Leurs Seigneuries."

Le prétendu dormeur ne bougea pas.

"Ce n'est pas un homme endormi, c'est un mort", dit un des jeunes garçons, qui, vu sa petite taille, démêlait mieux dans l'ombre l'aspect du cadavre.

Le cicerone se baissa sur le corps et se releva brusquement, les traits bouleversés.

"Un homme assassiné ! s'écria−t−il.

− Oh ! c'est vraiment désagréable de se trouver en présence de tels objets ; écartez−vous, Ethelwina, Kitty, Bess, dit mistress Bracebridge, il ne convient pas à de jeunes personnes bien élevées de regarder un spectacle si impropre. Il n'y a donc pas de police dans ce pays−ci ! Le coroner aurait dû relever le corps.

− Un papier ! fit laconiquement le cousin, roide, long et embarrassé de sa personne comme le laird de Dumbiedikes de La Prison d'Edimbourg.

− En effet, dit le guide en prenant le billet placé sur la poitrine d'Altavilla, un papier avec quelques lignes d'écriture.

− Lisez", dirent en choeur les insulaires, dont la curiosité était surexcitée.

"Qu'on ne recherche ni n'inquiète personne pour ma mort. Si l'on trouve ce billet sur ma blessure, j'aurai succombé dans un duel loyal.

"Signé Felipe, comte d'Altavilla."

"C'était un homme comme il faut ; quel dommage ! soupira mistress Bracebridge, que la qualité de comte du mort impressionnait.

− Et un joli garçon, murmura tout bas Ethelwina, la demoiselle aux taches de rousseur.

− Tu ne te plaindras plus, dit Bess à Kitty, du manque d'imprévu dans les voyages : nous n'avons pas, il est vrai, été arrêtés par des brigands sur la route de Terracine à Fondi ; mais un jeune seigneur percé d'un coup de stylet dans les ruines de Pompéi, voilà une aventure. Il y a sans doute là−dessous une rivalité d'amour ; − au moins nous aurons quelque chose d'italien, de pittoresque et de romantique à raconter à nos amies. Je ferai de la scène un dessin sur mon album, et tu joindras au croquis des stances mystérieuses dans le goût de Byron.

− C'est égal, fit le guide, le coup est bien donné, de bas en haut, dans toutes les règles ; il n'y a rien à dire."

Telle fut l'oraison funèbre du comte Altavilla.

Quelques ouvriers, prévenus par le cicerone, allèrent chercher la justice, et le corps du pauvre Altavilla fut reporté à son château, près de Salerne.

Quant à M. d'Aspremont, il avait regagné sa voiture, les yeux ouverts comme un somnambule et ne voyant rien. On eût dit une statue qui marchait. Quoiqu'il eût éprouvé à la vue du cadavre cette horreur religieuse qu'inspire la mort, il ne se sentait pas coupable, et le remords n'entrait pour rien dans son désespoir. Provoqué de manière à ne pouvoir refuser, il n'avait accepté ce duel qu'avec l'espérance d'y laisser une vie désormais odieuse. Doué d'un regard funeste, il avait voulu un combat aveugle pour que la fatalité seule fût responsable. Sa main même n'avait pas frappé ; son ennemi s'était enferré ! Il plaignait le comte Altavilla comme s'il eût été étranger à sa mort. "C'est mon stylet qui l'a tué, se disait−il, mais si je l'avais regardé dans un bal, un lustre se fût détaché du plafond et lui eût fendu la tête. Je suis innocent comme la foudre, comme l'avalanche, comme le mancenillier, comme toutes les forces destructives et inconscientes. Jamais ma volonté ne fut malfaisante, mon coeur n'est qu'amour et bienveillance, mais je sais que je suis nuisible. Le tonnerre ne sait pas qu'il tue ; moi, homme, créature intelligente, n'ai−je pas un devoir sévère à remplir vis−à−vis de moi−même ? je dois me citer à mon propre tribunal et m'interroger. Puis−je rester sur cette terre où je ne cause que des malheurs ? Dieu me damnerait−il si je me tuais par amour pour mes semblables ? Question terrible et profonde que je n'ose résoudre ; il me semble que, dans la position où je suis, la mort volontaire est excusable. Mais si je me trompais ? pendant l'éternité, je serais privé de la vue d'Alicia, qu'alors je pourrais regarder sans lui nuire, car les yeux de l'âme n'ont pas le fascino. − C'est une chance que je ne veux pas courir."

Une idée subite traversa le cerveau du malheureux jettatore et interrompit son monologue intérieur. Ses traits se détendirent ; la sérénité immuable qui suit les grandes résolutions dérida son front pâle : il avait pris un parti suprême.

"Soyez condamnés, mes yeux, puisque vous êtes meurtriers ; mais, avant de vous fermer pour toujours, saturez−vous de lumière, contemplez le soleil, le ciel bleu, la mer immense, les chaînes azurées des montagnes, les arbres verdoyants, les horizons indéfinis, les colonnades des palais, la cabane du pêcheur, les îles lointaines du golfe, la voile blanche rasant l'abîme, le Vésuve, avec son aigrette de fumée ; regardez, pour vous en souvenir, tous ces aspects charmants que vous ne verrez plus ; étudiez chaque forme et chaque couleur, donnez−vous une dernière fête. Pour aujourd'hui, funestes ou non, vous pouvez vous arrêter sur tout ; enivrez−vous du splendide spectacle de la création ! Allez, voyez, promenez−vous. Le rideau va tomber entre vous et le décor de l'univers ! "

La voiture, en ce moment, longeait le rivage ; la baie radieuse étincelait, le ciel semblait taillé dans un seul saphir ; une splendeur de beauté revêtait toutes choses.

Paul dit à Scazziga d'arrêter ; il descendit, s'assit sur une roche et regarda longtemps, longtemps, longtemps, comme s'il eût voulu accaparer l'infini. Ses yeux se noyaient dans l'espace et la lumière, se renversaient comme en extase, s'imprégnaient de lueurs, s'imbibaient de soleil ! La nuit qui allait suivre ne devait pas avoir d'aurore pour lui.

S'attachant à cette contemplation silencieuse, M. d'Aspremont remonta en voiture et se rendit chez miss Alicia Ward.

Elle était, comme la veille, allongée sur son étroit canapé, dans la salle basse que nous avons déjà décrite. Paul se plaça en face d'elle, et cette fois ne tint pas ses yeux baissés vers la terre, ainsi qu'il le faisait depuis qu'il avait acquis la conscience de sa jettature.

La beauté si parfaite d'Alicia se spiritualisait par la souffrance : la femme avait presque disparu pour faire place à l'ange : ses chairs étaient transparentes, éthérées, lumineuses ; on apercevait l'âme à travers comme une lueur dans une lampe d'albâtre. Ses yeux avaient l'infini du ciel et la scintillation de l'étoile ; à peine si la vie mettait sa signature rouge dans l'incarnat de ses lèvres.

Un sourire divin illumina sa bouche, comme un rayon de soleil éclairant une rose, lorsqu'elle vit les regards de son fiancé l'envelopper d'une longue caresse. Elle crut que Paul avait enfin chassé ses funestes idées de jettature et lui revenait heureux et confiant comme aux premiers jours, et elle tendit à M. d'Aspremont, qui la garda, sa petite main pâle et fluette.

"Je ne vous fais donc plus peur ? dit−elle avec une douce moquerie à Paul qui tenait toujours les yeux fixés sur elle.

− Oh ! laissez−moi vous regarder, répondit M. d'Aspremont d'un ton de voix singulier en s'agenouillant près du canapé ; laissez−moi m'enivrer de cette beauté ineffable ! " et il contemplait avidement les cheveux lustrés et noirs d'Alicia, son beau front pur comme un marbre grec, ses yeux d'un bleu noir comme l'azur d'une belle nuit, son nez d'une coupe si fine, sa bouche dont un sourire languissant montrait à demi les perles, son col de cygne onduleux et flexible, et semblait noter chaque trait, chaque détail, chaque perfection comme un peintre qui voudrait faire un portrait de mémoire ; il se rassasiait de l'aspect adoré, il se faisait une provision de souvenirs, arrêtant les profils, repassant les contours.

Sous ce regard ardent, Alicia, fascinée et charmée, éprouvait une sensation voluptueusement douloureuse, agréablement mortelle ; sa vie s'exaltait et s'évanouissait ; elle rougissait et pâlissait, devenait froide, puis brûlante. − Une minute de plus, et l'âme l'eût quittée.

Elle mit sa main sur les yeux de Paul, mais les regards du jeune homme traversaient comme une flamme les doigts transparents et frêles d'Alicia.

"Maintenant mes yeux peuvent s'éteindre, je la verrai toujours dans mon coeur", dit Paul en se relevant.

Le soir, après avoir assisté au coucher du soleil, − le dernier qu'il dût contempler, − M. d'Aspremont, en rentrant à l'hôtel de Rome, se fit apporter un réchaud et du charbon.

"Veut−il s'asphyxier ? dit en lui−même Virgilio Falsacappa en remettant à Paddy ce qu'il lui demandait de la part de son maître ; c'est ce qu'il pourrait faire de mieux, ce maudit jettatore ! "

Le fiancé d'Alicia ouvrit la fenêtre, contrairement à la conjecture de Falsacapa, alluma les charbons, y plongea la lame d'un poignard et attendit que le fer devînt rouge.

La mince lame, parmi les braises incandescentes, arriva bientôt au rouge blanc ; Paul, comme pour prendre congé de lui−même, s'accouda sur la cheminée en face d'un grand miroir où se projetait la clarté d'un flambeau à plusieurs bougies ; il regarda cette espèce de spectre qui était lui, cette enveloppe de sa pensée qu'il ne devait plus apercevoir, avec une curiosité mélancolique : "Adieu, fantôme pâle que je promène depuis tant d'années à travers la vie, forme manquée et sinistre où la beauté se mêle à l'horreur, argile scellée au front d'un cachet fatal, masque convulsé d'une âme douce et tendre ! tu vas disparaître à jamais pour moi : vivant, je te plonge dans les ténèbres éternelles, et bientôt je t'aurai oublié comme le rêve d'une nuit d'orage. Tu auras beau dire, misérable corps, à ma volonté inflexible : "Hubert, Hubert, mes pauvres yeux ! " tu ne l'attendriras point. Allons, à l'oeuvre, victime et bourreau ! " Et il s'éloigna de la cheminée pour s'asseoir sur le bord de son lit.

Il aviva de son souffle les charbons du réchaud posé sur un guéridon voisin, et saisit par la manche la lame d'où s'échappaient en pétillant de blanches étincelles.

A ce moment suprême, quelle que fût sa résolution, M. d'Aspremont sentit comme une défaillance : une sueur froide baigna ses tempes ; mais il domina bien vite cette hésitation purement physique et approcha de ses yeux le fer brûlant.

Une douleur aiguë, lancinante, intolérable, faillit lui arracher un cri ; il lui sembla que deux jets de plomb fondu lui pénétraient par les prunelles jusqu'au fond du crâne ; il laissa échapper le poignard, qui roula par terre et fit une marque brune sur le parquet.

Une ombre épaisse, opaque, auprès de laquelle la nuit la plus sombre est un jour splendide, l'encapuchonnait de son voile noir ; il tourna la tête vers la cheminée sur laquelle devaient brûler encore les bougies ; il ne vit que des ténèbres denses, impénétrables, où ne tremblaient même pas ces vagues lueurs que les voyants perçoivent encore, les paupières fermées, lorsqu'ils sont en face d'une lumière. − Le sacrifice était consommé !

"Maintenant, dit Paul, noble et charmante créature, je pourrai devenir ton mari sans être un assassin. Tu ne dépériras plus héroïquement sous mon regard funeste : tu reprendras ta belle santé ; hélas ! je ne t'apercevrai plus, mais ton image céleste rayonnera d'un éclat immortel dans mon souvenir ; je te verrai avec l'oeil de l'âme, j'entendrai ta voix plus harmonieuse que la plus suave musique, je sentirai l'air déplacé par tes mouvements, je saisirai le frisson soyeux de ta robe, l'imperceptible craquement de ton brodequin, j'aspirerai le parfum léger qui émane de toi et te fait comme une atmosphère. Quelquefois tu laisseras ta main entre les miennes pour me convaincre de ta présence, tu daigneras guider ton pauvre aveugle lorsque son pied hésitera sur son chemin obscur ; tu lui liras les poètes, tu lui raconteras les tableaux et les statues. Par ta parole, tu lui rendras l'univers évanoui ; tu seras sa seule pensée, son seul rêve ; privée de la distraction des choses et de l'éblouissement de la lumière, son âme volera vers toi d'une aile infatigable !

"Je ne regrette rien, puisque tu es sauvée : qu'ai−je perdu, en effet ? le spectacle monotone des saisons et des jours, la vue des décorations plus ou moins pittoresques où se déroulent les cent actes divers de la triste comédie humaine. − La terre, le ciel, les eaux, les montagnes, les arbres, les fleurs : vaines apparences, redites fastidieuses, formes toujours les mêmes ! Quand on a l'amour, on possède le vrai soleil, la clarté qui ne s'éteint pas ! "

Ainsi parlait, dans son monologue intérieur, le malheureux Paul d'Aspremont, tout enfiévré d'une exaltation lyrique où se mêlait parfois le délire de la souffrance.

Peu à peu ses douleurs s'apaisèrent ; il tomba dans ce sommeil noir, frère de la mort et consolateur comme elle.

Le jour, en pénétrant dans la chambre, ne le réveilla pas. − Midi et minuit devaient désormais, pour lui, avoir la même couleur ; mais les cloches tintant l'Angelus à joyeuses volées bourdonnaient vaguement à travers son sommeil, et, peu à peu devenant plus distinctes, le tirèrent de son assoupissement.

Il souleva ses paupières, et, avant que son âme endormie encore se fût souvenue, il eut une sensation horrible. Ses yeux s'ouvraient sur le vide, sur le noir, sur le néant, comme si, enterré vivant, il se fût réveillé de léthargie dans un cercueil ; mais il se remit bien vite. N'en serait−il pas toujours ainsi ? ne devait−il point passer, chaque matin, des ténèbres du sommeil aux ténèbres de la veille ?

Il chercha à tâtons le cordon de la sonnette.

Paddy accourut.

Comme il manifestait son étonnement de voir son maître se lever avec les mouvements incertains d'un aveugle :

"J'ai commis l'imprudence de dormir la fenêtre ouverte, lui dit Paul, pour couper court à toute explication, et je crois que j'ai attrapé une goutte sereine, mais cela se passera ; conduis−moi à mon fauteuil et mets près de moi un verre d'eau fraîche."

Paddy, qui avait une discrétion tout anglaise, ne fit aucune remarque, exécuta les ordres de son maître et se retira.

Resté seul, Paul trempa son mouchoir dans l'eau froide, et le tint sur ses yeux pour amortir l'ardeur causée par la brûlure.

Laissons M. d'Aspremont dans son immobilité douloureuse et occupons−nous un peu des autres personnages de notre histoire.

La nouvelle de la mort étrange du comte Altavilla s'était promptement répandue dans Naples et servait de thème à mille conjectures plus extravagantes les unes que les autres. L'habileté du comte à l'escrime était célèbre ; Altavilla passait pour un des meilleurs tireurs de cette école napolitaine si redoutable sur le terrain ; il avait tué trois hommes et en avait blessé grièvement cinq ou six. Sa renommée était si bien établie en ce genre, qu'il ne se battait plus. Les duellistes les plus sur la hanche le saluaient poliment et, les eût−il regardés de travers, évitaient de lui marcher sur le pied. Si quelqu'un de ces rodomonts eût tué Altavilla, il n'eût pas manqué de se faire honneur d'une telle victoire. Restait la supposition d'un assassinat, qu'écartait le billet trouvé sur la poitrine du mort. On contesta d'abord l'authenticité de l'écriture ; mais la main du comte fut reconnue par des personnes qui avaient reçu de lui plus de cent lettres. La circonstance des yeux bandés, car le cadavre portait encore un foulard noué autour de la tête, semblait toujours inexplicable. On retrouva, outre le stylet planté dans la poitrine du comte, un second stylet échappé sans doute de sa main défaillante : mais si le combat avait eu lieu au couteau, pourquoi ces épées et ces pistolets qu'on reconnut pour avoir appartenu au comte, dont le cocher déclara qu'il avait amené son maître à Pompéi, avec ordre de s'en retourner si au bout d'une heure et il ne reparaissait pas ?

C'était à s'y perdre.

Le bruit de cette mort arriva bientôt aux oreilles de Vicè, qui en instruisit sir Joshua Ward. Le commodore, à qui revint tout de suite en mémoire l'entretien mystérieux qu'Altavilla avait eu avec lui au sujet d'Alicia, entrevit confusément quelque tentative ténébreuse, quelque lutte horrible et désespérée où M. d'Aspremont devait se trouver mêlé volontairement ou involontairement. Quant à Vicè, elle n'hésitait pas à attribuer la mort du beau comte au vilain jettatore, et en cela sa haine la servait comme une seconde vue.

Cependant M. d'Aspremont avait fait sa visite à miss Ward à l'heure accoutumée, et rien dans sa contenance ne trahissait l'émotion d'un drame terrible, il paraissait même plus calme qu'à l'ordinaire.

Cette mort fut cachée à miss Ward, dont l'état devenait inquiétant, sans que le médecin anglais appelé par sir Joshua pût constater de maladie bien caractérisée : c'était comme une sorte d'évanouissement de la vie, de palpitation de l'âme battant des ailes pour prendre son vol, de suffocation d'oiseau sous la machine pneumatique, plutôt qu'un mal réel, possible à traiter par les moyens ordinaires. On eût dit un ange retenu sur terre et ayant la nostalgie du ciel ; la beauté d'Alicia était si suave, si délicate, si diaphane, si immatérielle, que la grossière atmosphère humaine ne devait plus être respirable pour elle ; on se la figurait planant dans la lumière d'or du Paradis, et le petit oreiller de dentelles qui soutenait sa tête rayonnait comme une auréole. Elle ressemblait, sur son lit, à cette mignonne Vierge de Schoorel, le plus fin joyau de la couronne de l'art gothique.

M. d'Aspremont ne vint pas ce jour−là : pour cacher son sacrifice, il ne voulait pas paraître les paupières rougies, se réservant d'attribuer sa brusque cécité à une tout autre cause.

Le lendemain, ne sentant plus de douleur, il monta dans sa calèche, guidé par son groom Paddy.

La voiture s'arrêta comme d'habitude à la porte en clairevoie. L'aveugle volontaire la poussa, et, sondant le terrain du pied, s'engagea dans l'allée connue. Vicè n'était pas accourue selon sa coutume au bruit de la sonnette mise en mouvement par le ressort de la porte ; aucun de ces milles petits bruits joyeux qui sont comme la respiration d'une maison vivante ne parvenait à l'oreille attentive de Paul ; un silence morne, profond, effrayant, régnait dans l'habitation, que l'on eût pu croire abandonnée. Ce silence qui eût été sinistre, même pour un homme clairvoyant, devenait plus lugubre encore dans les ténèbres qui enveloppaient le nouvel aveugle.

Les branches qu'il ne distinguait plus semblaient vouloir le retenir comme des bras suppliants et l'empêcher d'aller plus loin. Les lauriers lui barraient le passage ; les rosiers s'accrochaient à ses habits, les lianes le prenaient aux jambes, le jardin lui disait dans sa langue muette : "Malheureux ! que viens−tu faire ici ? Ne force pas les obstacles que je t'oppose, va−t'en ! " Mais Paul n'écoutait pas et, tourmenté de pressentiments terribles, se roulait dans le feuillage, repoussait les masses de verdure, brisait les rameaux et avançait toujours du côté de la maison.

Déchiré et meurtri par les branches irritées, il arriva enfin au bout de l'allée. Une bouffée d'air libre le frappa au visage et il continua sa route les mains tendues en avant.

Il rencontra le mur et trouva la porte en tâtonnant.

Il entra ; nulle voix amicale ne lui donna la bienvenue. N'entendant aucun son qui pût le guider, il resta quelques minutes hésitant sur le seuil. Une senteur d'éther, une exhalaison d'aromates, une odeur de cire en combustion, tous les vagues parfums des chambres mortuaires saisirent l'odorat de l'aveugle pantelant d'épouvante ; une idée affreuse se présenta à son esprit, et il pénétra dans la chambre.

Après quelques pas, il heurta quelque chose qui tomba avec grand bruit ; il se baissa et reconnut au toucher que c'était un chandelier de métal pareil aux flambeaux d'église et portant un long cierge.

Eperdu, il poursuivit sa route à travers l'obscurité. Il lui sembla entendre une voix qui murmurait tout bas des prières ; il fit un pas encore, et ses mains rencontrèrent le bord d'un lit ; il se pencha, et ses doigts tremblants effleurèrent d'abord un corps immobile et droit sous une fine tunique, puis une couronne de roses et un visage pur et froid comme le marbre.

C'était Alicia allongée sur sa couche funèbre.

"Morte ! s'écria Paul avec un râle étranglé ! morte ! et c'est moi qui l'ai tuée ! "

Le commodore, glacé d'horreur, avait vu ce fantôme aux yeux éteints entrer en chancelant, errer au hasard et se heurter au lit de mort de sa nièce : il avait tout compris. La grandeur de ce sacrifice inutile fit jaillir deux larmes des yeux rougis du vieillard, qui croyait bien ne plus pouvoir pleurer.

Paul se précipita à genoux près du lit et couvrit de baisers la main glacée d'Alicia ; les sanglots secouaient son corps par saccades convulsives. Sa douleur attendrit même la féroce Vicè, qui se tenait silencieuse et sombre contre la muraille, veillant le dernier sommeil de sa maîtresse.

Quand ces adieux muets furent terminés, M. d'Aspremont se releva et se dirigea vers la porte, roide, tout d'une pièce, comme un automate mû par des ressorts ; ses yeux ouverts et fixes, aux prunelles atones, avaient une expression surnaturelle : quoique aveugles, on aurait dit qu'ils voyaient. Il traversa le jardin d'un pas lourd comme celui des apparitions de marbre, sortit dans la campagne et marcha devant lui, dérangeant les pierres du pied, trébuchant quelquefois ; prêtant l'oreille comme pour saisir un bruit dans le lointain, mais avançant toujours.

La grande voix de la mer résonnait de plus en plus distincte ; les vagues, soulevées par un vent d'orage, se brisaient sur la rive avec des sanglots immenses, expression de douleurs inconnues, et gonflaient, sous les plis de l'écume, leurs poitrines désespérées ; des millions de larmes amères ruisselaient sur les roches, et les goélands inquiets poussaient des cris plaintifs.

Paul arriva bientôt au bord d'une roche qui surplombait. Le fracas des flots, la pluie salée que la rafale arrachait aux vagues et lui jetait au visage auraient dû l'avertir du danger ; il n'en tint aucun compte ; un sourire étrange crispa ses lèvres pâles, et il continua sa marche sinistre, quoique sentant le vide sous son pied suspendu.

Il tomba ; une vague monstrueuse le saisit, le tordit quelques instants dans sa volute et l'engloutit.

La tempête éclata alors avec furie : les larmes assaillirent la plage en files pressées, comme des guerriers montant à l'assaut, et lançant à cinquante pieds en l'air des fumées d'écume ; les nuages noirs se lézardèrent comme des murailles d'enfer, laissant apercevoir par leurs fissures l'ardente fournaise des éclairs ; des lueurs sulfureuses, aveuglantes, illuminèrent l'étendue ; le sommet du Vésuve rougit, et un panache de vapeur sombre, que le vent rabattait, ondula au front du volcan. Les barques amarrées se choquèrent avec des bruits lugubres, et les cordages trop tendus se plaignirent douloureusement. Bientôt la pluie tomba en faisant siffler ses hachures comme des flèches, − on eût dit que le chaos voulait reprendre la nature et en confondre de nouveau des éléments.

Le corps de M. Paul d'Aspremont ne fut jamais retrouvé, quelques recherches que fit faire le commodore.

Un cercueil de bois d'ébène à fermoirs et à poignées d'argent, doublé de satin capitonné, et tel enfin que celui dont miss Clarisse Harlowe recommande les détails avec une grâce si touchante "à monsieur le menuisier", fut embarqué à bord d'un yacht par les soins du commodore, et placé dans la sépulture de famille du cottage du Lincolnshire. Il contenait la dépouille terrestre d'Alicia Ward, belle jusque dans la mort.

Quant au commodore, un changement remarquable s'est opéré dans sa personne. Son glorieux embonpoint a disparu. Il ne met plus de rhum dans son thé, mange du bout des dents, dit à peine deux paroles en un jour, le contraste de ses favoris blancs et de sa face cramoisie n'existe plus, − le commodore est devenu pâle !

Spirite − Nouvelle fantastique

I

Guy de Malivert était étendu, assis presque sur les épaules, dans un excellent fauteuil près de sa cheminée, où flambait un bon feu. Il semblait avoir pris ses dispositions pour passer chez lui une de ces soirées tranquilles dont la fatigue des joies mondaines fait parfois un plaisir et une nécessité aux jeunes gens à la mode. Un saute−en−barque de velours noir agrémenté de soutaches en soie de même couleur, une chemise de foulard, un pantalon à pied de flanelle rouge, de larges pantoufles du Maroc où dansait son pied nerveux et cambré, composaient son costume, dont la confortabilité n'excluait pas l'élégance. Le corps débarrassé de toute pression incommode, à l'aise dans ces vêtements moelleux et souples. Guy de Malivert, qui avait fait à la maison un dîner d'une simplicité savante, égayé de deux ou trois verres d'un grand vin de Bordeaux retour de l'Inde, éprouvait cette sorte de béatitude physique, résultat de l'accord parfait des organes. Il était heureux sans qu'il lui fût arrivé aucun bonheur.

Près de lui, une lampe ajustée dans un cornet de vieux céladon craquelé répandait la lumière laiteuse et douce de son globe dépoli, semblable à une lune qu'estompe un léger brouillard. La lueur en tombait sur un volume que Guy tenait d'une main distraite et qui n'était autre que l'Evangeline de Longfellow.

Sans doute Guy admirait l'oeuvre du plus grand poète qu'ait produit encore la jeune Amérique, mais il était dans cette paresseuse disposition d'âme où l'absence de pensée est préférable à la plus belle idée exprimée en termes sublimes. Il avait lu quelques vers, puis, sans quitter le livre, il avait appuyé sa tête au douillet capitonnage du fauteuil recouvert d'une guipure, et il jouissait délicieusement de ce temps d'arrêt de son cerveau. L'air tiède de la chambre l'enveloppait d'une suave caresse. Autour de lui tout était repos, bien−être, silence discret, quiétude intime. Le seul bruit perceptible était le sifflement d'un jet de gaz sortant d'une bûche et le tic−tac de la pendule dont le balancier rythmait le temps à voix basse.

On était en hiver ; la neige récemment tombée assourdissait le roulement lointain des voitures, assez rares dans ce quartier désert, car Guy habitait une des rues les moins fréquentées du faubourg Saint−Germain. Dix heures venaient de sonner, et notre paresseux se félicitait de ne pas être en habit noir et en cravate blanche debout dans une embrasure de croisée au bal de quelque ambassade, ayant pour perspective les maigres omoplates d'une vieille douairière trop décolletée. Bien qu'il régnât dans la chambre une température de serre chaude, on sentait qu'il faisait froid dehors, rien qu'à l'ardeur avec laquelle brûlait le feu et au silence profond des rues. Le magnifique angora, compagnon de Malivert en cette soirée de farniente, s'était rapproché du foyer à roussir sa blanche fourrure, et le garde−feu doré l'empêchait seul de se coucher dans les cendres.

La pièce où Guy de Malivert goûtait ces joies paisibles tenait le milieu entre le cabinet d'étude et l'atelier. C'était une salle vaste et haute de plafond, qui occupait le dernier étage du pavillon habité par Guy et situé entre une grande cour et un jardin planté de ces arbres séculaires dignes d'une forêt royale, et qu'on ne trouve plus que dans l'aristocratique faubourg, car il faut du temps pour produire un arbre, et les parvenus n'en peuvent improviser pour donner de l'ombre à leurs hôtels bâtis avec la hâte d'une fortune qui craint la banqueroute.

Les murs étaient revêtus de cuir fauve, et le plafond se composait d'un entrecroisement de poutres en vieux chêne encadrant des caissons de sapin de Norvège, auxquels on avait laissé la couleur primitive du bois. Ces teintes sobres et brunes faisaient valoir les tableaux, les esquisses et les aquarelles suspendus aux parois de cette espèce de galerie où Malivert avait réuni ses curiosités et fantaisies d'art. Des corps de bibliothèque en chêne, assez bas pour ne pas gêner les tableaux, formaient autour de la pièce comme un soubassement interrompu par une porte unique. Les livres qui chargeaient ces rayons eussent surpris l'observateur par leur constraste ; on eût dit la bibliothèque d'un artiste et celle d'un savant mêlées ensemble. A côté des poètes classiques de tous les temps et de tous les pays, d'Homère, d'Hésiode, de Virgile, de Dante, d'Arioste, de Ronsard, de Shakespeare, de Milton, de Goethe, de Schiller, de lord Byron, de Victor Hugo, de

Sainte−Beuve, d'Alfred de Musset, d'Edgar Poe, se trouvaient la Symbolique de Creuzer, la Mécanique céleste de Laplace, l'Astronomie d'Arago, la Physiologie de Burdach, le Cosmos de Humboldt, les oeuvres de Claude Bernard et de Berthelot, et autres ouvrages de science pure. Guy de Malivert n'était cependant pas un savant. Il n'avait guère appris que ce qu'on montre au collège ; mais, après s'être refait son éducation littéraire, il lui avait semblé honteux d'ignorer toutes les belles découvertes qui font la gloire de ce siècle. Il s'était mis au courant de son mieux, et l'on pouvait parler devant lui astronomie, cosmogonie, électricité, vapeur, photographie, chimie, micrographie, génération spontanée ; il comprenait et parfois il étonnait son interlocuteur par une remarque ingénieuse et neuve.

Tel était Guy de Malivert à l'âge de vingt−huit ou vingt−neuf ans. Sa tête, un peu éclaircie sur le haut du front, avait une expression ouverte et franche qui faisait plaisir à voir ; le nez, sans être d'une régularité grecque, ne manquait pas de noblesse et séparait deux yeux bruns au regard ferme ; la bouche, un peu épaisse, annonçait une bonté sympathique. Les cheveux, d'un brun chaud, se massaient en petites boucles fines et tordues qui repoussaient le fer du coiffeur, et une moustache d'un ton d'or roux ombrageait la lèvre supérieure. Bref, Malivert était ce qu'on appelle un joli garçon, et à son entrée dans le monde il avait eu des succès sans beaucoup les rechercher. Les mères ornées de filles à marier étaient aux petits soins pour lui, car il avait 40 000 francs de rente en terres et un oncle cacochyme plusieurs fois millionnaire dont il devait hériter. Position admirable ! Cependant Guy ne s'était pas marié ; il se contentait de faire un signe de tête approbateur aux sonates que les jeunes personnes exécutaient en sa présence ; il les reconduisait poliment à leur place après la contredanse, mais son entretien avec elles pendant les repos des figures se bornait à des phrases du genre de celle−ci : "Il fait bien chaud dans ce salon" ; aphorisme d'où il était impossible de déduire la moindre espérance matrimoniale. Ce n'était pas que Guy de Malivert manquât d'esprit ; il aurait trouvé aisément à dire quelque chose de moins banal s'il n'eût craint de s'empêtrer dans ces toiles ourdies de fils plus ténus que des fils d'araignée, tendues dans le monde autour des vierges nubiles dont la dot n'est pas considérable.

Lorsqu'il se voyait trop bien accueilli dans une maison, il cessait d'y aller, ou il partait pour un grand voyage, et à son retour il avait la satisfaction de se voir parfaitement oublié. On dira peut−être que Guy, comme beaucoup de jeunes gens d'aujourd'hui, trouvait dans le demi−monde de passagères unions morganatiques qui le dispensaient d'un mariage sérieux. Il n'en était rien. Sans être plus rigoriste que ne le comportait son âge, Malivert n'aimait pas ces beautés plâtrées, coiffées comme des caniches et ballonnées de crinolines extravagantes. Pure affaire de goût. Il avait eu comme tout le monde quelques bonnes fortunes. Deux ou trois femmes incomprises, plus ou moins séparées de leurs maris, l'avaient proclamé leur idéal, à quoi il avait répondu : "Vous êtes bien honnêtes", n'osant pas leur dire qu'elles n'étaient pas du tout son idéal à lui ; car c'était un garçon bien élevé que Malivert. Une petite figurante des Délassements−Comiques, à qui il avait donné quelques louis et un talma de velours, se prétendant trahie, avait essayé de s'asphyxier en son honneur ; mais, malgré ces belles aventures, Guy de Malivert, sincère envers lui−même, reconnaissait qu'arrivé à cet âge solennel de vingt−neuf ans, où le jeune homme va devenir homme jeune, il ignorait l'amour, tel du moins qu'il est dépeint dans les poèmes, les drames, les romans, ou même comme le représentaient ses camarades par leurs confidences ou leurs vantardises. Il se consolait très aisément de ce malheur en songeant aux ennuis, aux calamités et aux désastres qu'entraîne cette passion, et il attendait avec patience le jour où devait paraître, amené par le hasard, l'objet décisif qui le devait fixer.

Cependant, comme souvent le monde dispose de vous à sa fantaisie et selon sa convenance, il avait été décidé dans la société que fréquentait plus particulièrement Guy de Malivert qu'il était amoureux de Mme d'Ymbercourt, une jeune veuve à laquelle il faisait d'assez nombreuses visites. Les terres de Mme d'Ymbercourt jouxtaient celles de Guy ; elle possédait une soixantaine de mille francs de revenu et n'avait que vingt−deux ans. Elle avait fort convenablement regretté M. d'Ymbercourt, vieillard assez maussade, et sa position lui permettait de prendre un mari jeune et de bonne mine, d'une naissance et d'une fortune égale à la sienne. Le monde les avait donc mariés de son autorité privée, pensant que cette maison aurait un salon agréable, terrain neutre où l'on pourrait se rencontrer. Mme d'Ymbercourt acceptait tacitement cet hymen, et

se regardait déjà un peu comme la femme de Guy, qui ne mettait aucun empressement à se déclarer, et même songeait à ne plus aller chez la jolie veuve, qu'il trouvait légèrement ennuyeuse aux airs légitimes qu'elle prenait par avance d'hoirie.

Ce soir−là même, Guy devait prendre le thé chez Mme d'Ymbercourt ; mais, après dîner, la nonchalance l'avait envahi ; il s'était senti si bien chez lui, qu'il avait reculé à l'idée de s'habiller et de sortir par sept ou huit degrés de froid, malgré la pelisse et le manchon d'eau bouillante placés dans sa voiture. Pour prétexte, il s'était dit que son cheval n'était pas ferré à glace et pourrait dangereusement glisser sur la neige durcie. D'ailleurs, il ne se souciait pas de laisser deux ou trois heures devant une porte, exposée à la bise, une bête que Crémieux, le célèbre marchand de chevaux des Champs−Elysées, lui avait vendue cinq mille francs. On voit que Guy était médiocrement amoureux, et que Mme d'Ymbercourt pouvait attendre longtemps la cérémonie qui lui permettrait de prendre un autre nom.

Comme Malivert, assoupi par la douce température de la chambre, où voltigeait la bleuâtre et odorante fumée de deux ou trois cabañas dont les cendres remplissaient une petite coupe de bronze antique chinois, au pied en bois d'aigle, posée à côté de lui sur un guéridon qui supportait la lampe, commençait à sentir rouler sous ses paupières les premières poudres d'or du sommeil, la porte de la chambre s'ouvrit avec précaution, et un domestique parut, tenant sur un plateau d'argent une lettre mignonne, parfumée et cachetée d'une devise bien connue de Guy, car il prit tout de suite un air de mauvaise humeur. L'odeur de muse du papier parut aussi l'impressionner désagréablement. C'était un billet de Mme d'Ymbercourt, qui lui rappelait la promesse de venir chez elle prendre une tasse de thé.

"Le diable l'emporte, s'écria−t−il peu galamment, avec ses billets qui donnent la migraine ! Le beau plaisir de traverser la ville pour aller boire une tasse d'eau chaude où l'on a fait mariner quelques feuilles teintées de bleu de Prusse et de vert−de−gris, tandis que j'ai là dans cette boîte en laque de Coromandel du thé de caravane, du thé authentique, portant encore le cachet de la douane de Kiatka, le dernier poste russe sur la frontière de Chine ! Non, certes, je n'irai pas ! "

Un vague reste de politesse lui fit changer de résolution. Il dit à son valet de chambre de lui apporter ses habits ; mais quand il vit les jambes du pantalon pendre piteusement sur le dos du fauteuil, la chemise roide et blanche comme une carte porcelaine, l'habit noir aux bras ballants, les brodequins vernis miroités de reflets, les gants étendus comme des mains passées au laminoir, il fut prit d'un désespoir subit et se renfonça énergiquement dans sa chauffeuse.

"Décidément je reste. Jack, allez faire ma couverture ! "

Nous l'avons déjà dit là−haut, Guy était un garçon bien élevé, et, de plus, il avait le coeur bon. Agité d'un léger remords, il hésita sur le seuil de sa chambre à coucher qui lui souriait de tous ses conforts intimes, et se dit que la plus simple politesse exigeait qu'il envoyât un mot d'excuse à Mme d'Ymbercourt, prétextant une migraine, une affaire importante, une contrariété quelconque survenue à l'heure du départ, pour se dispenser honnêtement d'aller chez elle. Or, Malivert, bien que capable, sans être homme de lettres de profession, de faire un article de voyage ou une nouvelle pour la Revue des Deux Mondes, détestait écrire des lettres, et surtout cette sorte de billets de pure bienséance, comme les femmes en griffonnent par douzaines sur le coin de leur toilette, tandis que Clotilde ou Rose les accommodent. Il eût plutôt fait un sonnet sur des rimes difficiles et rares. Sa stérilité là−dessus était complète, et, pour éviter une réponse de deux lignes, il allait de sa personne à l'autre bout de la ville. Par terreur du billet, l'idée désespérée de se rendre chez Mme d'Ymbercourt vint à Guy de Malivert. Il s'approcha de la fenêtre, entrouvit les rideaux, et vit à travers les vitres moites une nuit noire que de petit flocons blancs, tombant dru, tachetaient comme un dos de pintade. Il pensa par déduction à Grymalkin, secouant la peluche de neige attachée à son carapaçon verni. Il se représenta le passage désagréable du coupé au vestibule, le courant d'air de l'escalier que le calorifère ne neutralisait pas, et surtout Mme d'Ymbercourt, debout contre la cheminée, en grande toilette, décolletée à

rappeler ce personnage d'un roman de Charles Dickens, qu'on désigne toujours sous le nom de la poitrine, et dont la blanche table sert à étaler le prospectus d'opulence d'un banquier ; il vit ses dents superbes encadrées dans un sourire immobile ; ses sourcils, d'un arc parfait, qu'on eût pu croire tracés à l'encre de Chine et qui pourtant ne devaient rien à l'art ; ses yeux magnifiques, son nez pur à servir de modèle dans un cahier de principes, sa taille que toutes les couturières proclamaient accomplie, ses bras ronds comme s'ils étaient tournés et chargés de bracelets trop massifs, et le souvenir de tous ces charmes que le monde lui destinait, en le mariant sans qu'il en eût grande envie avec la jeune veuve, lui inspira une mélancolie si profonde qu'il se dirigea vers son bureau, résolu, chose affreuse ! à écrire plutôt dix lignes que d'aller prendre le thé chez cette femme charmante.

Il plaça devant lui une feuille de papier cream−laid frappé au timbre sec d'un G et d'un M capricieusement enlacés, trempa dans l'encre une fine plume d'acier emmanchée d'un dard de porc−épic, et écrivit, assez bas dans la page pour diminuer la place de la littérature, ce mot triomphant : "Madame". Là, il fit une pause et appuya sa joue sur la paume de sa main, sa faconde ne lui fournissant rien de plus. Pendant quelques minutes il resta ainsi le poignet en position, les doigts allongés sur la plume et la cervelle involontairement occupée d'idées contraires au sujet de sa lettre. Comme si, en attendant la phrase qui ne venait pas, le corps de Malivert se fût ennuyé, sa main, prise de fourmillements et d'impatiences, semblait vouloir se passer d'ordre pour accomplir sa tâche. Les phalanges se détendaient et se repliaient comme pour tracer des caractères, et enfin Guy fut très étonné d'avoir écrit absolument sans conscience neuf ou dix lignes qu'il lut et dont le sens était à peu près de celui−ci :

"Vous êtes assez belle et entourée d'assez d'adorateurs pour qu'on puisse vous dire sans vous offenser qu'on ne vous aime pas. C'est une mauvaise note pour le goût de celui qui fait un tel aveu... voilà tout. A quoi bon continuer des relations qui finiraient par engager deux âmes si peu faites l'une pour l'autre et les lier dans un malheur éternel ? Excusez−moi, je pars, vous n'aurez pas de peine à m'oublier ! "

"Ah ça ! dit Malivert en frappant la table du poing lorsqu'il eut relu sa lettre, est−ce que je suis fou ou somnambule ? L'étrange billet que voilà ! Cela ressemble à ces lithographies de Gavarni où l'on voit en même temps dans la légende la phrase écrite et la phrase pensée, le faux et le vrai. Seulement, ici le mot ne trompe pas. Ma main, que je voulais forcer à un joli petit mensonge social, ne s'y est pas prêtée, et contrairement à l'usage, l'idée sincère est dans la lettre."

Guy regarda attentivement le billet et il lui sembla que le caractère de l'écriture n'était pas tout à fait le même qu'il employait d'habitude. "Voilà, dit−il, un autographe qui serait contesté par les experts si ma littérature épistolaire en valait la peine. Comment diable cette bizarre transformation a−t−elle pu se faire ? Je n'ai cependant ni fumé d'opium, ni mangé de haschich, et ce ne sont pas les deux ou trois verres de vin de Bordeaux que j'ai bus qui peuvent m'avoir porté à la tête. J'ai la cervelle plus solide que cela. Que vais−je devenir si la vérité me coule ainsi de la plume sans que je le sente ? Par bonheur j'ai relu mon épître, n'étant jamais bien sûr de mon orthographe du soir. Quel effet auraient produit ces aimables lignes par trop véridiques, et quelle mine indignée et stupéfaite aurait eue Mme d'Ymbercourt en les lisant ! Peut−être eût−il mieux valu que la lettre partît telle quelle : j'aurais passé pour un monstre, pour un sauvage tatoué, indigne de mettre une cravate blanche, mais du moins cette liaison qui m'ennuie eût été brisée net comme verre ; et le verre ne se raccommode pas, même en y collant du papier. Si j'étais un peu superstitieux, il ne tiendrait qu'à moi de voir là dedans un avertissement du ciel au lieu d'une distraction inqualifiable."

Après une pause, Guy prit un parti violent : "Allons chez Mme d'Ymbercourt, car je suis incapable de récrire cette lettre." Il s'habilla rageusement, et, comme il allait sortir de sa chambre, il crut entendre un soupir, mais si faible, si léger, si aérien, qu'il fallait le profond silence de la nuit pour que l'oreille pût le saisir.

Ce soupir arrêta Malivert sur le seuil de son cabinet, et lui causa cette impression que le surnaturel fait éprouver aux plus braves. Il n'y avait rien de bien effrayant dans cette note vague, inarticulée et plaintive, et

cependant Guy en fut plus troublé qu'il n'osait se l'avouer à lui−même.

"Bah ! c'est mon angora qui aura poussé une plainte en dormant", dit Malivert ; et, prenant des mains de son valet de chambre une pelisse de fourrure dans laquelle il s'enveloppa avec une correction qui prouvait de longs voyages en Russie, il descendit d'assez mauvaise humeur sur le perron au bas duquel l'attendait la voiture.

II

Blotti dans le coin de son coupé, les pieds sur sa boule d'eau bouillante, sa pelisse bien serrée autour de lui, Malivert regardait sans les voir les bizarres jeux d'ombre et de lumière que faisaient contre la vitre couverte d'une légère buée des éclats soudains d'une boutique incendiée de gaz et encore ouverte à cette heure avancée, et les perspectives des rues étoilées de quelques points brillants.

La voiture traversa bientôt le pont de la Concorde, sous lequel coulait obscurément la Seine avec ses miroitements sombres et ses reflets de lanternes. Tout en roulant, Malivert ne pouvait s'empêcher de penser au soupir mystérieux qu'il avait entendu ou cru entendre au moment de quitter sa chambre. Il se disait tout ce que les sceptiques allèguent de raisons naturelles pour expliquer l'incompréhensible. Ce devait être, sans doute, le vent engagé dans la cheminée ou dans le corridor, quelque bruit du dehors modifié par l'écho, la vibration sourde d'une des cordes du piano ébranlée au passage d'une voiture pesante, ou même une plainte de son angora rêvant auprès du feu, comme il l'avait imaginé d'abord. Rien n'était plus probable ; le bon sens le voulait. Cependant Malivert, tout en reconnaissant combien ces explications étaient logiques, ne pouvait intérieurement s'en contenter ; un instinct secret lui affirmait que ce soupir n'était dû à aucune des causes auxquelles sa prudence philosophique l'attribuait ; il sentait que ce faible gémissement partait d'une âme et n'était pas un bruit vague de la matière ; il s'y mêlait un souffle et une douleur : d'où venait−il alors ? Guy n'y pensait qu'avec cette espèce d'anxiété pleine de questions qu'éprouvent les plus fermes esprits, qui, sans le chercher, se rencontrent avec l'inconnu. Il n'y avait personne dans la chambre − personne, excepté Jack, créature peu sentimentale − ; le soupir doucement modulé, harmonieux, attendri, plus léger qu'un susurrement de brise dans des feuilles de tremble, était féminin indubitablement ; on ne pouvait lui nier ce caractère.

Une autre circonstance intriguait Malivert : c'était une lettre qui s'était écrite pour ainsi dire toute seule, comme si une volonté étrangère à la sienne eût guidé ses doigts. L'excuse d'une distraction, dont Guy s'était payé d'abord, ne pouvait guère être prise au sérieux. Les sentiments de l'âme passent par le contrôle de l'esprit avant de se fixer sur le papier, et d'ailleurs ils ne vont pas s'y rédiger d'eux−mêmes pendant que le cerveau rêve à autre chose ; il fallait qu'une influence qu'il ne pouvait définir se fût emparée de lui pendant qu'il était absent de lui−même et eût agi à sa place, car il était bien sûr, maintenant qu'il y réfléchissait, de n'avoir pas dormi une seule minute ; toute la soirée il avait été paresseux, somnolent, engourdi par une torpeur de bien−être, mais à ce moment−là il était parfaitement éveillé. L'alternative contrariante d'aller chez Mme d'Ymbercourt ou de lui écrire un billet pour se dégager de l'invitation lui donnait même une certaine surexcitation fébrile ; ces lignes qui résumaient son idée secrète d'une façon si juste et plus nettement qu'il ne se l'était encore avouée, étaient dues à une intervention qu'il fallait bien qualifier de surnaturelle jusqu'à ce que l'analyse l'eût expliquée ou lui eût donné un autre titre.

Pendant que Guy de Malivert remuait ces questions dans sa tête, la voiture roulait par les rues, que le froid et la neige rendaient plus désertes qu'elles ne l'eussent été dans ces quartiers élégants et riches où la vie nocturne ne s'arrête que fort tard. La place de la Concorde, la rue de Rivoli, la place Vendôme, avaient été promptement laissées en arrière, et le coupé, prenant le boulevard, tourna le coin de la rue de la Chaussée−d'Antin, où demeurait Mme d'Ymbercourt.

En entrant dans la cour, Guy éprouva une sensation désagréable : deux files de voitures avec leurs cochers engoncés de fourrures stationnaient dans l'espace sablé qui en occupait le centre, et les chevaux ennuyés, secouant leurs mors, mêlaient sur le pavé des flocons d'écume à des flocons de neige.

"Voilà ce qu'elle appelle une soirée intime, un thé au coin du feu ! elle n'en fait jamais d'autres ! Tout Paris va être là ; et moi qui n'ai pas mis de cravate blanche ! grommela Malivert ; j'aurais mieux fait de me coucher, mais j'ai essayé d'être diplomate comme Talleyrand : je n'ai pas voulu suivre mon premier mouvement parce que c'était le bon."

Il monta l'escalier d'un pas lent, et, après s'être débarrassé de sa pelisse, il se dirigea vers le salon, dont un laquais lui ouvrit les portes avec une sorte de déférence obséquieuse et confidentielle, comme à un homme qui serait bientôt le maître de la maison et au service duquel il désirait rester.

"Comment ! se dit tout bas Guy de Malivert, remarquant cette servilité plus accentuée qu'à l'ordinaire, il n'est pas jusqu'aux domestiques qui ne disposent de ma personne et ne me marient de leur autorité privée à Mme d'Ymbercourt ! Les bans ne sont pas publiés encore cependant."

Mme d'Ymbercourt, en apercevant Guy qui s'avançait vers elle baissant la tête et faisant le gros dos, ce qui est le salut moderne, poussa un petit cri de satisfaction qu'elle essaya de corriger par un air de froideur boudeuse. Mais ses lèvres toujours souriantes, habituées à découvrir jusqu'à leurs gencives roses des dents d'une nacre irréprochable, ne purent se rapprocher pour former la jolie moue qu'on leur demandait, et la dame, voyant du coin de l'oeil dans une glace que cette physionomie ne réussissait pas, prit le parti de se montrer bon enfant comme une femme indulgente qui sait qu'on ne doit pas exiger beaucoup aujourd'hui de la galanterie des hommes.

"Comme vous venez tard, monsieur Guy ! dit−elle en lui tendant une petite main si étroitement gantée qu'elle semblait de bois au toucher ; vous vous êtes sans doute attardé à votre vilain club à fumer vos cigares et à battre les cartes ; aussi, et c'est votre punition, vous n'avez pas entendu le grand pianiste allemand Kreisler jouer le galop chromatique de Listz, ni la délicieuse comtesse Salvarosa chanter la romance du Saule comme jamais ne l'a fait la Malibran."

Guy, en quelques phrases convenables, exprima le regret, qu'il ressentait à vrai dire médiocrement, d'avoir manqué le galop de virtuose et l'air de la femme du monde, et comme il se trouvait un peu gêné d'avoir autour du col, parmi ces gens très parés, deux doigts de soie noire au lieu de deux doigts de mousseline blanche, il chercha à s'échapper par la tangente et à gagner quelque coin moins inondé de lumière où ce solécisme involontaire de toilette se dissimulât plus aisément dans une ombre relative. Il eut beaucoup de peine à effectuer cette résolution, car Mme d'Ymbercourt le ramenait toujours au milieu du cercle par un coup d'oeil ou quelque mot qui exigeait une réponse que Guy faisait la plus brève possible ; mais enfin il parvint à gagner une embrasure de porte conduisant du grand salon à un autre salon plus petit, arrangé en serre, tout treillagé et tout palissé de camélias.

Le salon de Mme d'Ymbercourt était blanc et or, tapissé de damas des Indes cramoisi ; des meubles larges, moelleux, bien capitonnés, le garnissaient. Le lustre à branches dorées faisait luire les bougies dans un feuillage de cristal de roche. Des lampes, des coupes et une grand pendule qui attestaient le goût de Barbedienne ornaient la cheminée de marbre blanc. Un beau tapis s'étalait sous le pied, épais comme un gazon. Les rideaux tombaient sur les fenêtres amples et riches, et, dans un panneau magnifiquement encadré souriait encore plus que le modèle, un portrait de la comtesse peint par Winterhalter.

Il n'y avait rien à dire de ce salon meublé de choses belles et chères, mais que peuvent se procurer tous ceux à qui leur bourse permet de ne pas redouter un long mémoire d'architecte et de tapissier. Sa richesse banale était parfaitement convenable, mais elle manquait de cachet. Aucune particularité n'y indiquait le choix, et, la maîtresse du logis absente, on eût pu croire qu'on était dans le salon d'un banquier, d'un avocat ou d'un Américain de passage. L'âme et la personnalité lui faisaient défaut. Aussi Guy, artiste de nature, trouvait−il ce luxe affreusement bourgeois et déplaisant au possible. C'était pourtant bien le fond duquel devait se détacher Mme d'Ymbercourt, elle dont la beauté ne se composait que de perfections vulgaires.

Au milieu de la pièce, sur un pouf circulaire surmonté d'un grand vase de Chine où s'épanouissait une rare plante exotique dont Mme d'Ymbercourt ne savait même pas le nom et que son jardinier avait placée là, s'étalaient, assises dans des gazes, des tulles, des dentelles, des satins, des velours, dont les flots bouillonnants leur remontaient jusqu'aux épaules, des femmes, la plupart jeunes et belles, dont les toilettes d'un caprice

extravagant accusaient l'inépuisable et coûteuse fantaisie de Worth. Dans leurs chevelures brunes, blondes, rousses et même poudrées, d'une opulence à faire supposer aux moins malveillants que l'art devait y embellir la beauté, contrairement à la romance de M. Planard, scintillaient les diamants, se hérissaient les plumes, verdoyaient les feuillages semés de gouttes d'eau, s'entrouvraient les fleurs vraies ou chimériques, bruissaient les brochettes de sequins, s'entrecroisaient les fils de perles, reluisaient les flèches, les poignards, les épingles à deux boules, miroitaient les garnitures d'ailes de scarabée, se contournaient les bandelettes d'or, se croisaient les rubans de velours rouge, tremblotaient au bout de leur spirale les étoiles de pierreries et généralement tout ce qui peut s'entasser sur la tête d'une femme à la mode, sans compter les raisins, les groseilles et les baies à couleurs vives que Pomone peut prêter à Flore pour rendre complète une coiffure de soirée, s'il est permis à un lettré qui écrit en l'an de grâce 1865 de se servir de ces appellations mythologiques.

Adossé au chambranle de la porte, Guy contemplait ces épaules satinées sous leur fleur de poudre de riz, ces nuques où se tordaient des cheveux follets, et ces poitrines blanches que trahissait parfois l'épaulette trop basse d'un corsage ; mais ce sont là de petits malheurs auxquels se résigne aisément une femme sûre de ses charmes. D'ailleurs le mouvement pour remonter la manche est des plus gracieux, et le doigt qui corrige l'échancrure d'une robe et lui donne un contour favorable fournit une occasion de jolies poses. Notre héros se livrait à cette intéressante étude qu'il préférait à de banales conversations, et selon lui c'était le bénéfice le plus clair qu'on rapportât d'une soirée ou d'un bal. Il feuilletait d'un oeil nonchalant ces livres de beauté vivants, ces keepsakes animés que le monde sème dans ses salons comme il place sur les tables des stéréoscopes, des albums et des journaux à l'usage des gens timides embarrassés de leur contenance. Ce plaisir, il le goûtait avec d'autant plus de sécurité que, par suite du bruit répandu de son prochain mariage avec Mme d'Ymbercourt, il n'était plus obligé de surveiller ses regards jadis guettés par les mères désireuses de placer leurs filles. On n'attendait plus rien de lui. Il cessait d'être une proie, c'était un homme classé, et bien que plus d'une jugeât in petto qu'il eût pu faire un meilleur choix, la chose était acceptée. Même il eût pu sans conséquence adresser deux ou trois phrases de suite à une jeune personne. N'était−il pas déjà le mari de Mme d'Ymbercourt ?

Dans la même embrasure de porte que M. Guy de Malivert se tenait un jeune homme qu'il rencontrait souvent à son club, et dont il aimait assez la tournure d'esprit empreinte d'une bizarrerie septentrionale. C'était le baron de Féroë, un Suédois, compatriote de Swedenborg, comme lui penché sur l'abîme du mysticisme, et pour le moins aussi occupé de l'autre monde que de celui−ci. Le caractère de sa tête était étrange. Ses cheveux blonds tombant en mèches presque droites paraissaient plus clairs que sa peau, et sa moustache était d'un or si pâle qu'on eût dit de l'argent. Il y avait dans ses yeux d'un gris bleuâtre une expression indéfinissable, et leur regard, ordinairement à demi voilé par de longs cils blanchâtres, dardait parfois une flamme aiguë et semblait voir au delà de la portée humaine. Du reste, le baron de Féroë était trop parfait gentleman pour affecter la moindre excentricité ; ses façons étaient unies et froides, d'une correction anglaise, et il ne prenait pas devant les glaces des airs d'illuminé. Ce soir−là, comme au sortir du thé de Mme d'Ymbercourt il devait aller au bal de l'ambassade d'Autriche, il était en grande tenue, et sur son habit noir, dont le revers cachait à moitié la plaque d'un ordre étranger, brillaient, suspendues à une fine chaînette d'or, les croix de l'Eléphant et de Danebrog, le mérite de Prusse, l'ordre de Saint−Alexandre Newsky, et autres décorations des cours du Nord qui prouvaient ses services diplomatiques.

C'était vraiment un homme singulier que le baron de Féroë, mais d'une singularité qui ne frappait pas tout d'abord, tellement elle était enveloppée de flegme diplomatique. On le voyait souvent dans le monde, aux réceptions officielles, au club, à l'Opéra ; mais, sous cette apparence d'homme à la mode, il vivait d'une façon mystérieuse. Il n'avait ni ami intime, ni camarade. Dans sa maison, parfaitement tenue, nul visiteur n'avait dépassé le premier salon, et la porte qui conduisait aux autres chambres ne s'était ouverte pour personne. Comme les Turcs, il ne livrait à la vie extérieure qu'une seule chambre, où visiblement il n'habitait pas. La visite partie, il rentrait dans les profondeurs de son appartement. A quoi s'y occupait−il ? C'est ce que nul ne savait. Il y faisait parfois des retraites assez longues, et les gens qui s'apercevaient de son absence l'attribuaient à quelque mission secrète, à quelque voyage en Suède, où demeurait sa famille ; mais quelqu'un

qui eût passé, à une heure avancée, par la rue peu fréquentée où restait le baron, eût pu voir briller de la lumière à sa fenêtre, et quelquefois le découvrir lui−même accoudé au balcon et le regard perdu dans les étoiles. Mais nul n'avait intérêt à épier le baron de Féroë. Il rendait au monde strictement ce qu'il lui devait, et le monde n'en demande pas davantage. Auprès des femmes, sa politesse parfaite ne dépassait pas certaines limites, même lorsqu'elle eût pu, sans risque, s'aventurer un peu plus loin. Malgré sa froideur, il ne déplaisait pas. La pureté classique de ses traits rappelait la sculpture gréco−scandinave de Thorwaldsen. "C'est un Apollon gelé", disait de lui la belle duchesse de C..., qui, s'il fallait en croire les médisances, avait essayé de fondre cette glace.

Comme Malivert, le baron de Féroë regardait un dos charmant d'une blancheur neigeuse se présentant dans une attitude un peu courbée qui en arrondissait délicieusement les lignes et qu'une traîne de feuillage glauque, détachée de la coiffure faisait parfois frissonner comme un imperceptible chatouillement.

"Charmante personne ! dit le baron de Féroë à Guy, dont il avait suivi le regard ; quel dommage qu'elle n'ait pas d'âme ! Celui qui en deviendrait amoureux éprouverait le sort de l'étudiant Nathaniel dans l'Homme au sable d'Hoffmann ; il courrait risque de serrer au bal un mannequin entre ses bras, et c'est une valse macabre que celle−là pour un homme de coeur.

− Rassurez−vous, cher baron, répondit en riant Guy de Malivert, je n'ai aucune envie de m'éprendre de l'être à qui appartiennent ces belles épaules, quoique de belles épaules ne soient pas en elles−mêmes un objet à dédaigner. En ce moment, je l'avoue à ma honte, je n'éprouve pas l'ombre de passion pour qui que ce soit.

− Quoi, pas même pour Mme d'Ymbercourt que vous allez, dit−on, épouser ? répliqua le baron de Féroë avec un air d'incrédulité ironique.

− Il y a de par le monde, dit Malivert, en se servant d'une phrase de Molière, des gens qui marieraient le Grand Turc avec la république de Venise ; mais j'espère bien rester garçon.

− Vous ferez bien, reprit le baron, dont la voix changea soudain d'accent et passa d'une familiarité amicale à une solennité mystérieuse ; ne vous engagez dans aucun lien terrestre. Restez libre pour l'amour, qui peut−être va vous visiter. Les esprits ont l'oeil sur vous, et vous pourriez vous repentir éternellement dans l'extra−monde d'une faute commise dans celui−ci."

Pendant que le jeune baron suédois disait cette phrase étrange, ses yeux, d'un bleu acier, brillaient singulièrement et lançaient des rayons dont Guy de Malivert crut sentir la chaleur à sa poitrine.

Après les événements bizarres de la soirée, cette recommandation mystérieuse ne le trouva pas aussi incrédule qu'il l'eût été la veille. IL tourna vers le Suédois ses yeux étonnés et pleins d'interrogations, comme pour le prier de parler plus clairement ; mais M. de Féroë regarda l'heure à sa montre, dit : "J'arriverai bien tard à l'ambassade", donna une énergique et rapide poignée de main à Malivert, et s'ouvrit vers la porte, sans froisser une robe, sans marcher sur une queue, sans compromettre un volant, un chemin suffisant pour son passage, avec une habileté délicate qui prouvait son habitude du monde.

"Eh bien ! Guy, vous ne venez donc pas prendre une tasse de thé ? " dit Mme d'Ymbercourt, qui avait enfin découvert son adorateur prétendu appuyé d'un air rêveur contre la porte du petit salon. Il fallut bien que Malivert s'acheminât derrière la maîtresse du logis jusqu'à la table où fumait la boisson chaude dans une urne d'argent entourée de tasses de Chine.

Le réel essayait de reconquérir sa proie sur l'idéal.

III

La phrase singulière du baron de Féroë et la disparition presque subite du jeune diplomate après l'avoir prononcée firent travailler l'imagination de Guy pendant qu'il retournait au faubourg Saint−Germain, emporté par le trot rapide de Grymalkin, auquel une bise glaciale rendait agréable l'idée de retourner à l'écurie, dans son box bien chaud et garni d'une litière nattée, quoique, en bête de bonne race qu'il était, il n'eût pas besoin de ce motif pour soutenir une grande allure.

"Que diable pouvait−il vouloir dire avec ses énigmes solennelles débitées d'un ton de mystagogue ? pensait Guy de Malivert, tout en laissant tomber les pièces de son vêtement entre les mains de Jack ; c'est cependant un gentleman de la civilisation la moins romanesque que le baron de Féroë, il est net, poli et coupant comme un rasoir anglais, et ses manières, de la précision la plus exquise, sont d'une froideur à faire paraître tiède le vent du pôle. Qu'il ait voulu se jouer de moi, c'est une idée inadmissible. On ne se moque pas de Guy de Malivert, même quand on est brave comme le Suédois aux cils blancs ; et d'ailleurs, où serait le sel de cette plaisanterie ? Il n'en a pas joui, en tout cas, car il s'est aussitôt dérobé comme un homme qui n'en veut pas dire davantage. Bah ! ne songeons plus à ces billevesées ; je verrai le baron demain au club, et sans doute il sera plus explicite. Couchons−nous et tâchons de dormir, que les esprits aient ou non l'oeil sur nous."

En effet, Guy se coucha, mais le sommeil ne lui vint pas comme il l'espérait, quoiqu'il appelât à son aide les brochures les plus soporifiques et qu'il les lût avec une extrême intensité d'attention machinale. Malgré lui, il écoutait les imperceptibles bruits qui se dégagent encore du plus complet silence. La détente de la sonnerie de sa pendule avant de sonner l'heure ou la demie, un pétillement d'étincelles sous les cendres, le craquement de la boiserie contractée par la chaleur, le son de la goutte d'huile tombant dans la lampe, le souffle de l'air attiré par le foyer et sifflant tout bas sous la porte en dépit des bourrelets, la chute inopinée d'un journal de son lit à terre, le faisaient tressaillir, tellement ses nerfs étaient tendus, comme aurait pu le faire la brusque détonation d'une arme à feu. Son ouïe était surexcitée à ce point qu'il entendait les pulsations de ses artères et les battements de son coeur retentit jusque dans sa gorge. Mais, parmi tous ces murmures confus, il ne put démêler rien qui ressemblât à un soupir.

Ses yeux, qu'il fermait de temps à autre dans l'espoir d'y amener le sommeil, se rouvraient bientôt et scrutaient les recoins de la chambre avec une curiosité qui n'était pas sans appréhension. Guy désirait vivement voir quelque chose, et cependant il redoutait que son voeu fût accompli. Parfois, ses prunelles dilatées s'imaginaient apercevoir des formes vagues dans les angles où n'atteignait pas la lueur de la lampe rabattue par un abat−jour vert ; les plis des rideaux prenaient l'aspect de vêtements féminins et semblaient palpiter comme agités par le mouvement d'un corps, mais ce n'était qu'une pure illusion. Des bluettes, des points lumineux, des taches de dessin changeant, des papillons, des filets onduleux et vermiculés dansaient, fourmillaient, s'agrandissaient, se rapetissaient devant son regard fatigué, sans qu'il pût discerner rien d'appréciable.

Agité plus qu'on ne saurait dire, et sentant, quoiqu'il n'entendît et ne vît rien, la présence de l'inconnu dans sa chambre, il se leva, passa un mach'lah en poil de chameau qu'il avait rapporté du Caire, jeta deux ou trois bûches sur les braises et s'assit près de la cheminée, dans un grand fauteuil plus commode à l'insomnie qu'un lit défait par une veille fébrile. Près du fauteuil, il vit sur le tapis un papier jambages et des déliés de sa propre écriture. L'aspect était plus élégant, plus svelte, plus féminin.

Tout en notant ces détails, Guy de Malivert songeait au Scarabée d'or d'Edgar Poe et à la sagacité merveilleuse avec laquelle William Legrand parvint à trouver le sens de la lettre en chiffres où le capitaine Kidd désigne d'une façon énigmatique la place précise de la cachette qui renferme ses trésors. Il aurait bien voulu posséder cette intuition profonde qui suppose d'une façon si hardie et si juste, supplée aux lacunes et renoue la trame des rapports interrompus. Mais ici Legrand lui−même, en lui adjoignant Auguste Dupin de la Lettre volée et de l'Assassinat de la rue Morgue, n'aurait pu humainement deviner la puissance secrète qui

avait fait dévier la main de Malivert.

Cependant Guy finit par s'endormir de ce sommeil pesant et gêné qui succède à une nuit d'insomnie et qu'amène l'approche de l'aurore. Il se réveilla lorsque Jack entra pour rallumer le feu et aider son maître dans sa première toilette. Guy se sentait frileux et mal à l'aise ; il bâilla, s'étira, se secoua, s'aspergea d'eau froide, et, ranimé par ces ablutions toniques, rentra bientôt en pleine possession de lui−même. Le Matin aux yeux gris, comme dit Shakespeare, descendant non pas la pente des collines vertes, mais la pente des toits blancs, se glissait dans l'appartement, dont Jack avait ouvert les rideaux et les volets, et redonnait à chaque chose son aspect réel en faisant envoler les chimères nocturnes. Rien ne rassure comme la lumière du soleil, même quand ce n'est qu'un pâle soleil d'hiver comme celui qui pénétrait à travers les ramages arborescents dont la gelée avait étamé les vitres.

Revenu aux sentiments habituels de la vie, Malivert s'étonna de la nuit d'agitation qu'il avait passée et se dit : "Je ne me savais pas si nerveux" ; puis il rompit la bande des journaux qu'on venait de monter, jeta un coup d'oeil aux feuilletons, lut les faits divers, reprit le volume d'Evangeline qu'il avait quitté la veille, fuma un cigare, et ces diverses occupations l'ayant mené jusqu'à onze heures, il se fit habiller, et, pour prendre un peu d'exercice, il se donna le but d'aller à pied déjeuner au café Bignon. Une gelée matinale avait durci la neige de la nuit, et en traversant les Tuileries, Malivert prit plaisir à voir les statues mythologiques poudrées à blanc et les grands marronniers tout couverts d'une peluche argentée. Il déjeuna bien et délicatement, en homme qui veut réparer une veille fatigante, et il causa gaiement avec des compagnons joyeux, la fine fleur de l'esprit et du scepticisme parisien, et qui avaient adopté pour devise la maxime grecque : "Souviens−toi de ne pas croire." Pourtant, aux plaisanteries par trop vives, Guy souriait d'un air un peu contraint. Il ne s'abandonnait pas avec une pleine franchise aux paradoxes d'incrédulité et aux fanfaronnades de cynisme. La phrase du baron de Féroë : "Les esprits ont l'oeil sur vous", lui revenait involontairement, et il lui semblait qu'il y avait derrière lui un témoin d'une nature mystérieuse. Il se leva, salua de la main les causeurs et fit quelques tours sur ce boulevard où passe en un jour plus d'esprit qu'il n'en circule en un an dans tout le reste du globe, et, le trouvant un peu désert à cause du froid et de l'heure, il tourna machinalement l'angle de la rue de la Chaussée−d'Antin. Il fut bientôt devant la maison de Mme d'Ymbercourt. Comme il allait tirer le bouton de la porte, il crut sentir un souffle à son oreille, et dans ce souffle entendre, murmurés très bas et cependant d'une façon distincte, ces mots : "N'entrez pas." Il se retourna vivement et ne vit personne.

"Ah çà ! décidément, se dit Malivert, est−ce que je deviens fou ? J'ai des hallucinations en plein jour maintenant ? Obéirai−je ou n'obéirai−je pas à cette injonction bizarre ? "

Dans le mouvement brusque qu'il avait fait pour se retourner, sa main posée sur le bouton de la sonnette l'avait lâché. Le ressort avait joué et fait vibrer le timbre ; la porte s'était ouverte, et le concierge, debout devant sa loge, regardait Malivert hésitant sur le seuil. Malivert entra, quoiqu'il n'en eût guère envie après l'incident extranaturel qui venait de se produire, et il fut reçu par Mme d'Ymbercourt dans le petit salon bouton d'or agrémenté de bleu où elle recevait les visites du matin et dont la nuance déplaisait particulièrement à Guy. "Le jaune n'est−il pas le fard des brunes ? " avait répondu la comtesse à Malivert, qui plus d'une fois s'était permis de solliciter le remplacement de cette odieuse tenture.

Mme d'Ymbercourt était habillée d'une jupe de taffetas noir et d'une veste de couleur voyante soutachée, brodée, chargée de plus de jais et de passementerie que jamais maja allant à une feria ou à une course de taureaux n'en suspendit à sa basquine. La comtesse, quoique femme du monde, avait le tort de laisser exécuter sur elle quelques−uns de ces costumes impossibles que portent seules les poupées à bouche en coeur et à joues roses des gravures de modes.

Contre son habitude, Mme d'Ymbercourt avait l'air sérieux ; un nuage de contrariété obscurcissait son front ordinairement serein et les coins de ses lèvres s'étaient légèrement abaissés. Une de ses bonnes amies venait de la quitter et lui avait demandé, avec la feinte bonhomie des femmes en pareille occasion, à quelle

époque était fixé son mariage avec Guy de Malivert. La comtesse avait rougi, balbutié, et répondu vaguement qu'il aurait lieu bientôt ; car Guy, que le monde lui donnait pour époux, ne lui avait jamais demandé sa main ni même fait la déclaration formelle, ce que Mme d'Ymbercourt attribuait à une timidité respectueuse, et aussi peut−être à ce sentiment d'incertitude que tout jeune homme éprouve au moment d'abandonner la libre vie de garçon. Mais elle croyait fermement qu'il se prononcerait un jour ou l'autre, et déjà elle se regardait si bien comme sa femme qu'elle avait arrangé dans sa tête les dispositions particulières que nécessiterait à l'hôtel la présence d'un époux. "Voici la chambre, le cabinet d'étude, le fumoir de Guy", s'était−elle dit plus d'une fois en mesurant de l'oeil certaines pièces de ses appartements.

Quoiqu'elle ne lui plût guère, Guy ne pouvait s'empêcher de convenir que Mme d'Ymbercourt était correctement belle, jouissait d'une réputation intacte et possédait une fortune assez considérable. Il s'était laissé aller, sans charme, comme tous les gens dont le coeur est vide, à l'habitude de cette maison où on lui faisait meilleur accueil que dans toute autre. Il y revenait, parce qu'au bout de quelques jours d'absence, un billet d'une insistance aimable le forçait à reparaître.

D'ailleurs, pourquoi n'y serait−il pas allé ? Mme d'Ymbercourt recevait assez bonne compagnie, et il rencontrait là, certains jours, quelques−uns de ses amis qu'il lui eût été moins commode de chercher à travers l'éparpillement de la vie parisienne.

"Vous avez l'air un peu souffrant, dit Malivert à la comtesse ; est−ce que vous auriez passé une nuit agitée par les diablotins du thé vert ?

− Oh ! non ; j'y mets tant de crème qu'il n'a plus aucune force. Et puis je suis le Mithridate du thé ; il n'agit plus sur moi. Ce n'est pas cela, je suis contrariée.

− Est−ce que ma visite tombe mal et dérange quelques−uns de vos projets ? Alors je me retire, et ce sera comme si, ne vous trouvant pas, j'eusse mis ma carte chez votre concierge.

− Vous ne me gênez nullement, et vous savez que je vous vois toujours avec plaisir, répondit la comtesse. Vos visites, je ne devrais peut−être pas le dire, me semblent même assez rares, quoiqu'elles paraissent trop fréquentes à d'autres.

− N'êtes−vous pas libre, sans parents fâcheux, sans frère importun, sans oncle radoteur, et sans tante chaperon, faisant de la tapisserie dans l'embrasure de la fenêtre ? La nature obligeante vous a débarrassée de cette broussaille d'êtres désagréables qui se hérissent trop souvent autour d'une jolie femme, pour ne vous laisser que leurs héritages. Vous pouvez recevoir qui vous voulez, car vous ne dépendez de personne.

− C'est vrai ! répliqua Mme d'Ymbercourt ; je ne dépends de personne, mais je dépends de tout le monde. Une femme n'est jamais émancipée, fût−elle veuve et en apparence maîtresse de ses actions. Toute une police de surveillants désintéressés l'entoure et s'occupe de ses affaires. Ainsi, mon cher Guy, vous me compromettez.

− Moi, vous compromettre ! s'écria Malivert avec une sincérité de surprise qui prouvait une modestie bien rare chez un jeune homme de vingt−huit ans, bien tourné, s'habillant chez Renard et faisant venir ses pantalons d'Angleterre. Pourquoi moi plutôt que d'Arversac, Beaumont, Yanowski et Féroë, qui sont ici fort assidus ?

− Je ne saurais vous le dire, répondit la comtesse. Peut−être êtes−vous dangereux sans le savoir, ou le monde a−t−il reconnu en vous une puissance que vous ignorez. Le nom d'aucun de ces messieurs n'a été prononcé ; on trouve tout naturel qu'ils viennent à mes mercredis, me fassent quelques visites de cinq à six heures au retour de la promenade du lac, et me saluent dans ma loge aux Bouffons et à l'Opéra. Mais ces

actions, innocentes en elles−mêmes, faites par vous, prennent, à ce qu'il paraît, une signification terrible.

− Je suis cependant le garçon le plus uni du monde, et personne n'a jamais rien dit sur mon compte. Je n'ai pas un frac bleu comme Werther ni un pourpoint à crevés comme don Juan. On ne m'a jamais vu jouer de la guitare sous un balcon ; je ne vais pas aux courses en break avec de petites dames aux toilettes tapageuses, et dans les soirées, je n'agite aucune question de sentiment devant les jolies femmes pour faire briller la pureté et la délicatesse de mon coeur. On ne me voit point me poser contre une colonne, la main dans mon gilet, et regarder silencieusement, d'un air sombre et fatal, une pâle beauté aux longues anglaises ressemblant à la Kitty Bell d'Alfred de Vigny. Ai−je aux doigts des bagues en cheveux et sur la poitrine un sachet renfermant des violettes de Parme données par elle ? Fouillez mes tiroirs les plus intimes, vous n'y trouverez ni portrait brun ou blond, ni liasses de lettres parfumées nouées d'une faveur ou d'un fermoir en caoutchouc, ni pantoufle brodée, ni masque à barbe de dentelle, ni aucun des brimborions dont les amoureux composent leur musée secret. Franchement ai−je l'air d'un homme à bonnes fortunes ?

− Vous êtes bien modeste, reprit Mme d'Ymbercourt, ou vous vous faites innocent à plaisir ; mais tout le monde, par malheur, n'est pas de votre avis. On trouve à redire aux soins que vous me rendez, quoique pour ma part je n'y voie aucun mal.

− Eh bien ! fit Malivert, j'espacerai mes visites, je ne viendrai plus que tous les quinze jours, tous les mois ; et puis je ferais un voyage. Où irai−je, par exemple ? Je connais l'Espagne, l'Italie, l'Allemagne, la Russie. Si j'allais en Grèce ! Ne pas avoir vu Athènes, l'Acropole et le Parthénon est un crime. On peut prendre la voie de Marseille ou s'embarquer à Trieste sur les bateaux à vapeur du Lloyd autrichien. On touche à Corfou ; on voit en passant Ithaque soli occidenti bene objacentem, bien exposée au soleil couchant, aujourd'hui comme du temps d'Homère. On pénètre jusqu'au fond du golfe de Lépante. L'on traverse l'isthme, on voit ce qui reste de cette Corinthe où il n'était pas donné à tout le monde d'aller. Un autre bateau vous reprend, et en quelques heures on est au Pirée. Beaumont m'a conté tout cela. Il était parti romantique enragé ; il a reçu là−bas sa métope sur la tête et ne veut plus entendre parler de cathédrales. C'est un classique rigide maintenant. Il prétend que, depuis les Grecs, l'humanité est retombée à l'état barbare, et que nos prétendues civilisations ne sont que des variétés de décadence."

Mme d'Ymbercourt était médiocrement flattée de ce lyrisme géographique, et elle trouvait dans Guy de Malivert une docilité à ne pas la compromettre un peu trop grande. Ce soin de sa réputation poussé jusqu'à la fuite ne la satisfaisait pas.

"Qui vous demande d'aller en Grèce ? dit−elle à Guy. D'ailleurs, ajouta−t−elle avec une légère rougeur et un imperceptible tremblement de voix, n'y aurait−il pas un moyen bien plus simple de faire taire ces médisances que de quitter ses amis et de se risquer dans un pays qui n'est guère sûr, s'il faut en croire le Roi des Montagnes, de M. Edmond About ? "

Craignant d'avoir dit une phrase trop claire, la comtesse sentit un nuage rose plus vif que le premier lui couvrir le visage et le col. Sa respiration un peu haute faisait briller et bruire sur son sein les cannetilles de jais de sa veste. Puis reprenant courage, elle leva vers Malivert des yeux qu'une lueur d'émotion rendait vraiment beaux. Mme d'Ymbercourt aimait Guy, son trop silencieux adorateur, autant qu'une femme de sa nature pouvait aimer. La manière à la fois négligée et correcte dont il mettait sa cravate lui plaisait ; et, avec cette profonde logique féminine dont les philosophes les plus subtils ont peine à suivre les déductions, elle avait inféré de ce noeud que Malivert possédait toutes les qualités requises pour faire un excellent mari. Seulement, ce futur mari marchait vers l'autel d'un pas bien lent et ne semblait guère pressé d'allumer les flambeaux de l'hymen.

Guy comprenait bien ce que voulait dire Mme d'Ymbercourt ; mais plus que jamais il redoutait de s'engager par une phrase imprudente. Il répondit : "Sans doute, sans doute ; mais le voyage coupe court à

tout, et, au retour, l'on voit ce qu'il y a de mieux à faire."

A cette réponse si vague et si froide, la comtesse eut un mouvement de dépit et se mordit les lèvres. Guy, fort embarrassé, gardait le silence, et la situation se tendait, lorsque le valet de chambre vint y faire une diversion utile en annonçant : M. le baron de Féroë !

IV

En voyant entrer le baron suédois, Malivert ne put s'empêcher de pousser un léger soupir de satisfaction. Jamais visite n'était venue plus à propos. Aussi leva−t−il vers M. de Féroë un regard empreint de reconnaissance. Guy, sans cette interruption opportune, allait se trouver dans un singulier embarras ; il lui fallait répondre à Mme d'Ymbercourt d'une façon catégorique, et rien ne lui répugnait plus que ces explications brutalement formelles ; il aimait mieux tenir que promettre, et, même pour les choses indifférentes, il prenait garde de s'engager. Le regard que Mme d'Ymbercourt jeta sur le baron de Féroë n'était pas empreint de la même bienveillance que celui de Malivert, et si l'habitude du monde n'apprenait à dissimuler ce qu'on éprouve, on eût pu lire dans ce coup d'oeil rapide un mélange de reproche, d'impatience et de colère. L'apparition de ce personnage malencontreux avait fait envoler une occasion qui ne renaîtrait peut−être pas de longtemps, et qu'il coûtait à Mme d'Ymbercourt de provoquer ; car, à coup sûr, Guy ne la chercherait pas, et même l'éviterait avec soin. Quoique, dans des cas nettement définis, Guy eût montré de la décision et du courage, il avait une certaine appréhension de ce qui pouvait fixer sa vie d'une manière ou d'une autre. Son intelligence lui ouvrait toutes les carrières ; mais il n'en avait voulu suivre aucune, la route choisie l'eût peut−être détourné de la vraie voie. On ne lui connaissait pas d'attachement, excepté l'habitude sans charme qui le ramenait chez la comtesse plus souvent qu'ailleurs, ce qui faisait supposer entre eux des projets de mariage. Toute espèce de lien ou d'obligation lui inspirait de la défiance, et l'on eût dit que, poussé par un instinct secret, il tâchait de se conserver libre pour quelque événement ultérieur.

Après l'échange des premières formules, vagues accords par lesquels on prélude à la conversation, comme on interroge le clavier avant d'attaquer le morceau, le baron de Féroë entama, par une de ces transitions qui vous amènent en deux phrases de la chute de Ninive au triomphe de Gladiateur, une dissertation esthétique et transcendantale sur les plus abstrus opéras de Wagner, le Vaisseau fantôme, Lohengrin et Tristan et Iseult. Mme d'Ymbercourt, bien qu'elle fût d'une assez grande force au piano et l'une des élèves les mieux exercées de Herz, n'entendait rien à la musique, et surtout à une musique aussi profonde, aussi mystérieuse, aussi compliquée que celle du maître dont le Tannhaüser a soulevé chez nous de si violents oranges. Aux analyses enthousiastes du baron, elle répondait de temps à autre, tout en ajoutant quelques points à une bande de tapisserie qu'elle avait prise dans une corbeille placée près du fauteuil où elle se tenait d'habitude, non loin de la cheminée, par ces objections banales qu'on ne manque pas de faire à toute musique nouvelle, et qu'on adressait à Rossini tout aussi bien qu'à Wagner, telles que manque de rythme, absence de mélodie, obscurité, abus des cuivres, complication inextricable de l'orchestre, tapage assourdissant, et enfin impossibilité matérielle de l'exécution.

"Voilà une dissertation bien savante pour moi, qui ne suis en musique qu'un pauvre ignorant, ému par ce qui me semble beau, admirant Beethoven, et même Verdi, quoique cela ne soit pas bien porté, maintenant qu'il faut être, comme au temps des gluckistes et des piccinistes, pour le coin de la reine ou pour le coin du roi, et je vous laisse aux prises, ne pouvant apporter aucune lumière à la discussion, et capable tout au plus de pousser un hem ! hem ! comme le minime pris pour arbitre d'une discussion philosophique par Molière et Chapelle."

Ayant dit ces mots, Guy de Malivert se leva pour prendre congé. Mme d'Ymbercourt, dont il secoua la main à l'anglaise, arrêta sur lui un regard qui voulait dire : "Restez", aussi clairement que la réserve d'une femme du monde le permettait, et ce regard suivit obliquement Malivert jusqu'à la porte, avec une nuance de tristesse qui l'eût touché sans doute s'il eût pu l'apercevoir ; mais son attention était occupée par la physionomie impérieusement tranquille du Suédois, qui semblait dire : "Ne vous exposez pas de nouveau au péril d'où je vous ai tiré."

Quand il fut dans la rue, il pensa, non sans une sorte d'effroi, à l'avertissement surnaturel qu'il avait reçu avant d'entrer chez Mme d'Ymbercourt et à la visite du baron de Féroë, qui coïncidait d'une façon si singulière avec sa désobéissance à cet avis mystérieux. Le baron semblait lui avoit été envoyé comme soutien

par les puissances occultes dont il sentait vaguement la présence autour de lui. Guy de Malivert, sans être systématiquement incrédule ni sceptique, n'avait cependant par la foi facile, et on ne l'avait jamais vu donner dans les rêveries des magnétiseurs, des tables tournantes et des esprits frappeurs. Il sentait même une sorte de répulsion pour ces expériences où l'on veut mettre le merveilleux en coupe réglée, et il avait refusé de voir le célèbre Home dont un instant s'occupa tout Paris. La veille encore, il vivait en garçon insouciant, de belle humeur, assez heureux en somme d'être au monde, où il ne faisait pas trop mauvaise figure, renfermé dans le cercle des choses visibles et ne s'inquiétant pas si la planète entraînait avec elle dans sa ronde autour du soleil une atmosphère animée ou non d'un peuple d'êtres invisibles et impalpables. Cependant il ne pouvait s'empêcher d'en convenir, les conditions de sa vie étaient changées ; un élément nouveau, sans qu'il l'eût appelé, cherchait à s'introduire dans son existence jusque−là si paisible et dont il avait banni avec soin tous les sujets probables de trouble. C'était peu de chose encore : un soupir faible comme un gémissement de harpe éolienne, une substitution de pensée dans une lettre machinalement écrite, trois mots soufflés à l'oreille, la rencontre d'un baron swedenborgiste à l'air solennel et fatidique ; mais il était évident que l'esprit tournait autour de lui quoerens quem devoret, comme dit la Bible dans son éternelle sagesse.

Tout en rêvassant de la sorte, Guy de Malivert était arrivé au rond−point des Champs−Elysées sans avoir eu l'intention d'aller de ce côté−là plutôt que d'un autre. Son corps l'avait porté en ce sens, et il l'avait laissé faire. Il y avait peu de monde. Quelques rares obstinés qui, par hygiène, font de l'exercice en toute saison et pratiquent des trous dans la glace des rivières pour s'y baigner, revenaient du Bois le nez bleu et les joues violettes, montés sur des chevaux garantis par des genouillères. Deux ou trois d'entre eux firent de la main un signe amical à Guy, qui reçut même, quoiqu'il fût à pied, un gracieux sourire d'une des célébrités du monde interlope étalant en voiture découverte le faste de fourrures conquises sur la Russie.

"Comme je suis à moi tout seul le public, on se dispute mon suffrage, pensa Malivert : Cora ne m'aurait pas adressé un pareil salut en été. Mais que diable suis−je venu faire ici ? Ce n'est pas la saison de dîner sous la tonnelle, au Moulin−Rouge, avec Marco ou la baronne d'Ange, et d'ailleurs je suis en disposition peu folâtre ; pourtant il est l'heure de songer, comme dit Rabelais, à la réparation de dessous le nez. Voilà le soleil qui se couche derrière l'arc de l'Etoile."

En effet, l'arc de cette porte immense, qui s'ouvre sur le ciel, encadrait un tableau de nuages bizarrement amoncelés et bordés sur le contour de leur silhouette d'une écume de lumière. Le vent du soir imprimait à ces formes flottantes un léger tremblement qui leur prêtait une sorte de vie, et comme dans ces illustrations de Gustave Doré où les rêveries qui hantent le cerveau du personnage se reflètent sur les nuées montrant au Juif−Errant le Christ gravissant le Calvaire, et à Don Quichotte les chevaliers errants en lutte avec des enchanteurs, on eût pu aisément trouver des figures et des groupes dans cet amas de vapeurs sombres traversées de rayons. Malivert crut y démêler des anges à grandes ailes de feu, planant sur une fourmilière d'êtres indistincts qui s'agitaient sur un banc de nuages noirs semblable à un promontoire baigné d'ombre au milieu d'une mer phosphorescente. Parfois une des figures inférieures se détachait de la foule et montait vers les régions éclairées, traversant le disque rouge du soleil. Arrivée là, elle volait un instant à côté d'un des anges et se fondait en lumière. Sans doute, il fallait que l'imagination achevât cette ébauche heurtée et changeante ; et d'un tableau de nuages, on peut dire comme Hamlet à Polonius : "C'est un chameau, à moins cependant que ce ne soit une baleine", et dans les deux cas il est permis de répondre par l'affirmative, sans être pour cela un courtisan imbécile.

La nuit qui descendait éteignit cette fantasmagorie vaporeuse. Le gaz s'allumant au bout des lampadaires traça bientôt, de la place de la Concorde à l'arc de l'Etoile, ces deux cordons de feu d'un effet magique, étonnement des étrangers qui entrent le soir dans Paris par cette avenue triomphale, et Guy héla un coupé de remise en maraude, par lequel il se fit mener à la rue de Choiseul, où se trouve le club dont il faisait partie. Laissant son paletot aux mains des domestiques en livrée debout dans l'antichambre, il feuilleta le registre sur lequel s'inscrivent les dîneurs du jour, et vit avec satisfaction que le nom du baron de Féroë y était écrit. Il traça le sien au−dessous, puis traversa la salle de billard, où le garçon pointeur attendait mélancoliquement

que quelques−uns de ces messieurs eussent le caprice de venir faire une partie, et plusieurs autres salles hautes, vastes, meublées avec toutes les recherches du confort moderne, entretenues dans une température égale par un puissant calorifère, ce qui n'empêchait pas d'énormes bûches de s'écrouler en braise sur les chenets monumentaux des grandes cheminées. A peine quatre ou cinq membres du cercle flânaient sur les divans ou, accoudés sur la grande table verte du salon de lecture, parcouraient distraitement les journaux et les revues rangés dans un ordre méthodique sans cesse troublé et rétabli. Deux ou trois expédiaient leur correspondance d'amour et d'affaires sur le papier du club.

L'heure du dîner approchait, et les convives causaient entre eux en attendant que le maître d'hôtel annonçât qu'on était servi. Guy commençait à craindre que le baron de Féroë ne vînt pas ; mais comme on passait dans la salle à manger, il arriva et prit place à côté de M. de Malivert. Le dîner, servi avec un grand luxe de cristaux, d'argenterie et de réchauds d'argent, était assez délicat, et chacun l'arrosait à sa manière, celui−ci de vin de Bordeaux, celui−là de vin de Champagne, tel autre de pale ale, suivant son caprice ou son habitude. Quelques−uns, d'un goût assez anglaisé, demandaient un verre de sherry ou de porto, que de grands laquais en culotte courte apportaient cérémonieusement sur des plateaux guillochés, au chiffre du club. Chacun suivait sa fantaisie, sans s'inquiéter de son voisin, car, au club, tout le monde est chez soi.

Contre son ordinaire, Guy faisait médiocrement honneur au dîner. La moitié des mets restaient sur son assiette, et la bouteille de château−margaux placée devant lui ne se vidait que bien lentement.

"Il n'y aurait pas besoin, dit le baron de Féroë, de vous adresser le reproche que l'ange blanc fit un jour à Swedenborg : "Tu manges trop ! " Vous êtes ce soir d'une sobriété exemplaire, et l'on croirait que vous essayez de vous spiritualiser par le jeûne.

− Je ne sais si quelques bouchées de plus ou de moins me dégageraient l'âme de la matière, répondit Guy, et rendraient plus diaphanes les voiles qui séparent les choses invisibles des choses visibles, mais je ne me sens pas très en appétit. Certaines circonstances que vous paraissez ne pas ignorer m'ont, je l'avoue, un peu étonné depuis hier, et jeté dans une préoccupation qui ne m'est pas habituelle. Dans mon état normal, je ne suis pas distrait à table, mais aujourd'hui d'autres pensées me dominent malgré moi. Avez−vous des projets pour la soirée, baron ? Si vous n'aviez rien d'utile ou d'agréable à faire, je vous proposerais, après le café, de fumer quelques cigares de compagnie, sur le divan du petit salon de musique, où nous ne serons pas troublés, à moins qu'il ne prenne fantaisie à quelqu'un de ces messieurs de tracasser le piano, ce qui est peu probable. Nos musiciens sont tous absents ce soir et occupés à voir la répétition générale du nouvel opéra."

Le baron de Féroë acquiesça de la façon la plus polie à la proposition de Malivert, et il répondit gracieusement qu'il ne pouvait y avoir une meilleure manière d'employer le temps. Les deux gentlemen s'établirent donc sur le divan et s'occupèrent d'abord à tirer des bouffées régulières d'excellents cigares de la vuelta de abajo, chacun rêvant de son côté à l'entretien nécessairement bizarre qui ne devait pas tarder à s'engager. Après quelques observations sur la qualité du tabac qu'ils fumaient, sur la préférence qu'on doit accorder à la robe brune sur la robe blonde, le baron suédois entama lui−même le sujet que Malivert brûlait d'aborder.

"J'ai d'abord quelques excuses à vous faire de l'avis énigmatique que je me suis permis de vous donner l'autre soir chez Mme d'Ymbercourt ; vous ne m'aviez pas fait de confidences, et c'est une sorte d'indiscrétion à moi d'être entré dans votre pensée sans que vous me l'ayez ouverte. Je ne l'aurais pas fait, car il n'est pas dans ma nature de quitter mon rôle d'homme du monde pour celui de magicien, si je ne vous eusse porté un vif intérêt et si je n'avais reconnu à des signes perceptibles pour les seuls adeptes que vous aviez reçu récemment la visite d'un esprit, ou tout au moins que le monde invisible cherchait à se mettre en communication avec vous."

Guy affirma que le baron ne l'avait choqué en rien, et que, dans une situation si nouvelle, il était, au contraire, fort heureux d'avoir rencontré un guide qui semblait si au courant des choses surnaturelles et dont le caractère sérieux lui était parfaitement connu.

"Vous sentez bien, répondit le baron avec une légère inclination de tête en manière de remerciement, que je ne me dépars pas aisément de cette réserve ; mais vous en avez peut−être vu assez pour ne pas croire que tout finit où s'arrêtent nos sens, et je ne crains pas désormais, si notre entretien se porte vers ces sujets mystérieux, que vous me preniez pour un visionnaire ou un illuminé ; ma position me met au−dessus du soupçon de charlatanisme, et, d'ailleurs, je ne livre au monde que ma vie extérieure. Je ne vous demande pas ce qui vous est arrivé, mais je vois qu'on s'occupe de vous hors de la sphère où s'enferme habituellement la vie commune.

− Oui, dit Guy de Malivert, quelque chose d'indéfinissable flotte autour de moi, et je ne pense pas commettre une indiscrétion envers les esprits avec qui vous êtes au mieux en vous racontant en détail ce que vous avez pressenti avec votre intuition extrahumaine." Et Guy fit part au baron de Féroë des événements qui avaient signalé pour lui la soirée précédente.

Le baron suédois l'écouta en filant le bout de sa moustache d'or pâle avec une extrême attention, mais sans manifester la moindre surprise. Il garda pendant un instant le silence et parut profondément réfléchir ; puis, comme si cette phrase résumait tout un enchaînement de pensées intérieures, il dit tout d'un coup à Guy :

"Monsieur de Malivert, est−ce que jamais une jeune fille est morte d'amour pour vous ?

− Ni jeune fille ni jeune femme, que je sache du moins, répondit Malivert ; je n'ai pas la fatuité de penser que je puisse inspirer de pareils désespoirs. Mes amours, si l'on peut appeler ainsi le baiser distrait de deux fantaisies, ont été très paisibles, très peu romantiques, aussi facilement dénouées que nouées, et, pour éviter les scènes pathétiques que j'ai en horreur, je me suis toujours arrangé de façon à être trahi et quitté ; mon amour−propre faisait volontiers ce petit sacrifice à mon repos. Ainsi, je ne crois pas avoir laissé derrière moi dans la vie beaucoup d'Arianes inconsolables ; dans ces historiettes de mythologie parisienne, l'arrivée de Bacchus précédait régulièrement le départ de Thésée. D'ailleurs, je dois l'avouer, dussé−je vous donner une idée médiocre de mes facultés affectives, je n'ai jamais senti pour personne cette passion intense, exclusive, éperdue, dont tout le monde parle sans l'avoir éprouvée peut−être. Aucun être ne m'a inspiré l'idée de m'attacher à lui par un lien indissoluble, ne m'a fait rêver ces projets d'existences doubles confondues en une seule et ces fuites vers un de ces paradis d'azur, de lumière et de fraîcheur que l'amour, dit−on, sait construire, même dans une chaumière ou dans un grenier.

− Cela ne veut pas dire, mon cher Guy, que vous ne soyez capable de passion ; il y a bien des sortes d'amours, et, sans doute, vous étiez réservé, là où se décide le sort des âmes, à de plus hautes destinées. Mais il en est temps encore, le consentement de la volonté donne seul prise aux esprits sur nous. Vous êtes sur le seuil d'un monde illimité, profond, mystérieux, plein d'illusions et de ténèbres où se combattent des influences bonnes et mauvaises qu'il faut savoir discerner ; on y voit des merveilles et des épouvantements à troubler la raison humaine. Nul ne revient du fond de cet abîme sans en garder sur le front une pâleur qui ne s'efface pas ; l'oeil charnel ne contemple pas impunément ce qui est réservé à l'oeil de l'âme ; ces voyages hors de notre sphère causent d'inexprimables lassitudes et inspirent en même temps des nostalgies désespérées. Arrêtez−vous sur cette limite redoutable, ne passez pas d'un monde dans l'autre et ne répondez pas à l'appel qui cherche à vous attirer hors de la vie sensible. Les évocateurs sont en sûreté dans le cercle qu'ils tracent autour d'eux et que les esprits ne peuvent franchir. Que la réalité soit pour vous ce cercle ; n'en sortez pas, car alors votre pouvoir cesse. Vous voyez que, pour un hiérophante, je ne pousse guère au prosélytisme.

− Ai−je donc à craindre, dit Malivert, des aventures périlleuses dans ce monde invisible qui nous entoure et dont la présence ne se révèle qu'à un petit nombre de privilégiés ?

− Non, répondit le baron de Féroë, rien d'appréciable pour l'oeil humain ne vous arrivera, mais votre âme peut rester profondément et à jamais troublée.

− L'esprit qui me fait l'honneur de s'occuper de moi est donc de nature dangereuse ?

− C'est un esprit de sympathie, de bienveillance et d'amour. Je l'ai rencontré dans un milieu de lumière ; mais le ciel a son vertige comme le gouffre. Songez à l'histoire du berger amoureux d'une étoile.

− Cependant, répliqua Malivert, la phrase que vous m'avez dite chez Mme d'Ymbercourt semblait m'avertir de me garder de tout engagement terrestre.

− Je le devais, répondit le baron de Féroë ; il fallait vous prévenir de rester libre dans le cas où vous auriez répondu aux manifestations de l'esprit ; mais puisque vous ne l'avez pas fait encore, remarquez que vous vous appartenez toujours ; peut−être feriez−vous mieux de rester ainsi et de continuer votre vie habituelle.

− Et d'épouser Mme d'Ymbercourt, par exemple, répondit Guy de Malivert avec un sourire ironique.

− Et pourquoi pas ? dit le baron de Féroë. Elle est jeune, elle est belle, elle vous aime, et j'ai vu dans vos yeux un véritable chagrin de votre refus détourné. Il ne serait pas impossible qu'il lui vînt une âme.

− C'est un risque que je ne veux pas courir. Ne vous efforcez pas tant, cher baron, par une sollicitude que je comprends, de me rattacher à l'existence vulgaire. J'en suis plus dégagé qu'on ne pourrait le croire d'abord. Si j'ai réglé ma vie physique d'une façon agréable et commode, cela ne prouve de ma part aucune sensualité. Le bien−être m'est au fond parfaitement indifférent. Si j'ai trouvé plus convenable de paraître insouciant et joyeux que d'affecter des mélancolies romantiques de mauvais goût, il ne s'ensuit pas que le monde tel qu'il est me charme et me contente. Il est vrai, je ne parle pas dans les salons, devant un cercle de femmes prétentieuses, du coeur, de la passion, de l'idéal, mais j'ai gardé mon âme fière et pure, libre de tout culte vulgaire dans l'attente du dieu inconnu."

Pendant que Malivert parlait ainsi avec plus de feu que les gens du monde n'en mettent à ce qu'ils disent, les yeux du baron de Féroë étincelaient et sa physionomie prenait cette expression d'enthousiasme qu'il cachait ordinairement sous un masque d'indifférence glaciale.

Il était satisfait de voir Guy résister à la tentation prosaïque et se maintenir dans la volonté spirituelle.

"Puisque vous êtes décidé, mon cher Guy, retournez chez vous ; sans doute vous recevrez quelques communications nouvelles. Moi, je reste ; j'ai gagné hier cent louis à d'Aversac ; je lui dois une revanche.

"La répétition de l'opéra doit être finie, car j'entends nos amis qui reviennent en fredonnant de leur voix la plus fausse les motifs qu'ils n'ont pas retenus.

"Sauvez−vous ; ce charivari vous désaccorderait l'âme."

Guy donna une poignée de main au baron et monta dans sa voiture, qui l'attendait à la porte du club.

V

Guy de Malivert rentra chez lui parfaitement décidé à tenter l'aventure. Quoiqu'il ne parût pas romanesque, il l'était cependant ; mais une haute et farouche pudeur lui faisait cacher ses sentiments, et il ne demandait pas au monde plus qu'il ne lui livrait. Des relations agréablement indifférentes le reliaient à la société sans l'y enchaîner, et c'étaient des liens qu'il était toujours facile de dénouer ; mais on conçoit que son âme rêvât un bonheur qu'il n'avait pas rencontré jusqu'alors.

D'après ce que lui avait dit le baron de Féroë au club sur la projection de volonté nécessaire pour amener les esprits du fond du monde invisible sur les limites de celui−ci, Malivert rassembla toutes les puissances de son être, et formula intérieurement le désir d'entrer en communication plus directe avec l'esprit mystérieux qu'il pressentait autour de lui et qui ne devait pas résister beaucoup à l'évocation puisqu'il avait essayé tout seul de se manifester.

Cela fait, Malivert, qui était dans l'atelier−salon où il se trouvait au début de cette histoire, se mit à regarder et à écouter avec une attention extrême. Il ne vit et n'entendit d'abord rien, et cependant les objets qui meublaient cette pièce, statuettes, tableaux, vieux buffets sculptés, curiosités exotiques, trophées d'armes, lui paraissaient avoir pris des aspects étranges et qu'ils n'avaient pas d'ordinaire. Les lumières et les ombres projetées par la lampe leur prêtaient une vie fantastique. Un magot en jade semblait rire jusqu'aux oreilles de son rire enfantin et vieillot, et une Vénus de Milo, dont un rayon découpait sur un fond sombre les seins aigus, gonflait de dépit sa narine orgueilleuse et abaissait dédaigneusement les coins de sa bouche arquée. Le dieu chinois et la déesse grecque désapprouvaient l'entreprise de Malivert. On eût pu le croire, du moins, à l'expression qu'ils prenaient ainsi éclairés. Insensiblement les yeux de Malivert, comme sollicités par un avertissement intérieur, se dirigèrent vers un miroir de Venise suspendu à la tapisserie en cuir de Cordoue.

C'était un de ces miroirs du siècle dernier, comme on en voit souvent dans les toilettes et les départs pour le bal de Longhi, le Watteau de la décadence vénitienne, et comme on en rencontre encore quelques−uns chez les marchands de bric−à−brac du Ghetto. La glace à biseau était encadrée d'ornements de cristal taillé, et surmontée d'un fouillis de rinceaux et de fleurs de la même matière qui, sur la teinte unie du fond, tantôt prenaient l'apparence de l'argent mat, tantôt lançaient par leurs facettes des éclairs prismatiques. Au milieu de ce scintillement, la glace, de petite dimension comme tous les miroirs de Venise, paraissait d'un noir bleuâtre, indéfiniment profond, et ressemblait à une ouverture pratiquée sur un vide rempli d'idéales ténèbres.

Chose bizarre, aucun des objets opposés ne s'y réfléchissait : on eût dit une de ces glaces de théâtre que le décorateur couvre de teintes vagues et neutres pour empêcher la salle de s'y refléter.

Un vague instinct faisait pressentir à Malivert que, si quelque révélation devait avoir lieu cette nuit, elle se ferait par ce moyen. Le miroir, sur lequel ordinairement il ne jetait jamais les yeux, exerçait sur lui une sorte de fascination et absorbait invinciblement son regard. Mais avec quelque fixité qu'il attachât sa vue sur ce point, il ne distinguait guère que ce noir dont les baguettes de cristal faisaient encore ressortir l'intensité mystérieuse. Enfin il crut démêler dans cette ombre comme une vague blancheur laiteuse, comme une sorte de lueur lointaine et tremblotante qui semblait se rapprocher. Il se retourna pour voir quel objet dans la chambre pouvait projeter ce reflet ; il ne vit rien. Quoique Malivert fût brave et qu'il l'eût prouvé en mainte occasion, il ne put s'empêcher de sentir le duvet se hérisser sur sa peau, et le petit frisson dont parle Job lui parcourut la chair. Il allait volontairement cette fois et en connaissance de cause franchir le seuil redoutable. Il mettait le pied hors du cercle que la nature a tracé autour de l'homme. Sa vie pouvait être désorbitée et tourner désormais autour d'un point inconnu. Quoique les incrédules en puissent rire, jamais démarche n'eut plus de gravité, et Guy en sentait toute l'importance ; mais un attrait irrésistible l'entraînait et il continua de plonger obstinément sa vue dans le miroir de Venise. Qu'allait−il voir ? Sous quelle apparence l'esprit se présenterait−il pour se rendre sensible à la perception humaine ? Serait−ce une figure gracieuse ou terrible, apportant la joie ou l'épouvante ? Guy, bien que la lueur du miroir n'eût encore pris aucune forme distincte,

était persuadé que ce serait un esprit féminin. Le soupir qu'il avait entendu la veille résonnait trop tendrement dans son coeur pour qu'il n'en fût pas ainsi. Avait−il appartenu à la terre, venait−il d'une région supérieure ou d'une planète lointaine ? C'est ce qu'il ne pouvait savoir. Cependant, d'après la question du baron de Féroë, il pendait que ce devait être une âme ayant passé par les conditions de la vie terrestre, et qu'une attraction, dont il apprendrait sans doute les motifs plus tard, ramenait vers son ancienne sphère.

La tache lumineuse du miroir commençait à se dessiner d'une façon plus distincte et à se teindre de couleurs légères, immatérielles pour ainsi dire, et qui auraient fait paraître terreux les tons de la plus fraîche palette. C'était plutôt l'idée d'une couleur que la couleur elle−même, une vapeur traversée de lumière et si délicatement nuancée que tous les mots humains ne sauraient la rendre. Guy regardait toujours, en proie à l'émotion la plus anxieusement nerveuse. L'image se condensait de plus en plus sans atteindre pourtant la précision grossière de la réalité, et Guy de Malivert put enfin voir, délimitée par la bordure de la glace comme un portrait par son cadre, une tête de jeune femme, ou plutôt de jeune fille, d'une beauté dont la beauté mortelle n'est que l'ombre.

Une pâleur rosée légèrement colorait cette tête où les ombres et les lumières étaient à peine sensibles, et qui n'avait pas besoin, comme les figures terrestres, de ce contraste pour se modeler, n'étant pas soumise au jour qui nous éclaire. Ses cheveux, d'une teinte d'auréole, estompaient comme une fumée d'or le contour de son front. Dans ses yeux à demi baissés nageaient des prunelles d'un bleu nocturne, d'une douceur infinie, et rappelant ces places du ciel qu'au crépuscule envahissent les violettes du soir. Son nez fin et mince était d'une idéale délicatesse ; un sourire à la Léonard de Vinci, avec plus de tendresse et moins d'ironie, faisait prendre aux lèvres des sinuosités adorables ; le col flexible, un peu ployé sur la tête, s'inclinait en avant et se perdait dans une demi−teinte argentée qui eût pu servir de lumière à une autre figure.

Cette faible esquisse, faite nécessairement avec des paroles créées pour rendre les choses de notre monde, ne saurait donner qu'une idée bien vague de l'apparition que Guy de Malivert contemplait dans le miroir de Venise. Le voyait−il de l'oeil charnel ou de l'oeil de l'âme ? L'image existait−elle en réalité, et une personne qui n'eût pas été sous le même influx nerveux que Guy aurait−elle pu l'apercevoir ? C'est une question qu'il n'est pas aisé de résoudre ; mais, en tout cas, ce qu'il voyait, quoique semblable, ne ressemblait en rien à ce qui passe, en cette vie, pour une tête de belle femme. C'était bien les mêmes traits, mais épurés, transfigurés, idéalisés, et rendus perceptibles par une substance en quelque sorte immatérielle, n'ayant que juste la densité indispensable pour être saisie dans l'épaisse atmosphère terrestre par des prunelles dont les voiles ne sont pas tombés encore. L'esprit ou l'âme qui se communiquait à Guy de Malivert avait sans doute emprunté la forme de son ancienne enveloppe périssable, mais telle qu'elle devait être dans un milieu plus subtil, plus éthéré, où ne peuvent vivre que les fantômes des choses et non les choses elles−mêmes. Cette vision plongeait Guy dans un ravissement ineffable ; le sentiment de crainte qu'il avait éprouvé d'abord s'était dissipé, et il se livrait sans réserve à l'étrangeté de la situation, ne discutant rien, admettant tout et décidé à trouver le surnaturel naturel. Il se rapprocha de la glace, croyant saisir plus distinctement encore les traits de l'image : elle resta comme elle lui était apparue d'abord, très près, et cependant très loin, et ressemblant à la projection sur la face intérieure du cristal d'une figure placée à une distance humainement incommensurable. La réalité de ce qu'il voyait, si l'on peut se servir d'un tel mot en pareille circonstance, était évidemment ailleurs, dans des régions profondes, lointaines, énigmatiques, inaccessibles aux vivants, et sur le bord desquelles la pensée la plus hardie ose à peine s'aventurer. Guy essaya vainement de rattacher cette figure à quelque souvenir terrestre ; elle était pour lui entièrement nouvelle, et cependant il lui semblait la reconnaître ; mais où l'avait−il vue ? Ce n'était pas dans ce monde sublunaire et terraqué.

C'était donc la forme sous laquelle désirait se montrer Spirite, car Guy de Malivert, ne sachant comment se désigner à lui−même l'apparition entrevue dans la glace, l'avait baptisée ainsi en attendant qu'il sût quelle désignation lui convenait mieux. Il lui sembla bientôt que l'image se décolorait et s'évanouissait dans les profondeurs du miroir ; elle n'y paraissait plus que comme la vapeur légère d'un souffle, et puis cette vapeur même s'effaça. La fin de l'apparition fut marquée par le reflet subit d'un cadre doré suspendu sur la muraille

opposée ; le miroir avait repris sa propriété réflective.

Quand il fut bien sûr que l'apparition ne se renouvellerait pas, ce soir−là du moins et de cette manière, Guy se jeta dans son fauteuil, et quoique deux heures du matin vinssent de sonner à la pendule, dont le timbre argentin lui conseillait de se coucher, il ne pouvait se résoudre à se mettre au lit. Cependant il se sentait fatigué ; ces émotions d'un genre si nouveau, ces premiers pas faits en dehors du monde réel lui avaient causé cette lassitude nerveuse qui fait fuir le sommeil. Ensuite, en s'endormant il craignait de manquer quelque manifestation de Spirite.

Les pieds allongés sur la barre du garde−feu devant le foyer qui s'était ranimé tout seul, Guy réfléchit à ce qui venait d'arriver, et dont, il y avait deux jours seulement, il eût certes nié la possibilité. Il songeait à cette charmante tête rappelant, pour les faire oublier comme de vaines ombres, les beautés que font entrevoir les magies du rêve, l'imagination des poètes et le génie des peintres. Il y découvrait mille suavités indicibles, mille attraits que la nature ni l'art ne sauraient réunir en un type, et il augura bien, d'après cet échantillon, de la population de l'extramonde. Puis il se demanda quelle sympathie étrange, quelle affinité mystérieuse et jusque−là inavouée, pouvaient attirer vers lui du fond de l'infini cet ange, cette sylphide, cette âme, cet esprit dont il ignorait encore l'essence, et qu'il ne savait à quel ordre immatériel rattacher. Il n'osait se flatter d'avoir inspiré de l'amour à un être d'une nature si supérieure, car la fatuité n'était pas le défaut de Malivert, et pourtant il ne pouvait s'empêcher de reconnaître que Spirite, par le soupir qu'elle avait poussé, par la lettre dont elle avait changé le sens, par la défense murmurée à la porte de Mme d'Ymbercourt, par la phrase suggérée sans doute au baron suédois, semblait éprouver pour lui, Guy de Malivert, simple mortel, un sentiment d'une nature toute féminine et que dans ce monde on aurait appelé jalousie. Mais ce qu'il comprit tout de suite, c'est qu'il était éperdument, désespérément et irrévocablement amoureux et envahi tout d'un coup d'une passion que l'éternité n'assouvirait pas.

A partir de ce moment, toutes les femmes qu'il avait connues s'effacèrent de sa mémoire. A l'apparition de Spirite, il avait oublié l'amour terrestre comme Roméo oublie Rosalinde quand il voit Juliette. Il eût été Don Juan que les trois mille noms charmants se fussent d'eux−mêmes biffés de son livre. Ce ne fut pas sans une certaine terreur qu'il se sentit baigné dans cette flamme soudaine qui dévorait toute idée, toute volonté, toute résistance, et ne laissait de vivant dans l'âme que l'amour ; mais il était trop tard, il ne s'appartenait plus. Le baron de Féroë avait raison, c'est une chose formidable que de franchir vivant les barrières de la vie et de s'aventurer, corps opaque, parmi les ombres, sans avoir à la main le rameau d'or qui commande aux fantômes.

Une idée terrible traversa la tête de Malivert. Si Spirite avait le caprice de ne pas reparaître, par quel moyen la ramènerait−il ? Et si ce moyen n'existait pas, comment pourrait−il supporter les ténèbres du soleil après avoir un instant contemplé la vraie lumière ? Le sentiment d'un immense malheur envahit tout son être, et il tomba dans un accablement extrême ; il eut un instant, long comme une éternité, d'affreux désespoir. A cette supposition, que ne confirmait aucun indice, les larmes lui montèrent aux yeux, s'amassèrent entre ses cils, et, quoiqu'il fit effort pour les contenir, honteux vis−à−vis de lui−même d'une telle faiblesse, finirent par déborder et couler lentement sur ses joues. Pendant qu'il pleurait, il sentit avec une surprise mêlée de ravissement un voile plus fin que les plus légères étoffes, de l'air tramé, du vent tissu, qui passait sur son visage comme une caresse et séchait, en les buvant, les gouttes amères. Le frôlement d'aile d'une libellule n'eût pas été plus délicat. Ce n'était pas une illusion, car le contact s'était renouvelé trois fois, et, ses larmes taries, Malivert crut voir se fondre dans l'ombre, comme un petit nuage dans le ciel, un diaphane flocon blanc.

A cette attentive et tendre sympathie, Malivert ne put douter que Spirite, qui semblait toujours voltiger invisible autour de lui, ne répondît à son appel et ne trouvât avec sa lucidité d'être supérieur des moyens faciles de correspondre. Spirite pouvait venir dans le monde qu'il habitait, du moins autant qu'une âme peut se mêler à des vivants, et il lui était interdit, à lui mortel, par les empêchements et les pesanteurs de la chair, de la poursuivre dans le milieu idéal où elle se mouvait. En disant que Malivert passa du plus sombre désespoir à

la joie la plus pure, nous ne surprendrons personne. Si une simple mortelle dix fois en un jour vous précipite aux enfers et vous fait remonter aux cieux, vous inspirant tour à tour l'idée d'aller vous brûler la cervelle ou d'acheter au bord du lac de Côme une villa pour y abriter éternellement votre bonheur, vous pensez bien que les émotions produites par un esprit doivent être encore d'une autre violence.

Si la passion de Guy pour Spirite semble bien soudaine, il faut songer que l'amour naît souvent d'un coup d'oeil, et qu'une femme lorgnée de loin au théâtre dans une loge ne diffère pas beaucoup d'un reflet d'âme aperçu dans un miroir, et que bien des passions sérieuses n'ont pas eu d'autres débuts ; d'ailleurs, à l'insu de Guy, cet amour était moins subit qu'il n'en avait l'air. Depuis longtemps Spirite tournait dans l'atmosphère de Guy, préparant, sans qu'il s'en doutât, son âme à des communications surnaturelles, lui suggérant à travers sa frivolité mondaine des pensées allant plus loin que les vaines apparences, lui créant des nostalgies d'idéal par de confus souvenirs de mondes supérieurs, le détournant des vaines amours, et lui faisant pressentir un bonheur que la terre ne pouvait lui donner. C'était elle qui avait brisé autour de Malivert tous les fils tendus, tous les commencements de toiles ourdies ; qui lui révélait le ridicule ou la perfidie de telle ou telle maîtresse passagère, et jusqu'à ce jour lui avait gardé l'âme libre d'engagement indissoluble. Elle l'avait arrêté sur le bord de l'irrémissible, car l'existence de Guy, quoiqu'il ne s'y fût produit aucun événement d'une signification appréciable au point de vue humain, touchait à un moment décisif ; les balances mystérieuses pesaient son sort : c'est ce qui avait déterminé Spirite à sortir de l'ombre où s'enveloppait sa protection secrète et à se manifester à Guy, qu'il ne suffisait plus de diriger par des influences occultes. Quel était le motif de cet intérêt ? Spirite agissait−elle d'un mouvement spontané, ou bien obéissait−elle à un ordre émané de cette sphère radieuse où l'on peut ce que l'on veut, selon l'expression de Dante ? C'est ce qu'elle seule était en état de révéler et qu'elle révélera peut−être bientôt.

Enfin Malivert se coucha et ne tarda pas à s'endormir. Son sommeil fut léger, transparent et rempli de merveilleux éblouissements qui n'avaient pas le caractère des rêves, mais bien plutôt celui de la vision. Des immensités bleuâtres, où des traînées de lumière creusaient des vallées d'argent et d'or se perdant en perspectives sans bornes, s'ouvraient devant ses yeux fermés ; puis ce tableau s'évanouissait pour laisser voir à une profondeur plus grande des ruissellements d'une phosphorescence aveuglante, comme une cascade de soleils liquéfiés qui tomberait de l'éternité dans l'infini ; la cascade disparut à son tour, et à sa place s'étendit un ciel de ce blanc intense et lumineux qui revêtit jadis les transfigurés du Thabor. De ce fond, qu'on eût pu croire l'extrême paroxysme de la splendeur, pointaient ça et là des élancements stellaires, des jets plus vifs, des scintillations plus intenses encore. Il y avait dans cette lumière, sur laquelle les étoiles les plus brillantes se fussent découpées en noir, comme le bouillonnement d'un devenir perpétuel. De temps en temps, devant cette irradiation immense passaient, comme des oiseaux devant le disque du soleil, des esprits discernables non par leur ombre, mais par une lumière différente. Dans cet essaim, Guy de Malivert crut reconnaître Spirite, et il ne se trompait pas, quoiqu'elle ne parût qu'un point brillant dans l'espace, qu'un globule sur la clarté incandescente. Par ce rêve qu'elle provoquait, Spirite avait voulu se montrer à son adorateur dans son milieu véritable. L'âme, dénouée pendant le sommeil des liens du corps, se prêtait à cette vision, et Guy put voir quelques minutes avec l'oeil intérieur, non pas l'extramonde lui−même, dont la contemplation n'est permise qu'à des âmes tout à fait dégagées, mais un rayon filtrant sous la porte mal fermée de l'inconnu, comme d'une rue sombre on voit sous la porte d'un palais illuminé en dedans une raie de vive lumière qui fait présumer la splendeur de la fête. Ne voulant pas fatiguer l'organisation encore trop humaine de Malivert, Spirite dissipa les visions et le replongea de l'extase dans le sommeil ordinaire. Guy eut la sensation, en retombant dans la nuit du rêve vulgaire, d'être pris comme un coquillage dans une pâte de marbre noir par des ténèbres d'une densité impénétrable ; puis tout s'effaça, même cette sensation, et Guy, pendant deux heures, se retrempa dans ce non−être d'où la vie jaillit plus jeune et plus fraîche.

Il dormit ainsi jusqu'à dix heures, et Jack, qui guettait le réveil de son maître, lui voyant les yeux ouverts, poussa tout à fait le battant de la porte qu'il tenait entrebâillée, entra dans la chambre, tira les rideaux, et, marchant vers le lit de Malivert, lui présenta sur un plateau d'argent deux lettres qu'on venait d'apporter. L'une était de Mme d'Ymbercourt et l'autre du baron de Féroë : ce fut celle du baron que Guy ouvrit la

première.

VI

Le billet du baron de Féroë ne contenait que ces mots : "César a−t−il franchi le Rubicon ? " Celui de Mme d'Ymbercourt, beaucoup moins bref, insinuait, à travers quelques phrases entortillées, qu'il ne fallait pas prendre trop au sérieux de vagues commérages, et que cesser tout d'un coup des visites habituelles était peut−être plus compromettant que de les multiplier. Le tout se terminait par une phrase sur Adelina Patti, semblant indiquer à Malivert qu'une place lui était réservée aux Italiens dans la loge 22. Sans doute Guy admirait beaucoup la jeune diva ; mais, dans l'état d'esprit où il se trouvait, il préférait l'entendre un autre soir, et il se promit bien d'inventer un moyen de manquer au rendez−vous.

Il y a dans l'esprit humain une tendance à douter des choses extraordinaires quand le milieu où elles se sont produites a repris l'aspect habituel. Ainsi Malivert, en regardant au grand jour le miroir de Venise qui bleuissait au centre de son encadrement de cristal taillé, se demandait−il, n'y voyant plus que la réflexion de sa propre figure, s'il était bien vrai que ce morceau de verre poli lui eût présenté, il y avait quelques heures à peine, la plus délicieuse image que jamais oeil mortel eût contemplée. Sa raison avait beau vouloir attribuer cette vision céleste à un rêve, à un délire trompeur, son coeur démentait sa raison. Quoiqu'il soit bien difficile d'apprécier la réalité du surnaturel, il sentait que tout cela était vrai et que derrière le calme des apparences s'agitait tout un monde de mystère. Pourtant rien n'était changé dans cet appartement si tranquille naguère, et les visiteurs n'y eussent rien remarqué de particulier ; mais, pour Guy, désormais le battant de tout buffet, de toute armoire, pouvait ouvrir une porte sur l'infini. Les moindres bruits, qu'il prenait pour des avertissements, le faisaient tressaillir.

Pour se soustraire à cette excitation nerveuse, Guy résolut de faire une grande promenade ; il croyait pressentir que les apparitions de Spirite seraient nocturnes ; et d'ailleurs, si elle avait des communications à lui faire, son ubiquité fantastique lui donnait les moyens de le retrouver et de se manifester à lui partout où il serait. Dans cette intrigue, si l'on peut donner ce nom à des rapports si vagues, si frêles, si aériens, si impalpables, le rôle de Malivert était nécessairement passif. Son idéale maîtresse pouvait à chaque instant faire irruption dans son monde, et, lui était incapable de la suivre dans les espaces imaginaires qu'elle habitait.

Il avait neigé l'avant−veille. Chose rare à Paris, la blanche nappe ne s'était pas fondue, sous l'influence d'un vent tiède, en cette froide bouillie plus horrible encore que la boue noire du vieux pavé et que la fange jaune du nouveau macadam ; un froid vif l'avait cristallisée, et elle criait comme du verre pilé sous les roues des voitures et les semelles des piétons. Grymalkin était beau trotteur, et Malivert avait rapporté de Saint−Pétersbourg un traîneau et un harnachement russe complet. Les occasions de traînage ne sont pas fréquentes dans notre climat tempéré et les sportsmen les saisissent avec enthousiasme. Guy avait l'amour−propre de son traîneau, le plus correctement tenu certes qui fût à Paris, et qui aurait pu paraître avec honneur aux courses sur la place de la Néva. Cette course rapide dans un air salubrement glacé lui souriait. Il avait appris, pendant un hiver rigoureux passé en Russie, à savourer les voluptés septentrionales de la neige et du froid ; il aimait à glisser sur le tapis blanc à peine rayé par l'acier des patins, conduisant des deux mains comme les ivoschtchiks un cheval de grande allure. Il fit atteler et eut bientôt gagné la place de la Concorde et les Champs−Elysées. La piste n'était pas faite et relevée comme sur la Perspective Nevski ; mais la neige était assez épaisse pour que le traîneau pût filer sans cahots trop sensibles. On ne saurait exiger d'un hiver parisien la perfection d'un hiver moscovite. Au bois de Boulogne, on eût pu se croire aux îles, tant la couche s'étendait unie et blanche, surtout dans les allées transversales où il passe moins de voitures et de cavaliers. Guy de Malivert prit une route qui traversait un bois de sapins, dont les bras noirâtres, chargés d'une neige que le vent n'avait pas secouée, lui rappelaient ses promenades de Russie. Les fourrures ne lui manquaient pas, et la bise ne lui semblait qu'un tiède zéphir à côté de l'air à faire geler le mercure qu'il avait affronté là−bas.

Une foule considérable se pressait aux abords du lac, et l'affluence de voitures y était aussi grande qu'aux plus belles journées d'automne ou de printemps, lorsque quelques courses où sont engagés des

chevaux célèbres attirent à l'hippodrome de Longchamp les curieux de tout rang et de toute fortune. On voyait à demi couchées dans le berceau des calèches à huit ressorts, sous une vaste peau d'ours blanc denticulée d'écarlate, les véritables femmes du monde, pressant contre leurs manteaux de satin doublés de fourrure leurs chauds manchons de martre zibeline. Sur les sièges à grosses passementeries, des cochers de bonne maison, majestueusement assis, les épaules garanties par une palatine de renard, regardaient, d'un oeil non moins dédaigneux que celui de leurs maîtresses, passer les petites dames conduisant elles−mêmes des poneys attelés à quelque véhicule extravagant et prétentieux. Il y avait aussi beaucoup de voitures fermées ; car, à Paris, l'idée d'aller en voiture découverte par cinq ou six degrés de froid semble par trop arctique et boréale. Un certain nombre de traîneaux se faisaient remarquer parmi toute cette carrosserie à roues, qui semblait n'avoir pas prévu la neige ; mais le traîneau de Malivert l'emportait sur tous les autres. Des seigneurs russes qui flânaient par là, contents comme des rennes dans la neige, daignèrent approuver l'élégante courbure de la douga et la façon correcte dont les fines courroies du harnais y étaient attachées.

Il était à peu près trois heures ; une légère brume ouatait le bord du ciel, et sur le fond gris se détachaient les délicates nervures des arbres dépouillés, qui ressemblaient, avec leurs minces rameaux, à ces feuilles dont on a enlevé la pulpe pour n'en garder que les fibrilles. Un soleil sans rayons, pareil à un large cachet de cire rouge, descendait dans cette vapeur. Le lac était couvert de patineurs. Trois ou quatre jours de gelée avaient suffisamment épaissi la glace pour qu'elle pût porter le poids de cette foule. La neige, balayée et relevée sur les bords, laissait voir la surface noirâtre et polie, rayée en tous sens par le tranchant des patins, comme ces miroirs de restaurateurs où les couples amoureux griffonnent leurs noms avec des carres de diamants. Près de la rive se tenaient des loueurs de patins à l'usage des amateurs bourgeois, dont les chutes servaient d'intermèdes comiques à cette fête d'hiver, à ce ballet du Prophète exécuté en grand. Dans le milieu du lac, les célébrités du patin, en svelte costume, se livraient à leurs prouesses. Ils filaient comme l'éclair, changeaient brusquement de route, évitaient les chocs, s'arrêtaient soudain en faisant mordre le talon de la lame, décrivaient des courbes, des spirales, des huit, dessinaient des lettres comme ces cavaliers arabes qui, avec la pointe de l'éperon, écrivent à rebrousse−poil le nom d'Allah sur le flanc de leur monture. D'autres poussaient, dans de légers traîneaux fantasquement ornés, de belles dames emmaillotées de fourrure, qui se renversaient et leur souriaient, ivres de rapidité et de froid. Ceux−ci guidaient par le bout du doigt quelque jeune élégante, coiffée d'un bonnet à la russe ou à la hongroise, en veste à brandebourgs et à soutaches bordées de renard bleu, en jupes de couleurs voyantes retroussées à demi par des agrafes, en mignonnes bottes vernies qu'enlaçaient, comme les bandelettes d'un cothurne, les courroies du patin. Ceux−là, luttant de vitesse, glissaient sur un seul pied, profitant de la force d'impulsion, penchés en avant comme l'Hippomène et l'Atalante qu'on voit sous les marronniers dans un parterre des Tuileries. Le moyen de gagner la course, aujourd'hui comme autrefois, eût peut−être été de laisser tomber des pommes d'or devant ces Atalantes costumées par Worth ; mais il y en avait d'assez bonne maison pour qu'un noeud de brillants ne les arrêtât pas une minute. Ce fourmillement perpétuel de costumes d'une élégance bizarre et d'une riche originalité, cette espèce de bal masqué sur la glace, formait un spectacle gracieux, animé, charmant, digne du pinceau de Watteau, de Lancret ou de Baron. Certains groupes faisaient penser à ces dessus de porte des vieux châteaux représentant les quatre Saisons, où l'Hiver est figuré par de galants seigneurs poussant, dans des traîneaux à col de cygne, des marquises masquées de loups de velours, et faisant de leurs manchons une boîte aux lettres à billets doux. A vrai dire, le masque manquait à ces jolis visages fardés par les roses du froid, mais la demi−voilette étoilée d'acier ou frangée de jais pouvait au besoin en tenir lieu.

Malivert avait arrêté son traîneau près du lac et regardait cette scène divertissante et pittoresque dont les principaux acteurs lui étaient connus. Il savait assez le monde pour distinguer les amours, les intrigues, les flirtations qui faisaient mouvoir cette foule choisie qu'on a bientôt démêlée de la foule vague, de ce troupeau de comparses ameuté sans le comprendre autour de tout spectacle, et dont l'utilité est d'empêcher l'action d'apparaître trop nue et trop claire. Mais il contemplait tout cela d'un oeil désormais désintéressé, et même il vit passer sans en éprouver la moindre jalousie une personne fort charmante, qui naguère avait eu des bontés pour lui, appuyée d'une façon intime et sympathique au bras d'un beau patineur.

Bientôt il rendit les rênes à Grymalkin, qui piaffait d'impatience dans la neige, lui tourna la tête vers Paris et se mit à descendre l'allée du lac, Longchamp perpétuel de voitures où les piétons ont le plaisir de voir reparaître dix ou douze fois en une heure la même berline à caisse jaune garnie de sa douairière solennelle, et le même petit coupé oeil de corbeau, montrant à sa portière un bichon de la Havane et une tête de biche coiffée à la chien, plaisir dont ils ne semblent pas se lasser.

Guy s'en retournait modérant l'allure de sa bête, qui eût pu renverser quelqu'un dans cette allée trop fréquentée pour abandonner le noble animal à toute sa vitesse, et d'ailleurs il n'est pas de bon ton d'aller grand train sur cette piste privilégiée. Il vit venir vers lui une calèche bien connue qu'il aurait désiré ne pas rencontrer. Mme d'Ymbercourt était assez frileuse, et Guy ne pensait pas qu'elle sortirait par un froid de cinq à six degrés, en quoi il montrait qu'il ne connaissait guère les femmes, car aucune température ne saurait les empêcher d'aller dans un endroit à la mode et où le genre exige qu'on soit vue. Or rien n'était plus élégant, cet hiver−là, que de paraître au bois de Boulogne et de faire un tour sur le lac glacé, rendez−vous, entre trois et cinq heures, de ce que tout Paris, pour nous servir du langage des chroniques, peut réunir sur un point quelconque de noms et d'individualités célèbres à divers titres. Il est honteux pour une femme un peu bien située de ne pas voir, parmi les beautés du jour, figurer ses initiales sur quelque gazette bien renseignée. Mme d'Ymbercourt était assez belle, assez riche, assez à la mode pour se croire obligée de se conformer au rite de la fashion, et elle accomplissait, en tremblant un peu sous les pelleteries qu'elle portait en dehors comme toutes les Françaises, le pèlerinage du lac. Malivert avait bien envie de laisser Grymalkin, qui n'eût pas mieux demandé, prendre le grand trot. Mais Mme d'Ymbercourt l'avait aperçu, et force lui fut de faire côtoyer la voiture de la comtesse par son traîneau.

Il causait avec elle d'une façon générale et distraite, alléguant un grand dîner qui finirait tard pour éviter la visite aux Italiens, lorsqu'un traîneau frôla presque le sien. Ce traîneau était attelé d'un magnifique cheval de la race Orloff, sous robe gris de fer, avec une crinière blanche et une de ces queues dont les crins brillent comme des fils d'argent. Contenu par un cocher russe à large barbe, en caftan de drap vert et toque en velours bordée d'astrakan, il s'indignait fièrement sous le frein et steppait en balançant la tête de façon à faire toucher ses genoux par ses naseaux. L'élégance du véhicule, la tenue du cocher, la beauté du cheval, attirèrent l'attention de Guy ; mais que devint−il lorsque dans la femme assis à l'angle du traîneau, et qu'il avait prise d'abord pour une de ces princesses russes qui viennent pendant une ou deux saisons éblouir Paris de leur luxe excentrique − si Paris peut être ébloui de quelque chose −, il reconnut ou crut reconnaître des traits de ressemblance avec une figure entrevue et désormais inaltérablement gravée au fond de son âme, mais que certes il ne s'attendait pas à rencontrer au bois de Boulogne, après l'avoir vue apparaître, comme Hélène à Faust, dans une sorte de miroir magique ? A cette vue il tressaillit si brusquement que Grymalkin, recevant la commotion nerveuse, en fit un écart. Guy, jetant à Mme d'Ymbercourt quelques mots d'excuse sur l'impatience de son cheval qu'il ne pouvait maîtriser, se mit à suivre le traîneau qui lui−même accéléra son allure.

Comme étonnée d'être suivie, la dame tourna à demi la tête sur l'épaule pour voir qui se permettait cette hardiesse, et quoiqu'elle ne se présentât que dans cette pose appelée profil perdu par les artistes, Guy devina à travers les réseaux noirs de la voilette un bandeau d'or ondulé, un oeil d'un bleu nocturne, et sur la joue ce rose idéal dont la neige des hautes cimes, colorée par le soleil couchant, peut seule donner une idée lointaine. Au lobe de l'oreille brillait une turquoise, et sur la portion de nuque visible entre le collet de la pelisse et le bord du chapeau se tordait une petite boucle follette, légère comme un souffle, fine comme des cheveux d'enfant. C'était bien l'apparition de la nuit, mais avec ce degré de réalité que doit prendre un fantôme en plein jour et près du lac au bois de Boulogne. Comment Spirite se trouvait−elle là, revêtue d'une forme si humainement charmante et sans doute visible pour d'autres que pour lui ? − car il était difficile de croire, même en admettant l'impalpabilité de l'apparition, que le cocher, le cheval et le traîneau fussent des ombres. − C'est une question que Guy ne prit pas le temps de résoudre, et pour s'assurer qu'il n'était pas trompé par une de ces ressemblances qui se dissipent quand on les examine de plus près, il voulut devancer le traîneau afin de voir en face ce visage mystérieux. Il rendit tout à Grymalkin, qui partit comme une flèche, et dont,

pendant quelques minutes, le souffle, en jets de vapeur blanche, atteignait le dossier du traîneau poursuivi ; mais, quoique ce fût une brave bête, Grymalkin n'était pas de force à lutter contre un trotteur russe, le plus bel échantillon de la race qu'eût peut−être jamais vu Malivert. Le cocher en caftan fit entendre un léger clappement de langue, et le cheval gris de fer, en quelques impétueuses foulées, eut bientôt distancé Grymalkin et mis entre les deux traîneaux un espace suffisant pour rassurer sa maîtresse, si toutefois elle était alarmée.

L'idée de la dame qui ressemblait si fort à Spirite n'était sans doute pas de désespérer la poursuite de Malivert, car son traîneau reprit une allure plus modérée. La course avait conduit les deux véhicules dans l'allée de sapins, qui n'était en ce moment obstruée par aucune voiture, et la chasse s'établit d'une façon régulière. Pourtant Grymalkin ne put atteindre le steppeur de la race Orloff. Son plus grand effort parvenait à peine à maintenir égale la distance entre un traîneau et l'autre. Les fers des chevaux faisaient voler de blancs flocons qui s'écrasaient en poussière glacée contre le cuir verni du pare−neige, et des fumées blanchâtres produites par la transpiration des nobles coursiers les enveloppaient comme des nuages élastiques. A l'extrémité de l'allée, que barraient des voitures venant par la grande route, les deux traîneaux se trouvèrent un instant côte à côte, et Guy put voir pendant quelques secondes le visage de la fausse Russe, dont le vent soulevait la voilette. Un sourire d'une malice céleste errait sur ses lèvres, dont les sinuosités formaient l'arc tracé par la bouche de Monna Lisa. Ses yeux étoilaient et bleuissaient comme des saphirs, et une vapeur un peu plus rose colorait ses joues veloutées. Spirite, c'était bien elle, baissa son voile, et le cocher excita sa bête, qui s'élança en avant avec une impétuosité terrible. Guy poussa un cri d'épouvante, car au même moment une grande berline traversait le chemin, et, oubliant que Spirite était un être immatériel à l'abri de tous les accidents terrestres, il crut à un choc épouvantable ; mais le cheval, le cocher et le traîneau passèrent à travers la voiture comme à travers un brouillard, et bientôt Malivert les perdit de vue. Grymalkin semblait effrayé ; des frissons nerveux le faisaient trembler sur ses jambes, ordinairement si fermes, comme s'il ne s'expliquait pas la disparition du traîneau. Les animaux ont des instincts d'une mystérieuse profondeur ; ils voient ce qui souvent échappe à l'oeil distrait de l'homme, et on dirait que plusieurs d'entre eux possèdent le sentiment du surnaturel. Il se rassura bientôt en reprenant sur le bord du lac la file des voitures authentiques.

En descendant l'avenue de l'Impératrice, Guy rencontra le baron de Féroë qui revenait aussi du bois sur un léger droschki : le baron, après avoir demandé à Malivert du feu pour allumer son cigare, lui dit d'un air moitié mystérieux, moitié railleur : "Mme d'Ymbercourt ne sera pas contente ; quelle scène elle vous fera ce soir aux Italiens, si vous avez l'imprudence d'y aller ! Car je ne pense pas que ce steeplechase de traîneaux ait été de son goût. Mais dites à Jack de jeter une couverture sur Grymalkin ; il pourrait bien attraper une fluxion de poitrine."

VII

Guy n'en était plus à s'étonner des choses étranges, et il ne trouvait pas absolument extraordinaire qu'un traîneau passât à travers une voiture. Cette aisance à franchir les obstacles contre lesquels se seraient brisés des véhicules terrestres démontrait bien un attelage fantastique sorti des écuries du brouillard, et qui ne pouvait conduire que Spirite. − Décidément Spirite était jalouse, ou du moins, comme toutes ses actions le prouvaient, désirait écarter Malivert de Mme d'Ymbercourt, et le moyen était bon sans doute, car, en tournant le rond−point de l'Etoile, Guy vit la comtesse dans sa calèche, qui semblait écouter d'un air fort indulgent les propos sans doute aimables que lui tenait M. d'Aversac, galamment penché sur le garrot de son cheval mis au pas.

"Ceci est la revanche du traîneau, se dit Malivert, mais je ne suis pas homme à me piquer au jeu. D'Aversac est un faux garçon d'esprit, comme Mme d'Ymbercourt est une fausse belle femme. Ils se conviennent parfaitement : je les juge d'une façon tout à fait désintéressée depuis que les affaires de ce monde ne me concernent plus. Ils feraient "des époux assortis dans les liens du mariage", comme dit je ne sais plus quelle chanson."

Tel fut le résultat du manège de Mme d'Ymbercourt, qui, apercevant Guy, s'était penchée un peu plus peut−être qu'il ne convenait sur le bord de la calèche pour répondre aux gracieusetés de M. d'Aversac. La pauvre comtesse pensait ramener son tiède adorateur par une excitation d'amour−propre. Elle n'avait fait qu'entrevoir la tournure de Spirite, mais elle avait deviné en elle une rivale redoutable. L'empressement de Guy, d'ordinaire si calme, à poursuivre ce traîneau mystérieux, et cette femme que jamais personne n'avait rencontrée au Bois, l'avait blessée au vif ; car elle ne s'était pas payée de l'excuse donnée avec tant de précipitation, et ne croyait pas que Grymalkin se fût emporté. D'Aversac, qui se rengorgeait d'aise, n'ayant pas l'habitude d'être si bien traité, attribuait modestement à son propre mérite ce qu'il eût été plus sage d'expliquer par un dépit féminin. Dans sa magnanimité, il plaignit même ce pauvre Malivert, trop sûr de l'affection de Mme d'Ymbercourt. On peut aisément supposer tous les projets que la fatuité du sire, aidée d'une apparence, se plut à bâtir vite sur ce petit événement.

Ce jour−là, Guy dînait en ville, dans une maison où il était difficile de manquer à une invitation faite longtemps d'avance. Heureusement les convives étaient nombreux, et sa préoccupation ne fut pas remarquée. Le repas terminé, il échangea quelques paroles avec la maîtresse du logis, et, sa présence suffisamment constatée, il opéra une savante retraite vers le second salon, où il donna des poignées de main à des hommes considérables de sa connaissance, qui s'étaient repliés là pour causer plus à l'aise de choses importantes ou secrètes ; après quoi il disparut et passa au cercle, où il pensait rencontrer le baron de Féroë. Il le trouva, en effet, assis devant une petite table à tapis vert, qui jouait à l'écarté avec le rayonnant d'Aversac, à qui nous devons cette justice de dire qu'il essaya de cacher sa joie intime pour ne pas humilier Malivert. Contrairement au proverbe : "Heureux au jeu, malheureux en amour", d'Aversac gagnait, ce qui eût dû, pour peu qu'il eût été superstitieux, lui inspirer quelques doutes sur la légitimité de ses espérances. La partie achevée, comme le baron perdait, il put se lever, se prétendre fatigué et refuser galamment la revanche que lui offrait son adversaire. Le baron de Féroë et Guy de Malivert sortirent ensemble et firent quelques tours sur le boulevard dont le club est voisin.

"Que penseront les habitués de ce salon qu'on appelle le Bois, dit Guy au baron, de cette femme, de ce traîneau, de ce cheval, de ce cocher, si merveilleusement remarquables et que personne ne connaît ?

− La vision n'a été manifeste que pour vous, la comtesse, sur laquelle l'esprit voulait agir, et moi qui, en ma qualité d'initié, vois ce qui est insaisissable pour le reste des hommes. Soyez sûr que si Mme d'Ymbercourt parle de la belle princesse russe et du magnifique steppeur, on ne saura pas ce qu'elle veut dire.

− Croyez−vous, dit Malivert au baron, que je revoie bientôt Spirite.

− Attendez−vous à une visite prochaine, répondit M. de Féroë ; mes correspondances d'outre−monde m'avertissent qu'on s'occupe beaucoup de vous là−bas.

− Sera−ce cette nuit ou demain, chez moi ou dans un milieu imprévu, comme cela est arrivé aujourd'hui ? s'écria Malivert avec l'impatience d'un amoureux avide de passion et d'un néophyte curieux de mystère.

− Cela, je ne saurais vous le dire précisément, répliqua le baron suédois ; les esprits, pour qui le temps n'existe pas ou n'existe plus, n'ont pas d'heure, puisqu'ils plongent dans l'éternité. Pour Spirite, vous voir ce soir ou dans mille ans serait la même chose ; mais les esprits qui daignent entrer en communication avec nous autres, pauvres mortels, tiennent compte de la brièveté de notre vie, de l'imperfection et de la fragilité de nos organes ; ils savent qu'entre une apparition et l'autre, mesurée au cadran éternel, la périssable enveloppe de l'homme aurait le temps cent fois de tomber en poussière, et il est probable que Spirite ne vous fera pas languir. Elle est descendue dans notre sphère et paraît décidée à ne remonter dans la sienne que son projet accompli.

− Mais quel est ce dessein ? dit Malivert. Vous à qui rien n'est fermé dans ce monde surnaturel, vous devez connaître le motif qui entraîne ce pur esprit vers un être soumis encore aux conditions de la vie.

− Là−dessus, mon cher Guy, répondit le baron de Féroë, mes lèvres sont scellées ; il ne faut pas répéter le secret des esprits. J'ai été averti de vous mettre en garde contre toute séduction terrestre et de vous empêcher de fermer des liens qui enchaîneraient peut−être votre âme dans un lieu où elle aurait un éternel regret de n'être plus libre. Ma mission ne va pas au delà."

En causant ainsi, Malivert et le baron, suivis de leurs voitures qui marchaient au pas sur la chaussée, arrivèrent à la Madeleine, dont la colonnade grecque, argentée par les pâles rayons d'une lune d'hiver, prenait, au bout de la large rue Royale, un air de Parthénon que le jour lui enlève. Arrivés là, les deux amis se séparèrent et remontèrent dans leurs coupés.

Rentré chez lui, Malivert se jeta dans son fauteuil, et, le coude appuyé sur la table, se mit à rêver. L'apparition de Spirite dans la glace lui avait inspiré ce désir immatériel, cette volition ailée que fait naître la vue d'un ange ; mais sa présence au bord du lac sous une forme plus réellement féminine lui mettait au coeur toute la flamme de l'amour humain. Il se sentait baigné par des effluves ardentes et possédé par cet amour absolu que ne rassasie pas l'éternelle possession. Comme il songeait, le poing allongé sur la table couverte de papiers, il vit sur le fond sombre du tapis turc se dessiner une main étroite de forme allongée et d'une perfection que l'art n'a pas égalée et que la nature essayerait en vain d'atteindre : une main diaphane, aux doigts effilés, aux ongles luisants comme de l'onyx, dont le dos laissait transparaître quelques veines d'azur semblables à ces reflets bleuâtres irisant la pâte laiteuse de l'opale, et qu'éclairait une lumière qui n'était pas celle de la lampe. Pour la fraîcheur rosée du ton et l'idéale délicatesse de la forme, ce ne pouvait être que la main de Spirite. Le poignet mince, fin, dégagé, plein de race, se perdait dans une vapeur de vagues dentelles. Comme pour bien indiquer que la main n'était là qu'un signe, le bras et le corps étaient absents. Pendant que Guy la regardait avec des yeux qui ne s'étonnaient plus de l'extraordinaire, les doigts de la main s'allongèrent sur une des feuilles de papier à lettres qui jonchaient confusément la table et simulèrent les mouvements que nécessite l'écriture. Ils semblaient tracer des lignes, et quand ils eurent parcouru toute la page avec cette rapidité des acteurs écrivant une lettre dans quelque scène de comédie, Guy se saisit de la feuille, croyant y trouver des phrases écrites, des signes inconnus ou connus. Le papier était tout blanc. Guy regardait la feuille d'un air assez décontenancé ; il l'approchait de la lampe, la scrutait dans tous les sens et sous toutes les incidences de lumière sans y découvrir la moindre trace de caractères formés. Cependant la main continuait sur une autre feuille le même travail imaginaire, et ne donnant en apparence aucun résultat.

"Que signifie ce jeu ? se demanda Malivert. Spirite écrirait−elle avec de l'encre sympathique qu'il faut approcher du feu pour faire sortir les lettres tracées ? Mais les doigts mystérieux ne tiennent ni plume, ni ombre de plume. Qu'est−ce que cela veut dire ? Dois−je servir moi−même de secrétaire à l'esprit, être mon propre médium, pour me servir du terme consacré ? Les esprits, dit−on, qui peuvent produire des illusions et des apparences, créer dans le cerveau de ceux qu'ils obsèdent des spectacles effrayants ou splendides, sont incapables d'agir sur la réalité matérielle et de déplacer un fétu."

Il se souvint de l'impulsion qui lui avait fait écrire le billet à Mme d'Ymbercourt, et il pensa que, par un influx nerveux, Spirite parviendrait peut−être à lui dicter intérieurement ce qu'elle voulait lui dire. Il n'y avait qu'à laisser aller sa main et faire taire autant que possible ses propres idées pour ne pas les mêler à celles de l'esprit. Se recueillant et s'isolant du monde extérieur, Guy imposa silence au tumulte de sa cervelle surexcitée, haussa un peu la mèche de sa lampe qui baissait, prit une plume chargée d'encre, posa la main sur un papier, et, le coeur palpitant d'une espérance craintive, attendit.

Au bout de quelques minutes Guy éprouva un effet singulier, il lui sembla que le sentiment de sa personnalité le quittait, que ses souvenirs individuels s'effaçaient comme ceux d'un rêve confus, et que ses idées s'en allaient hors de vue, comme ces oiseaux qui se perdent dans le ciel. Quoique son corps fût toujours près de la table, gardant la même attitude, Guy intérieurement était absent, évanoui, disparu. Une autre âme, ou du moins une autre pensée se substituait à la sienne et commandait à ces serviteurs qui, pour agir, attendent l'ordre du maître inconnu. Les nerfs de ses doigts tressaillirent et commencèrent à exécuter des mouvements dont il n'avait pas la conscience, et le bec de la plume se mit à courir sur le papier, traçant des signes rapides avec l'écriture de Guy légèrement modifiée par une impulsion étrangère. Voici ce que Spirite dictait à son médium. On a retrouvé parmi les papiers de Malivert cette confession de l'extramonde, et il nous a été permis de la transcrire.

Dictée de Spirite

Il faut d'abord que vous connaissiez l'être indéfinissable pour vous qui s'est glissé dans votre existence. Quelle que soit votre pénétration, vous ne pourriez parvenir à démêler sa vraie nature, et, comme dans une tragédie mal faite où le héros décline ses noms, qualités et références, je suis forcée de m'expliquer moi−même ; mais j'ai cette excuse que nul autre ne pourrait le faire à ma place. Votre coeur intrépide, qui n'a pas hésité sur mon appel à s'engager dans les mystérieuses terreurs de l'inconnu, n'a pas besoin d'être rassuré. Le danger, d'ailleurs, s'il existait, ne vous empêcherait pas de poursuivre l'aventure. Ce monde invisible, dont le réel est le voile, a ses pièges et ses abîmes, mais vous n'y tomberez pas. Des esprits de mensonge et de perversité le parcourent ; il y a des anges noirs comme il y a des anges blancs, des puissances rebelles et des puissances soumises, des forces bienfaisantes et des forces nuisibles. Le bas de l'échelle mystique, dont le sommet plonge dans l'éternelle lumière, est assiégé par les ténèbres. J'espère qu'avec mon aide vous gravirez les échelons lumineux. Je ne suis ni un ange, ni un démon, ni un de ces esprits intermédiaires qui portent à travers les immensités la volonté divine, comme le fluide nerveux communique aux membres du corps la volonté humaine ; je suis simplement une âme attendant encore son jugement, mais à qui la bonté céleste permet de pressentir une sentence favorable. J'ai donc habité votre terre, et je pourrais dire, comme l'épitaphe mélancolique du berger dans le tableau du Poussin : Et in Arcadia ego. Sur cette citation latine, n'allez pas me prendre pour l'âme d'une femme de lettres. Dans le milieu où je suis, on a l'intuition de tout, et les divers langages qu'a parlés le genre humain avant et après la dispersion de Babel nous sont également familiers. Les mots ne sont que l'ombre de l'idée, et nous avons l'idée même à l'état essentiel. S'il y avait un âge là où le temps n'existe plus, je serais bien jeune dans ma nouvelle patrie : peu de jours se sont passés depuis que, déliée par la mort, j'ai quitté l'atmosphère que vous respirez et où me ramène un sentiment que n'a point effacé la transition d'un monde à l'autre. Ma vie terrestre, ou, pour mieux dire, ma dernière apparition sur votre planète, a été bien courte ; mais elle a suffi pour me donner le temps d'éprouver ce qu'une âme tendre peut sentir de plus douloureux. Lorsque le baron de Féroë cherchait la nature de l'esprit dont les vagues manifestations vous troublaient, et qu'il vous demandait si jamais quelque femme, quelque jeune fille était

morte d'amour pour vous, il était plus près de la vérité qu'il ne le croyait, et quoique vos souvenirs ne pussent rien vous rappeler, puisque le fait vous était inconnu, cette assertion a remué profondément votre âme, et votre trouble se cachait mal sous une dénégation sceptiquement enjouée.

Sans que vous l'ayez aperçue, mon existence a passé près de la vôtre. Vos yeux étaient portés ailleurs, et je restai pour vous dans l'ombre.

La première fois que je vous vis, c'était au parloir du couvent des Oiseaux, où vous alliez visiter votre soeur qui était là en pension, ainsi que moi, mais dans une classe plus élevée, car je n'avais encore que treize ou quatorze ans tout au plus, et je ne paraissais pas mon âge, tant j'étais frêle, mignonne et blonde. Vous ne fîtes aucune attention à cette petite fille, à cette enfant qui, tout en croquant le chocolat praliné de chez Marquis que lui avait apporté sa mère, vous lançait de côté un regard furtif. Vous pouviez alors avoir vingt ou vingt−deux ans, et dans ma naïveté enfantine, je vous trouvais très beau. L'air de bonté et d'affection avec lequel vous parliez à votre soeur me touchait et me séduisait, et je souhaitais d'avoir un frère qui vous ressemblât. Mon imagination de fillette n'allait pas plus loin. Comme les études de Mlle de Malivert étaient terminées, on la retira du couvent et vous ne revîntes plus ; mais votre image ne s'effaça pas de mon souvenir. Elle se conserva sur le vélin blanc de mon âme comme ces traits légers tracés au crayon par une main habile et qu'on retrouve longtemps après, presque invisibles mais persistants, seuls vestiges parfois d'un être disparu. L'idée qu'un si grand personnage pût m'avoir remarquée, moi qui étais encore dans la classe des petites et que les pensionnaires plus avancées traitaient avec une sorte de dédain, eût été par trop ambitieuse, et elle ne me vint même pas, du moins à cette époque ; mais je pensais bien souvent à vous, et dans ces chastes romans que rêvent les imaginations les plus innocentes, c'est vous qui remplissiez toujours le rôle du Prince Charmant, vous qui me délivriez de périls fantastiques, vous qui m'enleviez à travers les souterrains, vous qui mettiez en fuite les corsaires et les brigands et me rameniez au roi mon père ; car, pour un tel héros, il fallait bien au moins une infante, une princesse, et j'en prenais modestement la qualité. D'autres fois le roman se changeait en pastorale : vous étiez berger, j'étais bergère, et nos troupeaux se confondaient sur un pré du vert le plus tendre. Sans vous en douter, vous aviez pris une place considérable dans ma vie, et vous y dominiez en souverain. Je reportais à vous mes petits succès d'écolière, et je travaillais de toutes mes forces pour mériter votre approbation. Je me disais : "Il ne sait pas que j'ai gagné un prix ; mais s'il le savait, il serait content", et, naturellement paresseuse, je me remettais à l'oeuvre avec une nouvelle énergie. − N'est−ce pas une chose singulière que cette âme d'enfant qui se donne en secret et se reconnaît vassale d'un seigneur de son choix qui n'a pu même soupçonner cet hommage lige ? N'est−il pas plus étrange encore que cette impression première ne se soit jamais effacée ? car elle a duré toute une vie, hélas ! bien courte, et se continue au delà. A votre aspect, quelque chose avait frémi en moi d'indéfinissable et de mystérieux, dont je n'ai compris le sens que lorsque mes yeux, en se fermant, se sont ouverts pour toujours. Mon état d'être impalpable, de pur esprit, me permet maintenant de vous raconter ces choses que cacherait peut−être une fille de la terre ; mais l'immaculée blancheur d'une âme ne saurait rougir : la pudeur céleste avoue l'amour.

Deux ans se passèrent ainsi. D'enfant j'étais devenue jeune fille, et mes rêves commençaient à devenir un peu moins puérils, tout en gardant leur innocence ; il ne s'y mêlait plus autant de rose et de bleu, ils ne finissaient pas toujours dans des lumières d'apothéoses. J'allais souvent au fond du jardin m'asseoir sur un banc, loin de mes compagnes occupées à des jeux ou à des conversations chuchotées, et je murmurais comme une sorte de litanie les syllabes de votre nom ; mais quelquefois j'avais cette hardiesse de penser que ce nom pourrait peut−être devenir le mien à la suite de hasards ou d'aventures embrouillées comme une comédie de cape et d'épée dont j'arrangeais l'intrigue à plaisir.

J'étais d'une famille qui pouvait marcher de pair avec la vôtre, et mes parents jouissaient d'une fortune et d'un rang à ôter à ce lointain projet d'union, que je formais bien timidement dans le coin le plus secret de mon coeur, toute apparence de chimère ou de folle visée. Rien n'était plus naturel que de vous rencontrer un jour dans un monde où nous avions accès tous deux. Mais vous plairais−je ? Me trouveriez−vous jolie ? C'est une demande à laquelle mon étroit miroir de pensionnaire ne répondait pas non, ce dont vous pouvez juger

aujourd'hui par le reflet que j'ai envoyé à votre glace de Venise et mon apparition au bois de Boulogne. Si, par hasard, vous ne faisiez pas plus attention à la jeune fille qu'à l'enfant du couvent des Oiseaux ! Cette pensée me remplissait d'un découragement profond, mais la jeunesse ne désespère jamais longtemps, et bientôt je revenais à des imaginations plus riantes. Il me semblait impossible qu'en me voyant vous ne reconnussiez pas votre bien, votre conquête, l'âme scellée à votre sceau, celle qui s'était vouée à votre adoration dès l'enfance, en un mot la femme créée exprès pour vous. Je ne me disais pas cela d'une façon aussi claire ; je n'avais pas sur les mouvements de mon coeur les lumières que j'ai acquises, maintenant que je puis voir les deux côtés de la vie ; mais c'était un instinct profond, une foi aveugle, un sentiment irrésistible. Malgré ma virginale ignorance et une candeur que personne ne poussa peut−être plus loin, j'avais dans l'âme une passion qui devait me dévorer et qui se révèle aujourd'hui pour la première fois. Au couvent je n'avais pas fait d'amie et je vivais seule avec votre pensée. Jalouse de mon secret ; je redoutais les épanchements et les confidences, et toute liaison qui m'eût distraite de mon idée unique n'eût pu me convenir. On m'appelait "la sérieuse", et les maîtresses me proposaient pour exemple.

J'attendais l'époque fixée pour ma sortie du couvent avec moins d'impatience qu'on ne le supposerait ; c'était un répit entre la pensée et l'action.

Tant que j'étais renfermée entre ces hautes murailles, j'avais le droit de me bercer indolemment dans mon rêve sans me rien reprocher ; mais une fois envolée de la cage, il fallait diriger mon vol, tendre à mon but, monter vers mon étoile, et les usages, les moeurs, les convenances, les pudeurs infinies, les voiles multipliés dont la civilisation l'entoure, interdisent à une jeune fille toute initiative de coeur. Aucune démarche pour se révéler à son idéal ne lui est permise. Une juste fierté s'oppose à ce qu'elle offre ce qui doit être sans prix. Il faut que ses yeux restent baissés, ses lèvres muettes, son sein immobile ; que nulle rougeur, que nulle pâleur ne la trahisse quand elle se trouve en face de l'objet secrètement aimé, qui souvent s'éloigne, croyant au dédain ou à l'indifférence. Que d'âmes faites l'une pour l'autre, faute d'un mot, d'un regard, d'un sourire, ont pris des chemins divergents qui les séparaient de plus en plus et rendaient leur réunion à jamais impossible ! Que d'existences déplorablement manquées ont dû leur malheur à une semblable cause inaperçue de tous et parfois ignorée des victimes mêmes ! J'avais souvant fait ces réflexions, et elles se représentaient plus fortes à mon esprit au moment où j'allais quitter le couvent pour entrer dans le monde. Cependant je maintenais ma résolution. Le jour de ma sortie arriva. Ma mère vint me chercher, et je fis mes adieux à mes compagnes avec une médiocre effusion de sensibilité. Je ne laissais dans ces murs, où s'étaient écoulées plusieurs années de ma vie, aucune amitié, aucun souvenir. Votre pensée seule formait tout mon trésor.

VIII

Ce fut avec un vif sentiment de plaisir que j'entrai dans la chambre, ou plutôt dans le petit appartement que m'avait préparé ma mère pour ma sortie du couvent des Oiseaux. Il consistait en une chambre à coucher, un grand cabinet de toilette et un salon, dont les fenêtres donnaient sur un jardin, qui s'augmentait de la perspective des jardins avoisinants. Un mur bas, tout tapissé d'un épais rideau de lierre, servait de ligne de démarcation ; mais la pierre ne paraissait nulle part, et l'on ne voyait qu'une succession d'arbres antiques, de marronniers gigantesques, qui simulaient un parc illimité. A peine si, au dernier plan, l'oeil saisissait entre les touffes les plus lointaines l'angle d'un toit, le coude bizarre d'un tuyau de cheminée, signature que Paris appose au bas de tous ses horizons. C'est une satisfaction rare et réservée à la richesse que d'avoir devant soi, au milieu de la grande ville, un large espace vague et libre, de l'air, du ciel, du soleil et de la verdure. N'est−il pas désagréable de sentir trop près de soi d'autres existences, des passions, des vices, des malheurs, et la délicate pudeur de l'âme n'est−elle pas un peu froissée par ce voisinage immédiat ? Aussi éprouvai−je une vraie joie en regardant à travers mes fenêtres cette oasis de fraîcheur, de silence et de solitude. On était au mois d'août, car j'avais fini ma dernière année scolaire au couvent, et le feuillage conservait encore toute l'intensité de sa verdure, mais avec le ton plus chaud cependant que donne à la végétation le passage de l'été. Au milieu du parterre qui se dessinait sous mes croisées, un massif de géraniums en pleine floraison éblouissait les yeux de son feu d'artifice écarlate ; le gazon qui entourait cette corbeille de fleurs, tapis de velours vert en raygrass d'Angleterre, faisait valoir par sa nuance d'émeraude ce rouge plus ardent que le feu. Dans l'allée de sable fin, moirée comme un ruban avec les dents du râteau, les oiseaux sautillaient en toute confiance et avaient l'air d'être chez eux. Je me promis bien de m'associer à leurs promenades sans les faire envoler.

Ma chambre était tendue de cachemire blanc divisé par des câbles de soie bleue. C'était aussi la couleur des meubles et des rideaux. Dans mon petit salon décoré de la même manière, un magnifique piano d'Erard offrait son clavier à mes mains, qui essayèrent tout de suite sa moelleuse sonorité. Une bibliothèque en bois de rose, placée en face du piano, contenait ces livres purs, ces chastes poètes qu'une vierge peut lire, et ses rayons inférieurs abritaient les partitions des grands compositeurs : Bach y coudoyait Haydn, Mozart était à côté de Beethoven comme Raphaël auprès de Michel−Ange ; Meyerbeer s'appuyait à Weber. Ma mère avait réuni là mes admirations, mes maîtres favoris. Une élégante jardinière pleine de fleurs d'un parfum doux s'épanouissait au centre de la pièce comme un énorme bouquet. On me traitait en enfant gâté. J'étais fille unique, et toute l'affection de mes parents se concentrait naturellement sur moi.

Je devais faire mon entrée dans le monde au commencement de la saison, c'est−à−dire dans deux ou trois mois, à l'époque où finissent les villégiatures, les voyages, les séjours aux villes d'eaux et de jeux, les hospitalités de château, les chasses, les courses, et tout ce que la bonne compagnie invente pour user ce temps qu'il n'est pas décent aux gens comme il faut de passer à Paris, où quelques affaires, cette année−là, avaient retenu mes parents. Cela me plaisait plus de rester à la ville que d'aller dans le vieux château, assez triste, au fond de la Bretagne, qui me voyait arriver régulièrement aux vacances. Je pensais d'ailleurs que j'aurais des chances de vous rencontrer, d'entendre parler de vous, de me trouver avec des gens de votre connaissance ; mais j'appris d'une façon indirecte que vous étiez parti depuis longtemps pour un voyage en Espagne qui devait durer quelques mois encore. Vos amis, à qui vous écriviez rarement, ne vous attendaient pas avant l'hiver ; on vous prétendait pris, là−bas, aux réseaux de quelque mantille. Cela ne m'inquiétait guère, et j'avais, malgré ma modestie, l'amour−propre de croire que mes bandeaux d'or pourraient lutter contre toutes les nattes de jais de l'Andalousie. J'appris aussi que vous écriviez dans les Revues sous le pseudonyme latinisé d'un de vos noms de baptême, connu seulement de vos intimes, et que chez vous le parfait gentleman cachait un écrivain distingué. Avec une curiosité facile à comprendre, je cherchai à travers la collection des journaux tous les articles marqués de ce signe. Lire un écrivain, c'est se mettre en communication d'âme ; un livre n'est−il pas une confidence adressée à un ami idéal, une conversation dont l'interlocuteur est absent ? Il ne faut pas toujours prendre au pied de la lettre ce que dit un auteur : on doit faire la part des systèmes philosophiques ou littéraires, des affectations à la mode en ce moment−là, des réticences exigées, du style

voulu ou commandé, des imitations admiratives et de tout ce qui peut modifier les formes extérieures d'un écrivain. Mais, sous tous ces déguisements, la vraie attitude de l'âme finit par se révéler pour qui sait lire ; la sincère pensée est souvent entre les lignes, et le secret du poète, qu'il ne veut pas toujours livrer à la foule, se devine à la longue ; l'un après l'autre les voiles tombent et les mots des énigmes se découvrent. Pour me former une idée de vous, j'étudiai avec une attention extrême ces récits de voyage, ces morceaux de philosophie et de critique, ces nouvelles et ces pièces de vers semées çà et là à d'assez longs intervalles et qui marquaient des phases diverses de votre esprit. Il est moins difficile de connaître un auteur subjectif qu'un auteur objectif : le premier exprime ses sentiments, expose ses idées et juge la société et la création en vertu d'un idéal ; le second présente les objets tels que les offre la nature ; il procède par images, par descriptions ; il amène les choses sous les yeux du lecteur ; il dessine, habille et colore exactement ses personnages, leur met dans la bouche les mots qu'ils ont dû dire et réserve son opinion. Cette manière était la vôtre. A première vue on eût pu vous accuser d'une certaine impartialité dédaigneuse qui ne mettait pas beaucoup de différence entre un lézard et un homme, entre la rougeur d'un coucher de soleil et l'incendie d'une ville ; mais, en y regardant de près, à des jets rapides, à des élans brusques, aussitôt arrêtés, on pouvait deviner une sensibilité profonde contenue par une pudeur hautaine qui n'aime pas à laisser voir ses émotions.

Ce jugement littéraire s'accordait avec le jugement instinctif de mon coeur ; et maintenant que rien ne m'est caché, je sais combien il était juste. Toutes les emphases sentimentales, larmoyantes et hypocritement vertueuses vous faisaient horreur, et, pour vous, duper l'âme était le pire des crimes. Cette idée vous rendait d'une sobriété extrême dans l'expression des pensées tendres ou passionnées. Vous préfériez le silence au mensonge ou à l'exagération sur ces choses sacrées, dussiez−vous passer aux yeux de quelques sots pour insensible, dur et même un peu cruel. Je me rendis compte de tout cela, et je ne doutai pas un instant de la bonté de votre coeur. Pour la noblesse de votre esprit, il ne pouvait s'élever la moindre incertitude ; votre dédain altier de la vulgarité, de la platitude, de l'envie et de toutes les laideurs morales la démontrait suffisamment. A force de vous lire, j'acquis une connaissance de vous, que je n'avais vu qu'une fois, égale à celle que m'aurait donnée une intimité de tous les jours. J'avais pénétré dans les recoins les plus secrets de votre pensée, je savais vos point de départ, vos buts, vos mobiles, vos sympathies et vos antipathies, vos admirations et vos dégoûts, toute votre personnalité intellectuelle, et j'en déduisais votre caractère. Quelquefois, au milieu d'une lecture, frappée d'un passage qui était pour moi une révélation, je me levais et j'allais au piano jouer, comme une sorte de commentaire de votre phrase, un motif de couleur et de sentiment analogues qui la prolongeait en vibrations retentissantes ou mélancoliques. Je me plaisais à entendre dans un autre art l'écho de votre idée ; peut−être ces rapports étaient−ils imaginaires et n'auraient−ils pu être saisis par d'autres que par moi, mais à coup sûr quelques−uns étaient réels ; je le sais à présent que j'habite à la source éternelle de l'inspiration, et que je la vois descendre en étincelles lumineuses sur les têtes de génie.

Pendant que je lisais celles de vos oeuvres que je pouvais me procurer, car le cercle d'action d'une jeune fille est si limité que la démarche la plus simple lui devient difficile, la saison s'avançait, les cimes des arbres se mordoraient des teintes safranées de l'extrême automne ; les feuilles, l'une après l'autre, se détachaient des branches, et le jardinier, malgré tous ses soins, ne pouvait empêcher le sable et le gazon d'en être à demi couverts. Parfois, lorsque je me promenais au jardin sous les marronniers, la chute d'un marron me tombant sur la tête comme une balle, ou roulant à mes pieds de sa capsule ouverte, interrompait ma rêverie et me faisait involontairement tressaillir. On rentrait dans la serre les plantes délicates et les arbrisseaux frileux. Les oiseaux prenaient cet air inquiet qu'ils ont aux approches de l'hiver, et le soir on les entendait se quereller à travers les ramures dépouillées de feuilles. Enfin la saison allait s'ouvrir ; le beau monde, le monde élégant, le monde riche revenait à Paris de tous les points de l'horizon. On recommençait à voir aux Champs−Elysées les voitures sérieuses à panneaux blasonnés monter lentement vers l'arc de l'Etoile pour profiter d'un dernier rayon de soleil. Le Théâtre−Italien répandait dans les journaux la liste de ses chanteurs, le programme de son répertoire, et annonçait sa prochaine ouverture. Je me réjouissais à cette idée que ce mouvement général de retour vous ramènerait d'Espagne, et que, las de gravir les sierras, vous auriez quelque plaisir à paraître dans les bals, les soirées, les réunions où j'espérais vous rencontrer.

En allant au bois de Boulogne avec ma mère, je vous vis passer à cheval près de notre voiture, mais si rapidement que j'eus à peine le temps de vous reconnaître. C'était la première fois que je vous apercevais depuis votre visite au couvent des Oiseaux ; tout le sang m'afflua au coeur, et je reçus comme une commotion électrique. Sous prétexte de froid, je baissai ma voilette pour cacher l'altération de mes traits, et je me rencognai silencieusement dans l'angle du coupé. Ma mère releva la glace et dit : "Il ne fait pas chaud, le brouillard commence à se lever, rentrons, à moins que tu ne veuilles continuer la promenade." Je fis un signe d'acquiescement : j'avais vu ce que je voulais voir, je savais que vous étiez à Paris.

Nous avions un jour de loge aux Italiens. C'était pour moi une grande fête d'aller entendre ces chanteurs dont j'avais lu tant d'éloges, et que je ne connaissais point. Un autre espoir aussi me remuait doucement le coeur, et je n'ai pas besoin de vous le dire. Notre jour arriva. On donnait la Sonnambula, et la Patti devait chanter. Maman m'avait fait préparer une toilette simple et charmante convenable à mon âge : un dessous de taffetas blanc recouvert d'une robe de tarlatane avec des noeuds de perles et de velours bleu. Ma coiffure consistait en une bandelette de velours de même couleur, dont les bouts flottaient sur mes épaules, et qui était entourée d'une torsade de perles. Tout en me regardant au miroir de ma toilette pendant que la femme de chambre donnait la dernière main à son oeuvre, je me disais : "Aime−t−il le bleu ? Dans le Caprice, d'Alfred de Musset, Mme de Léry prétend que c'est une couleur bête." Cependant je ne pouvais m'empêcher de trouver que ce ruban bleu faisait bien dans mes cheveux blonds ; si vous m'aviez vue, je crois que vous m'auriez aimée. Clotilde, la femme de chambre, en faisant bouffer les plis de ma jupe et en rajustant quelques noeuds à mon corsage, fit cette remarque, que "mademoiselle était bien jolie ce soir".

La voiture nous déposa devant le péristyle, ma mère et moi ; mon père devait nous rejoindre plus tard, et nous commençâmes à monter lentement le grand escalier, dont les marches étaient couvertes d'un tapis rouge. Enveloppées dans une tiède atmosphère de vétiver et de patchouli, des femmes en grande toilette, dissimulée encore par les manteaux, les pelisses, les burnous, les écharpes, les sorties de bal, qu'elles allaient laisser aux mains de valets de pied, gravissaient les degrés, traînant après elles des flots de moire, de satin et de velours, et s'appuyant du bout des doigts aux bras d'hommes graves cravatés de blanc, et dont le frac noir portant à la boutonnière des brochettes de décorations annonçait qu'ils avaient l'intention d'aller, au sortir des Italiens, à quelque soirée officielle ou diplomatique. Des jeunes gens minces, sveltes, la raie au milieu des cheveux, et de l'élégance la plus correcte, suivaient à quelques pas, rattachés au groupe par un sourire.

Tout cela n'a rien de nouveau sans doute, et vous feriez ce tableau mieux que moi ; mais ce spectacle était neuf pour une petite pensionnaire qui faisait son entrée dans le monde. La vie est toujours la même ; c'est une pièce de théâtre dont seuls les spectateurs changent ; mais celui qui n'a pas vu la pièce s'y intéresse comme si elle était faite exprès pour lui, et à sa première représentation. J'étais gaie, je me sentais en beauté ; quelques lorgnons approbateurs s'étaient fixés sur moi, quelques femmes avaient détourné la tête, après m'avoir détaillée d'un rapide regard sans trouver rien à reprendre ni à ma personne ni à ma toilette.

Un secret pressentiment m'avertissait que je vous verrais ce soir−là. Cette espérance donnait à mes traits une légère animation et amenait sur mes joues un coloris plus vif qu'à l'ordinaire. Nous nous installâmes dans notre loge, et bientôt les lorgnettes se braquèrent sur moi. J'étais une figure nouvelle, et cela se remarque au Théâtre−Italien, qui est comme un grand salon où tout le monde se connaît. La présence de ma mère disait mon nom, et je compris à des têtes penchées l'une vers l'autre qu'on parlait de moi dans plusieurs loges, favorablement sans doute, car des sourires bienveillants suivaient les phrases chuchotées. Cela me gênait un peu d'être le point de mire des regards, et, décolletée pour la première fois, je sentais mes épaules frissonner sous la gaze qui les recouvrait de sa demi−transparence. La toile en se levant, car on avait fort négligemment écouté l'ouverture, fit se retourner les têtes vers la scène et mit fin à mon embarras. A coup sûr l'aspect de cette belle salle étoilée de diamants et de bouquets, avec ses dorures, ses lumières, ses blanches cariatides, m'avait produit un effet de surprise admirative, et la musique de Bellini, exécutée par des artistes de premier ordre, m'entraînait dans un monde enchanté ; mais pourtant le véritable intérêt du spectacle n'était pas là pour moi. Pendant que mes oreilles écoutaient les suaves cantilènes du maestro sicilien, mes yeux furtivement

scrutaient chaque loge, parcouraient le balcon et fouillaient les rangs de l'orchestre afin de vous y découvrir. Vous n'arrivâtes que vers la fin du premier acte, et, la toile baissée, vous fîtes un demi−tour vers la salle, d'un air assez ennuyé et regardant vaguement les loges sans fixer votre lorgnette sur aucune. Vous aviez le visage bruni par six mois d'Espagne, et dans la physionomie une certaine expression nostalgique comme si vous regrettiez le pays que vous veniez de quitter. Le coeur me battait avec une force extrême pendant que vous faisiez cette rapide inspection, car un instant je crus que vos yeux s'étaient arrêtés sur moi ; mais je m'étais trompée. Je vous vis quitter votre place et reparaître quelques instants après dans une loge en face de la nôtre. Elle était occupée par une jolie femme très parée, dont les cheveux noirs, luisaient comme du satin et dont la robe d'un rose pâle se confondait presque avec le ton de chair de la poitrine. Des diamants scintillaient sur sa tête, à ses oreilles, à son cou et à ses bras. Sur le rebord de velours, à côté de ses jumelles, s'épanouissait un gros bouquet de violettes de Parme et de camélias. Au fond, dans la pénombre, on distinguait un personnage âgé, chauve, obèse, dont le revers d'habit cachait à moitié une plaque d'ordre exotique. La dame vous parlait avec un visible plaisir, et vous lui répondiez d'une façon détachée et tranquille, sans paraître autrement flatté de ses démonstrations plus qu'amicales. Le chagrin de ne pas avoir été remarquée de vous était compensé par la joie de sentir que vous n'aimiez pas cette femme aux yeux hardis, au sourire provocant, à la toilette étincelante.

Au bout de quelques minutes, comme les instruments commençaient à s'accorder pour le second acte, vous prîtes congé de la dame aux diamants et du vieillard à la plaque, et vous revîntes à votre place. La représentation s'acheva sans que vous tourniez la tête, et dans mon âme j'éprouvais comme un mouvement d'impatience contre vous. Je m'étonnais que vous ne deviniez pas qu'une jeune fille en toilette blanche, relevée d'agréments bleus, désirait fort être aperçue par le seigneur qu'elle s'était secrètement choisi. Depuis si longtemps je souhaitais me trouver dans le même endroit que vous ! Ce voeu était réalisé et vous ne vous doutiez même pas de ma présence ! Vous auriez dû, ce me semblait, ressentir un frisson sympathique, vous retourner, chercher lentement dans la salle la cause de cette commotion secrète, arrêter votre regard sur ma loge, porter la main à votre coeur et tomber en extase. Un héros de roman n'y eût pas manqué ; mais vous n'étiez pas un héros de roman.

Mon père, retenu par un grand dîner, ne vint qu'au milieu du second acte, et, vous apercevant à l'orchestre, il dit : "Guy de Malivert est là ; je ne savais pas qu'il fût revenu d'Espagne. Ce voyage nous vaudra force combats de taureaux dans la Revue, car Guy est un peu barbare." Cela me faisait plaisir d'entendre votre nom prononcé par des lèvres paternelles. Vous n'étiez pas un inconnu dans ma famille. Un rapprochement était possible, facile même. Cette idée me consola un peu de l'insuccès de ma soirée. La représentation s'acheva sans autre incident que les pluies de bouquets, les rappels et les ovations de la Patti. En attendant sous le vestibule que le laquais vînt annoncer la voiture, je vous vis passer avec un ami et tirer un cigare d'un étui de fine sparterie de Manille. Le désir de fumer vous rendait insensible à cette exhibition de beautés et de laideurs, il faut le dire, étagées sur les dernières marches de l'escalier. Vous vous faufiliez à travers cet amas d'étoffes sans trop de souci de les froisser, et vous gagnâtes bientôt la porte avec votre camarade qui marchait dans le sillon ouvert par vous.

Revenue chez moi, à la fois heureuse et mécontente, je me couchai après avoir essayé distraitement quelques−uns des motifs de la Sonnambula, comme pour prolonger la vibration de la soirée, et je m'endormis en pensant à vous...

IX

Il arrive souvent, lorsqu'au bout d'un certain temps on confronte le souvenir avec l'image, que l'imagination a travaillé comme un peintre qui poursuit un portrait en l'absence du modèle, adoucissant les méplats, fondant les teintes, estompant les contours, et ramenant malgré lui le type à son idéal particulier. Je ne vous avais pas vu depuis plus de trois ans, mais mon coeur avait gardé exactement la mémoire de vos traits ; seulement vous ressembliez moins que mon souvenir à ce que vous étiez alors. Votre physionomie avait pris de la fermeté et de l'accent, et le hâle des voyages avait donné à votre teint une couleur plus chaude et plus robuste. L'homme se dessinait davantage dans le jeune homme, et vous aviez cet air d'autorité tranquille et de force sûre d'elle−même qui plaît peut−être plus aux femmes que la beauté. Je n'en gardai pas moins précieusement au fond de mon âme ce premier dessin, ce croquis léger, mais ineffaçable, de l'être qui devait exercer tant d'influence sur moi, comme on conserve une miniature du jeune âge à côté du portrait actuel. Mes rêves ne vous avaient pas nul, et je ne fus pas obligée, en vous renvoyant, de vous dépouiller d'un manteau de perfections fantastiques.

Je songeais à tout cela, pelotonnée dans mon lit et regardant trembloter le reflet de la veilleuse sur les roses bleues du tapis, en attendant le sommeil qui ne venait pas, mais qui descendit vers le matin sur mes yeux, mêlé de songes sans suite et de vagues harmonies.

A quelques semaines de là, nous reçumes une invitation pour un grand bal que donnait la duchesse de C... C'est une importante affaire pour une jeune fille qu'un premier bal. La chose prenait pour moi d'autant plus d'intérêt qu'il était probable que vous assisteriez à cette fête, car la duchesse était fort de vos amies. Les bals sont nos batailles, perdues ou gagnées. C'est là que la jeune fille, sortie des ombres du gynécée, brille de tout son éclat. L'usage, pendant ce court espace de temps, lui donne, sous prétexte de danse, une sorte de liberté relative, et le bal est pour elle un foyer de l'Opéra où les dominos ont le visage découvert. Une invitation à un quadrille, à une mazourka, permet de l'approcher et de lui adresser quelques mots pendant les figures de la contre−danse ; mais bien souvent le petit carnet où elle inscrit les invitations qu'on lui a faites, parmi une longue liste, ne contient pas la seule qu'elle eût désirée.

Il fallut s'occuper de ma toilette ; une toilette de bal est tout un poème ; celle d'une jeune fille présente de vraies difficultés. Elle doit être simple, mais d'une simplicité riche, qualités qui s'excluent ; une robe légère, d'une entière blancheur, comme dit la romance, ne serait pas de mise. Je me décidai, après bien des hésitations, pour une robe à double jupe en gaze lamée d'argent, relevée par des bouquets de myosotis, dont le bleu s'harmonisait à merveille avec la parure de turquoises que mon père m'avait choisie chez Janisset ; des poinçons de turquoises, imitant la fleur dont ma robe était semée, formaient ma coiffure. Ainsi armée, je me crus capable de paraître sans trop de désavantage parmi les toilettes splendides et les beautés célèbres. Vraiment, pour une simple fille de la terre, j'avais assez bonne façon.

La duchesse de C... habitait un de ces vastes hôtels du faubourg Saint−Germain bâtis pour les existences grandioses d'autrefois, et que la vie moderne a peine à remplir ; il faut la foule et le luxe d'une fête pour leur rendre leur ancienne animation. Du dehors, on était loin de soupçonner l'étendue de cet hôtel quasi princier ; un haut mur resserré entre deux maisons encadrant une porte cochère monumentale, qui portait à son attique, en lettres d'or sur une tablette de marbre vert : Hôtel de C..., était tout ce qu'on voyait de la rue. Une longue allée de tilleuls centenaires taillés en arcade, à la vieille mode française, et que l'hiver avait effeuillés, conduisait à une immense cour, au fond de laquelle s'élevait l'hôtel, de pur style Louis XIV, avec ses hautes fenêtres, ses pilastres à demi engagés et ses combles à la Mansart, rappelant l'architecture de Versailles. Une marquise de coutil rose et blanc, soutenue par des hampes de bois sculpté, se projetait en avant des marches du perron, recouvertes d'un riche tapis. J'eus le temps d'examiner tous ces détails à la clarté que répandaient des ifs de lampions, car l'affluence, quoique choisie, était si nombreuse qu'il fallait prendre la fille, comme à une réception de cour. La voiture nous déposa devant le perron, et nous jetâmes nos pelisses sur le bras de notre valet de pied. Auprès de la porte vitrée, dont il ouvrait et refermait les battants, se tenait un suisse

gigantesque, de l'encolure la plus authentique. Sous le vestibule, on passait entre une haie de laquais en grande livrée, poudrés à blanc, tous de haute taille, tous immobiles et d'un sérieux parfait ; on eût dit les cariatides de la domesticité. Ils semblaient sentir l'honneur d'être laquais d'une telle maison. Toute la cage de l'escalier, dans laquelle un palazzino d'aujourd'hui eût tenu à l'aise, était tapissée d'immenses camélias. A chaque palier, une grande glace permettait aux femmes de réparer, tout en montant, ces petits désordres que causent à une toilette de bal les manteaux, si légers qu'ils soient, et que trahissait la vive lumière d'un lustre qui descendait, au bout d'un câble doré, d'un plafond en coupole, où, parmi l'azur et les nuages, le pinceau de quelque élève de Lebrun ou de Mignard avait fait voltiger en raccourci une allégorie mythologique dans le goût du temps.

Aux entre−deux des fenêtres on voyait des paysages de forme oblongue, d'un style sévère et d'une couleur rembrunie, qu'on aurait pu attribuer à Poussin, ou tout au moins à Gaspard Dughet. C'était l'opinion d'un peintre célèbre qui gravissait l'escalier à côté de nous, et qui avait encadré son lorgnon dans son oeil pour les mieux voir. Aux retours de la rampe, sur les socles où s'accrochait la balustrade, merveille de serrurerie, des statues de marbre, de Lepautre et de Théodon, portaient des candélabres dont la clarté soutenait celle du lustre, et qui, par la gaieté de la lumière, faisaient commencer la fête dès l'escalier.

A la porte de l'antichambre, tapissée de tentures des Gobelins d'après les cartons d'Oudry, et boisée de vieux chêne, se tenait un huissier en noir, la chaîne d'argent au col, qui, d'une voix plus ou moins retentissante, d'après l'importance du titre, jetait au premier salon le nom des arrivants.

Le duc, grand, mince, ne présentant que les lignes allongées comme un lévrier de race, avait l'air parfaitement noble, et malgré son âge il gardait des vestiges de son ancienne élégance. Dans la rue, sa qualité n'eût été un doute pour personne. Placé à quelques pas de l'entrée, il accueillait les invités d'un mot gracieux, d'une poignée de main, d'un salut, d'un signe de tête, d'un sourire, avec un sentiment exquis de ce qui était dû à chacun et une grâce si parfaite que tous étaient satisfaits et se croyaient spécialement favorisés. Il salua ma mère d'une façon respectueusement amicale, et comme c'était la première fois qu'il me voyait, il me tourna en peu de mots un madrigal semi−paternel, semi−galant qui sentait sa vieille cour.

Près de la cheminée se tenait la duchesse, fardée avec une complète insouciance de toute illusion, portant une perruque visible et étalant sur une poitrine maigre, intrépidement décolletée, des diamants historiques. Elle était comme consumée d'esprit, et sous ses larges paupières bistrées ses yeux brillaient encore d'un feu extraordinaire. La duchesse était vêtue d'une robe de velours grenat foncé, avec de grands volants de point d'Angleterre, et une baguette de diamants au corsage. D'une main distraite elle s'envoyait de temps à autre à la figure quelques ondes d'air frais au moyen d'un large éventail dont la feuille avait été peinte par Watteau, tout en parlant aux groupes qui venaient lui rendre leurs devoirs. En faisant ce manège, elle avait fort grand air. Elle échangea quelques phrases avec ma mère, qui me présenta à elle, et comme je m'inclinais, elle effleura mon front de ses lèvres froides et me dit : "Allez, mignonne, et surtout ne manquez pas une seule contredanse."

Cette cérémonie accomplie, nous entrâmes dans le salon voisin, d'où l'on débouchait dans la salle de danse. Sur le damas rouge des parois, dans des cadres magnifiques et de l'époque des peintures, ressortaient des portraits de famille qui n'étaient pas mis là par orgueil nobiliaire, mais seulement comme chefs−d'oeuvre d'art. Il y en avait de Clouet, de Porbus, de Van Dyck, de Philippe de Champagne, de Largillière, tous dignes de la tribune d'un musée. Ce qui me plaisait dans le luxe de cette maison, c'est que rien n'y semblait récent. Les peintures, les ors, les damas, les brocarts, sans être fanés, étaient éteints et n'agaçaient pas les yeux par l'éclat criard de la nouveauté. On sentait que cette richesse était immémoriale et que cela avait toujours été ainsi. Le salon de danse était d'une dimension qu'on ne trouve guère que dans les palais. De nombreuses girandoles et des torchères, placées dans les trumeaux des fenêtres, y causaient avec leurs milliers de bougies une sorte d'embrasement lumineux à travers lequel les peintures azurées du plafond, où s'élançaient des guirlandes de nymphes et d'amours, apparaissaient comme à travers une vapeur rose. Malgré cette multitude

de feux, la pièce était si vaste que l'air n'y manquait pas et qu'on respirait à l'aise. L'orchestre était placé dans une sorte de tribune, au fond du salon, au centre d'un massif de plantes rares. Sur des banquettes de velours disposées en amphithéâtre s'étageaient des lignes de femmes éblouissantes de parures, sinon de beauté, quoiqu'il y en eût de très jolies. Le coup d'oeil était magnifique. Nous étions entrés précisément dans l'intervalle d'une danse à l'autre. Assise près de ma mère, sur un bout de banquette qui s'était trouvé libre, je regardais ce spectacle nouveau pour moi avec un étonnement curieux. Les hommes, après avoir reconduit leurs danseuses, se promenaient dans le milieu du salon, lorgnant à droite et à gauche, et passaient une sorte de revue des femmes pour faire leur choix. C'était la partie jeune du bal, les hommes un peu arrivés ne se permettant plus de danser. Il y avait là de jeunes attachés d'ambassade, des secrétaires de légation, des auditeurs au Conseil d'Etat en expectative, de futurs maîtres des requêtes encore imberbes, des officiers à leur première campagne, des membres du Moutard−Club d'un sérieux diplomatique, des sportsmen en herbe rêvant une écurie, des élégants dont les favoris en nageoires n'étaient guère qu'un duvet, des fils de famille ayant l'aplomb précoce d'un grand nom et d'une grande fortune. Il se mêlait même à cette jeunesse quelques personnages graves, chamarrés de décorations, dont le crâne poli luisait comme de l'ivoire à la lumière des lustres ou se dissimulait sous une perruque trop noire ou trop blonde. En passant, ils adressaient quelques mots de politesse aux douairières contemporaines de leur jeune temps, puis, se détournant, ils examinaient en connaisseurs émérites et désintéressés le sérail féminin étalé sous leurs yeux chaussés de binocles. Les premiers sons de l'orchestre les fit refluer aussi vite que leurs pieds goutteux le leur permettaient vers les salons plus calmes, où, sur des tables éclairés par des chandeliers coiffés d'abat−jour verts, se jouaient la bouillote ou l'écarté.

Comme vous le pensez bien, je ne manquais pas d'invitations. Un jeune Hongrois, en costume de magnat tout soutaché, tout brodé, tout constellé de boutons en pierreries, s'inclina gracieusement devant moi et me requit d'une mazourka. Il avait une figure régulière, d'une pâleur romantique, avec de grands yeux noirs un peu sauvages et des moustaches effilées comme des aiguilles. Un Anglais de vingt−deux ou vingt−trois ans, qui ressemblait à lord Byron, sauf qu'il n'était pas boiteux, un attaché d'une des cours du Nord, et quelques autres, vinrent s'inscrire sur mon carnet. Bien que le vieux maître de danse du couvent me vantât comme une de ses meilleures élèves et qu'il louât ma grâce, ma souplesse et mon sentiment de la mesure, je n'étais pas, il faut l'avouer, tout à fait à mon aise. J'éprouvais, comme disent les journaux, l'émotion inséparable d'un début. Il me semblait, ainsi que se l'imaginent les gens timides, que tous les yeux étaient fixés sur moi. Heureusement mon Hongrois était un excellent danseur ; il soutint mes premiers pas, et bientôt, soulevée par la musique, enivrée de mouvement, je me rassurai et me laissai entraîner dans ce tourbillon de jupes flottantes avec une sorte de plaisir nerveux ; mais cependant je n'oubliais pas ma pensée habituelle et le but qui m'avait fait venir au bal. En passant près des portes, d'un regard rapide je cherchais à vous découvrir dans les salons voisins. Je vous aperçus enfin dans une embrasure, causant avec un personnage à face brune, à long nez, à large barbe noire, coiffé d'un fez rouge, vêtu de l'uniforme de Nizam, portant la plaque de Médjidieh, quelque bey ou quelque pacha. Quand l'évolution de la danse me ramena devant, vous étiez encore là, parlant avec animation à ce Turc d'une placidité orientale, et vous ne daigniez pas jeter un coup d'oeil sur les jolies figures qui passaient devant vous, rosées par la danse, dans un papillotement de lumière.

Je ne perdis cependant pas tout espoir, et, pour le moment, je me contentai de la satisfaction de savoir que vous étiez là. D'ailleurs la soirée n'était pas finie, et quelque heureux hasard pouvait nous rapprocher. Mon danseur me reconduisit à ma place, et de nouveau les hommes se remirent à circuler dans l'espace circonscrit par les banquettes. Vous fîtes quelques pas avec votre Turc parmi cette foule mouvante, regardant les femmes et les toilettes, mais du même oeil dont vous auriez considéré des tableaux et des statues. De temps à autre vous communiquiez vos réflexions à votre ami le pacha, qui souriait gravement dans sa barbe. Je voyais tout cela à travers les branches de mon éventail, que je refermai, je l'avoue, lorsque vous approchâtes de l'endroit où nous étions assises. Le coeur me battait violemment, et je me sentais rosir jusqu'aux épaules. Il était impossible, cette fois, que j'échappasse à votre examen, car vous rasiez les banquettes d'aussi près que le permettait la frange étincelante de gazes, de dentelles, de volants qui débordait

sur le chemin ; mais le malheur voulut que deux ou trois amis de ma mère s'arrêtassent devant nous et lui fissent des compliments dont j'avais ma part. Ce paravent d'habits noirs me masquait entièrement. Il vous fallut contourner le groupe, et je restai encore inaperçue, quoique j'eusse un peu penché la tête dans l'espérance que vous me verriez. Mais vous ne pouviez deviner que ces fracs inclinés respectueusement vous cachaient une jeune fille assez jolie dont vous étiez la pensée unique, et qui n'était venue à ce bal que pour vous. Je vous vis sortir du salon de danse par l'autre extrémité, la calotte rouge du Turc me servant de point de repère pour ne pas vous perdre dans ce fourmillement d'habits sombres qui servent pour la fête comme pour le deuil. Toute ma joie tomba, et je me sentis profondément découragée. Le Destin semblait s'amuser avec une taquinerie ironique à vous écarter de moi. Je m'acquittai des danses promises, et me prétendant un peu fatiguée, je n'acceptai plus d'invitations. Le bal avait perdu son charme ; les toilettes me semblaient fanées, et les lumières pâlissaient. Mon père, qui jouait dans un salon voisin et qui avait perdu une centaine de louis avec un vieux général, vint nous prendre pour faire le tour des appartements et nous montrer la serre sur laquelle s'ouvrait la dernière pièce et dont on disait des merveilles. Rien, en effet, n'était plus magnifique. On aurait pu se croire dans une forêt vierge, tant les bananiers, les pamplemousses, les palmiers et les plantes tropicales s'y épanouissaient vigoureusement au sein d'une chaude atmosphère saturée de parfums exotiques. Au fond de la serre, une naïade de marbre blanc épanchait son urne dans une gigantesque coquille de la mer du Sud, entourée de mousse et de plantes d'eau. Là, je vous aperçus encore une fois ; vous donniez le bras à votre soeur, mais vous marchiez devant nous et nous ne pouvions nous rencontrer, car nous suivions dans le même sens l'étroit sentier sablé de poudre jaune et bordé de verdure qui contournait les massifs d'arbustes, de fleurs et de végétaux.

Nous fîmes encore quelques tours à travers les salons, où l'on circulait plus librement, car danseurs et danseuses, pour reprendre des forces, s'étaient dirigés vers le buffet, servi avec une élégante profusion dans une galerie boisée d'ébène rehaussé d'or et ornée de tableaux de Desportes représentant des fleurs, des fruits, du gibier d'une splendide couleur que le temps n'avait fait qu'enrichir. Tous ces détails, regardés d'un oeil vague, ont été fidèlement retenus par ma mémoire, et je m'en souviens encore dans ce monde où la vie ne semble plus que le rêve d'une ombre ; ils se lient pour moi à des sensations si vives, qu'elles m'ont forcée à revenir sur la terre. Je retournai à la maison aussi triste que j'étais partie joyeuse et je mis mon air d'abattement sur le compte d'une pointe de migraine. En échangeant contre un peignoir de nuit cette toilette qui n'avait servi à rien, puisque je ne désirais être belle que pour vous, je me disais avec un soupir : "Pourquoi ne m'a−t−il pas invitée à danser comme l'ont fait ce Hongrois, cet Anglais et ces autres gentlemen dont je ne me souciais nullement ? c'était pourtant bien simple. Quoi de plus naturel au bal ? Mais tout le monde m'a regardée, excepté le seul être dont je souhaitais l'attention. Décidément mon pauvre amour n'a pas de chance." Je me couchai, et quelques larmes roulèrent de mes cils sur l'oreiller...

Là s'arrêta la première dictée de Spirite. Depuis longtemps déjà la lampe s'était éteinte, faute d'huile, et Malivert, comme les somnambules qui n'ont pas besoin de lumière extérieure, écrivait toujours ; les pages s'ajoutaient aux pages sans que Guy en eut la conscience. Tout à coup, l'impulsion qui guidait sa main cessa, et sa propre pensée, suspendue par celle de Spirite, lui revint. Les premières lueurs du jour filtraient à travers les rideaux de la chambre. Il les ouvrit, et la clarté blafarde d'une matinée d'hiver lui montra sur la table plusieurs feuillets couverts d'une écriture fébrile et rapide, ouvrage de sa nuit. Quoiqu'ils les eût écrits de sa main, il en ignorait le contenu. Avec quelle ardente curiosité, avec quelle émotion profonde il lut les naïves et chastes confidences de cette âme charmante, de cet être adorable dont il avait été innocemment le bourreau, il n'est pas besoin de le dire. Ce tardif aveu d'amour venu de l'autre monde et soupiré par une ombre le jetait dans des regrets désespérés et d'impuissantes rages contre lui−même. Comment avait−il pu être assez stupide, assez aveugle, pour passer ainsi à côté de son bonheur sans l'apercevoir ? Mais il finit par se calmer, et, levant par hasard les yeux vers le miroir de venise, il vit le reflet de Spirite qui lui souriait.

X

C'est une sensation étrange que de recevoir la révélation d'un bonheur rétrospectif qui a passé près de vous sans être aperçu ou qu'on a manqué par sa faute. Jamais le regret de l'irréparable n'est plus amer : on voudrait reprendre ses jours écoulés, on fait d'admirables plans de conduite, on se doue après coup de perspicacités étonnantes : mais la vie ne se retourne pas comme un sablier. Le grain tombé ne remontera jamais. Guy de Malivert se reprochait vainement de n'avoir pas su deviner cette créature charmante qui n'était pas enfouie dans un harem de Constantinople, ni cachée derrière les grilles d'un couvent d'Italie ou d'Espagne, ni gardée comme Rosine par un tuteur jaloux ; mais qui était de son monde, qu'il pouvait voir tous les jours, et dont aucun obstacle sérieux ne le séparait. Elle l'aimait ; il l'eût demandée, il l'eût obtenue, et il eût joui de cette félicité suprême et rare d'être uni, dès cette terre, à l'âme faite pour son âme. A la façon dont il adorait l'ombre, il comprenait quelle passion la femme lui eût inspirée. Mais bientôt ses idées prirent un autre cours : il cessa de récriminer contre lui−même et se reprocha ces vulgaires doléances. Qu'avait−il perdu, puisque Spirite avait conservé son amour au−delà du tombeau et s'arrachait des profondeurs de l'infini pour descendre jusqu'à la sphère habitée par lui ? La passion qu'il éprouvait n'était−elle pas plus noble, plus poétique, plus éthérée, plus rapprochée de l'éternel amour, dégagée ainsi de toute contingence terrestre, ayant pour objet une beauté idéalisée par la mort ? L'union humaine la plus parfaite n'a−t−elle pas ses lassitudes, ses satiétés et ses ennuis ? L'oeil le plus ébloui voit, au bout de quelques années, les charmes adorés pâlir ; l'âme se fait moins visible à travers la chair flétrie, et l'amour étonné cherche son idole disparue.

Ces réflexions et le train ordinaire de la vie avec ses exigences, auxquelles ne peuvent se soustraire les rêveurs les plus enthousiastes, conduisirent Malivert jusqu'au soir qu'il attendait impatiemment. Quand il se fut enfermé dans son cabinet et assis près de la table comme la veille en posture d'écrire, la petite main blanche, fluette, veinée de bleu, reparut, faisant signe à Malivert de prendre la plume. Il obéit, et ses doigts commencèrent à se mouvoir d'eux−mêmes sans que son cerveau leur dictât rien. A sa pensée s'était substituée celle de Spirite.

Dictée de Spirite

... Je ne voudrais pas vous ennuyer d'une façon posthume en vous racontant toutes mes déconvenues. Un jour, cependant, j'eus une joie bien vive, et je crus que la destinée malicieuse qui semblait se faire un jeu de me dérober à vos regards allait cesser ses taquineries. Nous devions dîner le samedi suivant chez M. de L... Le fait m'eût été bien indifférent si je n'eusse appris dans la semaine par le baron de Féroë, qui venait quelquefois à la maison, que vous deviez faire partie de cette agape moitié mondaine, moitié littéraire ; car M. de L... se plaisait à recevoir des artistes et des écrivains : c'était un homme de goût, un connaisseur en livres et en peintures, qui avait une bibliothèque et un cabinet de tableaux d'un choix irréprochable. Vous alliez quelquefois à ses soirées ainsi que plusieurs auteurs célèbres ou en train de se faire un nom. M. de L... se piquait de savoir découvrir les talents, et il n'était pas de ceux qui ne croient qu'aux réputations toutes faites. Je me disais dans mon exaltation enfantine : "Enfin je le tiens ce fugitif, cet insaisissable : cette fois il ne pourra l'échapper ; quand nous serons assis à la même table, peut−être à côté l'un de l'autre, éclairés par cinquante bougies, quelque distrait qu'il soit, il faudra bien qu'il m'aperçoive... à moins cependant qu'il n'y ait entre nous une corbeille de fleurs ou une pièce du surtout qui me masque."

Les jours qui me séparaient encore du bienheureux samedi me parurent d'une incommensurable durée, aussi longs que les heures de classe du couvent. Ils se passèrent enfin, et nous arrivâmes tous les trois, mon père, ma mère et moi, chez M. de L..., une demi−heure à peu près avant l'heure du repas. Les invités disséminés dans le salon formaient des groupes de causeries, allaient et venaient, regardaient les tableaux, ouvraient les brochures jetées sur la table ou disaient des nouvelles de théâtre à quelques femmes assises sur un divan près de la maîtresse de la maison. Parmi eux se trouvaient deux ou trois écrivains illustres que mon père me nomma et dont la physionomie ne me parut pas en rapport avec le caractère de leur oeuvre. Vous n'étiez pas encore arrivé, les convives étaient au complet, et M. de L... commençait à se plaindre de votre

inexactitude, lorsqu'un grand laquais entra apportant sur un plateau d'argent où se trouvait un crayon pour signer et constater l'heure, un télégramme de votre part venant de Chantilly et contenant ces mots en style électrique : "Manqué le train ; ne m'attendez pas ; désespéré."

Le désappointement était cruel. Toute la semaine, j'avais caressé cette espérance qui s'évanouissait au moment d'être accomplie. Une tristesse que j'eus grand−peine à dissimuler s'empara de moi, et les roses que l'animation avait fait monter à mes joues se décolorèrent. Heureusement les portes de la salle à manger s'ouvrirent, et le maître d'hôtel annonça que "madame était servie". Le mouvement qui se fit parmi les convives empêcha qu'on ne remarquât mon trouble. Quand tout le monde fut assis, une place resta vide à ma droite : c'était la vôtre, et pour que je n'en pusse douter, votre nom était écrit en belle ronde sur une carte enjolivée de fines arabesques en couleurs et posée près de votre rangée de verres. Ainsi l'ironie de la destinée était complète. Sans ce vulgaire contretemps de chemin de fer, je vous aurais eu pendant toute la durée du repas, frôlant ma robe, et votre main pouvant effleurer la mienne dans ces mille petits services qu'à table la galanterie la moins empressée croit devoir rendre à une femme. Quelques paroles banales d'abord, comme tout prélude de conversation, eussent été échangées entre nous, puis la glace rompue, l'entretien fût devenu plus intime, et votre esprit n'eût pas tardé à comprendre mon coeur. Peut−être ne vous aurais−je pas déplu, et, quoique arrivant d'Espagne, m'eussiez−vous pardonné la blancheur rosée de mon teint et l'or pâle de mes cheveux. Si vous étiez venu à ce dîner, votre vie et la mienne prenaient à coup sûr une autre direction. Vous ne seriez plus garçon, je vivrais, et je ne serais pas réduite à vous faire des déclarations d'outre−tombe. L'amour dont vous vous êtes épris pour mon ombre me permet de croire, sans trop d'orgueil, que vous n'eussiez pas été insensible à mes charmes terrestres ; mais cela ne devait pas être. Ce siège non occupé, qui m'isolait des autres convives, me paraissait un symbole de mon sort ; il m'annonçait l'attente vaine et la solitude au milieu de la foule. Ce sinistre présage n'a été que trop bien rempli. Mon voisin de gauche était, à ce que je sus depuis, un personnage académique fort aimable, quoique savant. Il essaya à plusieurs reprises de me faire parler, mais je ne répondais que par monosyllabes, et encore ces monosyllabes s'adaptaient si mal aux demandes, que l'interlocuteur rebuté me prit pour une sotte et m'abandonna pour converser avec son autre voisine.

A peine touchai−je du bout des lèvres à quelques mets ; je me sentais le coeur si gros que je ne pouvais manger. Le dîner se termina enfin et l'on passa au salon, et des causeries disséminées s'établirent selon les sympathies des convives. Dans un groupe assez rapproché du fauteuil où j'étais assise pour que j'entendisse tout ce qui s'y disait, votre nom, prononcé par M. d'Aversac, excita ma curiosité. "Ce diable de Malivert, disait d'Aversac, est entiché de son pacha ; de son côté, le pacha raffole de Malivert ; ils ne se quittent plus. Mohamed, Mustapha, je ne sais trop comment il s'appelle, veut emmener Guy en Egypte. Il parle de mettre à sa disposition un bateau à vapeur pour remonter jusqu'aux premières cataractes ; mais Guy, qui est aussi barbare que le Turc est civilisé, préférerait une cange comme plus pittoresque. Ce projet sourit à Malivert qui trouve qu'il fait bien froid à Paris. Il aimerait assez hiverner au Caire et y continuer ses études sur l'architecture arabe commencées à l'Alhambra ; mais s'il va là−bas, j'ai peur qu'on ne le revoie jamais et qu'il n'embrasse l'islamisme comme Hassan, le héros de Namouna.

− Il en est bien capable, répondit un jeune homme mêlé au groupe ; il a toujours manifesté un goût médiocre pour la civilisation occidentale.

− Bah ! reprit un autre, quand il aura porté quelques costumes exacts, pris une douzain de bains de vapeur, acheté aux Djellabs une ou deux esclaves qu'il revendra à perte, grimpé sur les pyramides, crayonné le profil camard du sphinx, il reviendra fouler tranquillement l'asphalte du boulevard des Italiens, qui est après tout le seul endroit habitable de l'univers."

Cette conversation me jeta dans un grand trouble. Vous alliez partir ; pour combien de temps ? Qui le savait ? Aurais−je la chance de vous rencontrer avant votre départ et de vous laisser au moins mon image à emporter ? C'est un bonheur auquel je n'osais plus croire après tant d'essais inutiles.

De retour à la maison, après avoir rassuré ma mère, qui sur ma pâleur m'avait crue malade, ne pouvant soupçonner ce qui se passait dans mon âme, je me mis à réfléchir profondément sur ma situation. Je me demandai si cet entêtement des circonstances à nous séparer n'était pas comme un secret avis de la destinée auquel il serait dangereux de ne pas obéir. Peut−être deviez−vous m'être fatal et avais−je tort de m'obstiner ainsi à me trouver sur votre passage. Ma raison seule parlait, car mon coeur n'acceptait pas cette idée et voulait jusqu'au bout courir les risques de son amour. Je me sentais invinciblement attachée à vous, et ce lien, si frêle en apparence, était plus solide qu'une chaîne de diamants. Par malheur il ne liait que moi.

"Que le sort des femmes est douloureux ! me disais−je : condamnées à l'attente, à l'inaction, au silence, elles ne peuvent, sans manquer à la pudeur, manifester leurs sympathies ; il faut qu'elles subissent l'amour qu'elles inspirent et elles ne doivent jamais déclarer celui qu'elles ressentent. Dès que mon âme s'est éveillée, un sentiment unique s'est emparé d'elle, sentiment pur, absolu, éternel, et l'être qui en est l'objet l'ignorera peut−être toujours. Comment lui faire savoir qu'une jeune fille, qu'il aimerait sans doute s'il pouvait soupçonner un tel secret, ne vit et ne respire que pour lui ? "

Un instant j'eus l'idée de vous écrire une de ces lettres comme parfois, dit−on, les auteurs en reçoivent, où, sous le voile de l'admiration, se laissent deviner des sentiments d'un autre genre et qui sollicitent quelque rendez−vous non compromettant dans un théâtre ou dans une promenade ; mais ma délicatesse féminine se révoltait contre l'emploi d'un pareil moyen, et j'avais peur que vous ne me prissiez pour un bas bleu voulant faire par votre protection recevoir un roman à la Revue des Deux Mondes.

D'Aversac avait dit vrai. La semaine suivante vous étiez parti pour le Caire avec votre pacha. Ce départ, qui rejetait mes espérances à une époque incertaine, m'inspira une mélancolie que j'avais peine à cacher. L'intérêt de ma vie était suspendu. Je n'avais plus de coquetterie, et quand j'allais dans le monde, je laissais ma femme de chambre décider du choix de mes parures. A quoi bon être belle puisque vous n'étiez pas là ! Je l'étais cependant encore assez pour être entourée comme Pénélope d'une cour de prétendants. Peu à peu, notre salon fréquenté par les amis de mon père, hommes graves et un peu mûrs, s'était peuplé de figures plus jeunes, très assidues à nos vendredis. Dans les embrasures des portes, je voyais de beaux ténébreux correctement frisés, dont le noeud de cravate avait coûté de profondes méditations, me jeter à la dérobée des regards passionnés et fascinateurs. D'autres, pendant les figures de la contredanse, quand il y avait sauterie au piano, poussaient des soupirs que je mettais, sans être touchée le moins du monde, sur le compte de l'essoufflement. Quelques−uns plus hardis risquaient quelques phrases morales et poétiques sur les félicités d'une union bien assortie et se prétendaient faits tout exprès pour le bonheur légitime. Comme ils étaient tous soignés, parfaits, irréprochables, d'une délicatesse idéale ! Le parfum de leurs cheveux venait de chez Houbigant, leurs habits étaient taillés par Renard. Que pouvait demander de plus une imagination exigeante et romanesque ? Aussi ces beaux jeunes gens paraissaient−ils naïvement surpris du peu d'impression qu'ils produisaient sur moi. Les plus dépités allèrent, je crois, jusqu'à me soupçonner de poésie. Quelques partis sérieux se présentèrent. Ma main fut plus d'une fois demandée à mes parents ; mais, consultée, je répondis toujours, par la négative, trouvant à propos des objections excellentes. On n'insistait pas, j'étais si jeune qu'il n'y avait pas lieu de se presser pour se repentir plus tard de la précipitation du choix. Croyant à quelque préférence cachée, ma mère m'interrogea et je fus sur le point de m'ouvrir à elle, mais une invincible pudeur me retint. Cet amour que j'éprouvais seule et que vous ignoriez me semblait un secret que je ne devais pas dévoiler sans votre assentiment. Il ne m'appartenait pas tout à fait, et vous en aviez une moitié. Je gardai donc le silence, et d'ailleurs comment avouer, même à la plus indulgente des mères, cette passion folle − elle pouvait paraître telle − née d'une impression d'enfance dans le parloir d'un couvent, opiniâtrement maintenue au fond de mon âme et que rien ne justifiait au point de vue humain ? Si j'eusse parlé, ma mère, car mon choix n'avait rien de blâmable ni d'impossible, eût sans doute cherché à nous réunir et trouvé pour vous faire prononcer quelqu'un de ces subterfuges que savent, en pareille occasion, inventer les femmes les plus honnêtes et les plus vertueuses. Mais cette idée répugnait à ma probité virginale. Je ne voulais entre vous et moi aucun intermédiaire. Vous deviez me remarquer et me deviner vous−même. A ce prix seul je pouvais être heureuse et me pardonner d'avoir été la première à vous aimer. Il fallait cette consolation et cette excuse

à ma pudeur de jeune fille. Ce n'était ni orgueil ni coquetterie, mais un pur sentiment de dignité féminine.

Le temps se passa et vous revîntes d'Egypte. On commença à parler de vos assiduités chez Mme d'Ymbercourt, dont on vous prétendait fort amoureux. Mon coeur s'alarma et je désirai voir ma rivale. On me la montra dans sa loge aux Italiens. Je tâchai de la juger impartialement et je la trouvai belle, mais sans charme et sans finesse, comme la copie d'une statue classique faite par un sculpteur médiocre. Elle réunissait tout ce qui forme l'idéal des sots et je m'étonnai que vous eussiez le moindre goût pour cette idole. Il manquait à la figure de Mme d'Ymbercourt, si régulière d'abord, le trait particulier, la grâce originale, le charme inopiné. Telle elle paraissait ce soir−là, telle elle devait toujours être. Malgré ce qu'on disait, j'eus l'amour−propre de n'être pas jalouse de cette femme. Cependant les bruits répandus sur votre mariage prenaient de la consistance. Comme les mauvaises nouvelles parviennent toujours à ceux qu'elles intéressent, j'étais informée de tout ce qui se passait entre vous et Mme d'Ymbercourt. L'un disait que les premiers bans étaient publiés ; l'autre allait jusqu'à fixer le jour précis de la cérémonie. Je n'avais pas le moyen de vérifier l'exactitude ou la fausseté de ces bruits. Cela paraissant à tout le monde une affaire arrangée et très convenable sous tous les rapports, il me fallut bien y croire. Pourtant la voix secrète de mon coeur m'affirmait que vous n'aimiez pas Mme d'Ymbercourt. Mais souvent des mariages se font sans amour pour avoir une maison, pour régulariser sa position dans le monde, par ce besoin de repos qu'on éprouve après les écarts et les fougues de la jeunesse. Un profond désespoir s'empara de moi. Je voyais ma vie se fermer, mon chaste rêve caressé si longtemps s'évanouir à jamais. Je ne pouvais même plus penser à vous dans le coin le plus mystérieux de mon âme, car vous, appartenant à une autre devant Dieu et les hommes, cette pensée innocente jusqu'alors devenait coupable, et dans ma passion de jeune fille il ne s'était rien glissé dont mon ange gardien pût rougir. Une fois, je vous rencontrai au bois de Boulogne chevauchant près de la calèche de Mme d'Ymbercourt, mais je me rejetai au fond de la voiture, prenant autant de soin pour me cacher que j'en eusse mis auparavant pour être vue. Cette rapide vision fut la dernière.

J'avais dix−sept ans à peine. Qu'allais−je devenir ? Comment finir une existence secrètement brisée dès son début ? Fallait−il accepter un des partis qu'approuveraient mes parents dans leur sagesse ? C'est ce qu'en pareille occasion ont fait bien des jeunes filles séparées comme moi de leur idéal par d'obscures fatalités. Mais ma loyauté se révoltait contre un semblable compromis. Selon moi, ma première et unique pensée d'amour ayant été pour vous, je ne pouvais en ce monde appartenir qu'à vous seul, et toute autre union m'eût paru une sorte d'adultère. Mon coeur n'avait qu'une page ; vous y aviez écrit votre nom sans le vouloir, et nul autre ne devait l'y remplacer. Votre mariage ne me relevait pas de ma fidélité. Inconscient de mon amour, vous étiez libre, mais moi j'étais liée. L'idée d'être la femme d'un autre m'inspirait une insurmontable horreur, et après plusieurs prétendants refusés, sachant combien est difficile dans le monde la position de vieille fille, je me décidai à quitter le siècle et à entrer en religion. Dieu seul pouvait abriter ma douleur et la consoler peut−être.

XI

J'entrai, comme novice, au couvent des soeurs de la Miséricorde, malgré les remontrances et les supplications de mes parents, qui attendrirent mais n'ébranlèrent pas mon courage. Si ferme que soit la résolution dont on est armé, c'est un moment terrible que celui de la séparation suprême. Au bout d'un long couloir, une grille marque la limite du monde et du cloître. La famille peut accompagner jusqu'à ce seuil infranchissable pour tout profane la vierge qui se dévoue à Dieu. Après les derniers embrassements, dont des figures mornes et voilées attendent la fin d'un air impassible, le battant s'entrouvre juste assez pour laisser passer la novice que des bras d'ombre semblent entraîner, et il retombe avec un bruit de fer qui se prolonge dans le silence des corridors comme un tonnerre sourd. Le son que rend le couvercle d'un cercueil qui se ferme n'est pas plus lugubre et ne retentit pas plus douloureusement sur le coeur. Je me sentis pâlir, et un froid glacial m'enveloppa. Je venais de faire mon premier pas hors de la vie terrestre, désormais close pour moi. Je pénétrais dans cette région froide où les passions s'éteignent, où les souvenirs s'effacent, où les rumeurs du siècle n'arrivent plus. Là rien n'existe que la pensée de Dieu. Elle suffit à remplir le vide effrayant et le silence qui règne en ces lieux, aussi profond que celui de la tombe. J'en puis parler puisque je suis morte.

Ma piété, quoique tendre et fervente, n'était pas poussée jusqu'à l'exaltation mystique. C'était un motif humain plutôt qu'une vocation impérieuse qui m'avait fait chercher la paix à l'ombre du cloître. J'étais une naufragée de l'âme, brisée sur un écueil inconnu, et mon drame, invisible pour tous, avait eu son dénouement tragique. Au commencement, j'éprouvai donc ce que dans la vie dévote on appelle des aridités, des fatigues, des retours vers le monde, de vagues désespérances, dernières tentations de l'esprit du siècle voulant reprendre sa proie ; mais bientôt ce tumulte s'apaisa. L'habitude des prières et des pratiques religieuses, la régularité des offices et la monotonie d'une règle calculée pour dompter les rébellions de l'âme et du corps tournèrent vers le ciel des pensées qui se souvenaient encore trop de la terre. Votre image vivait toujours dans mon coeur, mais je parvins à ne plus vous aimer qu'en Dieu.

Le couvent des soeurs de la Miséricorde n'est pas un de ces cloîtres romantiques comme les mondains en imagineraient pour abriter un désespoir d'amour. Point d'arcades en ogive, de colonnettes festonnées de lierre, de rayon de lune pénétrant par le trèfle d'une rosace brisée et jetant sa lueur sur l'inscription d'une tombe. Point de chapelle aux vitraux diaprés, aux piliers fuselés, aux clefs de voûtes découpées à jour, excellent motif de décoration ou de diorama. La religiosité qui cherche à soutenir le christianisme par son côté pittoresque et poétique n'y trouverait aucun thème à descriptions dans le genre de Chateaubriand. La bâtisse en est moderne et n'offre pas le moindre recoin obscur pour loger une légende. Rien n'y amuse les yeux ; aucun ornement, aucune fantaisie d'art, ni peinture, ni sculpture ; ce ne sont que lignes sèches et rigides. Une clarté blanche illumine comme un jour d'hiver la pâleur des longs couloirs, aux parois coupées par les portes symétriques des cellules, et glace d'une lumière frisante les planchers luisants. Partout règne une sévérité morne, insouciante du beau et ne songeant point à revêtir l'idée d'une forme. Cette architecture maussade a l'avantage de ne pas distraire des âmes qui doivent être abîmées en Dieu. Aux fenêtres placées haut, des barreaux de fer se croisent serrés, et par leurs noirs quadrilles ne laissent du dehors entrevoir que le ciel bleu ou gris. On est là au milieu d'une forteresse élevée contre les embûches du monde. La solidité de la clôture suffit. La beauté serait superflue.

Elle−même, la chapelle ne se livre qu'à moitié aux dévotions des fidèles extérieurs. Une grande grille montant du sol à la voûte, et garnie d'épais rideaux verts, s'interpose comme la herse d'une place de guerre entre l'église et le choeur réservé aux religieuses. Des stalles de bois aux sobres moulures et lustrées par le frottement, le garnissent de chaque côté. Au fond, vers le milieu, sont placés trois sièges pour la supérieure et ses deux assistantes. C'est là que les soeurs viennent entendre l'office divin, le voile baissé et traînant leur longue robe noire, sur laquelle se dessine une large bande d'étoffe blanche, semblable à la croix d'un drap funèbre dont on aurait retranché les bras. De la tribune à treillis où se tiennent les novices, je les regardais saluer la supérieure et l'autel, s'agenouiller, se prosterner, s'engloutir dans leurs stalles changées en prie−Dieu. A l'élévation, le rideau du milieu s'entrouvre à demi et permet d'entrevoir le prêtre consommant le saint

sacrifice à l'autel placé en face du choeur. La ferveur de ces adorations m'édifiait et me confirmait dans ma résolution de rompre avec le monde, vers lequel je pouvais encore revenir. Dans cette atmosphère d'extase et d'encens, aux tremblantes lueurs de cierges jetant un rayon pâle sur ces fronts prosternés, mon âme se sentait pousser des ailes et tendait de plus en plus à s'élever vers les régions éthérées. Le plafond de la chapelle s'emplissait d'azur et d'or, et dans une trouée du ciel, il me semblait voir du bord d'un nuage lumineux les anges se pencher vers moi avec un sourire et me faire signe de venir à eux, et je n'apercevais plus la teinte fausse du badigeon, le goût médiocre du lustre et la pauvreté des peintures encadrées de bois noir.

Le temps de prononcer mes voeux approchait ; on m'entourait de ces encouragements flatteurs, de ces prévenances délicates, de ces caresses mystiques, de ces espoirs de félicité parfaite qu'on prodigue dans les couvents aux jeunes novices près de consommer le sacrifice et de se vouer pour toujours au Seigneur. Je n'avais pas besoin de ce soutien, et je pouvais marcher à l'autel d'un pas ferme. Hormis la tendresse de mes parents, forcée, je le croyais du moins, de renoncer à vous, je ne regrettais rien au monde, et ma résolution de n'y pas rentrer était immuable.

Mes épreuves terminées, le jour solennel arriva. Le couvent, d'ordinaire si paisible, était animé d'une sorte d'agitation contenue par la sévère discipline monastique. Les religieuses allaient et venaient dans les couloirs, oubliant parfois ce pas de fantôme que recommande la règle, car c'est un grand événement qu'une prise d'habit. Une nouvelle brebis va se joindre au troupeau et tout le bercail s'émeut. La toilette mondaine dont la novice se revêt pour la dernière fois est un sujet de curiosité, de joie et d'étonnement. On admire avec une sorte de crainte ce satin, ces dentelles, ces perles, ces joyaux destinés à représenter les pompes de Satan. Ainsi parée, je fus conduite au choeur. La supérieure et ses assistantes étaient à leurs places, et dans leurs stalles les religieuses inclinées priaient. Je prononçai les paroles sacramentelles qui me séparaient à jamais des vivants, et, comme le rituel de la cérémonie l'exige, je repoussai du pied le riche carreau de velours sur lequel, à de certains moments, j'avais dû m'agenouiller ; j'arrachai mon collier et mes bracelets, et je me défis de mes parures en signe de renoncement à la vanité et au luxe. J'abjurai la coquetterie de la femme, et cela ne me fut pas difficile, puisque je n'avais pas le droit de vous plaire et d'être belle pour vous.

Puis vint la scène la plus redoutée et la plus lugubre de ce drame religieux : le moment où l'on coupe les cheveux à la nouvelle soeur, vanité désormais inutile. Cela rappelle la toilette du condamné. Seulement la victime est innocente ou tout au moins purifiée par le repentir. Quoique j'eusse bien sincèrement et du fond du coeur fait le sacrifice de toute attache humaine, une blancheur de mort couvrit mon visage lorsque l'acier des ciseaux grinça dans ma longue chevelure blonde étalée que soutenait une religieuse. Les boucles d'or tombaient à flocons épais sur les dalles de la sacristie où l'on m'avait emmenée, et je les regardais d'un oeil fixe pleuvoir autour de moi. J'étais atterrée et pénétrée d'une secrète horreur. Le froid du métal, en m'effleurant la nuque, me faisait tressaillir nerveusement comme au contact d'une hache. Mes dents claquaient, et la prière que j'essayais de dire ne pouvait parvenir à mes lèvres. Des sueurs glaciales comme celles de l'agonie baignaient mes tempes. Ma vue se troublait, et la lampe suspendue devant l'autel de la Vierge me semblait s'éteindre dans un brouillard. Mes genoux se dérobèrent sous moi, et je n'eus que le temps de dire, en étendant les bras comme pour me raccrocher au vide : "Je me meurs."

On me fit respirer des sels, et quand je revins à moi, étonnée des clartés du jour comme une ombre sortant du tombeau, je me trouvai entre les bras des soeurs qui me soutenaient avec un empressement placide et comme accoutumées à de pareilles défaillances.

"Cela ne sera rien, me dit d'un air compatissant la plus jeune des soeurs. Le plus difficile est fait ; recommandez−vous à la sainte Vierge et tout ira bien ; la même chose m'est arrivée quand j'ai prononcé mes voeux. C'est un dernier effort du Malin."

Deux soeurs me revêtirent de la robe noire de l'ordre et me passèrent l'étole blanche, et, me ramenant au choeur, jetèrent sur ma tête rasée le voile, linceul symbolique qui me faisait morte au monde et ne me laissait

plus visible qu'à Dieu. Une légende pieuse que j'avais entendu raconter, affirmait que si l'on demandait au ciel une grâce sous les plis du voile funèbre, elle vous était accordée. Quand le voile m'enveloppa, j'implorai de la bonté divine la faveur de vous révéler mon amour après ma mort, si un tel voeu n'avait rien de coupable. Il me sembla, à je ne sais quelle joie intérieure et subite, que ma prière était exaucée, et j'en éprouvai un grand soulagement, car c'était là ma peine secrète, la pointe qui me piquait au coeur et me faisait nuit et jour souffrir comme une pointe de haire cachée sous les vêtements. J'avais bien renoncé à vous dans ce monde, mais mon âme ne pouvait consentir à garder éternellement son secret.

Vous raconterai−je mon existence au couvent ? Là, les jours suivent les jours, inflexiblement pareils. Chaque heure a sa prière, sa dévotion, sa tâche à remplir ; la vie marche d'un pas égal à l'éternité, heureuse d'approcher du but. Et cependant, ce calme apparent recouvre parfois bien des langueurs, des tristesses et des agitations. La pensée, quoique matée par la prière et la méditation, s'égare en rêverie. La nostalgie du monde vous prend. Vous regrettez la liberté, la famille, la nature ; vous songez au vaste horizon inondé de lumière, aux prairies étoilées de fleurs, aux collines avec leurs ondulations boisées, aux fumées bleuâtres qui montent le soir des campagnes, à la route où roulent les voitures, au fleuve que sillonnent les barques, à la vie, au mouvement, au bruit joyeux, à la variété sans cesse renaissante des objets. On voudrait aller, courir, voler ; on envie à l'oiseau ses ailes ; on s'agite dans son tombeau, on franchit en idée les hautes murailles du couvent, et la pensée revient aux endroits aimés, aux scènes d'enfance et de jeunesse, qui revivent avec une magique vivacité de détail. Vous arrangez d'inutiles plans de bonheur, oubliant que le verrou de l'irrévocable est désormais tiré sur vous. Les âmes les plus religieuses sont exposées à ces tentations, à ces souvenirs, à ces mirages que la volonté repousse ; que la prière essaie de dissiper, mais qui n'en renaissent pas moins dans le silence et la solitude de la cellule, entre ces quatre murs blancs qui n'ont pour toute décoration qu'un crucifix de bois noir. Votre pensée, éloignée d'abord par la ferveur des premiers moments, me revenait plus fréquente et plus attendrie. Le regret d'une félicité perdue m'oppressait douloureusement le coeur, et souvent des larmes silencieuses coulaient le long de mes joues pâles sans que j'en eusse conscience. La nuit, parfois, je pleurais en rêvant, et le matin je trouvais mon rude traversin tout mouillé de cette rosée amère. Dans des songes plus heureux, je me voyais sur le perron d'une villa, montant avec vous, au retour d'une promenade, un escalier blanc tacheté de découpures bleuâtres par l'ombre de grands arbres voisins. J'étais votre femme et vous me jetiez des regards caressants et protecteurs. Tout obstacle entre nous avait disparu. Mon âme ne consentait pas à ces riants mensonges dont elle se défendait comme d'un péché. Je m'en confessais, j'en faisais pénitence. Je veillais dans la prière et je luttais contre le sommeil pour me soustraire à ces illusions coupables, mais elles revenaient toujours.

Ce combat minait mes forces, qui ne tardèrent pas à s'altérer. Sans être maladive, j'étais délicate. La rude vie claustrale, avec ses jeûnes, ses abstinences, ses macérations, la fatigue des offices nocturnes, le froid sépulcral de l'église, les rigueurs d'un long hiver dont me préservait mal un mince froc d'étamine, et, plus que tout cela, les combats de l'âme, les alternatives d'exaltation et d'abattement, de doute et de ferveur, la crainte de ne pouvoir livrer au divin Epoux qu'un coeur distrait par un attachement humain et d'encourir les vengeances célestes, car Dieu est jaloux et ne peut souffrir de partage ; peut−être aussi la jalousie que m'inspirait Mme d'Ymbercourt, toutes ces causes agissaient sur mon organisation d'une façon désastreuse. Mon teint avait pris le ton mat de la cire de cierge ; mes yeux agrandis par la maigreur brillaient fiévreusement dans leur orbite meurtrie ; les veines de mes tempes se dessinaient en réseaux d'un azur plus foncé, et mes lèvres avaient perdu leurs fraîches couleurs roses. Les violettes de la mort prochaine commençaient à y fleurir. Mes mains étaient devenues fluettes, transparentes et pâles comme des mains d'ombre. La mort n'est pas considérée au couvent comme dans le monde ; on la voit arriver avec joie : c'est la délivrance de l'âme, la porte ouverte du ciel, la fin des épreuves et le commencement de la béatitude. Dieu retire à lui plutôt que les autres ses préférées, celles qu'il aime, et il abrège leur passage dans cette vallée de misères et de larmes. Des prières pleines d'espérance dans leur psalmodie funèbre entourent le grabat de la moribonde que les sacrements purifient de toute souillure terrestre et sur qui rayonne déjà la lueur de l'autre vie. Elle est pour ses soeurs un objet d'envie et non d'épouvante.

Je voyais s'approcher le terme fatal sans frayeur ; j'espérais que Dieu me pardonnerait un amour unique, si chaste, si pur, si involontaire, et que je m'étais efforcée d'oublier dès qu'il avait paru coupable à mes yeux, et voudrait bien me recevoir en sa grâce. Je fus bientôt si faible qu'il m'arrivait de m'évanouir dans mes prosternations et de rester étendue comme morte sous mon voile, la face contre le plancher ; on respectait mon immobilité, qu'on prenait pour de l'extase ; puis, voyant que je ne me relevais pas, deux religieuses se penchaient vers moi, me redressaient comme un corps inerte, et, les mains sous mes aisselles, me reconduisaient ou plutôt me rapportaient à ma cellule, que bientôt je ne dus plus quitter. Je restais de longues heures toute habillée sur mon lit, égrenant mon rosaire entre mes doigts amaigris, perdue dans quelque vague méditation et me demandant si mon voeu serait accompli après ma mort. Mes forces décroissaient visiblement, et ces remèdes qu'on apportait à mon mal pouvaient diminuer ma souffrance, mais non me guérir. Je ne le souhaitais pas d'ailleurs, car j'avais par delà cette vie un espoir longtemps caressé, et dont la réalisation possible m'inspirait une sorte de curiosité d'outre−tombe. Mon passage de ce monde dans l'autre se fit de la manière la plus douce. Tous les liens de l'esprit et de la matière étaient brisés, excepté un fil plus ténu mille fois que ces fils de la Vierge qui flottent dans les airs par les beaux jours d'automne, et qui seul retenait mon âme, prête à ouvrir ses ailes au souffle de l'infini. Des alternatives de lumière et d'ombre, pareilles à ces lueurs intermittentes que jette une veilleuse avant d'expirer, palpitaient devant mes yeux déjà troubles. Les prières que les soeurs agenouillées murmuraient auprès de moi et auxquelles je m'efforçais de me joindre mentalement ne m'arrivaient que comme des bourdonnements confus, des rumeurs vagues et lointaines. Mes sens amortis ne percevaient plus rien de la terre, et ma pensée, abandonnant mon cerveau, voltigeait incertaine, dans un rêve bizarre, entre le monde matériel et le monde immatériel, n'appartenant plus à l'un et n'étant pas encore à l'autre, pendant que machinalement mes doigts pâles comme de l'ivoire froissaient et ramenaient les plis du drap. Enfin mon agonie commença et on m'entendit à terre, un sac de cendre sous la tête, pour mourir dans l'humble attitude qui convient à une pauvre servante de Dieu rendant sa poussière à la poussière. L'air me manquait de plus en plus ; j'étouffais ; un sentiment d'angoisse extraordinaire me serrait la poitrine : l'instinct de la nature luttait encore contre la destruction : mais bientôt cette lutte inutile cessa, et dans un faible soupir mon âme s'exhala de mes lèvres.

XII

Des mots humains ne peuvent rendre la sensation d'une âme qui, délivrée de sa prison corporelle, passe de cette vie dans l'autre, du temps dans l'éternité et du fini dans l'infini. Mon corps immobile et déjà revêtu de cette blancheur mate, livrée de la mort, gisait sur sa couche funèbre, entouré des religieuses en prière, et j'en était aussi détachée que le papillon peut l'être de la chrysalide, coque vide, dépouille informe qu'il abandonne pour ouvrir ses jeunes ailes à la lumière inconnue et soudainement révélée. A une intermittence d'ombre profonde avait succédé un éblouissement de splendeurs, un élargissement d'horizons, une disparition de toute limite et de tout obstacle, qui m'enivraient d'une joie indicible. Des explosions de sens nouveaux me faisaient comprendre les mystères impénétrables à la pensée et aux organes terrestres. Débarrassée de cette argile soumise aux lois de la pesanteur, qui m'alourdissait naguère encore, je m'élançais avec une alacrité folle dans l'insondable éther. Les distances n'existaient plus pour moi, et mon simple désir me rendait présente où je voulais être. Je traçais de grands cercles d'un vol plus rapide que la lumière à travers l'azur vague des espaces, comme pour prendre possession de l'immensité, me croisant avec des essaims d'âmes et d'esprits.

Une lumière fourmillante, brillant comme une poussière diamantée, formait l'atmosphère ; chaque grain de cette poussière étincelante, comme je m'en aperçus bientôt, était une âme. Il s'y dessinait des courants, des remous, des ondulations, des moires comme dans cette poudre impalpable qu'on étend sur les tables d'harmonie pour étudier les vibrations sonores, et tous ces mouvements causaient dans la splendeur des recrudescences d'éclat. Les nombres que les mathématiques peuvent fournir au calcul se plongeant dans les profondeurs de l'infini ne sauraient, avec leurs millions de zéros ajoutant leur énorme puissance au chiffre initial, donner une idée même approximative de l'effrayante multitude d'âmes qui composent cette lumière différente de la lumière matérielle autant que le jour diffère de la nuit.

Aux âmes ayant déjà passé par les épreuves de la vie, depuis la création de notre monde et celle des autres univers, se joignaient les âmes en expectative, les âmes vierges, qui attendaient leur tour de s'incarner dans un corps, sur une planète d'un système quelconque. Il y en avait assez pour peupler pendant des milliards d'années tous ces univers, expiration de Dieu, qu'il doit résorber en ramenant à lui son souffle quand l'ennui de son oeuvre le prendra. Ces âmes, quoique dissemblables d'essence et d'aspect, selon le monde qu'elles devaient habiter, malgré l'infinie variété de leurs types, rappelaient toutes le type divin, et étaient faites à l'image de leur créateur. Elles avaient pour monade constitutive l'étincelle céleste. Ces âmes étaient blanches comme le diamant, les autres colorées comme le rubis, l'émeraude, le saphir, la topaze et l'améthyste. Faute d'autres termes que vous puissiez comprendre, j'emploie ces noms de pierreries, vils cailloux, cristaux opaques, aussi noirs que l'encre, et dont les plus brillants ne seraient que des taches sur ce fond de splendeurs vivantes.

Parfois passait quelque grand ange portant un ordre de Dieu au bout de l'infini et faisant osciller les univers aux palpitations de ses ailes démesurées. La voie lactée ruisselait sur le ciel, fleuve de soleils en fusion. Les étoiles que je voyais sous leur forme et leur grandeur véritables, dans leur énormité dont l'imagination de l'homme ne saurait se faire aucune idée, scintillaient avec des flamboiements immenses et farouches ; derrière celles−là et entre leurs interstices, à des profondeurs de plus en plus vertigineuses, j'en apercevais d'autres et d'autres encore, de sorte que le fond du firmament n'apparaissait nulle part et que j'aurais pu me croire enfermée au centre d'une prodigieuse sphère toute constellée d'astres à l'intérieur. Leurs lumières blanches, jaunes, bleues, vertes, rouges, atteignaient des intensités et des éclats à faire paraître noire la clarté de notre soleil, mais que les yeux de mon âme supportaient sans peine. J'allais, je venais, montant, descendant, parcourant en une seconde des millions de lieues à travers des lueurs d'aurores, des reflets d'iris, des irradiations d'or et d'argent, des phosphorescences diamantées, des élancements stellaires, dans toutes les magnificences, toutes les béatitudes et tous les ravissements de la lumière divine. J'entendais la musique des sphères dont un écho parvint à l'oreille de Pythagore ; les nombres mystérieux, pivots de l'univers, en marquaient le rythme. Avec un harmonieux ronflement, puissant comme le tonnerre et doux comme la flûte, notre monde, entraîné par son astre central, circulait lentement dans l'espace, et j'embrassais d'un seul regard

les planètes, depuis Mercure jusqu'à Neptune, décrivant leurs ellipses, accompagnées de leurs satellites. Une intuition rapide me révélait les noms dont les nomme le ciel. Je connaissais leur structure, leur pensée, leur but ; aucun secret de leur vie prodigieuse ne m'était caché. Je lisais à livre ouvert dans ce poème de Dieu qui a pour lettres des soleils. Que ne m'est−il permis de vous en expliquer quelques pages ! mais vous vivez encore parmi les ténèbres inférieures, et vos yeux s'aveugleraient à ces clartés fulgurantes.

Malgré l'ineffable beauté de ce merveilleux spectacle, je n'avais cependant pas oublié la terre, le pauvre séjour que je venais de quitter. Mon amour, vainqueur de la mort, me suivait au delà du tombeau, et je voyais avec une volupté divine, une félicité radieuse, que vous n'aimiez personne, que votre âme était libre et qu'elle pourrait être à moi pour toujours. Je savais alors ce que j'avais pressenti. Nous étions prédestinés l'un à l'autre. Nos âmes formaient ce couple céleste qui, en se fondant, fait un ange ; mais ces deux moitiés du tout suprême, pour se réunir dans l'immortalité, doivent s'être cherchées dans la vie, devinées sous les voiles de la chair, à travers les épreuves, les obstacles et les diversions. Moi seule avais senti la présence de l'âme soeur et m'étais élancée vers elle, poussée par l'instinct qui ne trompe pas. Chez vous la perception, plus confuse, n'avait fait que vous mettre en garde contre les liens et les amours vulgaires. Vous compreniez qu'aucune de ces âmes n'était faite pour vous, et, passionné sous une apparente froideur, vous vous réserviez pour un plus haut idéal. Grâce à la faveur qui m'était accordée, je pouvais vous faire connaître cet amour que vous aviez ignoré pendant ma vie, et j'espérais vous inspirer le désir de me suivre dans la sphère que j'habite. Je n'avais pas de regret. Qu'est−ce que la plus heureuse liaison humaine auprès du bonheur dont jouissent deux âmes dans l'éternel baiser de l'amour divin ? Jusqu'au moment suprême, ma tâche se bornait à empêcher le monde de vous engager dans ses voies et de vous écarter de moi à jamais. Le mariage lie dans ce monde et dans l'autre, mais vous n'aimiez pas Mme d'Ymbercourt ; ma qualité d'esprit me permettait de lire dans votre coeur et je n'avais rien à craindre de ce côté ; cependant vous pouviez vous lasser de ne pas voir apparaître l'idéal rêvé, et, par fatigue, indolence, découragement, besoin d'en finir, vous laisser aller à cette union vulgaire.

Quittant les zones lumineuses, je m'abaissai ves la terre, que je vis passer sous moi roulant avec elle sa brumeuse atmosphère et ses bandes de nuages. Je vous trouvai sans peine et j'assistai, témoin invisible, à votre vie, lisant dans votre pensée et l'influençant à votre insu. Par ma présence que vous ne soupçonniez pas, j'éloignais les idées, les désirs, les caprices qui eussent pu vous détourner du but vers lequel je vous dirigeais. Je détachais peu à peu votre âme de toute entrave terrestre ; pour vous mieux garder, je répandais dans votre logis un vague enchantement qui vous le faisait aimer. Vous y sentiez autour de vous comme une impalpable et muette caresse, et vous y éprouviez un inexplicable bien−être : il vous semblait, sans pouvoir vous en rendre compte, que votre bonheur était enfermé entre ces murailles que je peuplais. Un amant qui, par une nuit d'orage, lit près d'un bon feu le poète qu'il préfère, pendant que sa maîtresse endormie repose un bras sur sa tête dans l'alcôve profonde, livrée à de doux songes, a ce sentiment de félicité intime, de claustration amoureuse ; rien ne vaut au dehors la peine qu'il franchisse ce seuil adoré ; tout le monde est pour lui enfermé dans cette chambre. Il fallait peu à peu vous préparer à mon apparition et me mettre mystérieusement en rapport avec vous ; entre un esprit et un vivant non initié les communications sont difficiles. Un profond abîme sépare ce monde−ci de l'autre. Je l'avais franchi, mais ce n'était pas assez ; je devais me rendre sensible à vos yeux couverts encore du bandeau et ne voyant pas l'immatériel à travers l'opacité des choses.

Mme d'Ymbercourt, poursuivant toujours son idée de mariage, vous attirait chez elle et harcelait votre nonchalance de ses empressements. Substituant ma volonté à votre pensée endormie, je vous fis écrire au billet de la dame cette réponse où se trahissaient vos secrets sentiments et qui vous causa tant de surprise. L'idée du surnaturel s'éveilla chez vous, et, plus attentif, vous comprîtes qu'une puissance mystérieuse se mêlait à votre vie. Le soupir que je poussai lorsque, malgré l'avertissement, vous vous décidâtes à sortir, quoique faible et vague comme une vibration de harpe éolienne, vous troubla profondément et remua dans votre âme d'occultes sympathies. Vous y aviez deviné un accent de souffrance féminine. Je ne pouvais encore me manifester à vous d'une façon plus précise, car vous n'étiez pas assez dégagé des ombres de la matière, et j'apparus au baron de Féroë, un disciple de Swedenborg, un voyant, pour lui recommander de vous dire cette

phrase mystérieuse qui vous mit en garde contre les périls que vous couriez et vous donna le désir de pénétrer dans le monde des esprits où vous appelait mon amour. Vous savez le reste. Dois−je remonter là−haut ou rester ici−bas, et l'ombre sera−t−elle plus heureuse que la femme ? ...

Ici, l'impulsion qui faisait courir sur le papier la plume de Malivert s'arrêta, et la pensée du jeune homme, suspendue par l'influence de Spirite, reprit possession de son cerveau. Il lut ce qu'il venait d'écrire d'une façon inconsciente, et s'affermit dans la résolution d'aimer uniquement et jusqu'à la mort cette âme charmante qui avait souffert pour lui dans son court passage sur la terre. "Mais quelles seront nos relations ? se disait−il ; Spirite m'emmènera−t−elle dans les régions où elle plane, ou voltigera−t−elle autour de moi, visible pour moi seul ? Me répondra−t−elle si je lui parle, et comment l'entendrai−je ? "

C'étaient là des questions qu'il n'était pas facile de résoudre ; aussi Malivert, après les avoir agitées, les abandonna−t−il, et resta plongé dans une longue rêverie dont Jack le fit sortir en annonçant le baron de Féroë.

Les deux amis échangèrent une poignée de main, et le Suédois aux moustaches d'or pâle se jeta dans un fauteuil.

"Guy, je viens sans façon vous demander à déjeuner, dit−il en allongeant ses pieds sur le garde−feu ; je suis sorti de bonne heure, et en passant devant votre maison, cette fantaisie m'a pris de vous faire une visite presque aussi matinale que celle d'un garde du commerce.

− Vous avez bien fait, baron, et c'est là un heureux caprice, répondit Malivert en sonnant Jack, à qui il donna des ordres pour qu'on servît le déjeuner et qu'on mît deux couverts.

− On dirait, mon cher Guy, que vous ne vous êtes pas couché, dit le baron en regardant les bougies qui avaient brûlé jusqu'aux bobèches et les feuillets d'écriture épars sur la table. Vous avez travaillé cette nuit. Cela va−t−il bientôt paraître ? Est−ce un roman, est−ce un poème ?

− C'est peut−être un poème, répondit Malivert, mais il n'est pas de ma composition : je n'ai fait que tenir la plume sous une inspiration supérieure à la mienne.

− Je comprends, reprit le baron, Apollon dictait, Homère écrivait : ces vers−là sont les meilleurs.

− Ce poème, si c'en est un, n'est pas en vers, et ce n'est pas un dieu de la mythologie qui me le soufflait.

− Pardon ! j'oubliais que vous êtes romantique, et qu'il faut laisser devant vous Apollon et les Muses dans le dictionnaire de Chompré ou les lettres à Emilie.

− Puisque vous avez été en quelque sorte mon mystagogue et mon initiateur au surnaturel, mon cher baron, je n'ai aucun motif de vous cacher que ces feuillets pris pour de la copie, comme disent les imprimeurs, m'ont été dictés, cette nuit et les précédentes, par l'esprit qui s'intéresse à moi et qui semble vous avoir connu sur terre, car vous êtes nommé dans son récit.

− Vous vous êtes servi de medium, parce que les rapports ne sont pas encore bien établis entre vous et l'esprit qui vous visite, répondit le baron de Féroë ; mais bientôt vous n'aurez plus besoin de ces moyens lents et grossiers de communication. Vos âmes se pénétreront par la pensée et le désir, sans aucun signe extérieur."

Jack vint annoncer que le déjeuner était servi. Malivert, tout bouleversé de cette aventure étrange, de cette bonne fortune d'outre−tombe que don Juan eût enviée, touchait à peine les morceaux placés devant lui. Le baron de Féroë mangeait, mais avec une sobriété swedenborgienne, car celui qui veut vivre en commerce

avec les esprits doit atténuer autant que possible la matière.

"Vous avez là d'excellent thé, dit le baron ; du thé vert à pointes blanches, cueilli après les premières pluies du printemps, et que les mandarins boivent sans sucre, à petites gorgées, dans des tasses enveloppées de filigrane de peur de se brûler les griffes. C'est la boisson par excellence des songeurs, et l'excitation qu'elle produit est tout intellectuelle. Rien ne secoue plus légèrement la pesanteur humaine et ne prédispose mieux à la vision des choses que le vulgaire ne voit pas. Puisque vous allez maintenant vivre dans une sphère immatérielle, je vous recommande ce breuvage. Mais vous ne m'écoutez pas, mon cher Guy, et je conçois votre distraction. Une situation si nouvelle doit vous préoccuper étrangement.

− Oui, je l'avoue, répondit Malivert, je suis dans une sorte d'ivresse, et je me demande à chaque instant si je ne suis pas en proie à quelque hallucination.

− Chassez de telles idées qui feraient fuir à jamais l'esprit, ne cherchez pas à expliquer l'inexplicable, et abandonnez−vous avec une foi et une soumission absolues à l'influence qui vous guide. Le moindre doute amènerait une rupture et vous causerait d'éternels regrets. Une permission rarement accordée réunit dans le ciel les âmes qui ne se sont pas rencontrées dans la vie ; profitez−en, et montrez−vous digne d'un pareil bonheur.

− J'en serai digne, croyez−le bien, et je ne ferai pas souffrir une autre fois à Spirite les douleurs que je lui ai infligées bien innocemment pendant qu'elle habitait encore ce monde. Mais j'y pense à présent, dans le récit qu'elle m'a dicté, cette âme adorable ne m'a pas dit le nom dont elle se nommait sur terre.

− Tenez−vous à le savoir ? Allez au Père−Lachaise, gravissez la colline, et près de la chapelle vous verrez une tombe de marbre blanc sur laquelle est sculptée une croix couchée et ornée à son croisillon d'une couronne de roses aux délicates feuilles de marbre, chef−d'oeuvre d'un ciseau célèbre. Dans le médaillon formé par la couronne, une courte inscription vous apprendra ce que je n'ai pas été autorisé formellement à vous dire. La tombe, dans son muet langage, parlera à ma place, quoique, à mon avis, ce soit là une curiosité vaine. Qu'importe un nom terrestre, quand il s'agit d'un éternel amour ? Mais vous n'êtes pas encore tout à fait détaché des idées humaines, et cela se conçoit. Il n'y a pas longtemps que vous avez mis le pied hors du cercle qui ferme la vie ordinaire."

Le baron de Féroë prit congé. Guy s'habilla, fit atteler et courut chez les fleuristes les plus en renom pour trouver une gerbe de lilas blanc. On était en plein hiver ; il eut peine à trouver ce qu'il voulait. Mais, à Paris, l'impossible, quand on peut le payer, n'existe pas. Il le trouva donc, et gravit la colline le coeur palpitant et les yeux humides.

Quelques flocons de neige pas encore fondus brillaient comme des larmes d'argent sur les feuilles sombres des ifs, des cyprès, des sapinettes et des lierres, et relevaient de touches blanches les moulures des tombeaux, le sommet et les bras des croix funèbres. Le ciel était bas, d'un gris jaunâtre, lourd comme du plomb, un vrai ciel fait pour se poser sur un cimetière, et la bise aigre gémissait en passant à travers ces ruelles de monuments faits à la taille des morts, et mesurés strictement sur le néant humain. Malivert eut bientôt gagné la chapelle, et non loin de là dans un cadre de lierre d'Irlande, il vit la blanche tombe qu'une légère couche de neige rendait plus blanche encore. Il se pencha sur la grille et lut cette inscription gravée au centre de la couronne de roses : "Lavinia d'Aufideni, en religion soeur Philomène, morte à dix−huit ans." Il allongea le bras par−dessus la clôture, et fit tomber sa gerbe de lilas sur l'inscription, et, quoique sûr du pardon, resta quelques minutes près de la tombe dans une rêveuse contemplation, et le coeur gros de remords : n'était−il pas le meurtrier de cette pure colombe si vite retournée au ciel ?

Pendant qu'il était ainsi accoudé à la grille du monument, laissant couler ses larmes qui tombaient tièdes sur la froide neige, second linceul de la tombe virginale, dans l'épais rideau des nuages grisâtres une éclaircie

s'était formée. Comme une lumière à travers les gazes superposées dont on diminue le nombre, le disque du soleil apparaissait moins indistinct, d'un blanc pâle et plus semblable à la lune qu'à l'astre du jour, un vrai soleil fait pour les morts ! Peu à peu la trouée se fit, et de l'ouverture s'échappa un long rayon visible sur le fond sombre de la brume, qui vint éclairer et faire scintiller sous le mica de la neige, comme sous une rosée d'hiver, la gerbe de lilas blanc et la couronne de roses en marbre.

Dans le tremblement lumineux du rayon où jouaient quelques atomes gelés, Malivert crut distinguer une forme svelte et blanche qui s'élevait de la tombe comme une légère fumée qu'une cassolette d'argent, enveloppée des plis flottants d'un suaire de gaze, semblable à la robe dont les peintres revêtent les anges, et qui lui faisait de la main un signe amical.

Un nuage passa sur le soleil et la vision se dissipa. Guy de Malivert se retira murmurant le nom de Lavinia d'Aufideni, regagna sa voiture, et rentra dans Paris peuplé partout de vivants qui ne se doutent pas qu'ils sont morts, car la vie intérieure leur manque.

XIII

A dater de ce jour, l'existence de Malivert se scinda en deux portions distinctes, l'une réelle, l'autre fantastique. Rien, en apparence, n'était changé chez lui : il allait au club, dans le monde ; on le voyait au bois de Boulogne et sur le boulevard. Si quelque représentation intéressante avait lieu, il y assistait, et, à le voir correctement mis, bien chaussé, ganté de frais, se promener dans la vie humaine, nul ne se serait douté que ce jeune homme était en communication avec les esprits, et au sortir de l'Opéra entrevoyait les mystérieuses profondeurs de l'univers invisible. Cependant, qui l'eût bien examiné l'eût trouvé plus sérieux, plus pâle, plus maigre et comme spiritualisé. L'expression de son regard n'était plus la même ; on eût pu y voir, lorsqu'il n'était pas distrait par la conversation, une sorte de béatitude dédaigneuse. Heureusement le monde n'observe que si son intérêt l'exige, et le secret de Malivert ne fut pas soupçonné.

Le soir de la visite au cimetière, qui lui avait appris le nom terrestre de Spirite, attendant une manifestation qu'appelaient toutes les forces de sa volonté, il entendit, comme des gouttes de pluie tombant dans un bassin d'argent, résonner une gamme sur le piano. Il n'y avait personne, mais ces prodiges n'étonnaient plus Malivert. Quelques accords furent plaqués de manière à commander l'attention et éveiller la curiosité de l'âme. Guy regarda vers la piano, et peu à peu s'ébaucha dans une vapeur lumineuse l'ombre charmante d'une jeune fille. L'image était d'abord si transparence, que les objets placés derrière elle se dessinaient à travers les contours, comme on voit le fond d'un lac à travers une eau limpide. Sans prendre aucune matérialité, elle se condensa ensuite suffisamment pour avoir l'apparence d'une figure vivante, mais d'une vie si légère, si impalpable, si aérienne, qu'elle ressemblait plutôt au reflet d'un corps dans une glace qu'à ce corps lui−même. Certaines esquisses de Prud'hon à peine frottées, aux contours noyés et perdus, baignées de clair−obscur et comme entourées d'une brume crépusculaire, dont les draperies blanches semblent faites avec des rayons de lune, peuvent donner une idée lointaine de la gracieuse apparition assise devant le piano de Malivert. Ses doigts, d'une pâleur faiblement rosée, erraient sur le clavier d'ivoire comme des papillons blancs, ne faisant qu'effleurer les touches, mais évoquant le son par ce frêle contact qui n'eût pas courbé une barbe de plume. Les notes, sans avoir besoin d'être frappées, jaillissaient toutes seules lorsque les mains lumineuses flottaient au−dessus d'elles. Une longue robe blanche, d'une mousseline idéale plus fine mille fois que les tissus de l'Inde dont une pièce passe à travers une bague, retombait à plis abondants autour d'elle et bouillonnait sur le bout de son pied en feston d'écume neigeuse. Sa tête, un peu penchée en avant, comme si une partition eût été ouverte sur le pupitre, faisait ressortir la nuque, où se tordaient, avec des frissons d'or, de légères boucles de cheveux follets, et la naissance d'épaules nacrées, opalines, dont la blancheur se fondait dans celle de la robe. Parmi les bandeaux palpitants et gonflés comme par un souffle, luisait une bandelette étoilée aux bouts renoués sur le chignon. De la place où était Malivert, l'oreille et un coin de joue apparaissaient frais, roses, veloutés d'un ton à rendre terreuses les couleurs de la pêche. C'était Lavinia, ou Spirite, pour lui conserver le nom qu'elle a jusqu'ici porté dans cette histoire. Elle tourna rapidement la tête pour s'assurer que Guy était attentif et qu'elle pouvait commencer. Ses yeux bleus brillaient d'une lueur tendre et avaient une douceur céleste qui pénétra le coeur de Guy. Il y avait encore quelque chose de la jeune fille dans ce regard d'ange.

Le morceau qu'elle joua était l'oeuvre d'un grand maître, une de ces inspirations où le génie humain semble pressentir l'infini, et qui formulent avec puissance tantôt les secrètes postulations de l'âme, tantôt lui rappellent le souvenir des cieux et des paradis d'où elle a été chassée. D'ineffables mélancolies y soupirent, d'ardentes prières y jaillissent, de sourds murmures s'y font entendre, dernières révoltes de l'orgueil précipité de la lumière dans l'ombre. Spirite rendait tous ces sentiments avec une maestria à faire oublier Chopin, Listz, Thalberg, ces magiciens du clavier. Il semblait à Guy qu'il écoutait de la musique pour la première fois. Un art nouveau se révélait à lui, et mille idées inconnues se remuaient dans son âme ; les notes éveillaient en lui des vibrations si profondes, si lointaines, si antérieures, qu'il croyait les avoir entendues dans une première vie, depuis oubliée. Non seulement Spirite rendait toutes les intentions du maître, mais elle exprimait l'idéal qu'il rêvait et auquel l'infirmité humaine ne lui avait pas toujours permis d'atteindre ; elle complétait le génie, elle perfectionnait la perfection, elle ajoutait à l'absolu !

Guy s'était levé et dirigé vers le piano comme un somnambule qui marche sans avoir conscience de ses pas ; il se tenait debout, le coude sur l'angle de la caisse, les yeux éperdumment plongés dans ceux de Spirite.

La figure de Spirite était vraiment sublime. Sa tête, qu'elle avait relevée et un peu renversée en arrière, montrait son visage illuminé des splendeurs de l'extase. L'inspiration et l'amour brillaient d'un éclat surnaturel dans ses yeux, dont les prunelles d'azur disparaissaient presque sous la paupière supérieure. Sa bouche à demi entrouverte laissait luire un éclair de nacre, et son col baigné de transparences bleuâtres, comme celui des têtes plafonnantes du Guide, avait des rengorgements de colombe mystique. La femme diminuait en elle et l'ange augmentait, et l'intensité de lumière qu'elle répandait était si vive que Malivert fut contraint de détourner la vue.

Spirite s'aperçut de ce mouvement, et d'une voix plus harmonieuse et plus douce que la musique qu'elle jouait elle murmura : "Pauvre ami ! j'oubliais que tu es encore retenu dans ta prison terrestre et que tes yeux ne peuvent supporter le plus faible rayon de la vraie lumière. Plus tard je me montrerai à toi, telle que je suis, dans la sphère où tu me suivras. Maintenant l'ombre de ma forme mortelle suffit à te manifester ma présence, et tu peux me contempler ainsi sans péril."

Par d'insensibles transitions, elle revint de la beauté surnaturelle à la beauté naturelle. Les ailes de Psyché, qui avaient palpité un instant à son dos, rentrèrent dans ses blanches épaules. Son apparence immatérielle se condensa un peu et un nuage lacté se répandit dans ses suaves contours, les marquant davantage, comme une eau où l'on jette une goutte d'essence fait mieux voir les lignes du cristal qui la contient. Lavinia reparaissait à travers Spirite, un peu plus vaporeuse sans doute, mais avec une réalité suffisante pour faire illusion.

Elle avait cessé de jouer du piano et regardait Malivert debout devant elle ; un léger sourire errait sur ses lèvres, un sourire d'une ironie céleste et d'une malice divine, raillant en la consolant la débilité humaine, et ses yeux, amortis à dessein, exprimaient encore l'amour le plus tendre, mais tel qu'une chaste jeune fille eût pu le laisser voir sur terre dans une liaison permise, et Malivert put croire, pendant quelques minutes, qu'il se trouvait avec cette Lavinia qui l'avait tant cherché pendant qu'elle était vivante, et dont l'avaient toujours éloigné les taquineries de la fatalité. Eperdu, fasciné, palpitant d'amour, oubliant qu'il n'avait devant lui qu'une ombre, il s'avança et, par un mouvement instinctif, il voulut prendre une des mains de Spirite, posées encore sur le clavier, et la porter à ses lèvres ; mais ses doigts se refermèrent sur eux−mêmes sans rien saisir, comme s'ils eussent passé à travers un brouillard.

Quoiqu'elle n'eût rien à craindre, Spirite recula avec un geste de pudeur offensée ; mais bientôt son sourire angélique reparut et elle leva à la hauteur des lèvres de Guy, qui sentit comme une vague fraîcheur et un parfum faible et délicieux, sa main faite de transparence et de lumière rosée.

"Je ne pensais pas, dit−elle d'une voix qui n'était pas formulée en paroles, mais que Guy entendait dans le fond de son coeur, je ne pensais pas que je ne suis plus une jeune fille, mais bien une âme, une ombre, une vapeur impalpable, n'ayant plus rien des sens humains, et ce que Lavinia peut−être t'eût refusé, Spirite te l'accorde, non comme une volupté, mais comme un signe d'amour pur et d'union éternelle" ; − et elle laissa quelques secondes sa main fantastique sous le baiser imaginaire de Guy.

Bientôt elle se remit au piano et fit jaillir du clavier une mélodie d'une puissance et d'une douceur incomparables, où Guy reconnut une de ses poésies, − celle qu'il aimait le mieux, − transposée de la langue du vers dans la langue de la musique. C'était une inspiration dans laquelle, dédaigneux des joies vulgaires, il s'élançait d'un essor désespéré vers les sphères supérieures où le désir du poète doit être enfin satisfait. − Spirite, avec une intuition merveilleuse, rendait l'au−delà des mots, le non−sorti du verbe humain, ce qui reste d'inédit dans la phrase la mieux faite, le mystérieux, l'intime et le profond des choses, la secrète aspiration qu'on s'avoue à peine à soi−même, l'indicible et l'inexprimable, le desideratum de la pensée au bout de ses

efforts, et tout le flottant, le flou, le suave qui déborde du contour trop sec de la parole. Mais à ces battements d'ailes qui s'enlevaient dans l'azur d'un élan si effréné, elle ouvrait le paradis des rêves réalisés, des espérances accomplies. Elle se tenait debout sur le seuil lumineux, dans une scintillation à faire pâlir les soleils, divinement belle et pourtant humainement tendre, ouvrant les bras à l'âme altérée d'idéal, but et récompense, couronne d'étoiles et coupe d'amour, Béatrix révélée seulement au delà du tombeau. Dans une phrase enivrée de la passion la plus pure, elle disait, avec des réticences divines et des pudeurs célestes, qu'elle−même, dans les loisirs de l'éternité et les splendeurs de l'infini, comblerait tous ces voeux inassouvis. Elle promettait au génie le bonheur et l'amour, mais tel que l'imagination de l'homme, même en rapport avec un esprit, ne pourrait les concevoir.

Pendant ce final elle s'était levée ; ses mains ne faisaient plus le simulacre d'effleurer le clavier, et les mélodies s'échappaient du piano en vibrations visibles et colorées, se répandant à travers l'atmosphère de la chambre par ondulations lumineuses comme celles qui nuancent l'explosion radieuse des aurores boréales. Lavinia avait disparu et Spirite reparaissait, mais plus grande, plus majestueuse, entourée d'une lueur vive ; de longues ailes battaient à ses épaules ; elle avait déjà, quoique visiblement elle voulût rester, quitté le plancher de la chambre. Les plis de sa robe flottaient dans le vide ; un souffle supérieur l'emportait, et Malivert se retrouva seul, dans un état d'exaltation facile à comprendre. Mais peu à peu le calme lui revint et une langueur délicieuse succéda à cette excitation fébrile. Il sentait cette satisfaction qu'éprouvent si rarement les poètes et, dit−on, les philosophes, d'être compris dans toutes les délicatesses et les profondeurs de son génie. Quel éblouissant et radieux commentaire Spirite avait fait de cette pièce de vers dont jamais lui, l'auteur, n'avait si bien compris le sens et la portée ! comme cette âme s'identifiait avec la sienne ! comme cette pensée pénétrait sa pensée !

Le lendemain il voulut travailler ; sa verve, éteinte depuis longtemps, se ranimait, et les idées se pressaient tumultueusement dans son cerveau. Des horizons illimités, des perspectives sans fin s'ouvraient devant ses yeux. Un monde de sentiments nouveaux fermentait dans sa poitrine, et pour les exprimer il demandait à la langue plus qu'elle ne peut donner. Les vieilles formes, les vieux moules éclataient et quelquefois la phrase en fusion jaillissait et débordait, mais en éclaboussures superbes, semblables à des rayons d'étoiles brisées. Jamais il ne s'éleva à une pareille hauteur, et les plus grands poètes eussent signé ce qu'il écrivit ce jour−là.

Comme, une strophe achevée, il rêvait à la suivante, il laissa vaguement errer ses yeux autour de l'atelier et il vit Spirite couchée à demi sur le divan, qui, la main au menton, le coude enfoncé dans un coussin, le bout de ses doigts effilés jouant dans les nuages blonds de ses cheveux, le regardait d'un air amoureusement contemplatif. Elle semblait être là depuis longtemps ; mais elle n'avait pas voulu révéler sa présence, de peur d'interrompre le travail de Guy. Et comme Malivert se levait de son fauteuil pour se rapprocher d'elle, Spirite lui fit signe de ne pas se déranger, et, d'une voix plus douce que toutes les musiques, elle répéta strophe pour strophe, vers pour vers, la pièce à laquelle travaillait Guy. Par une mystérieuse sympathie elle sentait la pensée de son amant, la suivait dans son essor et même la dépassait ; car non seulement elle voyait, mais elle prévoyait, et elle dit complète la stance inachevée dont il cherchait encore la chute.

La pièce, on se l'imagine aisément, lui était adressée. Quelq autre sujet eût pu traiter Malivert ? Entraîné par son amour pour Spirite, à peine s'il se souvenait de la terre, et il plongeait en plein ciel aussi haut, aussi loin que des ailes attachées à des épaules humaines pouvaient atteindre.

− Cela est beau, dit Spirite, dont Malivert entendait la voix résonner dans sa poitrine, car elle n'arrivait pas à son oreille comme les bruits ordinaires ; cela est beau même pour un esprit ; le génie est vraiment divin, il invente l'idéal, il entrevoit la beauté supérieure et l'éternelle lumière. Où ne monte−t−il pas lorsqu'il a pour ailes la foi et l'amour ! Mais redescendez, revenez aux régions où l'air est respirable pour les poumons mortels. Tous vos nerfs tressaillent comme des cordes de lyre, votre front fume comme un encensoir. Des lueurs étranges et fiévreuses brillent dans vos yeux. Craignez la folie, l'extase y touche. Calmez−vous, et si

vous m'aimez, vivez encore de la vie humaine, je le veux."

Pour lui obéir, Malivert sortit, et quoique les hommes ne lui apparussent plus que comme des ombres lointaines, comme des fantômes avec lesquels il n'avait plus de rapport, il tâcha de s'y mêler ; il parut s'intéresser aux nouvelles et aux bruits du jour, et sourit à la description du prodigieux costume que portait Mlle*** au dernier bal d'impures ; même il accepta de jouer au whist chez la vieille duchesse de C... : toute action lui était indifférente.

Mais, malgré ses efforts pour se rattacher à la vie, une attraction impérieuse l'attirait hors de la sphère terrestre. Il voulait marcher et se sentait soulever. Un irrésistible désir le consumait. Les aspirations de Spirite ne lui suffisaient plus, et son âme s'élançait après elle lorsqu'elle disparaissait, comme si elle eût essayé de se détacher de son corps.

Un amour excité par l'impossible et où brûlait encore quelque chose de la flamme terrestre le dévorait et s'attachait à sa chair comme à la peau d'Hercule la tunique empoisonnée de Nessus. Dans ce rapide contact avec l'Esprit, il n'avait pu dépouiller complètement le vieil homme.

Il ne pouvait saisir entre ses bras le fantôme aérien de Spirite, mais ce fantôme représentait l'image de Lavinia avec une illusion de beauté suffisante pour égarer l'amour et lui faire oublier que cette forme adorable, aux yeux pleins de tendresse, à la bouche voluptueusement souriante, n'était, après tout, qu'une ombre et qu'un reflet.

Guy voyait devant lui, à toute heure de nuit et de jour, l'alma adorata, tantôt comme un pur idéal à travers la splendeur de Spirite, tantôt sous l'apparence plus humainement féminine de Lavinia. − Cette fois, elle planait au−dessus de sa tête avec le vol éblouissant d'un ange ; d'autre fois, comme une maîtresse en visite, elle semblait assise dans le grand fauteuil, allongée sur le divan, accoudée à la table ; elle paraissait regarder les papiers étalés sur le bureau, respirer les fleurs des jardinières, ouvrir les livres, remuer les bagues dans la coupe d'onyx posée sur la cheminée, et se livrer aux enfantillages de passion que se permet une jeune fille entrée par hasard dans la chambre de son fiancé.

Spirite se plaisait à se montrer aux yeux de Guy telle qu'eût été Lavinia en pareille situation si le sort eût favorisé son amour ; elle refaisait, après la mort, son chaste roman de pensionnaire chapitre par chapitre. Avec un peu de vapeur colorée elle reproduisait ses toilettes d'autrefois, plaçait dans ses cheveux la même fleur ou le même ruban. Son ombre reprenait les grâces, les attitudes et les poses de son corps virginal. Elle voulait, par une coquetterie prouvant que la femme n'avait pas totalement disparu chez l'ange, que Malivert l'aimât non seulement d'un amour posthume adressé à l'esprit, mais comme elle était pendant sa vie terrestre, quand elle cherchait aux Italiens, au bal, dans le monde, l'occasion toujours manquée de le voir.

Si ses lèvres n'eussent effleuré le vide quand, transporté de désir, fou d'amour, ivre de passion, il s'oubliait à quelque inutile caresse, il aurait pu croire que lui, Guy de Malivert, avait réellement épousé Lavinia d'Aufideni, tant, parfois, la vision devenait nette, colorée et vivante. Dans une consonance parfaite de sympathie, il entendait intérieurement, mais comme dans un entretien véritable, la voix de Lavinia avec son timbre jeune, frais, argentin, répondant à ses effusions brûlantes par de chastes et pudiques tendresses.

C'était un vrai supplice de Tantale ; la coupe pleine d'une eau glacée approchait de ses lèvres ardentes tendue par une main amoureuse, mais il ne pouvait pas même en effleurer les bords ; les grappes parfumées, couleur d'ambre et de rubis, se courbaient sur sa tête, et elles se relevaient fuyant une étreinte impossible.

Les courts intervalles pendant lesquels le quittait Spirite, rappelée sans doute par quelque ordre inéluctable prononcé "là où on peut ce qu'on veut", lui étaient devenus insupportables, et quand elle disparaissait, il se serait volontiers brisé le crâne contre le mur qui se refermait sur elle.

Un soir il se dit : "Puisque Spirite ne peut revêtir un corps et se mêler à ma vie autrement que par la vision, si je dépouillais cette gênante enveloppe mortelle, cette forme épaisse et lourde qui m'empêche de m'élever avec l'âme adorée aux sphères où planent les âmes ? "

Cette résolution lui parut sage. Il se leva et alla choisir parmi un trophée d'armes sauvages pendues à la muraille, − casse−tête, tomahawks, zagaies, coutelas d'abatis, − une flèche empennée de plumes de perroquet et armée d'une pointe barbelée en os de poisson. Cette flèche avait été trempée dans le curare, ce venin terrible dont les Indiens d'Amérique ont seuls le secret et qui foudroie ses victimes sans que nul contrepoison puisse les sauver.

Il tenait la flèche près de sa main qu'il allait piquer, lorsque soudain Spirite apparut devant lui, éperdue, effarée, suppliante, et lui jeta au cou ses bras d'ombre avec un mouvement de passion folle, le serrant sur son coeur de fantôme, le couvrant de baisers impalpables. La femme avait oublié qu'elle n'était plus qu'un esprit.

"Malheureux, s'écria−t−elle, ne fais pas cela, ne te tue pas pour me rejoindre ! Ta mort ainsi amenée nous séparerait sans espoir et creuserait entre nous des abîmes que des millions d'années ne suffiraient pas à franchir. Reviens à toi, supporte la vie, dont la plus longue n'a pas plus de durée que la chute d'un grain de sable ; pour supporter le temps, songe à l'éternité où nous pourrons nous aimer toujours, et pardonne−moi d'avoir été coquette. La femme a voulu être aimée comme l'esprit, Lavinia était jalouse de Spirite, et j'ai failli te perdre à jamais."

Reprenant sa forme d'ange, elle étendit les mains au−dessus de la tête de Malivert, qui sentit descendre sur lui un calme et une fraîcheur célestes.

XIV

Mme d'Ymbercourt s'étonna du peu d'effet que ses coquetteries avec M. d'Aversac avaient produit sur Guy de Malivert ; cet insuccès bouleversait toutes ses idées de stratégie féminine. Elle croyait que rien ne ravivait l'amour comme une pointe de jalousie, mais elle oubliait qu'il fallait, pour la vérité de la maxime, que l'amour existât ; car elle ne pouvait supposer qu'un garçon qui venait assez régulièrement à ses mercredis depuis trois ans, qui lui apportait parfois un bouquet les jours d'Italiens et se tenait sans dormir au fond de sa loge, ne fût pas un peu épris de ses charmes. N'était−elle pas jeune, belle, élégante, riche ? Ne jouait−elle pas du piano comme un premier prix du Conservatoire ? Ne versait−elle pas le thé avec la correction de lady Pénélope elle−même ? N'écrivait−elle pas ses billets du matin d'une écriture anglaise, longue, penchée, anguleuse, tout à fait aristocratique ? Que pouvait−on trouver à reprendre à ses voitures qui venaient de chez Binder, à ses chevaux vendus et garantis par Crémieux ? Ses laquais n'avaient−ils pas belle encolure et ne sentaient−ils pas leurs laquais de bonne maison ? Ses dîners ne méritaient−ils pas l'approbation des gourmets ? − Tout cela lui semblait composer un idéal assez confortable.

Cependant la dame au traîneau entrevue au bois de Boulogne lui trottait par la cervelle, et plusieurs fois elle était allée faire le tour du lac dans l'idée de la rencontrer et de voir si Malivert la suivait. La dame ne reparut pas, et la jalousie de Mme d'Ymbercourt dut s'exercer dans le vide ; personne d'ailleurs ne la connaissait et ne l'avait remarquée. Guy en était−il amoureux, ou avait−il cédé à un simple mouvement de curiosité lorsqu'il avait lancé Grymalkin à la poursuite du steppeur ? C'est ce que Mme d'Ymbercourt ne put démêler. Elle revint donc à l'idée qu'elle avait effarouché Guy en lui donnant à entendre qu'il la compromettait ; cette phrase, qu'elle n'avait dite que pour le forcer à une déclaration formelle, elle regrettait de l'avoir prononcée : car Guy, trop fidèle à la consigne et d'ailleurs occupé de Spirite, s'était abstenu de toute visite. Cette parfaite obéissance piquait la comtesse, qui aurait préféré moins de soumission. Quoique ses soupçons ne s'appuyassent que sur la rapide vision du bois de Boulogne, elle pressentait quelque amour caché derrière ce soin excessif de sa réputation. Pourtant rien n'était changé dans la vie apparente de Guy, et Jack, secrètement interrogé par la femme de chambre de Mme d'Ymbercourt, assura qu'il n'avait pas entendu depuis bien longtemps le moindre frou−frou de soie sur l'escalier dérobé de son maître, qui sortait peu, ne voyait guère que le baron de Féroë, vivait en cénobite et passait une grande partie de ses nuits à écrire.

D'Aversac redoublait d'assiduités et Mme d'Ymbercourt les acceptait avec cette tacide reconnaissance d'une femme un peu délaissée qui a besoin d'être rassurée sur ses charmes par de nouvelles adorations. Elle n'aimait pas M. d'Aversac, mais elle lui savait gré de priser si haut ce que Guy semblait dédaigner ; aussi, le mardi, à une représentation de La Traviata, fit−on la remarque que la place de Malivert était occupée par d'Aversac, ganté et cravaté de blanc, un camélia à la boutonnière, frisé et pommadé comme un homme à bonnes fortunes qui a des cheveux et tout rayonnant de fatuité heureuse. Depuis longtemps il nourrissait cette ambition de plaire à Mme d'Ymbercourt, mais la préférence marquée accordée à Guy de Malivert l'avait rejeté sur le troisième ou quatrième plan, parmi les adorateurs vagues qui tournent de plus ou moins loin autour d'une jolie femme, attendant une occasion, rupture ou dépit, qui ne se présente jamais.

Il était plein de petites attentions : il tendait la lorgnette ou le programme, souriait aux moindres mots, se penchait mystérieusement pour répondre, et quand Mme d'Ymbercourt joignait le bout de ses gants blancs pour approuver quelque point d'orgue de la diva, il applaudissait à tout rompre, levant les mains à la hauteur de sa tête ; bref, il prenait publiquement possession de son emploi de cavalier servant.

Déjà l'on disait dans quelques loges : "Est−ce que le mariage de Malivert et de Mme d'Ymbercourt ne se fera pas ? " Il y eut un mouvement de curiosité lorsque Guy, après le premier acte, parut à l'entrée de l'orchestre et qu'on le vit, en inspectant la salle, regarder distraitement la loge de la comtesse. D'Aversac lui−même, qui l'avait aperçu, éprouva un léger sentiment de malaise ; mais les lorgnettes les plus perspicaces ne purent saisir le moindre signe de contrariété sur le visage de Malivert. Il ne rougit ni ne pâlit ; ses sourcils ne se contractèrent pas ; aucun muscle de sa face ne bougea ; on ne lui vit pas cette mine terrible et farouche

des amants jaloux à l'aspect de leur belle courtisée par un autre ; il avait l'air calme, d'une sérénité parfaite ; l'expression de sa physionomie était celle que donne le rayonnement d'une joie secrète, et sur ses lèvres voltigeait comme dit le poète :

Le sourire mystérieux

Des voluptés intérieures.

"Guy serait aimé d'une fée ou d'une princesse qu'il n'aurait pas l'air plus triomphant, dit un vieil habitué du balcon, don Juan émérite. Si Mme d'Ymbercourt y tient, elle peut porter le deuil de ce mariage projeté, car elle ne s'appellera jamais Mme de Malivert."

Pendant l'entracte, Guy fit une courte visite à la loge de la comtesse pour prendre congé d'elle, car il allait faire un voyage de quelques mois en Grèce. Sa politesse avec d'Aversac fut naturelle, sans contrainte, sans exagération ; il n'eut pas cet air froidement cérémonieux que prennent les gens vexés, et il serra avec une tranquillité parfaite la main de Mme d'Ymbercourt, dont la contenance trahissait le trouble, quelque effort qu'elle fît pour paraître indifférente. La rougeur qui avait coloré ses joues lorsque Guy avait quitté son fauteuil d'orchestre pour venir à la loge avait fait place à une pâleur où la poudre de riz n'avait aucune part. Elle espérait du dépit, de la colère, un mouvement de passion, une marque de jalousie, peut−être même une querelle. Ce sang−froid qui n'était pas joué la démontait et la prenait au dépourvu. Elle croyait que Malivert l'aimait, et elle voyait qu'elle s'était trompée. Cette découverte blessait à la fois son orgueil et son coeur. Guy lui avait inspiré un goût plus vif qu'elle ne l'imaginait elle−même, et elle se sentit malheureuse. La comédie qu'elle jouait, dès qu'elle ne servait plus à rien, l'ennuyait et la fatiguait. Malivert parti, elle s'accouda sur le rebord de sa loge, ne répondant que par monosyllabes aux galanteries que lui adressait d'Aversac, décontenancé de ce silence et de cette froideur. Sans qu'il se l'expliquât, au printemps avait succédé l'hiver. Un givre soudain recouvrait les roses, "Ai−je dit ou fait quelque sottise ? se disait le pauvre garçon naguère si bien accueilli, ou par hasard se moquerait−on de moi ? Guy, tout à l'heure, avait une aisance affectée et la comtesse semblait bien émue. Aimerait−elle toujours Malivert ? " Cependant, comme d'Aversac se savait épié par un certain nombre de lorgnettes, il continua son rôle, se penchant vers la comtesse et lui murmurant à l'oreille d'un air intime et mystérieux des banalités que tout le monde eût pu entendre.

Le vieil habitué, que ce petit drame amusait, en suivait les péripéties du coin de l'oeil. "D'Aversac fait à mauvais jeu bonne mine, il n'est pas assez fort pour cette partie. Cependant c'est un sot, et les sots ont parfois de la chance auprès des femmes. La sottise s'entend volontiers avec la folie, et Laridon succède à César, surtout lorsque César ne veut plus de son empire ; mais quelle peut être la nouvelle maîtresse de Guy ? " Telles étaient les réflexions que faisait ce vétéran de Cythère, aussi fort sur la théorie qu'il l'avait été sur la pratique, et il suivait le regard de Malivert pour voir s'il ne s'attachait pas à quelqu'une des belles personnes qui brillaient dans les loges comme des bijoux dans leur écrin. "Serait−ce cette blonde vaporeuse à la guirlande de feuilles d'argent, à la robe vert d'eau, à la parure d'opale, qui semble s'être fardée avec un rayon de lune, comme une elfe ou une nixe, et qui contemple le lustre d'un air sentimental comme si c'était l'astre des nuits ? ou bien encore cette brune aux cheveux plus sombres que la nuit, au profil coupé dans le marbre, aux yeux de diamant noir, à la bouche de pourpre, si vivace sous sa chaude pâleur, si passionnée sous son calme de statue, et qu'on prendrait pour une fille de la Vénus de Milo si ce chef−d'oeuvre divin daignait avoir des enfants ? Non, ce n'est pas cela − ni la lune, ni le soleil. Cette princesse russe, là−bas, à l'avant−scène, avec son luxe fou, sa beauté exotique et sa grâce extravagante, pourrait avoir des chances. Guy aime assez la bizarrerie, et, à cause de ses voyages, il a des goûts un peu barbares. Non, ce n'est pas celle−là. Il vient de la regarder d'un oeil aussi froid que s'il examinait un coffret de malachite. Pourquoi pas cette Parisienne, dans cette loge découverte, mise avec un goût parfait, si fine, si spirituelle, si jolie, dont chaque mouvement a l'air d'être réglé par une flûte et soulève une écume de dentelles comme si elle dansait sur un panneau d'Herculanum ? Balzac aurait consacré trente pages à la description d'une pareille femme, et ce n'aurait pas été du style mal employé : elle en vaut la peine. Mais Guy n'est pas assez civilisé pour goûter ce charme qui

séduisait, plus que la beauté même, l'auteur de la Comédie humaine. Allons, il faut renoncer à pénétrer aujourd'hui ce mystère, se dit le vieux beau en renfermant dans son étui une lorgnette qui ressemblait à une pièce d'artillerie. La dame des pensées de Malivert n'est pas ici décidément."

A la sortie d'Aversac se tenait debout sous le péristyle avec toute l'élégance que peut se donner un gentleman, empaqueté dans son paletot, près de Mme d'Ymbercourt, qui avait jeté sur sa toilette une pelisse de satin bordée de cygne dont le capuchon, retombant sur ses épaules, lui laissait la tête dégagée. La comtesse était pâle, et ce soir−là vraiment belle. La douleur qu'elle ressentait prêtait à sa physionomie, ordinairement d'une régularité froide, une expression et une vie qui lui avaient manqué jusqu'alors. Du reste, elle semblait avoir complètement oublié son cavalier, qui restait à deux pas d'elle avec une gravité composée, cherchant à dissimuler et à dire beaucoup de choses.

"Qu'a donc ce soir Mme d'Ymbercourt ? disaient les jeunes gens qui stationnaient sous le vestibule pour passer la revue féminine ; on dirait qu'il lui est venu une beauté nouvelle. D'Aversac est un heureux coquin.

− Pas si heureux que cela, dit un jeune homme à figure spirituelle et fine qui ressemblait à un portrait de Van Dyck détaché de son cadre. Ce n'est pas lui qui donne à la tête de la comtesse, inexpressive d'habitude comme un masque de cire moulé sur une Vénus de Canova, cette animation et cet accent. L'étincelle vient d'ailleurs. D'Aversac n'est pas le Prométhée de cette Pandore. Le bois ne saurait faire vivre le marbre.

− C'est égal, reprit un autre, Malivert est bien dégoûté de quitter la comtesse en ce moment. Elle mérite mieux que d'Aversac pour vengeur. Je ne sais si Guy trouvera mieux, et il pourrait bien se repentir de son dédain.

− Il aurait tort, répondit le portrait de Van Dyck ; suivez bien mon raisonnement. Mme d'Ymbercourt est plus belle aujourd'hui que d'ordinaire, parce qu'elle est émue. Or, si Malivert ne la quittait pas, elle n'éprouverait aucune émotion, et ses traits, classiquement corrects, garderaient leur insignifiance ; le phénomène qui vous frappe n'aurait pas lieu. Donc Malivert fera bien de partir pour la Grèce, comme il l'a annoncé hier au club. Dixi."

Le valet de pied appelant la voiture de Mme la comtesse mit fin à cette conversation, et plus d'un jeune homme éprouva le péché d'envie en voyant d'Aversac monter près de Mme d'Ymbercourt dans le grand coupé, dont la portière fut refermée sur lui par le laquais, remonté sur le siège en un clin d'oeil. La voiture partit grand train. D'Aversac, à moitié recouvert par des flots de satin, si près de cette femme, aspirant le vague parfum qui s'en exhalait, tâcha de profiter de ce court tête−à−tête pour dire à la comtesse quelques mots d'une galanterie un peu plus tendre. Il fallait trouver sur le champ quelque chose de décisif et de passionné, car il n'y a pas loin de la place Ventadour à la rue de la Chaussée−d'Antin ; mais l'improvisation n'était pas le fort du rival de Guy. Mme d'Ymbercourt, il faut le dire, ne l'encourageait guère ; silencieuse, blottie dans l'angle du coupé, elle mordillait le coin de son mouchoir brodé de dentelle.

Pendant que d'Aversac s'efforçait de mener à fin une phrase laborieusement amoureuse, Mme d'Ymbercourt, qui n'en avait pas écouté un mot, tout occupée à suivre sa propre pensée, lui prit brusquement le bras et lui dit d'une voix brêve : "Est−ce que vous connaissez la nouvelle maîtresse de M. de Malivert ? "

Cette question inopinée et singulière choqua beaucoup d'Aversac. Elle était d'une convenance douteuse et lui prouvait que la comtesse n'avait pas pensé un instant à lui. Le château de cartes de ses espérances s'écroulait à ce souffle de passion.

"Je ne la connais pas, balbutia d'Aversac, et je la connaîtrais, la discrétion, la délicatesse... m'empêcheraient... Tout galant homme en pareil cas sait son devoir...

− Oui, oui, reprit la comtesse d'un accent saccadé, les hommes se soutiennent tous entre eux, même lorsqu'ils sont rivaux. Je ne saurai rien..." Puis après un court silence, reprenant un peu d'emprise sur elle−même, elle dit : "Pardon, mon cher monsieur d'Aversac, j'ai les nerfs horriblement agacés et je sens que je dis des choses folles ; ne m'en veuillez pas et venez me voir demain ; je serai plus calme. Mais nous voici arrivés, dit−elle en lui tendant la main ; où faut−il qu'on vous mette ? " Et d'un pas rapide elle descendit du coupé et monta le perron sans vouloir souffrir que d'Aversac l'aidât.

On voit qu'il n'est pas toujours aussi agréable que les jeunes gens naïfs se l'imaginent de reconduire une belle dame en voiture des Italiens à la Chaussée−d'Antin. D'Aversac, assez penaud, se fit descendre au club de la rue de Choiseul, où son cocher l'attendait. Il joua et perdit une centaine de louis, ce qui ne contribua pas à le remettre en belle humeur. En rentrant chez lui, il se disait : "Comment ce diable de Malivert s'y prend−il pour se faire ainsi aimer des femmes ? "

Mme d'Ymbercourt, après s'être abandonnée aux soins de sa femme de chambre, qui la défit et l'accommoda pour la nuit, s'enveloppa d'un peignoir de cachemire blanc et s'accouda à son pupitre, la main plongée dans ses cheveux. Elle resta ainsi quelque temps, les yeux fixés sur son papier, roulant sa plume entre ses doigts. Elle voulait écrire à Guy, mais c'était là une lettre difficile à faire. Les pensées, qui lui arrivaient tumultueuses, s'en allaient lorsqu'elle essayait de les enfermer dans une phrase. Elle griffonna cinq ou six brouillons surchargés, raturés, illisibles, malgré sa belle écriture anglaise, sans pouvoir parvenir à se satisfaire. Les uns disaient trop, les autres disaient trop peu. Aucun ne rendait les sentiments de son coeur. Tous furent déchirés et jetés au feu. Elle s'arrêta enfin à cette rédaction :

"Ne vous fâchez pas, mon cher Guy, d'un mouvement de coquetterie bien innocent, je vous le jure, car il n'avait d'autre but que de vous rendre un peu jaloux et de vous ramener à moi. Vous savez bien que je vous aime, quoique vous ne m'aimiez guère. Votre air si froid, si tranquille, m'a glacé le coeur. Oubliez ce que je vous ai dit. C'était une méchante amie qui m'avait fait parler. Ce départ pour la Grèce est−il vrai ? Avez−vous, à ce point, besoin de me fuir, moi qui n'ai d'autre idée que de vous complaire ? Ne vous en allez pas ; je serais trop malheureuse de votre absence."

La comtesse signa ce billet "Cécile d'Ymbercourt", le cacheta de ses armes et voulut l'envoyer sur−le−champ ; mais comme elle se levait pour appeler quelqu'un, la pendule sonna deux heures : il était trop tard pour dépêcher un homme au fond du faubourg Saint−Germain, où demeurait Guy. "C'est bon, dit−elle, j'enverrai ma lettre de grand matin, et Guy l'aura à son réveil... pourvu qu'il ne soit pas déjà parti."

Elle se coucha fatiguée, brisée, fermant en vain les yeux, elle pensait à la dame au traîneau et se disait que Malivert l'aimait, et la jalousie lui enfonçait ses fines aiguilles dans le coeur. Enfin elle s'endormit, mais d'un sommeil agité, plein de soubresauts plus pénibles que la veille. Une petite lampe suspendue au plafond, en guise de veilleuse, et enfermée dans un globe de verre bleu dépoli, répandait dans la chambre une lueur azurée assez semblable à celle du clair de lune ; elle éclairait d'un jour doux et mystérieux la tête de la comtesse dont les cheveux dénoués avaient roulé en larges boucles noires sur la blancheur de l'oreiller et qui laissait pendre un de ses bras hors du lit.

Au chevet, peu à peu se condensa une légère vapeur transparente et bleuâtre comme la fumée qui sort d'un brûle−parfum ; cette vapeur prit des contours plus arrêtés et devint bientôt une jeune fille d'une beauté céleste, à qui sa chevelure d'or faisait une auréole lumineuse ; Spirite, car c'était elle, regardait dormir la jeune femme avec cet air de pitié mélancolique que les anges doivent avoir devant la souffrance humaine, et, se penchant vers elle comme l'ombre d'un rêve, elle lui fit tomber sur le front deux ou trois gouttes d'une liqueur sombre que renfermait une petite buire semblable aux urnes lacrymatoires qu'on trouve dans les anciens tombeaux, en murmurant : "Puisque tu n'es plus un danger pour celui que j'aime et que tu ne peux plus séparer son âme de la mienne, j'ai pitié de toi, car tu souffres à cause de lui, et je t'apporte le divin népenthès. Oublie et sois heureuse, ô toi qui as causé ma mort ! "

La vision disparut. Les traits de la belle dormeuse se détendirent comme si à un cauchemar pénible avait succédé un songe agréable ; un léger sourire voltigea sur ses lèvres ; par un mouvement inconscient, elle ramena dans le lit son beau bras nu qui avait pris la froideur du marbre comme il en avait déjà la blancheur, et se pelotonna sous le léger édredon. Son sommeil tranquille et réparateur dura jusqu'au matin, et quand elle s'éveilla, la première chose qu'elle aperçut, ce fut sa lettre posée sur la table de nuit.

"Faut−il la faire porter ? dit Aglaé, qui venait d'entrer dans la chambre pour ouvrir les rideaux et voyait les yeux de sa maîtresse se diriger vers la missive.

− Oh, non ! s'écria vivement Mme d'Ymbercourt ; jette−la au feu." Puis elle ajouta en elle−même : "Où donc avais−je la tête d'écrire une pareille lettre ? J'étais folle ! "

XV

Le bateau à vapeur faisant le trajet de Marseille à Athènes était arrivé à la hauteur du cap Malia, la dernière dentelure de cette feuille de mûrier qui forme la pointe de la Grèce et lui a donné son nom moderne. On avait laissé en arrière les nuages, les brouillards et les frimas ; on allait de la nuit à la lumière, du froid à la chaleur. Aux teintes grises du ciel d'Occident avait succédé l'azur du ciel oriental, et la mer d'un bleu profond ondulait mollement sous une brise favorable dont le pyroscaphe profitait en déployant ses voiles de foc noircies par la fumée et semblables à ces voiles de couleur sombre que Thésée hissa par mégarde en revenant de l'île de Crète, où il avait vaincu le minotaure. Février touchait à sa fin, et déjà les approches du printemps, si tardif chez nous, se faisaient sentir dans ce climat heureux aimé du soleil. L'air était si tiède que la plupart des passagers, déjà aguerris contre le mal de mer, restaient sur le pont occupés à regarder la côte qu'on entrevoyait dans les vapeurs bleues du soir. Au−dessus de cette zone assombrie émergeait une montagne visible encore et retenant un rayon de jour sur son sommet lamé de neige. C'était le Taygète ; ce qui donnait l'occasion aux voyageurs bacheliers ès lettres et sachant quelques bribes de latin de citer avec une pédanterie satisfaite le vers si connu de Virgile. Un Français qui cite à propos, chose rare, un vers latin, est bien près du parfait bonheur. Quant à citer un vers grec, c'est une félicité réservée aux Allemands et aux Anglais sortant d'Iéna ou d'Oxford.

Sur les bancs à claire−voie et les pliants qui encombraient l'arrière du navire se tenaient de jeunes misses coiffées de petits chapeaux à voilettes bleues, leurs abondants cheveux roux enfermés dans un filet, leur gibecière de voyage pendue au col par une courroie, et vêtues de paletots à larges boutons. Elles contemplaient la côte embrumée par l'ombre du soir avec des jumelles assez fortes pour distinguer les satellites de Jupiter. Quelques−unes plus hardies et ayant le pied marin arpentaient le pont de ce pas gymnastique que les sergents de la garde, professeurs de marche, enseignent aux demoiselles d'outre−Manche. D'autres causaient avec des gentlemen d'une tenue irréprochable et d'une correction parfaite. Il y avait aussi des Français, des élèves de l'école d'Athènes, des peintres, des architectes prix de Rome, qui allaient se tremper aux sources du vrai beau. Ceux−là, avec tout l'entrain de la jeunesse ayant devant elle l'espérance et un petit pécule en poche, faisaient des plaisanteries, riaient bruyamment, fumaient des cigares, et se livraient à de chaudes discussions d'esthétique. Les renommées des grands maîtres anciens et modernes étaient discutées, niées, portées aux nues ; tout était admirable ou ridicule, sublime ou stupide, car les jeunes gens sont excessifs et ne connaissent pas de moyen terme. Ce ne sont pas eux qui marieraient le roi Modus et la reine Ratio : ce mariage de convenance ne se fait que plus tard.

A ce groupe animé, drapé dans son manteau comme un philosophe du Portique, était mêlé un jeune homme qui n'était ni peintre, ni sculpteur, ni architecte, et que les artistes voyageurs prenaient pour arbitre lorsque la discussion aboutissait de part et d'autre à quelque négation obstinée. C'était Guy de Malivert. Ses remarques judicieuses et fines montraient un véritable connaisseur, un critique d'art digne de ce nom, et ces jeunes gens si dédaigneux, qui flétrissent de l'épithète de bourgeois tout être n'ayant pas manié la brosse, le ciseau ou le tire−ligne, les écoutaient avec une certaine déférence, et quelquefois même les adoptaient. La conversation s'épuisa, car tout s'épuise, même une conversation sur l'idéal et le réel, et les interlocuteurs, le gosier un peu desséché, descendirent dans la cabine pour s'humecter le larynx de quelque grog ou de quelque autre breuvage chaud et cordial. Malivert resta seul sur le pont. La nuit était tout à fait tombée. Dans le ciel d'un azur noir, les étoiles brillaient avec des scintillations d'une vivacité et d'un éclat dont on ne peut se faire une idée quand on n'a pas vu le ciel de la Grèce. Leurs reflets s'allongeaient dans l'eau, y traçaient des sillages, comme l'auraient fait des lumières posées sur la rive ; l'écume brassée par les aubes des roues rejaillissait en millions de diamants qui brillaient un instant et se fondaient en bleuâtres phosphorescences. Le noir pyroscaphe semblait nager dans un bain de lumière. C'était un de ces spectacles qui exciteraient l'admiration du Philistin le plus obtus, et Malivert, qui n'était pas un Philistin, en jouissait délicieusement. Il n'eut pas même l'idée de descendre dans la salle de l'entre−pont, où règne toujours une chaleur nauséabonde, particulièrement sensible quand on vient de l'air frais, et il continua à se promener de l'arrière à l'avant du navire, contournant les Levantins installés le long du bordage sur leurs tapis ou leurs minces matelas du côté

de la proue, parmi les paquets de chaînes et les rouleaux de cordages, et quelquefois faisant baisser son voile à quelque femme qui, ne se croyant pas vue, le soulevait pour aspirer la fraîcheur nocturne. Guy, comme on le voit, tenait la promesse qu'il avait faite de ne pas compromettre Mme d'Ymbercourt.

Il s'accouda sur le bastingage, et se laissa aller à une rêverie pleine de douceur. Sans doute depuis que l'amour de Spirite l'avait dégagé des curiosités terrestres, le voyage de Grèce ne lui inspirait plus le même enthousiasme qu'autrefois. C'est un autre voyage qu'il eût voulu faire, mais il ne songeait plus à avancer son départ pour ce monde où sa pensée plongeait déjà. Il savait maintenant les conséquences du suicide, et il attendait sans trop s'impatienter que l'heure de s'envoler avec l'ange qui le visitait fût venue. Assuré de son bonheur futur, il se laissait aller à la sensation présente et jouissait en poète du magnifique spectacle de la nuit. Comme lord Byron, il aimait la mer. Cette éternelle inquiétude et cette plainte qui ne se tait jamais, même aux heures les plus calmes, ces brusques révoltes et ces fureurs insensées contre l'obstacle immuable avaient toujours plu à son imagination qui voyait dans cette turbulence vaine une secrète analogie avec l'inutile effort humain. Ce qui le charmait surtout de la mer, c'était le vaste isolement, le cercle d'horizon toujours semblable et toujours déplacé, la solennelle monotonie et l'absence de tout signe de civilisation. La même houle qui soulevait le bateau à vapeur dans sa large ondulation avait lavé les flancs des vaisseaux "aux flancs creux" dont parle Homère, et il ne lui en restait aucune trace. Son eau avait précisément le ton qui la colorait lorsque la flotte des Grecs la sillonnait. Dans sa fierté, la mer ne garde pas comme la terre les cicatrices du passage de l'homme. Elle est vague, immense et profonde comme l'infini. Aussi, jamais Malivert ne se sentait plus joyeux, plus libre, plus en possession de lui−même que lorsque, debout à la proue d'un navire s'élevant, s'abaissant, il s'avançait dans l'inconnu. Mouillé par la lanière d'écume rejaillissant sur le pont, les cheveux imprégnés de la vapeur saline, il lui semblait qu'il marchait sur les eaux, et, comme un cavalier s'identifie avec la vitesse de sa monture, il s'attribuait la rapidité du vaisseau, et sa pensée bondissait au−devant des vagues.

Près de Malivert, Spirite était descendue sans bruit, comme une plume ou un flocon de neige, et sa main s'appuyait à l'épaule du jeune homme. Quoique Spirite fût invisible pour tout le monde, il est permis de se figurer le groupe charmant que formaient Malivert et son aérienne amie. La lune s'était levée, large et claire, pâlissant les étoiles, et la nuit était devenue une espèce de jour bleu, un jour de grotte d'azur, d'un ton vraiment magique. Un rayon dessinait à la proue du navire cet Amour et cette Psyché brillant dans les scintillement diamanté de l'écume comme de jeunes dieux à la proue d'une birème antique. Sur la mer, avec un perpétuel fourmillement lumineux, s'étalait une large traînée de paillettes d'argent, reflet de l'astre émergé de l'horizon et montant lentement dans le ciel. Parfois un dauphin, descendant peut−être de celui qui portait Arion, traversait de son dos noir le sillage étincelant et rentrait brusquement dans l'ombre, ou bien dans le lointain, comme un point rouge vacillant, se révélait le fanal de quelque barque. De temps à autre, comme une découpure violette, la côte d'un îlot, bientôt dépassée, apparaissait.

"C'est là, sans doute, disait Spirite, un merveilleux spectacle, un des plus beaux, sinon le plus beau, qu'un oeil humain puisse contempler ; mais qu'est−ce à côté des prodigieuses perspectives du monde que je quitte pour descendre vers vous, et où bientôt nous volerons l'un près de l'autre "comme des colombes appelées par le même désir ? " Cette mer, qui vous semble si grande, n'est qu'une goutte dans la coupe de l'infini, et cet astre pâle qui l'éclaire, imperceptible globule d'argent, se perd dans les effroyables immensités, dernier grain de la poussière sidérale. Oh ! que je l'eusse admiré près de vous, ce spectacle, lorsque j'habitais encore la terre et que je me nommais Lavinia ! Mais ne croyez pas que j'y reste insensible, j'en comprends la beauté à travers votre émotion.

− Quelle impatience vous me donnez de l'autre vie, Spirite ! répondit Malivert ; et comme avec ardeur je m'élance vers ces mondes aux splendeurs éblouissantes, au−dessus de toute imagination et de toute parole, que nous devons parcourir ensemble et où rien ne nous séparera plus !

− Oui, vous les verrez ; vous en connaîtrez les magnificences et les délices, si vous m'aimez, si vous m'êtes fidèle, si jamais votre pensée ne se détourne vers rien d'inférieur, si vous laissez, comme au fond d'une eau qui repose, tomber au fond de vous l'impur et grossier limon humain. A ce prix, il nous sera permis de savourer, unis éternellement l'un à l'autre, la tranquille ivresse de l'amour divin, de cet amour sans intermittence, sans faiblesse, sans lassitude, et dont l'ardeur ferait fondre les soleils comme des grains de myrrhe sur le feu. Nous serons l'unité dans la dualité, le moi dans le non−moi, le mouvement dans le repos, le désir dans l'accomplissement, la fraîcheur dans la flamme. Pour mériter ces félicités suprêmes, songez à Spirite qui est au ciel et ne vous souvenez pas trop de Lavinia, qui dort là−bas sous sa couronne de roses blanches sculptées.

− Ne vous aimé−je pas éperdument, dit Malivert, avec toute la pureté et l'ardeur dont une âme encore retenue sur cette terre peut être capable ?

− Mon ami, répondit Spirite, persévérez ainsi, je suis contente de vous."

Et comme elle disait ces mots, ses yeux de saphir étoilaient pleins d'amoureuses promesses, et un sourire voluptueusement chaste entrouvait sa bouche adorable.

L'entretien se prolongea entre le vivant et l'ombre jusqu'à ce que les premières lueurs de l'aube eussent commencé à mêler leurs teintes roses aux nuances violettes de la lune, dont le disque s'effaçait peu à peu. Bientôt un segment de soleil parut au−dessus de la barre d'un bleu sombre que la mer formait à l'horizon, et le jour se répandit avec une explosion sublime. Spirite, ange de lumière, n'avait rien à redouter du soleil, et elle resta quelques minutes sur la proue, étincelante de clartés roses et les feux du matin jouant comme des papillons d'or dans sa chevelure soulevée par la brise de l'Archipel. Si elle choisissait de préférence la nuit pour faire ses apparitions, c'était parce que, le mouvement de la vie humaine vulgaire étant suspendu, Guy se trouvait plus libre, moins observé et délivré du risque de passer pour fou à cause d'actions d'une extériorité forcément bizarre.

Comme elle vit Malivert pâle et glacé dans le frisson de l'aurore, elle lui dit d'un ton doucement grondeur : "Allons, pauvre créature d'argile, ne luttez pas contre la nature ; il fait froid, la rosée marine trempe le pont et mouille les cordages. Rentrez dans la cabine, allez dormir" ; et puis elle ajouta avec une grâce toute féminine : "Le sommeil ne nous sépare pas. Je serai dans tous tes rêves, et je t'emmènerai là où tu ne peux encore venir pendant la veille."

En effet, le sommeil de Guy fut traversé de songes azurés, radieux, surnaturels, où il volait côte à côte avec Spirite à travers des élysées et des paradis, mélange de lueurs, de végétations et d'architectures idéales, dont aucune phrase de nos pauvres langues si bornées, si imparfaites, si opaques, ne saurait éveiller l'idée même la plus lointaine.

Il est inutile de décrire avec détail les impressions de voyage de Malivert ; ce serait sortir du cadre de ce récit, et d'ailleurs Guy, occupé de son amour et distrait par un désir inexorable, faisait beaucoup moins attention qu'autrefois aux choses matérielles ; il n'apercevait plus la nature que dans un lointain vague, brumeux et splendide, servant de fond à son idée fixe. Le monde n'était pour lui que le paysage de Spirite, et encore trouvait−il les plus beaux sites peu dignes de cet emploi.

Cependant le lendemain, au lever du jour, il ne put retenir un cri d'admiration et de surprise lorsque, le bateau à vapeur entrant dans la rade du Pirée, il découvrit le merveilleux tableau qu'éclairait le matin : le Parnès, l'Hymette, formaient, avec leurs pentes couleur d'améthyste, comme les coulisses du splendide décor dont le Lycabète, bizarrement découpé, et le Pentélique occupaient le fond. Au milieu, comme un trépied d'or sur un autel de marbre, s'élevait sur l'Acropole le Parthénon illuminé par les lueurs vermeilles du matin ; les teintes bleuâtres des lointains, apparaissant à travers les interstices des colonnes écroulées, rendaient encore

plus aérienne et plus idéale la noble forme du temple. Malivert eut le frémissement que donne la sensation du beau, et il comprit ce qui jusqu'alors lui avait semblé obscur. Tout l'art grec se révélait à lui, romantique, dans cette rapide vision, c'est−à−dire la parfaite proportion de l'ensemble, la pureté absolue des lignes, la suavité incomparable de la couleur faite de blancheur d'azur et de lumière.

Aussitôt débarqué, sans s'occuper de ses bagages, laissés au soin de Jack, il se jeta dans un de ces fiacres qui, à la honte de la civilisation moderne, emportent, à défaut de chars antiques, les voyageurs du Pirée vers Athènes sur une route blanche de poussière et bordée ça et là de quelques oliviers enfarinés. Le véhicule de Malivert, tout démantelé et rendant un son inquiétant de ferraille, était emporté au galop par deux petits chevaux maigres d'un gris pommelé, à la crinière relevée et coupée en brosse : on eût dit le squelette, ou plutôt la maquette en terre des chevaux de marbre qui se cabrent sur les métopes du Parthénon ; leurs aïeux, sans doute, avaient posé pour Phidias. Ils étaient fouaillés à tour de bras par un éphèbe revêtu d'un costume de Palikare, qui peut−être, conducteur d'un plus brillant attelage, eût jadis remporté le prix des chars aux courses d'Olympie.

Laissant les autres voyageurs envahir l'hôtel d'Angleterre, Guy se fit conduire au pied de la colline sacrée où le genre humain, dans sa fleur de jeunesse, de poésie et d'amour, entassa ses plus purs chefs−d'oeuvre comme pour les présenter à l'admiration des dieux. Il monta l'ancienne rue des Trépieds, enfouie sous d'informes cahutes, foulant d'un pas respectueux cette poussière faite de merveilles, et déboucha enfin sur cet escalier des Propylées dont on a soulevé des marches pour en faire des pierres tombales ; il gravit cet étrange cimetière parmi un tumulte de dalles soulevées, entre les soubassements, dont l'un porte le petit temple de la Victoire Aptère, et l'autre servait de piédestal à la statue équestre de Cimon et de terre−plein à la Pinacothèque où se conservaient les chefs−d'oeuvre de Zeuxis, d'Apelles, de Timanthe et de Protogène.

Il franchit les Propylées de Mnésiclès, chef−d'oeuvre digne de servir de porte au chef−d'oeuvre d'Ictinus et de Phidias, avec un sentiment d'admiration religieuse ; il avait presque honte, lui barbare d'Occident, de marcher avec des bottes sur ce sol sacré.

Au bout de quelques pas, il se trouva devant le Parthénon − le temple de la Vierge −, le sanctuaire de Pallas−Athénè, la plus pure conception du polythéisme.

L'édifice se déployait dans la bleue sérénité de l'air avec une placidité superbe et une majestueuse suavité. Une divine harmonie présidait à ses lignes, qui, sur un rythme secret, chantaient l'hymne de la beauté. Toutes, doucement, tendaient à un idéal inconnu, convergeaient vers un point mystérieux, mais sans effort, sans violence, et comme sûres de l'atteindre. Au−dessus du temple, on sentait planer cette pensée vers laquelle l'angle des frontons, les entablements, les colonnes aspiraient et semblaient vouloir monter, imprimant d'imperceptibles courbes à l'horizontal et au perpendiculaire. Les belles colonnes doriques, drapées dans les plis de leurs cannelures et un peu rejetées en arrière, faisaient rêver à de chastes vierges qu'alanguit un vague désir.

Une couleur blonde et chaude enveloppait la façade dans une atmosphère d'or, et, sous le baiser du temps, le marbre avait pris une nuance vermeille et comme une rougeur pudique.

Sur les marches du temple, entre les deux colonnes derrière lesquelles s'ouvre la porte du pronaos, Spirite se tenait debout dans cette pure clarté grecque si peu favorable aux apparitions, au seuil même de ce Parthénon si clair, si parfait, si lumineusement beau. Une longue robe blanche, sculptée à petits plis comme les tuniques des canéphores, descendait de ses épaules jusque sur le bout de ses petits pieds nus. Une couronne de violettes − de ces violettes dont Aristophane célèbre la fraîcheur dans une de ses parabases − ceignait ses cheveux d'or aux bandeaux ondés. Costumée ainsi, Spirite ressemblait à une vierge des Panathénées descendue de sa frise. Mais dans ses yeux de pervenche brillait une lueur attendrie qu'on ne voit

pas aux yeux de marbre blanc. A cette radieuse beauté plastique, elle ajoutait la beauté de l'âme.

Malivert monta les degrés et s'approcha de Spirite, qui tendit la main vers lui. Alors, dans un éblouissement rapide, il vit le Parthénon comme il était aux jours de sa splendeur. Les colonnes tombées avaient repris leur place ; les figures du fronton arrachées par lord Elgin, ou brisées par les bombes vénitiennes, s'étaient groupées sur les frontons, pures, intactes, dans leurs attitudes humainement divines. Par la porte de la cella, Malivert entrevit, remontée sur son piédestal, la statue d'or et d'ivoire de Phidias, la céleste, la vierge, l'immaculée Pallas−Athénè ; mais à ce prodige il ne jeta qu'un regard distrait et ses yeux cherchèrent aussitôt les yeux de Spirite.

Ainsi dédaignée, la vision rétrospective s'était évanouie.

"Oh ! murmura Spirite, l'art lui−même est oublié pour l'amour. Son âme se détache de plus en plus de la terre. Il brûle, il se consume. Bientôt, chère âme, il sera accompli, ton désir ! "

Et le coeur de la jeune fille battant encore dans la poitrine de l'esprit, un soupir souleva son blanc péplos.

XVI

Quelques jours après cette visite au Parthénon, Guy de Malivert résolut de faire une tournée dans les environs d'Athènes et d'aller visiter ces belles montagnes qu'il découvrait de sa fenêtre. Il prit un guide et deux chevaux, et laissa Jack à l'hôtel comme inutile et même gênant. Jack était un de ces domestiques plus difficiles à contenter que leur maître et dont le désagrément ne se révèle qu'en voyage. Il avait ses manies comme une vieille fille et trouvait tout détestable, les chambres, les lits, les mets, les vins, et à tout moment, outré de la barbarie du service, il s'écriait : "Ah ! les sauvages ! " En outre, s'il reconnaissait à Malivert quelque talent pour écrire, il le jugeait en lui−même incapable de se gouverner et passablement fou, surtout depuis quelque temps, et il s'était donné la mission de le surveiller. Un froncement de sourcil de Malivert le faisait d'ailleurs reculer à son plan, et le mentor, avec une merveilleuse facilité de métamorphose, reprenait le rôle de valet de chambre.

Guy fit glisser un certain nombre de pièces d'or dans une ceinture de cuir qu'il portait sous ses vêtements, mit des pistolets aux fontes de sa selle, et en partant n'assigna pas de jour fixe pour son retour, voulant se laisser la liberté de l'imprévu, de l'aventure, du vagabondage à tout hasard. Il savait que Jack, accoutumé à ses disparitions, ne s'alarmerait pas de plusieurs jours et même de plusieurs semaines de retard, et resterait dans une quiétude parfaite dès qu'il aurait appris au cuisinier de l'hôtel à faire cuire le bifteck selon ses idées − saisi au dehors et rose en dedans − à l'anglaise.

L'excursion de Guy, sauf changement d'idée, devait se borner au Parnès et ne pas dépasser cinq ou six jours. Mais, au bout d'un mois, ni Malivert ni son guide n'avaient reparu. Aucune lettre n'était venue à l'hôtel annonçant un changement ou une prolongation d'itinéraire ; la somme emportée par Guy devait tirer à sa fin, et ce silence commençait à devenir inquiétant. "Monsieur ne me demande pas d'argent, se dit Jack un matin, en mangeant un bifteck enfin cuit à point qu'il arrosait d'un vin blanc de Santorin assez agréable, malgré son petit goût de résine ; cela n'est pas naturel, il doit lui être arrivé quelque chose. S'il continuait son voyage, il m'aurait indiqué une ville pour lui envoyer des fonds, puisque c'est moi qui tiens la bourse. Pourvu qu'il ne se soit pas cassé le cou ou les reins dans quelque précipice ! Aussi, quelle diable d'idée a−t−il de chevaucher toujours par des pays sales, mal pavés, absurdes, faméliques, tandis que nous pourrions être à Paris, douillettement installés dans un intérieur confortable, à l'abri des insectes, des moustiques et autres vilaines bêtes qui vous font venir des ampoules ! Dans la belle saison je ne dis pas, je conçois qu'on aille à Ville−d'Avray, à la Celle−Saint−Cloud, à Fontainebleau − non pas à Fontainebleau, il y a trop de peintres ! − et encore, j'aime mieux Paris. On a beau dire, la campagne est faite pour les paysans et les voyages pour les commis voyageurs, puisque c'est leur état. Mais cela finit par n'être pas drôle d'être planté à l'auberge pour reverdir dans une ville où il n'y a que des ruines à voir. Dieu ! sont−ils bêtes, les maîtres, avec leurs vieilles pierres, comme si des bâtiments neufs et bien entretenus n'étaient pas cent fois plus agréables à l'oeil ! Décidément, monsieur manque tout à fait d'égards envers moi. C'est vrai, je suis son domestique, mon devoir est de le servir ; mais il n'a pas le droit de me faire mourir d'ennui à l'hôtel d'Angleterre ! − S'il lui était arrivé quelque malheur à ce cher maître − après tout c'est un bon maître − je ne m'en consolerais que si je trouvais une meilleure place ! J'ai bien envie d'aller à sa recherche, mais de quel côté ? qui sait où sa fantaisie l'a poussé ! aux sites les plus extravagants et les plus impraticables, dans ces casse−cou et ces fondrières qu'il appelle pittoresques et dont il prend le signalement sur son album comme si c'était chose curieuse ! Allons, je lui donne encore trois jours pour réintégrer le domicile, après quoi je le fais tambouriner et afficher à tous les carrefours comme un chien perdu, avec promesse de récompense honnête à qui le ramènera."

En sa qualité de serviteur sceptique et moderne, se moquant fort du valet de chambre dévoué et fidèle à la mode ancienne, l'honnête Jack raillait son inquiétude très véritable. Au fond il aimait Guy de Malivert et lui était attaché. Quoiqu'il se sût porté sur le testament de son maître pour une somme qui lui assurait une modeste aisance, il n'en désirait par la mort.

L'hôte commençait à se montrer soucieux, non de Malivert, dont la dépense était payée, mais des deux chevaux qu'il avait fournis pour l'expédition. Comme il se lamentait sur le sort problématique de ces deux bêtes sans pareilles, d'un pied si sûr, d'une allure si douce, d'une bouche si tendre et qu'on conduisait avec un fil de soie, Jack, impatienté, lui dit d'un air de dédain suprême : "Eh bien ! si elles sont crevées, vos deux rosses, on vous les payera" ; assurance qui rendit toute sa sérénité au brave Diamantopoulos.

Chaque soir la femme du guide, belle et robuste matrone qui eût pu remplacer la cariatide enlevée au Pandrosion et que supplée un moulage de terre cuite, venait demander si Stavros, son mari, n'était pas revenu avec ou sans le voyageur. Après la réponse invariablement négative, elle allait s'asseoir sur une pierre à peu de distance de l'hôtel, défaisait la natte blonde postiche qui cerclait ses cheveux noirs, dont elle secouait les mèches, se portait les ongles aux joues comme si elle eût voulu s'égratigner, poussait des soupirs de ventriloque et se livrait aux démonstrations théâtrales de la douleur antique. Ce n'est pas qu'au fond elle fût très touchée, car Stavros était un assez piètre sujet for ivrogne, qui la battait quand il était gris, et rapportait peu d'argent au ménage quoiqu'il en gagnât assez à mener des étrangers en laisse ; mais elle devait aux convenances de manifester un désespoir suffisant. Une médisance qui n'était pas une calomnie l'accusait de faire consoler ses veuvages intermittents par un beau palikare à la taille de guêpe, à la fustanelle évasée en cloche, mesurant bien soixante mètres de fine étoffe plissée, à la calotte rouge dont la houppe de soie bleue lui descendait jusqu'au milieu du dos. Cette douleur vraie ou fausse, exprimée en rauques sanglots qui rappelaient les aboiements d'Hécube, ennuyait et troublait fort Jack, qui, bien qu'incrédule, était un peu superstitieux. "Je n'aime pas, disait−il cette femme qui hurle au perdu comme un chien sentant la mort." Et les trois jours qu'il avait accordés comme limite extrême pour le retour de Malivert étant expirés, il alla faire sa déclaration à la justice.

On se livra aux plus actives recherches dans la direction probable qu'avaient dû prendre Malivert et son guide. La montagne fut battue dans tous les sens, et, dans un chemin creux on trouva une carcasse de cheval couchée sur le flanc, entièrement déshabillée de son harnais et déjà à moitié dévorée par les corbeaux. Une balle lui avait brisé l'épaule et l'animal avait dû s'abattre sur le coup avec son cavalier. Autour de la bête morte le terrain semblait avoir été foulé comme dans une lutte, mais trop de temps s'était écoulé déjà depuis l'époque présumée de l'attaque, qui devait remonter à plusieurs semaines ; il n'y avait pas grande induction à tirer de ces vestiges à demi effacés par la pluie ou le vent. Dans un buisson de lentisques, voisin de la route, une branche avait été coupée à moitié au passage d'un projectile : la portion supérieure avait fléchi et pendait desséchée.

La balle, qui était celle d'un pistolet, fut retrouvée plus loin dans le champ. La personne assaillie paraissait s'être défendue. Quelle avait été l'issue de la lutte ? On devait croire qu'elle avait été fatale, puisque Malivert ni son guide n'avaient reparu. Le cheval fut reconnu pour un de ceux qu'avait loués Diamantopoulos au jeune voyageur français. Mais, faute d'éléments plus précis, l'instruction ne put aller plus loin. Toute trace des agresseurs, de la victime ou des victimes, car il devait y en avoir deux, se perdait. Le fil conducteur se cassait dès le commencement.

Le signalement détaillé de Malivert et de Stavros fut envoyé à tous les endroits possibles où le tracé des routes avait dû les conduire. On ne les avait vus nulle part. Leur voyage s'était terminé là. Peut−être des brigands avaient−ils amené Malivert dans quelque caverne inaccessible de montagne avec l'idée d'en tirer rançon ; mais cette supposition tombait d'elle−même au bout de quelques minutes d'examen. Les bandits auraient envoyé un des leurs déguisés à la ville, et trouvé moyen de faire passer à Jack une lettre contenant les conditions du rachat, avec menace de mutilation en cas de retard et de mort en cas de refus, ainsi que se traitent ces sortes d'affaires. C'est ce qui n'avait pas eu lieu. Aucun papier de ce genre n'était venu de la montagne à Athènes, et la poste aux lettres des brigands n'avait pas fonctionné.

Jack, que l'idée de retourner en France sans son maître, dont on pourrait le croire l'assassin, troublait singulièrement, bien qu'il n'eût pas bougé de l'hôtel d'Angleterre, ne savait à quel saint se vouer, et plus que

jamais il maudissait cette manie de voyage qui entraînait un homme bien mis dans des sites farouches où des voleurs en costume de carnaval les tiraient comme un lièvre.

Quelques jours après ces recherches, Stavros reparut à l'hôtel, mais dans quel état, grands dieux ! hâve, maigre, défait, l'air effaré et fou, comme un spectre qui sort du tombeau sans en avoir secoué la terre. Son costume riche et pittoresque, dont il tirait vanité et qui produisait un si bon effet sur les voyageurs épris de couleur locale, lui avait été enlevé et était remplacé par des guenilles sordides tout empreintes de la boue des bivouacs ; une peau de mouton graisseuse couvrait ses épaules, et nul n'aurait reconnu en lui le guide favori des touristes. Son retour inattendu fut signalé à la justice. Stavros fut provisoirement arrêté, car enfin, quoique bien connu dans Athènes et relativement honnête, il était parti avec un voyageur et revenait seul : circonstance que les juges méticuleux ne trouvent pas volontiers naturelle. Cependant Stavros parvint à démontrer son innocence. Son industrie de guide s'opposait logiquement à ce qu'il détruisît les voyageurs dont il tirait profit et qu'il n'avait d'ailleurs pas besoin d'assassiner pour les voler. Pourquoi aurait−il été attendre au bord du chemin des victimes qui le suivaient de leur plein gré sur la grande route, lui accordant de leur or une part suffisante ? Mais le récit qu'il faisait de la mort de Malivert était des plus étranges et vraiment difficile à croire. Selon lui, pendant qu'ils chevauchaient paisiblement l'un et l'autre dans le chemin creux à la place où l'on avait trouvé la carcasse du cheval, une détonation d'arme à feu s'était fait entendre, suivie d'une autre à un intervalle inappréciable. Le premier coup avait renversé le cheval que montait M. de Malivert, et le second atteint le voyageur même, qui, par un mouvement instinctif, avait porté la main aux fontes de sa selle et lâché au hasard un coup de pistolet.

Trois ou quatre bandits s'étaient élancés des buissons pour dépouiller Malivert. Deux autres l'avaient fait descendre de cheval, lui Stavros, et le tenaient par les bras, quoiqu'il n'essayât pas une résistance inutile.

Jusque−là ce récit ne différait pas beaucoup des vulgaires histoires de grand chemin, mais la suite était beaucoup moins croyable, quoique le guide l'affirmât sous la foi du serment. Il prétendait avoir vu près de Malivert mourant, dont le visage, loin d'exprimer les angoisses de l'agonie, rayonnait au contraire d'une joie céleste, une figure d'une éclatante blancheur et d'une merveilleuse beauté qui devait être la Panagia, et qui posait sur la blessure du voyageur, comme pour lui ôter la souffrance, une main de lumière.

Les bandits, effrayés de l'apparition, s'étaient enfuis à quelque distance, et alors la belle dame avait pris l'âme du mort et s'était envolée au ciel avec elle.

On ne put jamais le faire varier dans cette déposition. Le corps du voyageur avait été caché sous une roche déplacée, au bord d'un de ces torrents dont le lit toujours sec en été est rempli de lauriers−roses. Quant à lui, pauvre diable ne valant pas la peine d'être tué, après l'avoir dépouillé de ses beaux habits, on l'avait emmené bien loin dans les montagnes pour qu'il n'allât pas dénoncer le meurtre, et c'était avec grande peine qu'il était parvenu à s'échapper.

Stavros fut relâché ; s'il eût été coupable, il lui eût été facile de gagner les îles où les côtes d'Asie avec l'argent de Malivert. Son retour prouvait son innocence. Le récit de la mort de Malivert fut envoyé à Mme de Marillac, sa soeur, à peu près dans les mêmes termes où Stavros l'avait fait. L'apparition de Spirite y était même mentionnée, mais comme une hallucination produite par la frayeur sur le guide, dont le cerveau ne paraissait pas bien sain.

A peu près à l'heure où cette scène de meurtre se passait sur le mont Parnès, le baron de Féroë était retiré, selon sa coutume, au fond de son appartement inaccessible, occupé à lire cet étrange et mystérieux ouvrage de Swedenborg qui a pour titre les Mariages de l'autre vie.

Au milieu de sa lecture il sentit un trouble particulier, comme lorsqu'il était averti de quelque révélation. La pensée de Malivert traversa son cerveau, quoiqu'elle n'y fût amenée par aucune transition naturelle. Une

lueur se répandit dans sa chambre, dont les murs devinrent transparents, et qui s'ouvrit comme un temple hypètre, laissant voir à une immense profondeur, non pas le ciel qui arrête les yeux humains, mais le ciel pénétrable aux seuls yeux des voyants.

Au centre d'une effervescence de lumière qui semblait partir du fond de l'infini, deux points d'une intensité de splendeur plus grande encore, pareils à des diamants dans de la flamme, scintillaient, palpitaient et s'approchaient, prenant l'apparence de Malivert et de Spirite. Ils volaient l'un près de l'autre, dans une joie céleste et radieuse, se caressant du bout de leurs ailes, se lutinant avec de divines agaceries.

Bientôt ils se rapprochèrent de plus en plus, et, comme deux gouttes de rosée roulant sur la même feuille de lis, ils finirent par se confondre dans une perle unique.

"Les voilà heureux à jamais ; leurs âmes réunies forment un ange d'amour, dit avec un soupir mélancolique le baron de Féroë. Et moi, combien de temps me faudra−t−il encore attendre ? "